



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

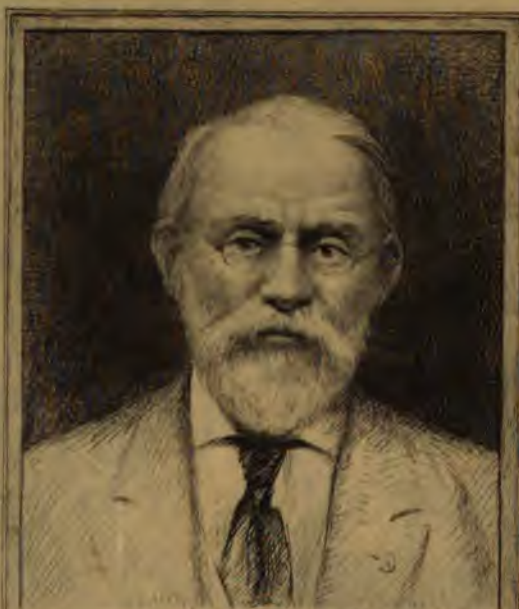
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 477103



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



ASSOCIATION BRETONNE

COMPTES-RENDUS

ASSOCIATION

BRETONNE

AGRICULTURE

Trente-deuxième Session, tenue à Dinan en 1890



COMPTES-RENDUS & PROCÈS-VERBAUX

Publiés par les soins de la Direction



SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE DE RENÉ PRUD'HOMME
Place de la Préfecture, 1.
1891



Donning
right
2-13-28
148 47

ASSOCIATION BRETONNE

SESSION DE DINAN

MESSE DU SAINT-ESPRIT,

C'est à Dinan, du 1^{er} au 6 septembre 1890, que l'Association Bretonne a tenu sa trente-deuxième session.

Il est juste de dire que si elle n'a eu jusqu'ici qu'à se féliciter de l'accueil qui lui a été réservé, partout où elle a eu depuis tant d'années la bonne fortune d'affirmer sa vitalité et de se livrer à ses travaux, nulle part, assurément, elle n'a rencontré à la fois une série de beaux jours plus favorables, une municipalité plus empressée, une population plus aimable et plus gracieusement encourageante.

Fidèle à ses traditions, le lundi 1^{er} septembre, l'Association inaugurait son Congrès par une Messe du Saint-Esprit, à laquelle ont assisté tous les mem-

bres de la Société présents à Dinan, et une grande partie de la population.

A huit heures du matin, le cortège se formait sur la place de l'Eglise Saint-Sauveur, et un nombreux clergé se rendait processionnellement au presbytère, au devant de Sa Grandeur Monseigneur Fallières, Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

Le premier Pasteur du diocèse, qui avait daigné se rendre à l'invitation du Directeur de l'Association, voulait célébrer lui-même les saints Mystères, après le chant du *Veni Creator*, et adresser, à ceux qui se pressaient autour de sa personne, si vénérée et si aimée, une de ces allocutions dont son cœur a le secret et qui sont à la fois un enseignement et un encouragement.

« *Misereor super turbam* » s'écrie Monseigneur, et commentant ces paroles tirées de l'Evangile du jour, le vénérable Prélat, après avoir jeté un coup d'œil sur la situation présente et constaté les préoccupations de ceux qui regardent l'avenir, non sans effroi, laisse parler sa paternelle tendresse pour les déshérités de ce monde. A ceux qui cherchent le secret de la paix sociale dans toutes sortes de combinaisons purement humaines, il rappelle que depuis longtemps, depuis toujours, l'Eglise a indiqué la solution des plus troublants problèmes. Si nous sommes fidèles aux prescriptions de notre mère commune, affirme-t-il, soyons certains que nous pourrons faire face à tous les besoins, répondre à toutes les aspirations, venir à bout des plus terribles difficultés !

« La moisson est abondante, mais peu nombreux sont les ouvriers » a ajouté Sa Grandeur, et Elle a

montré que, dans la pensée de Notre Seigneur, ce ne sont point seulement les prêtres qui sont appelés à travailler au salut des peuples et au bien de l'humanité; que cette mission incombe aussi, surtout dans une société chrétienne, à tous les hommes d'intelligence et de cœur. Les savants, plus encore que les autres, doivent être les ouvriers de la vérité, de la justice et de la paix. Entre la vérité et la justice existe un lien étroit; c'est la justice qui donne aux nations l'ordre et la grandeur « *Justitia elevat gentes* »; mais la justice consistant à rendre à chacun ce qui lui est dû, il est nécessaire que l'on soit avant tout, et par dessus tout, juste envers Dieu. Malheur aux sociétés qui foulent aux pieds ces droits divins, elles ne jouiront point du bienfait inestimable de la paix. Or, un immense besoin de pacification se fait sentir aujourd'hui; il appartient aux ouvriers de la justice et de la vérité de contribuer, pour une grande part, à cette œuvre d'apaisement. Les membres de l'Association Bretonne ont compris qu'ils devaient être de ces derniers, et leur présence aux pieds des autels, au début de leurs travaux, en est la meilleure preuve.

« Laissez-moi vous dire, Messieurs, combien je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue dans cette bonne ville de Dinan, dit Monseigneur en terminant. Tout à l'heure, au saint autel, j'ai prié pour vous, pour vos familles, pour le succès de vos travaux; c'était ma manière, et la meilleure, de vous exprimer ma reconnaissance et ma profonde sympathie ».

Pendant la cérémonie religieuse, plusieurs dames de la ville ont bien voulu prêter leur concours à la

jeune maîtrise de Saint-Sauveur, et, accompagnées par un orchestre d'amateurs, habilement dirigés par M. Quéré, organiste, ont fait entendre des chœurs charmants. Plusieurs compositions excellentes ont été exécutées, notamment la *Marche du Sacre* de Buot, un *Veni Creator* de Quéré, l'*Ave Maria* de Faure. Ces chants solennels ont produit un effet considérable et rehaussé singulièrement cette belle et touchante cérémonie.

Monseigneur est ensuite reconduit processionnellement au presbytère, où il veut bien accueillir aussitôt les membres de la Direction et ceux de l'Association, désireux de lui exprimer, sans retard, toute leur reconnaissance, pour sa bienveillante intervention. Sa Grandeur profite de l'occasion pour dire combien elle se sent déjà attachée à son beau diocèse, et quelle est sa sympathie pour la Bretagne, voire pour la *Bretagne bretonnante*, dont elle ne désespère pas de connaître bientôt la langue. Elle appuie son dire d'une citation qui soulève d'unanimes applaudissements, et daigne accepter pour le soir même, la présidence de la Séance générale qui se tiendra dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville.

SÉANCE D'OUVERTURE DU CONGRÈS

A 2 heures a lieu la séance d'ouverture du Congrès, dans la grande salle de l'Hôtel-de-Ville. Elle est présidée par l'honorable M. Audren de Kerdrel, sénateur du Morbihan, directeur général de l'Association Bretonne.

Une foule d'hommes éminents, de savants économistes, d'agriculteurs distingués, d'archéologues émérites sont venus se grouper dans ce Congrès autour du sympathique directeur : M. l'abbé Duchesne, professeur de l'Université Catholique de Paris, et M. de la Borderie, « le Bénédictin laïque, » tous deux membres de l'Institut ; M. l'abbé France, ancien vicaire général de Mgr David au diocèse de Saint-Brieuc et Tréguier, aujourd'hui curé de Lannion ; M. le marquis de l'Angle Beaumanoir, M. de Carné, M. Huon de Penanster, sénateurs des Côtes-du-Nord ; M. de Lorgetil, député d'Ille-et-Vilaine ; M. le vicomte de la Nouë et M. Le Cerf, députés des Côtes-du-Nord ; M. Haugoumar des Portes, conseiller général ; M. l'abbé Lecoqu, directeur au Grand Séminaire de Saint-Brieuc ; M. l'abbé Guillotin de Corson, dont on connaît les savantes études sur les paroisses de Bretagne ; M. Paris-Jallobert, auteur aussi de divers travaux estimés ;

M. l'abbé Daniel, curé-archiprêtre de Saint-Sauveur, président de la Société Archéologique des Côtes-du-Nord; M. l'abbé Gautier, curé de Saint-Malo de Dinan; M. Robiou, professeur honoraire à la Faculté de Rennes; M. l'abbé Robert, de l'Oratoire de Rennes; M. l'abbé Rozé, missionnaire apostolique; M. l'abbé Rémy Le Mée; l'érudit M. de Keranflec'h; M. Saulnier, conseiller à la Cour de Rennes; M. l'abbé Fouéré-Macé, qui a entrepris avec tant de dévouement la restauration de l'église abbatiale de Léhon; M. de Trémaudan, rédacteur de *l'Indépendance Bretonne*; M. de la Rivière; M. de Calan; M. de Boishue; M. de Palys; M. de Villèle; M. de la Bintinaye; M. Cellier; M. de Kergrist; M. le baron Halna du Frétay; M. Kergall, l'économiste intrépide qui a fait en France une si vigoureuse campagne en faveur des syndicats agricoles, et beaucoup d'autres hommes distingués dont les noms nous échappent.

M. de Kerdrel ouvre la séance par le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

Nous voici enfin à Dinan. Ce n'est pas sans peine que nous y sommes arrivés et ce n'est pas sans un vif plaisir que nous nous y trouvons.

Depuis longtemps, bien des membres de l'Association Bretonne se demandaient par quel fâcheux concours de circonstances, par quelle fatalité cette cité, dont l'histoire et les monuments offrent tant d'intérêt et dont les environs sont si justement renommés, ne s'était pas trouvée sur leur

passage, dans leurs courses, depuis près d'un demi-siècle, à travers la Bretagne.

L'an dernier cependant, la mauvaise chance qui semblait poursuivre notre Association allait cesser. Nous avions décidé que son Congrès se tiendrait à Dinan, si la Municipalité de cette ville charmante consentait à la recevoir ; et M. le Maire, organe de son Conseil Municipal, interprète lui-même de ses concitoyens, avait bien voulu nous promettre le plus cordial accueil. Tout paraissait arrêté au mieux de nos désirs, lorsque la politique, qui embrouille peut-être plus souvent les choses qu'elle ne les arrange, vint se jeter à la traverse de notre résolution.

Vous vous rappelez que l'époque des élections générales ne fut connue qu'assez tard. Dans l'ignorance où nous sommes longtemps restés à cet égard, il nous était impossible de convoquer les membres de l'Association et de les exposer à la coïncidence de leur réunion avec celle des électeurs. A supposer même que nous eussions évité cette coïncidence, qui eût constitué un empêchement absolu, nous avons pensé qu'un trop grand rapprochement entre la date des élections et celle du Congrès présenterait certains inconvénients. Des hommes qui se rencontrent, chaque année, avec bonheur, sur le terrain neutre de nos pacifiques études, n'eussent peut-être pas eu dans leurs relations cette courtoisie et cet abandon qui sont l'essence même de notre Association. Soit à la veille, soit au lendemain de la lutte politique, des préoccupations diverses, des souvenirs trop récents eussent tout au moins rendu difficile l'action commune d'honnêtes gens de tous les partis également dévoués aux intérêts de notre chère province.

La Direction de l'Association crut en conséquence qu'il serait prudent, qu'il serait bon d'ajourner à cette année le Congrès de Dinan, et M. le Maire, je tiens à le dire, com-

prenant le motif de notre détermination, y donna son entier assentiment.

Je devais cette explication au nombreux et brillant auditoire que j'ai devant moi, pour que personne ne pût douter de la hâte que nous avons de venir à Dinan et de la joie — le mot n'est pas trop fort — que nous éprouvons à y tenir enfin nos assises.

Mon éminent prédécesseur, M. Jules Rieffel, dont l'autorité, en matière agricole, était universellement reconnue, ne manquait jamais, à l'ouverture du Congrès Breton, de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la culture du pays et de joindre à un lumineux exposé les conseils de sa haute expérience. A mon grand regret, je ne lui ai que succédé, je ne l'ai pas remplacé et je ne saurais l'imiter. Je connais mal ce qu'il connaissait si bien. Comment donc donner des leçons à un auditoire où j'aperçois tant d'hommes auxquels j'aimerais à en demander ?

Au Congrès de Saint-Pol, cependant, je sortis à cet égard de ma réserve habituelle. Je me permis de conseiller aux cultivateurs Léonais de donner au pommier, tout au moins dans leurs terres les moins riches, la place qu'ils s'obstinent à lui refuser, et à faire du cidre, ne fût-ce que pour leur usage personnel. J'essayai de leur démontrer qu'ils trouveraient là un accroissement de bien-être et un moyen agréable de soutenir leurs forces et leur santé ; j'ajoutai que, n'étant plus condamnés à l'eau pure tout le long de la semaine, ils éprouveraient peut-être moins, le dimanche, la tentation de se dédommager d'une sobriété excessive, par des extras alcooliques moralement et physiquement funestes.

Ce conseil, qui n'impliquait pas de ma part une grande science agronomique, je n'ai pas besoin de le renouveler ici, car aux environs de Dinan et généralement dans les Côtes-du-Nord, le pommier et son jus sont en honneur.

Que pourrais-je donc bien vous dire au point de vue agricole ? Sur la plupart des questions du programme que vous avez entre les mains, je ne saurais émettre que des doutes ou des opinions hasardées. Il en est une cependant qui est dans l'air, comme on dit, qui préoccupe non seulement les Sociétés d'Agriculture, mais le Parlement lui-même, et sur laquelle je serai appelé à me prononcer personnellement, non comme agriculteur, mais comme membre du Sénat ; je veux parler de la question de la représentation officielle de l'Agriculture.

Jamais, assurément, cette question n'eut plus d'actualité et d'importance qu'aujourd'hui ; jamais, en effet, l'Agriculture française, malgré ses incontestables progrès, ne fut plus menacée de toute part par la concurrence étrangère. Jamais non plus les pouvoirs publics n'eurent plus besoin de connaître les vœux des agriculteurs qu'à la veille de l'expiration des traités qui leur ont été si préjudiciables.

Le commerce et l'industrie sont représentés par des corps électifs où ils ont leurs défenseurs naturels, toujours entendus et souvent écoutés, par le Gouvernement et les Assemblées législatives.

Moins favorisée, l'Agriculture n'est défendue que dans les Chambres. C'est quelque chose ; ce n'est pas assez. D'ailleurs, ni les sénateurs ni les députés n'ont pour cette intervention aucun mandat spécial. On peut ajouter, sans leur faire une injure, dont je recevrais ma part, que plusieurs d'entre eux qui traitent les questions agricoles ont plus de zèle que de compétence.

Ce qu'il faut à l'Agriculture, ce sont des mandataires de ceux qui la pratiquent, ayant véritablement tout droit et toute autorité pour parler en son nom.

Le sentiment de ce besoin n'est pas nouveau, mais la

satisfaction qu'il a reçue jusqu'ici est insuffisante et même dérisoire. Les Chambres d'agriculture, fondées en 1852, qui, d'ailleurs, ont disparu, presque partout, étaient à la nomination des préfets, et par conséquent plus aptes à dicter aux agriculteurs la volonté du Gouvernement qu'à faire parvenir au Gouvernement les vœux et les doléances des agriculteurs.

Le Conseil Supérieur de l'Agriculture lui-même, créé, comme les Chambres d'Arrondissement, par le décret impérial de 1852, bien que la plupart de ses membres possèdent, en matière agricole, des connaissances techniques incontestables, est une institution qui, ainsi que les Chambres locales, pêche par la base. Ce Conseil, lui aussi, est nommé par le pouvoir, et non élu par les intéressés ; il constitue une académie officielle, il n'est pas une représentation agricole. Le Gouvernement peut, avec utilité, je n'en disconviens pas, lui demander des avis, mais ces avis seront-ils l'écho fidèle des agriculteurs ? Ne seront-ils pas plutôt la manifestation de doctrines économiques, souvent plus spécieuses que fondées, de théories d'école plus d'une fois condamnées par la pratique ?

Pour rendre ma pensée plus claire, je suppose un Gouvernement, un cabinet enclin au libre échange ; il compose le Conseil Supérieur d'Agriculture de libres-échangistes, ou il les y met en majorité ; voilà que, d'un commun accord, et Gouvernement et Conseil Supérieur, croyant bien faire, livrent l'Agriculture française à la concurrence étrangère. Est-ce là ce que veut le pays ? Non, les Sociétés libres d'Agriculture sont unanimes à réclamer la protection des lois et des conventions internationales ; mais le Gouvernement a le droit de dire à ces Sociétés qu'il ne les connaît pas, qu'elles n'ont d'autre mandat que celui qu'elles se sont elles-mêmes donné, et qu'elles prêtent au pays des

idées qu'il ne partage pas, des sentiments qui ne sont pas les siens.

Que répondre à cela ? Si les Sociétés d'Agriculture, si les Comices sont d'une grande utilité au point de vue du progrès agricole, ils ne se composent que de l'infime minorité des agriculteurs, et d'hommes qui, n'ayant pas été désignés par leurs concitoyens, n'ont pas mission d'exprimer leur pensée.

Pour sortir de cette situation, pour que l'Agriculture ait des organes autorisés, dont les vues ne sauraient être repoussées par une fin de non recevoir de la part des pouvoirs publics, il faut que ces organes aient été choisis par la masse, par l'universalité des agriculteurs.

C'est de cette nécessité que se sont inspirés plusieurs membres de la Chambre des députés, lorsqu'ils ont présenté des projets qui seront très prochainement discutés au Parlement.

Les Chambres de Commerce sont nommées par les patentés commerciaux et industriels ; les Chambres d'Agriculture doivent être nommées par les patentés de l'Agriculture, c'est-à-dire par tous ceux qui, propriétaires ou fermiers, paient directement ou indirectement l'impôt foncier, et les Chambres ainsi élues doivent, par voie de délégation, former le Conseil Supérieur:

Le plus ancien en date de ces projets est dû à l'initiative de M. Méline, qui n'est le premier venu ni par son intelligence, ni par sa situation politique. Il a présidé la Chambre des députés, il a été ministre de l'agriculture, il est le président du groupe agricole qui s'est formé au Palais-Bourbon, et, plus d'une fois, à la tribune, il a défendu avec autant de compétence que de talent les intérêts des cultivateurs français.

Je n'adresse qu'un seul reproche au projet de M. Méline.

Avec les agriculteurs de métier et les propriétaires fonciers, il fait figurer dans les Chambres d'Agriculture des professeurs et certains fonctionnaires, peut-être très savants, mais dont l'origine officielle diminue l'autorité ; M. Méline le reconnaît lui-même, lorsque, parlant dans son exposé de motifs des Chambres créées en 1852, il s'exprime ainsi : « En confiant au préfet le droit de nommer arbitrairement les membres qui les composent, l'auteur du décret les avait condamnées d'avance à la stérilité. »

Un autre député, un Breton qui, par son origine, appartient aux Côtes-du-Nord, M. de Pontbriand, auteur lui aussi d'un projet analogue à celui de M. Méline, me semble avoir évité la faute dans laquelle est tombé l'ancien ministre, avec lequel, du reste, il est d'accord sur tous les points les plus importants.

Une autre question qui figure aussi au programme du Congrès préoccupe le Parlement et y sera l'objet d'un prochain examen. C'est celle de savoir comment on pourrait mettre le beurre à l'abri de la concurrence déloyale que lui fait la margarine. Cette question intéressant au plus haut degré la Bretagne, il me sera permis d'en dire un mot.

Le beurre est un aliment, ou plutôt un condiment exquis, tiré du lait, de la crème, produits eux-mêmes des herbes les plus délicates, que la vache, bretonne ou normande, choisit, et pour ainsi dire butine avec un merveilleux instinct, comme pénétrée de sa mission.

Etonnez-vous après cela que le beurre soit une substance délicieuse, un vrai régal !

Et qu'est-ce que la margarine ? Un mélange de graisses de toutes sortes, plus ou moins rances, qui ne seraient pas mangeables dans leur état naturel, et qui ne le sont guère davantage une fois amalgamées.

Il n'est pas de palais, si peu subtil qu'il soit, qui puisse confondre le goût de cet horrible produit avec celui du beurre, mais on lui en donne l'apparence à force de chimie, et l'œil peut s'y tromper.

C'est cette erreur qu'il importe de rendre impossible, c'est cette fraude qu'il faut réprimer.

Que la margarine ne soit pas d'un usage nuisible à la santé, je le veux bien ; qu'on la vende librement et sur sincère étiquette, personne n'a à y redire ; mais que, par des procédés artificiels et menteurs, elle prenne l'apparence du beurre et se vende comme tel, c'est ce qu'on ne saurait tolérer.

Des députés, appartenant aux contrées renommées pour la fabrication du beurre, ont déposé des propositions tendant à obliger les fabricants de margarine à donner à leur marchandise une coloration qui ne permette pas de la confondre avec le beurre, et à punir soit ceux qui contreviendraient à cette prescription, soit ceux qui, plus rusés encore, auraient mélangé un corps gras quelconque avec du lait et de la crème.

Pour épuiser le chapitre de l'Agriculture, il ne me reste plus qu'à mentionner l'exposition hippique, qui ne sera pas le moindre attrait du Congrès.

L'Association Bretonne a regretté de ne pouvoir donner à cette exposition plus de développement et d'importance. L'état de ses finances ne le lui a pas permis, et le Concours hippique, même dans les limites qu'il a fallu lui assigner, n'eût pas pu avoir lieu sans la participation du Conseil Municipal de Dinan, qui a bien voulu ajouter une subvention de 1,500 francs à la modeste somme dont l'Association pouvait disposer.

Enfin, telle qu'elle est, l'exposition hippique a son mérite, et je ne saurais trop remercier M. le Maire et son Conseil Municipal de l'avoir rendue possible.

Pr.

L'appui que nous a prêté la Municipalité de Dinan ne s'est pas borné à l'organisation d'un Concours hippique, elle a donné au Congrès une large hospitalité ; aidée par d'éminents artistes, elle a fait coïncider une exposition de peinture et d'objets d'art avec la présence de l'Association Bretonne à Dinan ; elle a également choisi l'époque du Congrès pour ouvrir une exposition horticole ; enfin, pour réunir le Comice de l'arrondissement de Dinan, et le tout a été fait avec une générosité et une bonne grâce infinies.

Le programme de l'histoire et de l'archéologie n'offre pas moins d'intérêt que celui de l'agriculture. En pouvait-il être autrement dans un pays qui possède les ruines d'une capitale gauloise, dans une ville si riche en monuments et où les Etats de Bretagne se sont réunis neuf ou dix fois, dans la seconde patrie de du Guesclin, illustrée par ses plus brillants exploits, et où repose le cœur du héros, ce grand cœur qui ne battit jamais que pour la gloire de la France et de la Bretagne ; enfin, dans un département qui a donné saint Yves à la chrétienté, et qui va fêter l'inauguration du monument qu'on lui a élevé à la place du tombeau renversé par des barbares.

Ce serait peut-être ici le cas de célébrer la gloire de l'insigne Thaumaturge, patron de la Bretagne ; mais d'autres, par leur caractère et par leur grande situation dans l'Eglise, sont appelés à remplir cette auguste mission.

Vous me permettrez cependant de prononcer trois noms qui, à propos de saint Yves, se présentent naturellement à mon esprit et que les Bretons, que les fidèles de notre saint national ne sauraient désormais séparer. Ce sont les noms de Monseigneur Bouché, de vénérable mémoire, de Monseigneur Fallières, son digne successeur, et de mon savant ami, M. Arthur de la Borderie. A Monseigneur Bouché, dont la mort a été un deuil pour l'Association qu'il aimait

tant, revient l'honneur d'avoir pris l'initiative de cette grande œuvre, et d'avoir en cela répondu à l'un des vœux les plus chers de ce pays. C'est Monseigneur Fallières qui va entourer d'une pompe magnifique l'inauguration d'un monument qui sera désormais, dans son beau diocèse, l'objet de l'admiration des connaisseurs et de la vénération des foules. Quant à M. de la Borderie, son rôle a été et devait être tout différent de celui des deux prélats. A force de recherches, et avec l'aide du vénérable curé-archiprêtre de Saint-Sauveur, ce bénédictin laïque est parvenu à reconstituer, ou peu s'en faut, l'ancien tombeau qui existait, au siècle dernier, dans la cathédrale de Tréguier ; il en a déterminé les principaux éléments, en particulier la forme générale, l'ornementation et le costume du saint. Ses indications à cet égard, et sur bien d'autres points, ont été d'un grand secours à l'architecte, aux sculpteurs, statuaires ou ornemanistes, qui ont réalisé, avec un talent supérieur, la pieuse et grandiose pensée de Monseigneur Bouché. Ce n'est pas tout. Saint Yves n'avait qu'une légende, ou plutôt plusieurs légendes, où la fantaisie avait fait des siennes ; M. de la Borderie, d'après des documents irrécusables, lui a donné une histoire ; et lui seul avait assez de science et de critique pour mettre en pleine lumière la belle et originale figure du saint breton. Il l'a fait avec un rare bonheur.

Je serai d'accord, je le crois, à cet égard avec tous ceux qui ont parcouru l'énorme volume où les pièces authentiques de la canonisation de saint Yves, publiées avec un luxe et un goût typographique dignes des Crapelet et des Didot, sont précédées d'une introduction vraiment magistrale.

Cette publication de M. de la Borderie, ajoutée à tant d'autres, est devenue comme le fleuron dominant de sa

couronne scientifique, et l'Académie des Inscriptions ne me démentira pas, quand je dirai que la préface de l'histoire de saint Yves a pesé d'un grand poids dans sa balance, le jour où elle a donné à l'auteur une place dans ses rangs, à côté de deux autres illustrations bretonnes, M. de la Villemarqué, dont je ne saurais trop regretter l'absence, et M. l'abbé Duchesne, qui a bien voulu nous honorer de sa présence.

Mais si tout le monde rend hommage aux études de M. de la Borderie sur saint Yves, lui paraît les trouver incomplètes, car, il me pardonnera cette confiance, c'est lui qui a introduit dans le programme du Congrès cinq questions concernant son héros, et c'est lui aussi, sans doute, qui figurera au premier rang parmi ceux qui répondront à ces questions.

Il y a là pour nous le présage de communications intéressantes, et bien d'autres sujets seront traités qui nous promettent aussi des séances pleines d'attrait.

J'ai parlé plus haut de ce qu'avait fait pour nous la Municipalité de cette cité. L'Autorité religieuse, sous ce rapport, a voulu rivaliser avec l'Autorité civile. M. le curé-archiprêtre de Saint-Sauveur, qui est depuis longtemps des nôtres, nous a ouvert les bras comme à de vieux amis ; et quelle solennité, quel éclat a eu, grâce à lui, ce matin, la messe traditionnelle du Saint-Esprit, pendant laquelle des voix ravissantes ont charmé nos oreilles et remué nos cœurs.

Monseigneur Fallières lui-même a daigné se déplacer et se soustraire un jour aux multiples et lourdes occupations de l'épiscopat pour appeler sur nous les bénédictions du Ciel ; et Sa Grandeur a poussé la bonté jusqu'à nous adresser de vibrantes paroles qui seront pour nous le plus précieux des encouragements.

Rien ne nous a manqué, on peut le dire, en fait de

témoignages de sympathie ; et cependant, dussiez-vous me trouver trop exigeant, j'en espère encore un qui sera comme le couronnement de tous les autres. Je vous demande, je vous supplie d'être nombreux et assidus à nos séances publiques du soir, où seront traitées les questions les moins techniques et les plus accessibles à la généralité des esprits cultivés.

Rien n'est plus propre à décourager les auteurs de travaux que de parler dans le désert. Mais je suppose là l'impossible. — Qui ne s'intéresserait pas aux problèmes que soulève l'agriculture, cette grande richesse, ou, suivant les circonstances et les pratiques défectueuses, cette grande pauvreté du pays ? Qui donc serait indifférent aux études sur l'histoire et sur les monuments de notre chère province ? Pour vous refroidir à cet égard, il faudrait que les travailleurs de l'Association Bretonne se montrassent au-dessous de leur tâche ; mais trente Congrès sont là pour vous répondre d'eux. Je puis le dire sans orgueil personnel, car, s'il fut un temps, hélas ! bien éloigné, où j'entretenais moi-même le public des Congrès de mes modestes recherches, il y a bien des années que mes occupations diverses et mon âge m'ont enlevé, selon le mot célèbre de M. Thiers, à mes chères études, m'ont rejeté dans le cadre de réserve, et que je ne suis plus que le témoin muet des succès de mes confrères.

Je me trouve dans les meilleures conditions d'impartialité pour leur rendre justice et vous me pouvez croire sur parole quand je me porte garant de leurs mérites.

Vous viendrez donc, je l'espère, les entendre, et, j'aime à le penser, les applaudir.

Ils garderont alors de vous la meilleure impression, et le Congrès de Dinan restera, après plusieurs autres, l'un de ceux qui leur auront laissé les plus agréables souvenirs.

Aussi, si, un jour venant, ils éprouvaient quelque difficulté à choisir une ville pour s'y réunir ; si, par impossible, ils rencontraient, comme cela est arrivé, une seule fois, il est vrai, une Municipalité maussade, et qu'ils se demandassent où porter leurs pas, ils s'écriraient d'une voix unanime : *Retournons à Dinan.*

M. le Président dont le discours a soulevé maintes fois d'unanimes applaudissements, donne la parole à M. le Vicomte de Lorgeril, député d'Ille-et-Vilaine, qui a bien voulu remplacer M. Huon de Penanster, sénateur, directeur de la Section Agricole de l'Association, empêché. M. le Vicomte de Lorgeril s'exprime en ces termes :

MESSIEURS,

Il appartenait à mon excellent ami, M. Huon de Penanster, sénateur, maire de Lannion et directeur de la Section Agricole de votre Association, de prendre la parole aujourd'hui. En son absence, et cette absence a été motivée par les fonctions municipales qu'il remplit, j'ai la mission de le suppléer ; si vous voulez bien m'accorder quelques instants de votre bienveillance et de votre attention, nous allons parcourir ensemble le programme des questions agricoles que la Direction générale propose plus spécialement à l'examen du Congrès.

Messieurs, la situation agricole, dans les cinq départements de la Bretagne, est assurément moins compromise qu'elle ne l'est dans beaucoup d'autres régions. Cette différence en faveur des Bretons tient sans doute pour une part aux avantages de notre climat ; mais elle tient surtout en très

grande partie à deux ordres de causalités, dont l'une appartient à la constitution encore stable de la famille agricole chez nous, et l'autre aux industries agricoles nombreuses et variées auxquelles se prête merveilleusement notre sol. Quoi qu'il en soit, si nous sommes moins éprouvés que beaucoup d'autres provinces, nous n'en sommes pas moins dans une situation précaire qu'il dépendra des pouvoirs publics d'améliorer, soit en assurant vis-à-vis de l'étranger la prépondérance de nos produits sur le marché national, soit en dotant le pays d'un certain nombre de lois sagement conçues, en vue d'organiser fortement notre démocratie rurale.

Les mesures à prendre pour assurer la prépondérance de nos produits sur les marchés français sont assurément trop connues pour que j'insiste sur ce point. Aujourd'hui la vieille querelle des protectionnistes et des libres échangistes est entendue, et aux élections politiques de septembre dernier, des engagements si positifs ont été pris par les représentants des circonscriptions rurales, qu'il serait superflu d'insister.

Les traités de commerce qui nous lient prennent fin pour la plupart en 1892 ; il ne seront donc pas renouvelés. Mais, pour les remplacer, plusieurs projets de tarif général se trouvent en présence ; deux en particulier : l'un émanant du Conseil Supérieur de l'Agriculture, et l'autre de la Société des Agriculteurs de France. Vous aurez à examiner ces deux projets assez divergents et à peser, pour la rédaction de votre vœu, si vous devez soutenir les prétentions de dix mille agriculteurs français, gens du métier, parfaitement éclairés sur les conséquences des tarifs qu'ils défendent ; ou bien si, par déférence, vous devez vous rallier aux solutions amoindries que préconise l'Agriculture officielle.

C'est là pour moi, Messieurs, l'occasion d'attirer spécialement votre attention sur cette question si importante de la représentation légale de l'agriculture dont le Parlement est saisi. Il faut que l'agriculture ait sa représentation légale comme le commerce, et que cette représentation soit assise sur la même base, les patentés, car, s'il y a les patentés du commerce, il y a ceux de l'agriculture, qui sont les contribuables de l'impôt direct.

Notre éminent Directeur général vient de vous l'exposer, du reste, avec toute l'autorité qui s'attache à sa parole ; mais, si juste que soit une cause, si éloquent que puisse être l'avocat qui la plaide, il y a un argument que je recommande par dessus tout aux agriculteurs : ils sont vingt-deux millions ; ils sont donc le nombre, et dans ce pays de suffrage universel ils sont par conséquent la force. Eh bien ! Messieurs, il faut que les agriculteurs s'expliquent et qu'ils parlent haut. Et quand ils auront ainsi parlé, il ne restera plus aux pouvoirs publics qu'à se soumettre pour ne pas se démettre.

Maintenant, Messieurs, il ne saurait nous échapper que si nous demandions seulement au relèvement des droits de douane le soulagement à nos misères, nous serions dans le cas — selon la pittoresque expression de mon honorable collègue et ami Lecourt, député de Nantes, — de « découvrir Pierre pour couvrir Paul » ; en d'autres termes, l'on pourrait, avec une certaine justice, nous accuser de ne soulager le producteur qu'en frappant le consommateur.

Il y a, Messieurs, un terme moyen bien simple et de nature à rapprocher le consommateur et le producteur au lieu de les diviser. Ce moyen consiste à demander le soulagement des charges de l'Agriculture mi-partie aux droits de douane et mi-partie au dégrèvement de l'impôt.

Si la terre paie moins d'impôts, l'argent qu'elle ne verse pas dans la caisse du percepteur est le premier gagné, et si les denrées que produit notre Agriculture sont protégées à la frontière par des droits de douane, nos producteurs trouvent de ce chef une nouvelle augmentation de revenus. Le budget du pays ne souffre pas des dégrèvements, car le trou creusé par le dégrèvement est comblé par les produits des droits de douane. En résumé, par ce procédé très simple, qui est-ce qui subventionne notre Agriculture ? L'argent de l'étranger. Et maintenant, quel est l'impôt qu'il s'agira d'alléger ? Répondons hardiment que la priorité appartient à l'impôt le plus mal réparti et à celui qui frappe la plus grande masse du pays agricole.

Eh bien, interrogez M. le Ministre des finances lui-même et prenez-le pour arbitre ; il vous répondra, comme il le disait dernièrement à la Chambre, que l'impôt foncier est établi sur des bases telles que, dans le même département, la même cote de 20 fr. représente tantôt 60 fr., tantôt 3,000 fr. de revenu. En présence d'inégalités aussi flagrantes, la cause n'est-elle pas entendue ? Il semblerait qu'elle l'est même dans les sphères ministérielles, puisque nous avons vu M. le Ministre Rouvier défendre et faire prévaloir avec notre concours à tous — les députés ruraux — un premier dégrèvement de quinze millions de francs.

Mais, suivant l'expression si judicieuse de notre collègue, M. Léon Say : « Ce dégrèvement est-il le premier feuillet ou le dernier chapitre de l'ouvrage ? »

Vous aurez, Messieurs, à l'étudier, et si vous vous mettez bien en présence de ce fait que le principal de l'impôt foncier est prélevé dans la proportion de 80 % sur le petit propriétaire, et de 10 % seulement sur le détenteur de la grande propriété non bâtie, vous jugerez qu'une mesure saine et vraiment démocratique consiste à poursuivre jus-

qu'au bout l'œuvre commencée en vue de la suppression complète du principal de l'impôt foncier.

Une Association qui n'a rien de politique, et dans la direction de laquelle se donnent la main les représentants des opinions les plus diverses, le Syndicat économique et agricole de Paris, que l'on pourrait, en vérité, justement qualifier de bataillon d'avant-Garde à la Société des Agriculteurs de France, qui, dans son programme, poursuit la réalisation complète des revendications agricoles, a tenu pour sa première campagne à pousser à fond l'assaut contre l'impôt foncier. Kergall, votre compatriote, et que vous aurez, j'espère, la bonne fortune d'entendre ces jours-ci, a mené nos troupes à l'assaut.

Il a parcouru les quatre coins de la France en réunions publiques et en réunions privées, poursuivant sa marche en avant, avec le talent qui lui est propre et la persévérance qu'il tient de notre caractère breton. Il a su tant et si bien enrégimenter les agriculteurs qui l'ont entendu, tant et si bien provoquer un ébranlement dans le monde agricole, que cette suppression du principal de l'impôt foncier, à laquelle personne n'osait prétendre il y a moins d'une année, est devenue à l'heure actuelle tellement pressante, qu'elle fait à la Chambre des députés l'objet d'un projet de loi la Martinière et d'un projet de loi Flourens, groupant à droite et à gauche un nombre d'adhésions suffisant pour en assurer le succès.

Maintenant, Messieurs, passons à un autre ordre d'idées ; rentrons dans la partie professionnelle de notre programme et laissez-moi attirer votre attention sur l'intérêt de premier ordre que présente l'étude des questions suivantes :

Aux art. 3, 4 et 5, il est question des pommes, de la fabrication du cidre et de ses débouchés ; enfin, il y est question des ennemis du pommier, dont l'invasion, quoique

ancienne peut-être, a été formellement reconnue, grâce aux travaux si consciencieux de la Société Pomologique de l'Ouest.

En passant, je saluerai, si vous me le permettez, le nom bien connu de deux compatriotes qui consacrent leur talent et leur activité à ces études d'un intérêt si actuel pour notre agriculture bretonne.

L'un est l'éminent professeur Le Chartier, dont la carrière de plus en plus brillante est déjà si utilement remplie. L'autre porte l'humble habit des Frères de l'instruction chrétienne, en religion il s'appelle le frère Abel, nom à jamais populaire et justement béni dans le pays de La Guerche, devenu par ses soins intelligents et dévoués le *médoc* de la France pomologique.

A l'art. 6, il est question des fraudes si communes aujourd'hui dans l'industrie des beurres. Le groupe agricole de la Chambre des députés, justement ému des plaintes des agriculteurs, dont l'industrie beurrière est une source féconde de richesses, s'est préoccupé de rechercher les moyens pratiques de couper court à la substitution condamnable de produits industriels similaires au beurre, ce produit naturel si délicat et si hygiénique en même temps.

La coloration des oléo-margarines et autres produits de ce genre, a été jugée le seul moyen efficace de sauvegarder la loyauté de l'industrie beurrière; c'est aussi pour cette raison que tous les partisans plus ou moins avérés de la fraude ont entrepris une campagne désespérée pour obtenir du Parlement qu'il repousse le principe de la coloration. Vous jugerez sans doute, Messieurs, qu'il y a lieu de défendre à outrance la sincérité de notre industrie beufrière et d'encourager de tous vos vœux le Parlement dans la résistance aux fraudeurs plus ou moins habilement dissimulés derrière de spécieuses considérations.

L'étude des engrais calcaires et des gisements de sablons font l'objet de l'article 7 ; vous n'ignorez pas, Messieurs, que c'est dans ce pays même que les amendements calcaires ont d'abord été employés, et, mon Dieu ! vous m'excuserez, si, avec une très légitime fierté, je prononce devant vous le nom de Louis de Lorgeril, qui fut le promoteur de cette innovation si féconde en résultats avantageux.

L'élevage et le choix des races bovines et porcines appropriées à notre région fait l'objet de l'article 8.

Les prairies artificielles et naturelles, à l'article 9, appelleront votre attention.

Laissez-moi tout spécialement vous solliciter à l'examen sérieux des matières comprises à l'article 10, et qui traitent de l'élevage et de l'engraissement des volailles. Aujourd'hui, avec la rapidité des communications, il n'y a aucune raison pour que Paris ne serve pas de débouché aux volailles grasses que nous pourrions produire. Cette industrie, qui fait la richesse de la Bresse et du Maine, comme elle était encore naguères une source précieuse d'avantages pour les cantons de Callac et de Janzé, peut devenir pour la Bretagne, en général, une industrie d'autant plus rémunératrice que nous possédons sur place et à bon marché, les blés noirs que les autres pays éleveurs sont obligés d'importer de chez nous.

L'article 11 appellera vos études sur la question chevaline ; aujourd'hui, les exigences de la remonte de notre cavalerie offrent à l'élevage des chevaux de selle une carrière large et fructueuse : nous nous sommes occupés, au groupe agricole de la Chambre, des projets du ministère de la guerre tendant à retarder l'achat des chevaux de la remonte jusqu'à l'âge de 4 ans. Il nous a paru, Messieurs, que ces prétentions du gouvernement étaient par trop désavantageuses aux éleveurs ; vous aurez à vous prononcer

dans cette grosse affaire et à vous demander s'il vous convient, ou non, d'appuyer les efforts de vos députés dans la voie où ils sont entrés.

Sur la médecine vétérinaire qui fait l'objet de l'article 12, il est nécessaire que vous preniez des résolutions solidement étudiées ; là encore le Parlement se trouvera prochainement mis en demeure de se prononcer sur une réforme très radicale de la législation actuelle. Il y a à l'étude un projet de loi émanant de l'initiative parlementaire, qui ne tend à rien moins qu'à interdire l'exercice de la médecine vétérinaire à tous les praticiens non brevetés dans les écoles du gouvernement. Certes, le principe de la loi est excellent, et je suis de ceux qui pensent que les diplômes de nos écoles nationales de médecine vétérinaire sont une garantie précieuse des connaissances et de la valeur de ceux qui les ont obtenus. D'accord toutefois sur le principe, je n'en conçois pas une application possible d'ici à de longues années, eu égard à l'insuffisance, non seulement des diplômes actuels, mais encore à celle des écoles vétérinaires elles-mêmes, dont il faudrait accroître à grands frais l'importance pour donner satisfaction aux besoins de l'agriculture. Je n'admets pas, en effet, l'économie des dispositions transitoires du projet de loi, d'après lesquelles les autorisations personnelles seraient accordées aux praticiens par un jury où l'élément administratif tient une large part.

La question des bâtiments d'exploitations rurales est toujours à l'ordre du jour ; en la faisant figurer à l'article 13 de votre programme, nous espérons fixer sur son étude les délibérations du Congrès.

L'article 14 traite des bois, plantations et semis ; nous nous en sommes déjà maintes fois occupé à l'Association Bretonne, mais plus que jamais j'estime qu'en présence

des déboisements continus dans tous les pays de l'Europe, et notamment en Suède et Norwège, il y a un avenir prospère pour nos futaies françaises. D'ailleurs, Messieurs, si vous me permettez d'apporter ici le témoignage personnel d'études suivies et d'une expérience déjà longue, laissez-moi affirmer, devant vous, les conclusions d'une thèse que j'ai maintes fois soutenue et qui consistent à prétendre que le boisement est encore le procédé le plus pratique pour mettre en valeur la plupart de nos landes bretonnes.

L'étude du droit coutumier en Bretagne, la statistique agricole ont droit à vos recherches et nous ont semblé mériter leur place aux travaux de ce Congrès.

Une dernière question est inscrite à votre programme : l'apiculture. Jusqu'à présent, la production du miel semblait exclusivement mériter aux abeilles les honneurs de l'étude et des soins des agriculteurs. Les progrès de la science semblent attribuer aux abeilles un rôle nouveau et preserverateur de nos arbres à fruits contre les invasions d'insectes qui en attaquent la fleur : il y a des horizons inattendus, dont le Congrès tiendra sans doute à rechercher l'étendue.

Et maintenant, Messieurs, à l'œuvre ! travaillons avec constance et confiance ; l'Association Bretonne, depuis bien des lustres, a montré dans ce pays le chemin à toutes les réformes agricoles et à tous les progrès réalisés. Noblesse oblige, et il vous appartient, Messieurs, de montrer que les générations laborieuses et instruites qui vous ont précédés dans notre Association, ont trouvé en vous des remplaçants autant que des successeurs. Il n'en est pas un de vous, Messieurs, qui, dans un moment où la patrie serait en péril, se refuserait à la servir, à la défendre suivant ses aptitudes, ses forces et ses moyens.

Eh bien ! Messieurs, il n'y a pas que les guerres où le canon parle, qui mettent la patrie en danger ; il y a bien

d'autres luttes où sa prospérité, sa richesse, voire son existence, sont menacées. Pour ce genre de combats, il y a aussi des déserteurs : on les nomme les oisifs, les insouciantes et les découragés. L'Association Bretonne a pris pour mission celle d'arrêter les déserteurs, de les réconforter dans ses Congrès et de les ramener dans le champ clos des luttes agricoles, où, tantôt par la parole et tantôt par l'action, l'on sert si bien et si dignement l'agriculture, cette vraie mère nourricière de la Patrie française.

Les applaudissements qui accueillent ce discours, prouvent que M. le vicomte de Lorgeril a été compris de tous, et que son appel à l'union sur le terrain de l'agriculture, sera entendu comme il mérite de l'être.

Sur l'invitation de M. le Président, M. de la Borderie prend à son tour la parole, et au nom de la classe d'Archéologie de l'Association, prononce le discours suivant :

MESDAMES, MESSIEURS,

Le privilège de porter la parole dans cette solennelle séance, l'honneur d'adresser — au nom de la classe d'Archéologie de l'Association Bretonne — le salut d'arrivée à la cité qui nous offre une hospitalité si aimable et si cordiale, — cet honneur, je le dois uniquement à une circonstance regrettable pour tous : l'absence momentanée du directeur de la classe d'Archéologie, M. de la Villemarqué, l'éminent éditeur de cet admirable recueil de chants bretons, le *Barzaz Breiz*, dont on peut bien discuter l'origine et la composition, mais dont on ne peut contester

les beautés si hautes et si naïves à la fois, si vives, si pénétrantes et si fortes, qui font de cette œuvre un des plus précieux fleurons de la couronne poétique de la Bretagne.

Et pourtant ici, ce serait bien un La Villemarqué, c'est-à-dire un érudit doublé d'un poète, ce serait là ce qu'il faudrait pour décrire, pour louer dignement le beau pays qui nous entoure, la charmante ville qui nous ouvre ses portes et nous accueille — à bras ouverts — dans ses murs.

Voyez autour de nous les monuments : du château de Dinan au château de Léhon, du portail de Saint-Sauveur au chevet de l'église Saint-Malo, nous sommes en pleine histoire de Bretagne. Des monuments, jetez vos regards un peu plus loin, sur les paysages qui les encadrent : nous sommes en pleine poésie.

Ailleurs, dans la plupart des autres villes, ces mots de *portes*, de *murs*, que je prononçais tout à l'heure, et que la presse répète à tout propos, ne sont que des métaphores surannées, des termes d'une rhétorique banale qui ne répondent à aucune réalité. Ainsi, je lisais dernièrement dans un journal : « La ville de Nantes a le bonheur de posséder « depuis deux jours *dans ses murs* le célèbre chanteur « Trois-Etoiles. » Et dans une autre feuille : « Le président de la République a été reçu *aux portes* de Marseille « par une députation de jeunes filles habillées aux couleurs « nationales ». Nantes n'a plus, à l'heure qu'il est, ni portes ni murs, et Marseille ni murs ni portes ; ces expressions ne sont (comme le disent les journalistes) qu'un cliché.

Ici, Messieurs, à Dinan, ces mots expriment, au contraire, une chose tangible, visible, parfaitement réelle.

Quoiqu'une de vos portes manque à l'appel, il vous en reste quatre, dont trois sont au nombre des types les

plus curieux de l'architecture militaire du moyen-âge. Des murailles, il vous en reste aussi et de solides, encore fondées sur un roc indestructible, qui ont souvent bravé, repoussé l'assaut des ennemis de la Bretagne. Et si du haut de ces murs nous ne voyons plus (grâce à Dieu !) les tentes menaçantes du camp anglais de Lancastre, de là, nous pouvons toujours contempler la Rance, promenant sinueusement ses eaux dans cette vallée admirable dont le fond est un tapis de velours vert, dont les pentes chargées d'arbres splendides ont dû servir de modèles aux vieilles et éclatantes tapisseries, dites *Verdures de Flandres*, si recherchées aujourd'hui, où, sur des masses de feuillée opulente, émergent çà et là des cavaliers, des attelages champêtres, de rustiques chaumières et de fiers châteaux, des clochers pointus et des villages pittoresques.

Mais ce qu'on ne voit point dans les tapisseries et ce qu'on voit du haut de vos murs, c'est la gigantesque colonnade de votre Viaduc, coupant si hardiment la vallée et dont les immenses arcades encadrent les toits du faubourg de Rance, alignés comme un troupeau le long du quai, où les bateaux à vapeur versent chaque jour des flots d'étrangers, de visiteurs, d'admirateurs de votre ville et de votre pays.

Ce qu'on voit encore moins dans les tapisseries flamandes, et ce qu'au moins l'on soupçonne du haut de vos murs, quand, de la promenade de Saint-Sauveur, on regarde vers le Nord, c'est cet autre prodige qui, un instant (mais à tort selon moi), faillit rejeter dans l'ombre, votre élégant viaduc ; c'est ce monstre de fer (*monstrum horrendum, informe, ingens*), qui — au grand ébahissement d'une multitude clouée là, bouche béante, nez en l'air, par la stupeur — voyagea, sans support, dans les airs deux jours durant, pour unir l'une à l'autre les rives opposées de la

Rance, là où la Rance est déjà un bras de mer : c'est le colossal pont de Lessart.

Rare et précieux privilège ! Pour honorer, embellir glorifier cet heureux coin de terre, pour y attirer, charmer et retenir les visiteurs, — l'homme et la nature, le présent et le passé, l'art ancien et l'industrie moderne ont uni leurs efforts et leurs merveilles.

Car, Messieurs, malgré la haute et si glorieuse importance des conquêtes industrielles de l'âge contemporain, l'art sous ses diverses formes et à toute époque, l'art ancien aussi bien que l'art moderne, garde dans toutes ses manifestations un caractère supérieur de beauté, de grandeur, d'élévation qui ne saurait être égalé.

L'art moderne, Messieurs, je n'ai pas qualité pour en parler. Il a ici même, et en ce moment, vous le savez, des représentants attitrés, des maîtres, des champions d'une valeur indiscutable. Il a planté sa bannière au cœur de cette cité, sur la place même où jadis les chevaliers du moyen-âge, pour les fêtes de leurs tournois, faisaient flotter leurs pennons. Mais si l'art moderne a exposé là pour quelques semaines ses œuvres de choix, l'art des âges anciens a dans votre ville, on peut le dire, une permanente exposition ; il y a semé ses œuvres, aux formes variées, dans les rues, dans les places, un peu partout. Les décrire, les énumérer seulement serait fort long. Je me bornerai à en citer deux, qui à la vérité dominant tout le reste :

D'abord, l'admirable façade romane de Saint-Sauveur, si heureusement restaurée ; ce triple portail, d'un caractère grandiose et élégant tout à la fois, portant sur ses faisceaux de colonnettes une véritable broderie de pierres archivoltées, voussours, chapiteaux tout couverts de sculptures symboliques, où l'art byzantin, sans perdre son caractère solennel, a assoupli sa rigidité jusqu'aux fantai-

sies les plus diverses : bref, le chef-d'œuvre du style roman fleurit en Bretagne.

Puis de l'autre côté de la ville, le donjon du duc Jean IV (car je me refuse de répéter ici l'erreur absurde, sans excuse et sans prétexte, qui, depuis une vingtaine d'années, en a fait, on ne sait pourquoi, le « Château de la Duchesse-Anne ») : deux tours hautes de cent dix pieds, liées entre elles et distinctes cependant, unies par un savant artifice de construction ; gigantesque *bilobite* (passez-moi le mot) aux lignes verticales droites et sévères, mais dans le sens horizontal enveloppé de courbes onduleuses ingénieusement variées qui caressent l'œil ; mélange de force et de grâce, de sveltesse et de vigueur. Au front, une couronne de machicoulis à arcades trilobées, portées sur des consoles qui s'effilent et se profilent, descendant contre la muraille en minces pilastres fort allongés, d'une élégance très originale.

De la plate-forme supérieure se découvre tout un splendide panorama, où, parmi les sites les plus variés, émergent les lieux célèbres, les grands souvenirs historiques : au nord, Corseul et sa ville gallo-romaine, plus loin Sain-Cast et la défaite des Anglais ; au sud, Evran, Beaumanoir et le combat des Trente ; Bécherel, sur sa montagne, cette batailleuse petite ville sur laquelle passa au x^{ve} siècle toute la guerre de Blois et de Montfort, et à qui une main impie ravit naguère le dernier témoin de sa gloire, le dernier fleuron de sa couronne murale ; plus loin encore, Montmuran, où Du Guesclin fut armé chevalier...

Mais, Messieurs, ici, pour rencontrer devant soi les grands noms, les grands souvenirs de l'histoire, nul besoin de se hisser jusqu'à la plate-forme du château : il suffit de se promener par les rues.

Vous passez près de la tour de l'Horloge, l'heure sonne :

la cloche que vous entendez est un don de la bonne duchesse Anne de Bretagne aux Dinannais, l'an 1507, en reconnaissance du bel accueil qu'elle avait reçu d'eux l'année précédente, de « la joyeuse bergerie » faite à sa louange, de la grande chère, des bons vins, et surtout des témoignages de vive et respectueuse affection qu'ils lui avaient prodigués sous toutes les formes.

Vous vous rendez à l'Exposition de peinture : ce campement artistique est présidé par un personnage de pierre au sourcil énergique, qui jamais assurément n'a tenu de pinceau et n'en est pas moins l'auteur de grands et mémorables tableaux d'histoire : Bertrand du Guesclin. Ce lieu même, où trône sa statue, c'est le théâtre d'un de ces combats homériques qui ont fait de Bertrand l'Achille du moyen-âge et qui obligèrent ses contemporains à le mettre, aussitôt après sa mort, dans la galerie des neuf *Preux*, c'est-à-dire des neuf héros par excellence, dont le nombre fut ainsi porté à dix et y est resté fixé depuis lors.

Vous allez à la Fontaine-des-Eaux : vous passez sous une vieille porte de l'enceinte murale, la porte Saint-Malo. Regardez-la avec respect cette porte. C'est par là qu'en février 1598, les Dinannais, grâce à leur courage et leur finesse (car ils y mirent l'un et l'autre), chassèrent, non pas seulement de leur ville, mais de toute la Bretagne, les brandons impies de la guerre civile, et firent du même coup rentrer dans leurs murs, dans toute la Bretagne, dans toute la France, la paix sociale, la concorde entre tous les citoyens unis désormais dans un même sentiment et marchant vers un même but : la prospérité, la grandeur de la Patrie. Exploit mémorable, qui mérita à Dinan, de la part du roi populaire Henri IV, le plus bel éloge qu'une ville puisse recevoir !

Restons sur ces souvenirs, sur ces noms ; il n'en est

point de plus grands et de plus chers pour nous : Anne de Bretagne, la dernière, la plus pure incarnation de la nationalité bretonne ; Henri IV, le représentant de la pacification des esprits et des cœurs au sortir des discordes civiles, de l'union intime des citoyens en vue du relèvement de la France ; du Guesclin, le grand patriote français et breton, l'implacable ennemi de l'étranger envahisseur, le libérateur du sol français après les premiers désastres de Crécy et de Poitiers, le glorieux précurseur de la grande Libératrice, de la merveilleuse et surhumaine héroïne à laquelle la France doit des autels : Jeanne d'Arc !

Quand, dans une ville, on trouve une pareille trilogie, c'est un devoir pour quiconque aime et cultive l'histoire de la patrie, d'étudier avec un soin spécial, celle de cette ville.

Voilà pourquoi le Congrès breton est venu ici avec joie et empressement. Voilà pourquoi nous devons tant de reconnaissance à ceux qui ont bien voulu, avec tant de zèle, préparer la si cordiale réception qui nous est faite — spécialement à M. le Maire, à M. l'Archiprêtre de Dinan, à Monseigneur l'Evêque de Saint-Brieuc, qui daigne nous honorer de sa présence. — Voilà pourquoi, enfin, je ne puis me taire sans laisser du fond du cœur sortir ce cri : « *Vive la Ville de Dinan !* »

Après ces discours, dont un auditoire choisi souligne par ses applaudissements les principaux passages, on procède, dans la forme ordinaire, à l'élection des bureaux, qui sont ainsi constitués :

Présidents d'honneur du Congrès :

S. G. Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc et Tréguier.

MM. le Préfet des Côtes-du-Nord.

le Maire de Dinan.

le Colonel commandant la 10^e brigade de cavalerie ;

le Marquis de Carné, Sénateur.

Jacquemin, Député.

Président du Congrès :

M. le Marquis de l'Angle-Beaumanoir, Sénateur.

Vice-présidents du Congrès :

MM. l'abbé Daniel, Archiprêtre.

le Vicomte de la Nouë, Député.

Haugoumar des Portes, Conseiller Général.

Peigné, adjoint au maire de Dinan.

SECTION D'AGRICULTURE*Président :*

M. Larère, ancien Député.

Vice-Présidents :

MM. le Vicomte de la Bintinaye, Conseiller Général.

Bahezre de Lanlay.

Secrétaires :

MM. d'Aubert.
de Villèle.
Alain de Langeril.
de la Chapelle.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

Président d'honneur :

M. l'Abbé Duchesne, Membre de l'Institut.

Président :

M. Audren de Kerdrel, Sénateur.

Vice-Présidents :

MM. Even.
le Chanoine Guillotin de Corson.
J. Bazouge.
le Comte de Palys.

Secrétaires :

MM. Francis Bazouge.
de Calan.
Henry de Trémaudan.

M. de l'Angle Beaumanoir, en prenant possession
du fauteuil, prononce l'allocution suivante :

MESSIEURS,

Le mandat si honorable qui m'est confié et s'ajoute aux faveurs dont vous m'avez déjà comblé, m'impose un double et immédiat devoir.

J'ai d'abord à vous exprimer ma très vive gratitude et, en même temps, il me faut tenter de dissiper la surprise éprouvée, peut-être, par les personnes non informées des véritables motifs de cette désignation, motifs que je vous demande, Messieurs, la permission de vous exposer.

Mon très respecté collègue, M. de Kerdrel, avec son extrême bienveillance habituelle, m'a supposé une aptitude ou des titres, qu'avec la meilleure volonté du monde je ne puis me reconnaître. La vérité, en ce qui me concerne, la voici :

L'Association Bretonne possède, si je puis m'exprimer ainsi, un état-major permanent composé d'un directeur-général, d'un directeur de la section Archéologique et d'un secrétaire-général. — Chaque année l'Association élit, à la séance d'ouverture, un président du Congrès qui est, le plus souvent, un des membres du Parlement appartenant plus particulièrement à la région, sinon à la ville même où se tient la Session. — Comme je me trouve être l'aîné de ceux de mes collègues qui habitent l'arrondissement de Dinan, on m'a fait l'application d'un principe très connu, en m'accordant ce qu'on appelle le bénéfice de l'âge : bénéfice contestable, privilège assez rarement réclamé, mais qui, par exception, est trop enviable aujourd'hui, puisqu'il me crée, Messieurs, le collaborateur plus intime et plus assidu de vos travaux, et qu'il me permet de réclamer ma part des bonnes grâces que l'hospitalière municipalité de

Dinan prodigue à l'Association Bretonne et dont nous lui sommes tous infiniment reconnaissants.

La préférence dont je parais l'objet se trouvant, je l'espère, ainsi excusée, vous remarquerez, Messieurs, que l'Association, cessant d'être en quelque sorte enchaînée par sa propre tradition et redevenant maîtresse de ses choix, a été aussi heureuse qu'empressée de les faire porter sur des aimables hôtes. — Voulant accentuer d'une façon spéciale combien elle est sensible à la réception qui lui est faite, elle a élu, en dehors de ses présidents d'honneur, deux vice-présidents effectifs du Congrès : M. l'abbé Daniel, archiprêtre, curé de Saint-Sauveur et M. Peigné, adjoint au maire. Je ne ferai pas leur éloge, car je semblerais croire que, dans cette assemblée, quelqu'un ignore leurs mérites, j'espère qu'ils voudront bien consentir à partager ma tâche, en me suppléant tour à tour.

L'Association Bretonne tient essentiellement à ce qu'il soit bien établi, et elle le proclame en toute occasion, que la politique est rigoureusement bannie de ses délibérations. — Elle le prouve une fois de plus en faisant appel aujourd'hui au bon vouloir de compatriotes qui peuvent, sur certains points, différer de doctrines, mais, alors qu'il est question de la prospérité et de l'honneur du pays, ne forment qu'un seul faisceau et se reconnaissent tous comme les fils de la chère famille bretonne et de la grande patrie française.

On applaudit et les membres de l'Association Bretonne se réunissent en comité particulier pour arrêter l'ordre du jour des séances du Congrès qui vient de s'ouvrir.

COMPTE DE GESTION

Du 17^e exercice. Année 1889

RECETTES

Caisse après règlement de l'exercice 1888.....	4,829 ¹ 85
Subvention des Côtes-du-Nord pour 1888.....	300 »
— — — 1889.....	300 »
— du Morbihan pour 1889.....	500 »
Vente de volumes.....	68 »
— — —.....	45 »
Intérêts de fonds placés.....	90 »
Cotisations encaissées en 1889.....	5,098 40
Total	<u>11,231¹ 25</u>

DÉPENSES

Frais de recouvrement par banquiers et timbres mobiles.....	246 ¹ 75
Frais par divers et correspondance.....	4 50
Administration en 1889.....	500 »
Société des Agriculteurs de France.....	20 75
Facture des impressions.....	1,827 95
Local pour archives et publications. Saint-Michel 1889.....	80 »
Caisse à nouveau.....	<u>8,551 30</u>
Somme égale aux recettes	<u>11,231¹ 25</u>

BULLETIN AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN
AGRICOLE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

—

Classe d'Agriculture

—

PROCES-VERBAUX

ANNÉE 1890

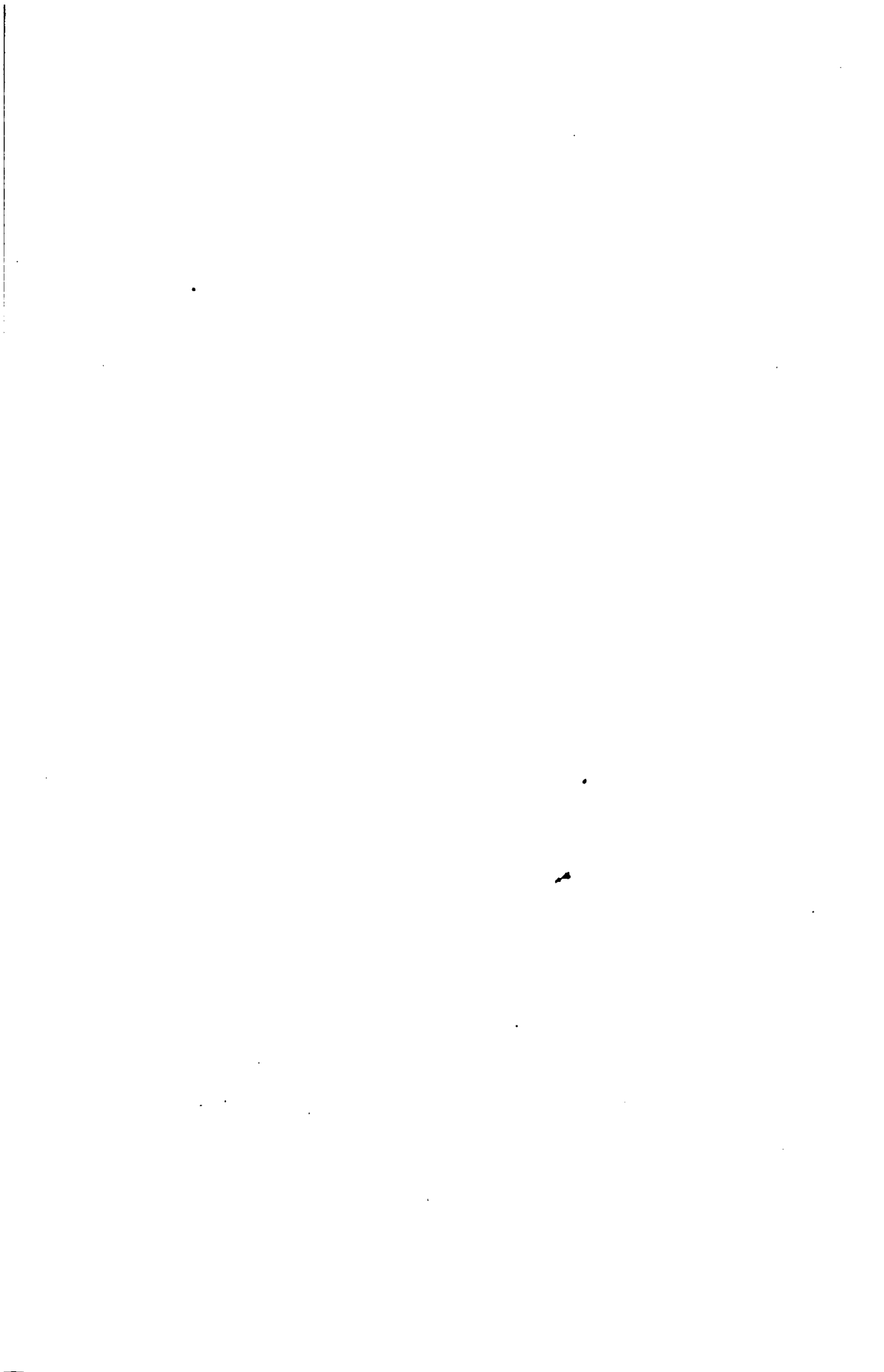
CONGRÈS DE DINAN



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE DE RENÉ PRUD'HOMME

1891



SÉANCE DU MARDI 2 SEPTEMBRE 1890

CONCOURS HIPPIQUE

Quoiqu'improvisé pour ainsi dire — puisqu'il n'avait été décidé que dans la deuxième quinzaine d'août, — le Concours hippique de Dinan, organisé par MM. Huon de Penanster et de Lorgé, a été un véritable succès, et comme l'a dit un journal de la localité, *le clou* du Congrès.

Ce Concours eût été cependant bien plus brillant encore, si comme on l'avait espéré, les deux régiments de la garnison avaient pu y prendre part et fournir des épreuves exclusivement militaires. Mais la coïncidence fâcheuse du Congrès et des grandes manœuvres d'automne, présentait un obstacle insurmontable à ce projet.

Rien ne peut donner une idée de la joyeuse animation de Dinan les lundi et mardi, 1^{er} et 2 septembre.

Le Concours avait attiré une foule d'étrangers, et c'est devant un public choisi et vivement intéressé que se sont déroulées les opérations du jury et que s'est faite la distribution des récompenses. Elles ont rempli toute la journée du mardi.

Cent trente chevaux, venus pour la plupart de Corlay et de Saint-Pol-de-Léon, avaient été présentés et classés la veille dans l'après-midi.

Favorisé par un temps exceptionnellement beau, le défilé avait attiré sous les ombrages des ormes des petits fossés, réservés au Concours, la plus charmante réunion, et si la collection des chevaux primés était absolument remarquable, que dire de la foule joyeuse, des toilettes ravissantes, de l'assistance choisie, de l'ensemble parfait, en un mot, de cette belle fête ?

Sur une tribune élevée par les soins de la Municipalité, avaient pris place les membres de l'Association, le colonel commandant le régiment des dragons, les officiers de la garnison présents à Dinan, et nombre des personnes notables du département des Côtes-du-Nord et des départements voisins. M. le Maire de Dinan et plusieurs conseillers municipaux en faisaient aimablement les honneurs.

Pendant l'appel des lauréats la musique du 24^e dragons, gracieusement offerte par le colonel, faisait entendre ses meilleures mélodies.

Voici les noms des animaux primés et de leurs propriétaires :

1^{re} CLASSE

Carrossiers et Postiers.

1^{re} CATÉGORIE

Juments et chevaux hongres de 3 à 8 ans.

- | | | |
|----------|--|---------|
| 1. Prix. | <i>Lérider</i> , à M. Le Bihan, de Plougoulm (Finistère)..... | 200 fr. |
| 2. | <i>X</i> , à M. de La Motte-Colas, de Pléboulle (Côtes-du-Nord)..... | 150 |
| 3. | <i>X</i> , à M. Bahier, de Pléneuf (Côtes-du-Nord). | 100 |
| 4. | <i>Papillon</i> , à M. Gérard, de Combourg (Ille-et-Vilaine)..... | 50 |

2^e CATÉGORIE

Poulains et chevaux entiers, de 2 ans et au-dessus.

- | | | |
|----------|---|---------|
| 1. Prix. | <i>Muron</i> , à M. Sévère, Yves, de Saint-Pol-de-Léon (Finistère)..... | 200 fr. |
|----------|---|---------|

SESSION DE DINAN

7.

2. Prix. <i>X</i> , à M. Le Quéré, de Saint-Pol-de-Léon (Finistère).....	150 fr.
3. <i>Karle II</i> , à M. Gérard, de Combourg (Ille-et-Vilaine)	100
4. <i>Kergus</i> , à M. Le Bihan, de Plougoulm (Finistère).....	50

2^e CLASSE

Espèce de Trait.

1^{re} CATÉGORIE

Juments suitées.

1. Prix. <i>Créole</i> , à M. Le Flanchec, de Servel (Côtes-du-Nord).....	200 fr.
2. <i>Idole</i> , à M. Le Denmat, Louis, de Servel (Côtes-du-Nord)	150
3. <i>Mouette</i> , à M. Le Denmat, Guillaume de Servel (Côtes-du-Nord).....	100
4. <i>Bichette</i> , à M. Michel, Joseph, de Plurien (Côtes-du-Nord)	50
5. <i>Minette</i> , à M. Le Flanchec, de Servel (Côtes-du-Nord)	50

2^e CATÉGORIE

Juments de 3 à 8 ans.

1. Prix. <i>Minette</i> , à M. Ollivier, de Pleumeur-Bodou (Côtes-du-Nord).....	200 fr.
<i>Agr.</i>	4

2. Prix.	<i>Pauline</i> , à M. Le Bourdonnec, de Vieux-Marché (Côtes-du-Nord).....	150 fr.
3.	<i>Cléopâtre</i> , à M. Queffoulou, de Serval (Côtes-du-Nord).....	100
4.	<i>Fauvette</i> , à M. Boutier, de La Bouillie (Côtes-du-Nord).....	50
5.	<i>Rosette</i> , à M. Le Bivic, de Pleumeur-Bodou (Côtes-du-Nord).....	50

3^e CATÉGORIE

Chevaux entiers de 3 ans et au-dessus.

1. Prix.	X, à M. de Cargouët, de Maroué (Côtes-du-Nord).....	200 fr.
2.	X, à M. Lagain, de Serval (Côtes-du-Nord).....	150
3.	X, à M. de Cargouët, de Maroué.....	100
4.	X, à M. Lagain, de Serval.....	50
5.	X, à M. Garrault-Balaze, de Vitré (Ille-et-Vilaine).....	50

PRIX SUPPLÉMENTAIRES :

X, à M. Nicolas, de Kerbors (Côtes-du-Nord).	50 fr.
X, à M. de Cargouët, de Maroué.....	50
X, à M. Sévoy, de Lamballe (Côtes-du-Nord).	50

4^e CATÉGORIE

Chevaux entiers au-dessous de 3 ans.

1. Prix.	X, à M. Louis Coudray, de Plestin (Côtes-du-Nord).....	200
2.	X, à M. Toussaint Houël, de Trévron (Côtes-du-Nord).....	150
3.	X, à M. Grosse-Tête, de Pleurtuit (Ille-et-Vilaine).....	50

PRIX SUPPLÉMENTAIRE :

X, à M. Roussel, de Saint-Samson (Côtes-du-Nord).....	50 fr.
---	--------

3^e CLASSE

Espèce de Selle.

1^{re} CATÉGORIE

Juments suitées.

- | | | |
|----------|--|---------|
| 1. Prix. | <i>Duchesse-de-Rohan</i> , à M. Gravot, de Morlaix (Finistère)..... | 200 fr. |
| 2. | <i>Bayadère</i> , à M ^{me} veuve Cosson, de Corlay (Côtes-du-Nord)..... | 100 |
| 3. | <i>Camélia</i> , à M. de Saint-Mirel, de Maroué (Côtes-du-Nord)..... | 50 |

2^e CATÉGORIE

Juments et chevaux hongres de 3 à 8 ans.

- | | | |
|----------|--|---------|
| 1. Prix. | X, à M. le vicomte de Kertanguy, de Plouégat-Moisan (Finistère)..... | 200 fr. |
| 2. | X, à M. Ruchon, de Saint-Igneuc (Côtes-du-Nord)..... | 100 |
| 3. | X, à M. Mertian, de Dinan (Côtes-du-Nord)... | 50 |

PRIX SUPPLÉMENTAIRE :

- | | |
|--|--------|
| X, à M. de Saint-Mirel, de Maroué (Côtes-du-Nord)..... | 50 fr. |
|--|--------|

3^e CATÉGORIE

Poulains hongres et pouliches de 2 ans.

- | | | |
|----------|--|---------|
| 1. Prix. | X, à M. Gravot, de Morlaix (Finistère)..... | 120 fr. |
| 2. | X, à M. Boutier, de La Bouillie (Côtes-du-Nord)..... | 80 |

- | | | |
|----------|---|--------|
| 3. Prix. | X, à M. de Cuverville, de Dinan (Côtes-du-Nord)..... | 80 fr. |
| 4. | X, à M. Ruchon, de Saint-Igneuc (Côtes-du-Nord) | 50 |

PRIX SUPPLÉMENTAIRE

- | | |
|--|--------|
| M. Ménardais-Vénéfles (Ille-et-Vilaine)..... | 20 fr. |
|--|--------|

4^e CATÉGORIE

Poulains et pouliches d'un an.

- | | | |
|----------|--|---------|
| 1. Prix. | <i>Risque-Tout</i> , à M. Cosson, de Corlay (Côtes-du-Nord)..... | 150 fr. |
| 2. | <i>Belle-Pécharde</i> , à M. Severe, de Saint-Pol-de-Léon (Finistère)..... | 150 |
| 3. | <i>La Trompeuse</i> , à M. de Saint-Mirel, de Maroué (Côtes-du-Nord)..... | 50 |

5^e CATÉGORIE

Poulains entiers de 2 ans.

- | | | |
|----------|---|---------|
| 1. Prix. | <i>Korrigan</i> , à M. le vicomte de Kertanguy, de Plouégat-Moisan (Finistère)..... | 200 fr. |
| 2. | X, à M. du Rusquec, de Sibiril..... | 100 |

En somme l'Association Bretonne peut justement se féliciter d'un succès qui a dépassé ses espérances ; elle doit l'expression de sa gratitude à M. le Maire, à la Municipalité et à la population de Dinan, dont elle n'oubliera jamais l'accueil si sympathique.

C'est en grande partie à l'insistance de MM. Roussan et Jouanin, conseillers municipaux, qu'est due cette exposition hippique ; il serait injuste de ne pas le reconnaître et l'Association Bretonne tient à les en remercier.



SÉANCE DU MERCREDI 3 SEPTEMBRE 1890

Président : M. DEROYER, MAIRE DE DINAN

Secrétaire : M. GASTON DE VILLÈLE

Sommaire : Les Abeilles. — Les ennemis du pommier : MM. l'abbé Rémy
LE MÉE et CELLIER.

La séance est ouverte à huit heures du soir.

M. le Président donne la parole à M. l'abbé Rémy Le Mée, recteur de Mérillac, pour la lecture de son mémoire sur les *Abeilles*.

CAUSERIE SUR LES ABEILLES

MESDAMES ET MESSIEURS,

J'entreprends devant vous, ce soir, une tâche aussi difficile que délicate. Je viens vous parler des abeilles, des ruches de nos champs. Les abeilles devraient être la source d'une richesse immense en Bretagne. Elles produisent beaucoup, sans doute, mais ce n'est rien en comparaison de ce qu'elles pourraient nous donner. Nous avons le bonheur de posséder un des pays le plus mellifères de France. Ici la nature est

riche ; les prairies naturelles et artificielles abondent ; les pêcheurs, les pruniers, les abricotiers, les poiriers et nos pommiers chaque année se couvrent de fleurs ; les chênes, les saules, les bruyères, les sarrazins sont remplis de miel, depuis le commencement du printemps jusqu'aux jours de l'automne, qui nous donne le délicieux chrysanthème et cette fleur charmante qu'on nomme aster et qui semble la cousine germaine de l'abeille elle-même, par sa forme et sa couleur.

Oui, la tâche est difficile. Parler des abeilles après les auteurs inspirés de nos livres saints ; après Aristote, disciple de Platon, précepteur d'Alexandre Le Grand, dans sa *Vie des animaux*, que les auteurs les plus sérieux, depuis plus de 2000 ans, ont eu bien du mal à surpasser. Parler des abeilles après Virgile, le plus élégant des poètes latins ; après Pline l'Ancien, qui par amour de l'étude fut enseveli sous les ruines de Pompéï, l'an 79 de notre ère, — lui qui a donné du miel une si étrange et si fausse définition, que nous ne pouvons donner qu'en latin, langue qui, dans les mots, brave l'honnêteté. Il a défini le miel : *excrementum apis*. Je ne traduis pas dans la crainte de blesser vos oreilles délicates, Mesdames, ces Messieurs traduiront pour moi dans l'intimité. Parler des abeilles après saint François de Salles, l'amoureux de la belle nature ; après Ruccellai, l'illustre Florentin, dans son poème des abeilles, qu'il appelait : *verginette, caste vaghe, angelette delle erbose rive* ; en français, pour ces dames : il appelait les abeilles de petites vierges, chastes voyageuses, les angelos de la rive verdoyante ; après l'illustre anglais Majow dans son travail : *Histoire des abeilles* :

Historia apum ; après le Prince Frédéric Cési, au xvi^e siècle ; après Swammardam au xvii^e ; après Moraldi au xviii^e ; après Hubert, l'apiculteur Helvétien, auquel Dieu avait enlevé la vue physique et auquel il avait donné une vue intérieure si perspicace, que c'est lui qui a mis au jour une des découvertes les plus curieuses de notre temps. N'oublions pas notre illustre Buffon, continué par Lacépède et Cuvier, naturaliste moderne, et tant d'autres que vous connaissez sans doute. Ils ont dit à peu près tout ce qu'on peut dire sur cet insecte si intéressant. Plusieurs, à son sujet, ont fait de la poésie ; je m'en garderai bien, je ne saurais ; je ferai autant que possible du réalisme, dans le bon sens du mot, bien entendu. Je serai largement dédommagé de mon travail par la bienveillance que je vous demande à tous pendant quelques instants.

Mon but, Mesdames et Messieurs, est donc, comme vous le pressentez, de donner à tout mon intelligent auditoire, même à vous, Mesdames, qui semblez avoir peur, un goût extraordinaire pour l'élevage de l'abeille et le soin de nos ruches. Mon but est de procurer le bien-être relatif aux pauvres laboureurs, d'augmenter la fortune de la France et de la Bretagne. Imitons en cela les Chinois. Chez les Chinois, la culture de l'abeille a pris une grande extension, et le gouvernement, qui y voit un grand intérêt pour lui et ses administrés, exempte de toute contribution le citoyen Chinois qui a 100 ruches à lui appartenant. Mon but est de détruire cet usage barbare, qui existe, je dois le dire, dans tout le pays, d'assassiner ces charmants petits insectes, les plus intelligents de la création. Oh ! sans doute elles sont nombreuses ces

abeilles, puisque certains auteurs prétendent qu'elles ont été créées en aussi grand nombre que ces étoiles que Dieu a suspendues à la voûte des cieux.

Mais le déluge ?

N'en parlons pas, c'est une question trop délicate. Le savant abbé Motais se lèverait dans sa tombe.

Rappelons-nous seulement que Noé, au dire de nos livres saints, avait recueilli dans l'arche, de par l'ordre de Dieu, un couple de tous les animaux, et la preuve qu'il était plus savant que tous nos apiculteurs, c'est que son choix fut tellement heureux, que les abeilles sont encore très nombreuses partout. On les rencontre en Orient, en Occident, en Amérique, en Afrique, en Océanie, aux Indes, au Japon, même dans les îles les plus reculées et les moins connues, sans parler des abeilles de l'île de Crète qui, « *quand elles* » « *veulent* passer un cap, prennent de petites pierres dans leur museau (je ne fais que citer un auteur), » « pour n'être point emportées par le vent.

Si vous le voulez bien, Mesdames et Messieurs, entrons dans une ruche de campagne. Oh ! mais non. Je vois de ces dames qui reculent d'horreur. Non, non, nous n'entrerons pas ; nous aurions sans doute le sort de cette malencontreuse souris, à laquelle il prit un jour fantaisie de visiter une ruche quelconque. Elle se vit entourée immédiatement de gardiennes de la maison, qui la firent mordre la poussière, sans autre forme de procès, et qui, pour empêcher son corps en putréfaction d'empoisonner leur demeure, l'embaumèrent avec la glu qui sert à tapisser les parois de leur habitation.

Entrons quand même, entrons-y, Mesdames, — par la pensée — ; visitons ce peuple extraordinaire qui

bourdonne et chante à sa façon les louanges du Créateur.

Découvrons ce vilain petit panier de bourdaine mal garni ; mettons de côté cet abominable bouchon de paille négligemment posé sur le sommet de la ruche, et auquel on ne touche jamais que pour faire mourir les malheureuses qui ont travaillé pendant des mois entiers et le jour et la nuit, et qui pour toute récompense vont recevoir le coup de la mort, de celui qu'elles vont enrichir : *Sic vos non vobis mellificatis opes*. Traduisons pour ces dames : Charmantes abeilles, vous produisez du miel, mais il n'est pas pour vous.

Nous trouvons, dans une ruche, trois sortes d'habitants : *la reine, les ouvrières, et les bourdons*.

La reine, il y a des auteurs qui l'appellent le roi. Le plus grand nombre l'appellent la reine ; mais par cela seulement qu'elle est du genre féminin, il est plus naturel de l'appeler la reine. Evidemment lors de la constitution de ce royaume, la loi salique n'avait pas été promulguée et je suis sûr que toutes ces dames, comme les abeilles, n'en ont jamais été partisans ?

La reine a la tête triangulaire, les yeux écartés, le ventre prolongé en pointe, avec un fort aiguillon, dont elle ne se sert jamais que (c'est un mauvais exemple, Mesdames) contre ses rivales. Elle a les ailes plus courtes que celles des bourdons et n'a point à ses pattes cette brosse qui caractérise les ouvrières que nous appelons les *polisseuses*. La reine a pour elle la majesté, la beauté, l'élégance, le charme, la grâce, et on dit que son peuple, c'est-à-dire les ouvrières et les bourdons, la suivent à l'odeur des parfums qui s'échappent de son corps.

La reine ne sort jamais de la ruche que deux fois dans sa vie. Elle sort la première fois, s'envole dans les airs. Elle y rencontre un être mystérieux qu'on appelle le roi, qui, à sa vue meurt de joie et donne la vie à tous les œufs qu'elle doit produire dans le cours de son existence. Quarante-huit heures après, la ponte commence et continue jusqu'à la fin du printemps. La reine peut produire 10, 20, 100, 1,000, 2,000, et même 3,000 œufs par jour, surtout quand le soleil est radieux ; sa ponte complète d'un an peut s'élever à 100,000, 300,000 œufs, et sa ponte complète peut s'élever jusqu'à 1,000,000 d'œufs. Elle peut donc, à elle seule, dans le cours de sa vie qui dure cinq ans au plus, produire 1,000,000 de petites abeilles.

Pour déposer son œuf elle cherche un alvéole libre, disposé exprès pour elle par ses sujets. Elle se place dans cet alvéole, s'y enfonce et dépose son œuf.

Pendant ce temps là, les abeilles qui constituent sa cour, et ce sont toutes des vierges, se disposent en cercle autour d'elle, ayant la tête tournée vers la sienne, la caressent avec leur trompe et leurs pattes, lui faisant ainsi une sorte de fête, qui dure quelques secondes. Elle sort majestueusement toujours, entre dans dix, vingt, cent alvéoles différents, y dépose ses œufs ; les œufs des ouvrières dans les petites cellules, les œufs des bourdons dans les moyennes, et ceux des reines dans les cellules royales. Sa journée ne finit jamais, elle se retire, suivie de sa cour, dans ses appartements royaux où les ouvrières lui apportent la nourriture royale, pour la remettre de ses fatigues continuelles. Il y a donc la reine par naissance.

Il y a aussi la reine par élection, c'est celle que nous appelons la reine artificielle. Nous en parlerons plus tard.

L'œuf qui doit donner l'abeille, n'est donc produit que par la reine ; car il y a d'autres pondeuses, qui ne font que des mulets. L'œuf déposé au fond de 10, 20, 100 alvéoles se convertit en un ver blanc, petit, plus long que gros, quatre ou cinq fois.

Après quatre jours, cet œuf se change en une espèce de chenille, entortillée en rond, environnée d'un peu de liqueur, posée auprès d'elle par les abeilles. Cette liqueur est plus blanchâtre que le miel. C'est ce qu'on appelle la bouillie des enfants. Plus tard les abeilles lui apportent du miel pour le nourrir jusqu'au huitième jour après sa naissance, moment où il occupe tout l'alvéole. Et alors les abeilles ferment l'alvéole avec une couverture bombée et poreuse et les petits y restent encore pendant douze jours. C'est dans cette prison que le ver file un petit cocon dont il s'entoure et se transforme en chrysalide ou nymphe. Alors elle est blanche et passe quelques jours sous cette forme ; elle change de couleur, et le vingt-et-unième jour après sa naissance, elle brise elle-même l'enveloppe qui la renfermait et la voilà devenue abeille. C'est l'abeille elle-même qui creuse avec ses mâchoires le trou par lequel elle doit sortir de cet alvéole où elle avait été renfermée par les vieilles. Au moment même de sa sortie, les vieilles la lèchent pour la nettoyer et lui offrent du miel avec leur trompe. D'autres arrivent, la première rend à l'alvéole la forme hexagone que la jeune a détruite en faisant son trou pour sortir. La seconde approprie l'intérieur de l'alvéole,

en enlevant tout ce que la jeune abeille y a pu laisser de sa dépouille.

Quand l'alvéole a été rendu à sa perfection première, quelquefois la reine y dépose encore ses œufs. On l'a vue déposer cinq fois ses petits dans le même alvéole, pendant l'espace de trois mois.

Nous trouvons secondement dans la ruche ce que nous appelons les *ouvrières*. Nous les diviserons en quatre catégories. Les *bâtisseuses*, les *polisseuses*, les *butineuses* et les *gardiennes*.

Bâtisseuses n'est pas plus français que constructrice ou constructeuse, mais aujourd'hui il faut bien féminiser les noms, qui autrefois ne connaissaient pas la femme : bachelier, docteur, architecte, etc., puisque ces dames menacent d'envahir tous les arts libéraux. Alors, gare aux ménages, à la cuisine, aux chaussettes et aux faux-cols.

Les *bâtisseuses* ont la charge spéciale de construire la maison proprement dite, ce qu'on appelle ordinairement les cellules des différents habitants de la ruche : celles de la reine tout d'abord, ou le palais royal, les cellules où la reine déposera ses œufs, celles des bourdons et celles des ouvrières.

Après les *bâtisseuses* viennent les *polisseuses*. Celles-ci passent et repassent plusieurs fois en battant des ailes sur les murailles de la nouvelle construction, pour les rendre plus fermes, plus solides et plus gracieuses.

Les *butineuses* sont les ouvrières qui, dès l'aurore, partent de la ruche, quand il fait beau, et s'en vont chercher dans la campagne la glu ou propolis, le pollen et le miel, et qui, toute la journée, apportent à la ruche ces différentes provisions pour l'enrichir.

Je n'ai pas dit que l'abeille revenant des champs apporte de la cire et vous en restez tout étonnés, vous qui avez vu les abeilles les pattes toutes jaunes, et avez pris cette charge pour de la cire. Cette substance jaune n'est pas autre chose que le pollen pris sur la fleur et dont elle fait une bouillie pour les enfants de la maison. Mais la cire, comment vient-elle ? La cire, et vous allez en être absolument surpris, la cire est le produit du miel. Plus l'abeille absorbe de miel, plus elle produit de cire.

Arrivées à la maison en construction, c'est-à-dire à la ruche, elles se déchargent ordinairement de deux manières. Appuyées sur leurs deux pattes de devant, elles font plusieurs mouvements d'ailes et de corps à droite et à gauche. Et comme si ce mouvement de corps et ce battement d'ailes étaient pour avertir leurs compagnes qui sont à l'intérieur, il en vient trois ou quatre qui prennent chacune une portion de cire avec leurs serres. Ces premières sont remplacées par plusieurs autres, qui emportent le butin, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien dans les pattes des glaneuses. Le dépôt étant fait, elles retournent aux champs pour faire une nouvelle récolte. Mais quand il y a déjà un grand nombre d'alvéoles de construits, pour se décharger de la provision ordinaire, elles prennent un moyen plus simple et plus prompt, qui n'a besoin d'aucun aide.

La *butineuse* cherche un alvéole dans lequel il n'y a ni pollen, ni miel, ni aucun œuf de déposé. L'ayant trouvé, elle s'attache par les deux pattes de devant sur le bord supérieur de l'alvéole, elle plie le corps un peu en avant, pour mettre sa partie postérieure dans l'alvéole. Dans cette attitude, elle porte en

arrière les pattes du milieu, l'une à droite et l'autre à gauche et les laisse glisser de haut en bas, le long des deux pattes de derrière qui portent le pollen, elle le dépose ainsi dans l'alvéole.

Les gardiennes. — Il y a encore la garde de la maison qui, comme Cambronne, notre illustre breton, meurt et ne se rend jamais. Ces gardiennes sont là, faisant leurs tournées à l'intérieur et à l'extérieur de la ruche. Un ennemi quelconque menace-t-il la sûreté de la maison : un indiscret, un malveillant, un mulot, une souris, une araignée, une grenouille, un crapaud, des fourmis, une guêpe, un frelon, tout autre animal nuisible arrive-t-il ?... Aussitôt un bourdonnement se fait entendre dans la cité... c'est le cri d'alarme... Imprudent, n'approchez pas, vous seriez couvert de piqûres, car, comme nos troupes françaises, les abeilles ne reculent et ne capitulent jamais.

Les *bourdons* sont ainsi nommés à cause de leur bourdonnement qui est plus fort que celui des autres habitants de la ruche. Ce sont de gros faîneants, de gros paresseux qui sont presque absolument inutiles dans la maison. Ils ne ramassent rien, ne travaillent jamais. Ce sont de gros viveurs, qui ne devraient pas manger, comme dit saint Paul ; le bourdon ne travaille pas, il n'a pas le droit de manger : « *nec laborat, nec manducet.* » Sur 400 à 2,000 qui peuvent se rencontrer dans une ruche, un seul est nécessaire, c'est le roi. Nous avons indiqué sa mission providentielle. Les autres servent à peine, dans les moments critiques, à donner la chaleur nécessaire au couvain. C'est donc à tort qu'on leur a donné le nom de *couveuses*, car ils ne se tiennent

jamais sur le couvain, qui doit plus tard alimenter la ruche et devenir sa richesse. Et, apprenez-le, si vous ne le savez déjà, quand l'essaimage se produit en Suisse et en Italie, au mois de mai ; dans le midi de la France, au mois de juin ; en Bretagne dans la fin de juillet, ce n'est pas le jeune essaim qui sort de la ruche. Non, c'est la vieille reine qui, au chant mélodieux que fait entendre sa jeune héritière sur le point de sortir du palais, sent qu'elle est de trop dans sa ruche. Alors elle fait le tour de ses Etats, avertit tous ses sujets ; et, à un moment donné, tous ensemble, la reine, la cour, les gardiennes, les bâtisseuses, les polisseuses, les bourdons, abandonnent la ruche et vont fonder une nouvelle colonie.

A propos de ces insectes si intelligents, nous allons nous poser et résoudre immédiatement une question fort intéressante. Quelles sont les principales qualités des abeilles ?

Elles ont à un degré étonnant l'amour du travail. Elles travaillent toujours et le jour et la nuit. Et plus vaillantes que ces bons moines, nos voisins du Saint-Esprit, dont les uns travaillent le jour et se reposent la nuit, elles ne prennent aucun repos pendant six mois de l'année.

Au moment de la récolte, c'est-à-dire pendant tout le printemps, pendant tout l'été et une partie de l'automne, elles ne se plaignent jamais, elles n'ont jamais assez à faire. Plus un apiculteur est habile, plus il leur donne le moyen de travailler. Nous traiterons la question plus tard.

L'abeille a un œil perçant et un odorat très fin. Son œil lui fait découvrir à l'horizon le moindre

petit nuage, qui pourrait être un avant-coureur de l'orage. Son odorat lui fait sentir de très loin, le nectar ou miel futur et le miel qu'elle trouvera dans la prairie voisine, dans un jardin, sur une fleur nouvellement éclosé ou sur une branche d'arbre posé à quelque distance de la maison.

L'abeille est douée d'une activité incomparable, allant à un, deux, trois kilomètres, quand il le faut ; elle part et fait, dit-on, jusqu'à mille tours dans une journée, de la ruche à la fleur et de la fleur à la ruche, pour récolter le pollen et butiner son miel. On prétend que les abeilles sont un véritable baromètre. Elles ne sortent jamais quand elles prévoient le mauvais temps. Si, en pleine activité de travail, elles sont surprises par un orage absolument imprévu, elles rentrent précipitamment ; la moindre pluie leur déplaît et les fait rentrer au rucher.

Elles ont un amour et une sollicitude extraordinaires pour les petits enfants de la maison. Et si, par hasard, on détachait un alvéole où se trouveraient des petits, les vieilles ouvrières, dans leur sollicitude admirable et toute providentielle, iraient se mettre dessus jusqu'à ce qu'ils soient éclos.

Dans une réunion de famille, à la campagne, quand deux enfants d'un an à peine sont ensemble et semblent se comprendre, les bonnes gens disent qu'ils ont leur langage et qu'ils parlent hébreux. Ils veulent dire par là, la langue primitive. Je ne tranche pas la question de linguistique. Pensez-vous aussi que les abeilles ont une langue particulière ? Pour moi je sais bien que non. Toujours est-il qu'elles se comprennent admirablement. Quand une abeille qui travaille à la construction des rayons

demande du miel à une autre qui arrive, celle qui demande allonge sa trompe et la met entre les serres de celle qui doit la servir. A mesure que celle-ci donne, l'autre reçoit tout le nectar, sans en perdre une goutte. Quand, arrivant des champs, elles veulent être déchargées, elles impriment à leurs ailes un mouvement spécial, que les autres comprennent si bien, qu'au même instant elles viennent leur rendre le service qu'elles demandent. Quand elles veulent, le matin, s'exciter au travail, elles ont encore un mouvement d'ailes particulier. Quand elles veulent sortir d'un lieu qui ne leur plaît pas, l'une d'elle donne le signal, en faisant entendre un petit son ; toutes les autres en font autant et elles se retirent. C'est ce bruit qu'elles font toutes ensemble, quand elles sortent de la ruche, pour former une nouvelle colonie.

Savez-vous, Mesdames et Messieurs, quel est le temps préféré par les abeilles ? Assurément oui. C'est le temps de la chaleur. Plus le soleil est ardent, plus l'activité est grande dans la ruche. C'est cette activité que Virgile a dépeinte dans ses géorgiques : *Fervet opus*. Plus le printemps, l'été et l'automne sont beaux et visités par les rayons ardents du soleil, plus la ruche réussit et promet de donner une brillante récolte. Les abeilles ont horreur du froid. Pendant les frimas de l'hiver, elles se collent les unes contre les autres, et quand le froid est trop intense, elles se remuent toutes ensemble, comme nous faisons autrefois dans nos classes, dans les jours de neige et de glace, lorsque nous battions la semelle pour nous réchauffer. Le poêle Schouberski n'était pas encore inventé, Mesdames. Et le moyen

le plus sûr qu'elles ont de ramener la chaleur est de se nourrir d'une plus grande quantité de miel réservé dans la ruche. Et la chaleur revient si bien, qu'elle apparaît sur les vitres de la ruche au fort même de l'hiver le plus rigoureux.

Comment dites-vous ? sur les vitres de la ruche ? Oh ! mais oui. C'est qu'il y a des ruches qui sont un peu mieux installées que les nôtres, qui le sont très mal, et dans lesquelles on peut observer tout le travail fait par les abeilles, d'un bout de l'année à l'autre. Nous verrons cela plus tard.

Quand une ruche a perdu sa mère, on remarque autour une agitation générale. On la cherche de tous côtés. Si on ne la retrouve pas, il faut la remplacer. Dans ce cas, il faut détruire les parois des cellules qui entourent celle de l'ouvrière qui doit devenir la reine. Pour cela il faut qu'elles s'entendent. Comment le feront-elles sans un certain langage ?

Lorsqu'une abeille a trouvé du miel quelque part, elle avertit ses compagnes, qui sortent par milliers pour avoir part au butin. Comment tout cela sans un langage supposé ?

Quand les abeilles sortent par un temps froid, elles périssent presque toujours. C'est pour cette raison qu'il faut éviter de placer la ruche en plein midi, ce que nous ne manquons pourtant jamais de faire dans toute la Bretagne.

Ceci nous amène tout naturellement à traiter devant vous la question pratique de l'orientation de la ruche.

Nous vous avons montré le but de nos causeries sur les abeilles : Augmenter la fortune du laboureur, de la France et de la Bretagne. Nous vous avons

fait connaître les différents habitants de la ruche, les travaux des abeilles, leur langage, leur temps privilégié, et nous en sommes arrivés tout naturellement à la question très importante de l'orientation de la ruche.

Tous les auteurs, anciens et modernes, attachent une grande importance à l'orientation de la ruche.

Dans notre pays, parcourez tout l'arrondissement de Dinan, même celui de Loudéac, j'allais dire même toute la Bretagne, et vous constaterez comme moi que toutes les ruches, tous les ruchers sont aspectés au midi. Je ne connais qu'une seule exception ; mais c'est pour confirmer la règle générale. Au dire d'un vieil auteur franc-comtois, qui écrivait à la fin du siècle dernier, il faut placer les ruches au soleil de 10 heures, de façon qu'elles aient ses rayons depuis le matin jusqu'à deux heures de l'après-midi. Ce vieil auteur attache une grande importance à l'orientation de la ruche et il prétend que beaucoup de nos ruches périssent, parce que nous les plaçons en plein midi. Il n'y a encore que quelques semaines, j'allais recommander des ruches à calotte, en bois de bourdaine, car on ne peut en faire en paille maintenant, les ronces ne s'y prêtant pas. J'arrivai dans un village où il y a quelques ruchers. Nous causâmes ruches, essaims futurs, cire et miel, et j'abordai la question d'orientation. Je blâmai l'exposition au midi. Un homme routinier, comme tant d'autres, me dit : « *J'avons toujours fait de même depuis que je me connais.* » La bonne femme de la maison, qui avait eu connaissance d'un malheur arrivé à ses abeilles par suite de l'orientation au midi, m'adressa la parole et me dit :

« Monsier le recteu, vous dites qu'il ne faut point placer nos ruchiaux en plein médi. Je vous crois ben. L'année dernière, dans le mois de juillet, si je me rappelle ben, nos abeilles avaient péri, les ruches coulaient, c'était des ruissiaux de miel. »

Et signalons ici en passant un grand inconvénient pour les colonies. Quand les ruches se mettent à couler, alors les autres abeilles, attirées par l'odeur du miel en fusion, viennent piller leurs voisines et c'est un combat à mort qu'elles se livrent entre elles, et une ruche pillée est une ruche perdue. Prenons donc la résolution, de placer ou de faire placer toutes nos ruches au soleil levant, qui les couvrira de ses rayons si doux et produira sur elles les meilleurs effets.

Vous allez me prendre pour un superstitieux, Mesdames. Ce n'est pas le péché mignon de nos jours ; la raison a fait tant de progrès depuis que les allemands Semler, Paulus, Genesius, Strauss et autres ont fait recevoir leurs doctrines par nos philosophes français. Toutes les superstitions ont disparu, et un homme qui croit encore à tous ces petits préjugés de nos campagnes, est un phénomène. J'en crois ce que je veux ; j'en prends et j'en laisse, je le pratique de même, pensez et agissez comme il vous plaira, nous nous entendrons toujours. Je ne m'impose pas, ce n'est pas un article de foi, j'expose seulement. Cependant je dois vous dire tous les préjugés dont on parle, d'autres appelleraient cela des précautions, qu'il faut prendre à propos des abeilles.

L'abeille, au dire des auteurs les plus sérieux, fait partie de la famille. Nous l'avons acceptée comme

hôte, elle se croit de la maison. Aussi participe-t-elle aux joies et aux tristesses de la communauté. Quand le père de famille vient à mourir, n'oubliez pas de les mettre en deuil. Vous riez, Mesdames ? Je vous le répète, n'oubliez pas de les mettre en deuil. Vous y mettez toujours votre bonne et votre garçon, qui souvent vous trahissent, et ne sont contents du deuil que vous leur achetez, que parce que vous augmentez ainsi leur vestiaire mal garni peut-être. N'oubliez pas de mettre sur la ruche un petit drapeau noir, n'aurait-il que la largeur de votre langue et la longueur de votre pied mignon. Assurément il serait bien petit et ne mettrait la révolution nulle part. Vous riez encore. Ecoutez ce fait, je pourrais vous en rapporter bien d'autres.

Il y a quelque temps, à ma table, un abbé entre deux âges, esprit un peu fort, c'est assez bien porté de nos jours, me racontait cette histoire :

Mon père est mort il y a deux ans. Après lui avoir rendu les derniers devoirs, je vins assister au service de septième. Ma sœur aînée, pendant le dîner nous dit : « Ah ! quel malheur, j'ai oublié de mettre les abeilles en deuil. » Je me moquai de ma sœur, qui sur ma parole et mon sourire narquois, ne prit pas les précautions ordinaires. Toutes les ruches périrent dans l'année, toutes sans en excepter une seule.

Brizeux, le plus charmant de nos poètes bretons, n'a-t-il pas dit :

« Si le chef d'une ferme, ou la mère, ou la fille,
« Si quelque membre enfin décède en la famille,
« Les ruches qui chantaient aux deux côtés du seuil

- « Sont couvertes de noir en signe d'un grand deuil.
- « Aux pleurs de la maison, à toutes ces prières
- « On veut associer ce peuple d'ouvrières. »

(*Chant de Marie*, p. 82, *La Chaîne d'or*).

Dans la famille chrétienne il y a une grande joie le jour de la naissance d'un enfant, le jour de Noël, le jour des Rameaux. Ce jour rappelle l'entrée triomphale du divin Maître, par la porte dorée à Jérusalem ; tout le monde, ce jour-là, est dans l'allégresse. Et il m'en souvient, il y a bientôt cinquante ans, si le bonhomme Poirier, que nous appelions Loulou, à cause de son épaisse chevelure, ne nous avait pas fait, pour le dimanche des Rameaux, des souliers neufs à crochets, comme nous les portions de ce temps-là, nous l'aurions regardé de travers pendant toute l'année. Il faut faire ce jour-là participer l'abeille aux joies de la famille. Allez et déposez pieusement sur la ruche une petite branche de laurier simple ou de laurier palme, comme il vous plaira.

Continuons la citation de notre poète gracieux ; il me donne raison :

- « Au contraire à la ferme, un matin fortuné,
- « Qu'après neuf mois d'attente arrive un nouveau-né,
- « Qu'un bonheur imprévu dans la famille éclate
- « Chaque ruche reçoit un voile d'écarlate,
- « Tous ont l'habit de fête et dans les deux maisons
- « On entend raisonner la joie et les chansons. »

(*Chant de Marie*, p. 82, *La Chaîne d'or*).

Vous n'ignorez pas que ce petit insecte, qui a tant de belles qualités, tient à la propreté par dessus

tout. C'est sa seule coquetterie. Il faut donc de temps en temps balayer soigneusement ce qu'on appelle le tablier, c'est-à-dire, la pierre ou le bois sur lequel il repose. Mais n'oubliez de le faire le vendredi béni — vous riez encore — et faites-le avant le lever du soleil, précaution inutile pour d'aucuns, mais reçue et prise par les apiculteurs de nos champs. Un autre usage reçu dans toutes nos campagnes, c'est de jeter de l'eau bénite aux abeilles le jour de la veille Saint-Pierre.

Enfin, la dernière des précautions que je vous recommande d'une façon toute particulière et qui vous plaira beaucoup, mesdames, c'est de mettre devant vos ruches un charmant petit jardinet, rempli de plantes, à basses tiges, mais toutes odoriférantes comme : thym, menthe, violette, giroflée, ramoneur, héliotrope, serpolet, mélilot, sauge, mélisse, réséda, et à une certaine distance de la ruche des romarins, du séringa et autres plantes mellifères et odoriférantes. Ces dames les abeilles aiment le bon et le beau. C'est tout naturel. Mettez-les dans un endroit où, non loin d'elles poussent le lierre, le sarrasin ou blé noir, l'hysope, le pin, l'aubépine, le chêne, le mille-pertuis, la centaurée, la luzerne, la bourrache, le tilleul, le saule, le framboisier, le noisetier le groseillier, le pommier, le poirier, le cerisier, n'oubliez pas le sainfoin, le colza, la navette, la prairie artificielle ou naturelle. Toutes ces choses fournissent à l'abeille le propolis, le pollen, le miel et la cire. Que votre jardinet soit toujours bien entretenu, extrêmement propre, pas d'herbier au devant de la ruche ; la plus grande coquetterie dans la pose des fleurs. Allez-y souvent, visiter vos

abeilles, elles vous reconnaîtront et ne vous piqueront jamais. Je vois des dames et des hommes même qui frissonnent à cette pensée. Eh bien ! j'ai connu une dame fort délicate comme vous, impressionnable comme vous, ayant horreur d'une souris, reculant devant un ver de terre et faisant des bonds devant le plus petit poisson sortant de l'eau. Elle aimait les abeilles, elle les prenait dans ses mains, elle les comptait, et jamais elles ne lui faisaient aucun mal. N'oubliez pas encore, si votre rucher est loin d'un ruisseau ou d'une rivière, d'y installer une toute petite fontaine artificielle, dans l'eau de laquelle vous mettrez un peu de sel ; les bonnes gens disent qu'il y a toujours une abeille qui est députée pour aller à la mer, chercher une goutte d'eau salée.

Assez sur les précautions à prendre ; abordons le côté tout-à-fait pratique de la culture de l'abeille.

Un grand principe en agriculture, c'est que le laboureur doit faire argent de tout, par les moyens honnêtes, bien entendu. Le plus habile de tous les cultivateurs, est celui qui se livre à la culture qui lui fournira davantage. Il faut qu'il paie son maître, qu'il nourrisse, habille et élève ses enfants. Il lui faut de l'argent pour tout cela. Si je venais vous dire que la culture de l'abeille est un des moyens les plus heureux pour faire de l'argent, vous en seriez tout étonnés. Et cependant c'est la réalité. Quelqu'un n'a-t-il pas dit : « Peu de cultures sont aussi lucratives, nulle n'est aussi attrayante que celle de l'abeille. »

Dernièrement un chef d'établissement d'apiculture m'écrivait : « Vous avez bien raison de cultiver les

abeilles et d'encourager vos bonnes gens à les cultiver le plus et le mieux possible. J'ai ici mon plus proche voisin (et c'est un curé, s'il vous plaît) qui a un rucher qui lui rapporte 1,200 fr. de rente. » M. Boissy, curé-doyen de Montbozon, dit : « Vous avez un bénéfice assuré de 10 fr. par ruche ; 10 ruches font 100 fr., 100 font 1000 fr. Et pour cela, dit-il, il ne faut ni charrue Dombasle, ni engrais naturels ou artificiels, ni semails, ni faucheuse, ni faneuse, ni chevaux, ni bêtes à cornes. » M. l'abbé Prunet, président de la Société d'Apiculture du Midi, qui a donné son nom à une ruche célèbre, la ruche Prunet, si appréciée des apiculteurs, m'écrivait il y a quelques semaines : « Le revenu annuel de la ruche à cadre dans notre pays est de 60, 80 et 100 livres de miel par année. »

En Suisse, le revenu annuel dépasse souvent 100 livres. Supposez que la marchandise brute se vende, comme les années dernières, 0 fr. 30 et 0 fr. 40, voyez quel beau résultat, pour une culture qui demande si peu de soins et si peu d'avance.

Tout le monde connaît ce bon curé qui avait fait à son évêque un repas digne d'un prince de l'Eglise. Un excellent apiculteur, l'abbé Bienaimé, nom qui nous rappelle une de nos illustrations adoptives modernes, d'abord curé de Nonancourt et plus tard évêque de Metz, recevait son évêque en tournée de confirmation. Mgr de Narbonne, évêque d'Evreux, faisait sa première visite pastorale. Arrivé au village de Nonancourt, il fit la visite de l'église et dina au presbytère. A la grande surprise du prélat, on lui servit un dîner splendide et des plus recherchés. Le dessert était encore plus somptueux. Le bon

évêque ne peut s'empêcher d'en exprimer son étonnement, comme ferait le nôtre, j'en suis bien sûr :
« Quoi, mon pauvre curé, vous perdez donc la tête !
« tant de frais pour moi, qui vous avais recommandé
« de ne rien faire d'extraordinaire, et vous dépensez
« le quart de votre revenu pour me recevoir. » —
« Je ne pouvais faire moins, Monseigneur, pour
« vous recevoir dignement. D'ailleurs, que Votre
« Grandeur se rassure, j'ai d'autres ressources que
« ma portion congrue. Celle-ci est en grande partie
« absorbée par les pauvres de ma paroisse, qui sont
« nombreux ; mais je trouve ce qui est nécessaire
« dans un abeiller de vierges laborieuses dont je
« suis le directeur. » — « Comment ! comment ! une
« abbaye ! Quel est donc cet établissement dont
« on ne m'a pas encore parlé ? » — « Il n'y a rien
« d'étrange à cela, Monseigneur, il est en dehors
« de votre juridiction et si vous me le permettez,
« je me ferai un plaisir de vous y conduire. » Le
dîner fini, on se rend au jardin, au milieu duquel se
trouve un magnifique rucher contenant une centaine
de colonies. « Voilà, dit à son évêque le curé apicul-
« teur, voilà mon abeiller de travailleuses auquel
« je dois mon aisance. » Le prélat, à la vue de ces
myriades d'insectes bourdonnants et laborieux, ne
revenait pas de son admiration et félicita le digne
curé du profit qu'il savait tirer de ses récréations.

Un autre fait très curieux. Un bon curé du diocèse
de Soissons était arrivé à construire une maison de
religieuses avec le revenu de ses abeilles. Il invita
son évêque à bénir sa maison d'école. Mgr Simoni
accepta gracieusement son invitation. Pendant le
dîner, le bon évêque dit au curé : « C'est bien, mon

« cher curé, c'est bien d'avoir construit cette maison
« pour les sœurs, mais comment se nourriront-
« elles ? » — « C'est très simple, dit le curé, elles
« lécheront les murs. » — « Comment, dit l'évêque,
« elles lécheront les murs. » — « Assurément, dit le
« bon curé Bernot, ces murs sont faits de miel. »

M. Boissy dit dans son volume *Des Abeilles* :
« une bonne colonie ou ruche donnera 20 %, une
« forte 100 %, une très forte jusqu'à 200 %. »

Un élève de M. Hamet, professeur il y a quelques
années au Luxembourg, M. Reverchon, dont vous
avez peut-être lu l'excellent petit volume : *Moyen
d'augmenter promptement son revenu par la culture
rationnelle des abeilles*, m'écrivait le 18 janvier
1890 : « J'ai reçu une lettre du curé de Combraille,
« dans le Puy-de-Dôme, et dans cette lettre il me
« disait : Je suis de votre avis et convaincu par
« l'expérience que la culture raisonnée des abeilles
« est un moyen d'augmenter son revenu. En voici
« la preuve. Du 15 mai au 15 septembre de l'année
« 1889, sept ruches m'ont produit 441 livres de miel
« vierge. — A cette lettre j'ai répondu : (c'est tou-
« jours M. Reverchon qui parle) Qu'eût-ce été si
« vous aviez eu sept de mes ruches ; un de mes
« voisins a récolté pour quatre-vingts francs dans
« une seule de mes ruches. »

Et remarquez que s'il faut peu de soins, il y a
aussi peu de difficultés.

Ce n'est donc pas difficile ?

Non, assurément.

Que faut-il pour cela ?

Il y a deux choses importantes : 1° Obtenir des
essaims précoces ; 2° n'avoir ou ne garder du moins,

que des colonies ou ruchées très fortes et parfaitement approvisionnées.

Cesont là, me direz-vous, deux horribles difficultés. Jamais nos essaims ne sortent avant la fin de juillet et le commencement d'août. N'est-ce pas trop tard ? Assurément oui, c'est trop tard. Et alors comment faire ?

Je vous ai dit que je vous parlerais des essaims artificiels ; j'ai l'habitude de tenir mes promesses, voici le moment venu, commençons.

J'entends quelqu'un au fond de la salle qui fait une observation. C'est un apiculteur sans doute, un bon laboureur. Écoutons son observation. « Je voudrais bien, dit-il, avoir un bon essaim au mois de mai, car on dit en proverbe chez nous : un essaim au mois de mai vaut une vache à lait. Comment faire ? »

Je vais vous répondre immédiatement.

Pour faire un essaim artificiel, c'est-à-dire, pour faire sortir un essaim au moment le plus favorable, pour que celui-ci ait le temps de faire ses provisions d'hiver, il faut tout d'abord enfumer la ruche de laquelle vous voulez faire sortir l'essaim. Comment cela ? Vous prenez un enfumoir, petit instrument que vous trouvez dans toutes les boutiques d'apiculture, vous y mettez à brûler un chiffon ou une pincée de tabac.

D'un bon coup de soufflet vous envoyez une bouffée de fumée à l'ouverture de la ruche ; après un certain temps vous en lancez une, deux autres ; les abeilles sont endormies. Alors vous renversez la ruche pleine sans dessus-dessous, vous posez sur cette vieille ruche, une ruche vide, que vous avez eu soin d'embaumer de plantes aromatiques, de garnir

de miel ou de frotter simplement avec des feuilles de coudrier, qu'elles aiment beaucoup. Cette opération étant faite, c'est-à-dire, les deux ruches de même largeur étant bien posées l'une sur l'autre, vous frappez de bas en haut sur la ruche pleine, avec deux petites baguettes, et au bout de quelques minutes le tour est joué. Alors vous mettez la ruche vide de miel, mais remplie d'un essaim, à la place de la vieille ruche et les abeilles qui sont au champ viennent s'y loger et finissent de compléter la ruchée.

Nous avons dit en second lieu, que pour assurer notre succès et pour augmenter notre revenu ; il ne faut avoir jamais que des colonies ou des ruchées à forte population. Plus les abeilles sont nombreuses dans la même ruche, mieux cela vaut. « Vous êtes
« plaisant, monsieur l'abbé. Ce n'est pas l'homme
« qui fait la famille des abeilles, souvent il arrive
« qu'une colonie est forte et l'autre faible, et sou-
« vent plusieurs sont faibles ensemble, surtout dans
« les derniers essaims. »

Comment faut-il nous y prendre ?

Voici le moyen de vous en tirer admirablement et de réussir beaucoup mieux que vous ne le pensez. Composez des confédérations, opérez des unions, faites des mariages.

Mais nous ne sommes ni curé, ni maire de ville ou de campagne, c'est bon pour vous qui avez l'habitude de la chose. Mesdames et Messieurs, c'est beaucoup plus facile à faire que vous ne le pensez, beaucoup plus facile qu'un mariage ordinaire, surtout un bon. Ici le divorce n'aura plus force de loi, quand vous aurez marié vos deux colonies. Voici comment il faut opérer.

Vous avez devant vous vos deux essaims faibles ; vous les endormez tous les deux avec l'enfumoir. Vous faites tomber toutes les abeilles sur un drap de lit ou une toile quelconque. Vous cherchez les deux reines, car il y en a toujours une par famille. Vous les reconnaissez du premier coup d'œil, à la longueur de leur corps, à la petitesse de leurs ailes, à l'élégance de leur tournure, à certaines petites marques jaunes et blanches qu'elles ont sur le dos. Personne ne peut s'y tromper. Vous prenez la plus vieille, n'ayez pas peur, vous n'êtes pas sa rivale, elle ne se servira pas de son aiguillon contre vous. Elle est aussi facile à reconnaître, j'allais dire qu'une vieille femme, disons mieux, qu'un vieux curé. Vous prenez donc la vieille reine et vous la faites disparaître. — « Mais les abeilles s'en chargent toujours ! » — Assurément, je le sais comme vous, mais vous leur évitez de commettre un meurtre, et la vue de cet assassinat pourrait être d'un mauvais exemple et jeter la division dans le ménage. Il faut toujours éviter ces choses-là. Vous prenez ensuite la jeune reine, vous la déposez dans une ruche bien préparée, toujours garnie de parfums, comme nous vous l'avons dit. Puis vous y mettez toutes vos abeilles, qui se réveillent heureuses de se trouver en famille et qui ne se doutaient pas qu'on peut ainsi se marier en dormant.

Ces deux familles réunies en une seule s'approvisionneront facilement et feront la fortune de l'apiculteur. Nous aurons donc atteint notre but, enrichir le laboureur et la Bretagne.

Avant de finir, nous avons encore une question à traiter au milieu de vous. Cette question, très importante, doit exciter dans tout notre pays une véritable

révolution. Pas à coups de fusils à aiguilles ni de mitrailleuses? non assurément. Mais nous allons faire la guerre la plus ouverte à cette infâme routine que, tant de fois, nous avons reprochée aux pauvres laboureurs, sans leur donner toujours le moyen d'en sortir. Ici la chose est plus facile que de se procurer des instruments aratoires perfectionnés, quand on n'a pas d'argent. Deux ou trois hommes intelligents et de bonne volonté suffiraient dans chaque canton, pour porter la lumière dans les intelligences les plus modestes. Et comme les résultats en argent apparaissent dans l'année même, on nous suivra plus facilement dans cette voie nouvelle. En principe, le laboureur aime bien, et il a raison, ce qui lui rapporte de l'argent.

Je ne vous ferai pas de statistique ; je ne vous dirai pas combien nous pouvons compter de ruches dans notre arrondissement, dans notre département, dans toute la Bretagne. Il n'y a rien de plus vrai que les chiffres, oui, quand ils sont vrais, mais aussi il n'y a rien de plus menteur que les chiffres ; nous en avons des preuves chaque année. J'ai consulté l'*Annuaire* de Dinan et l'*Annuaire* de Saint-Brieuc. J'ai encore chez moi 6 ou 7 numéros de cet *Annuaire* Dinannais, dont je regrette beaucoup l'absence. J'ai 30 numéros de l'*Annuaire* Briochin, ceux qui ont dit quelque chose de l'arrondissement de Dinan. Sur ces 36 à 37 volumes, je n'ai trouvé qu'une note de quelques lignes sur les abeilles. On y donne le nombre des ruches d'un seul canton, c'est pitoyable. Je sais pertinemment que l'année dernière, dans l'arrondissement de Dinan, un seul commerçant, le plus fort, a acheté 100.000 livres de ruches. Les autres ayant fait autant

à eux tous, on aurait donc acheté 200.000 livres de ruches dans l'arrondissement de Dinan. Et dire que toutes ces malheureuses abeilles, qui ont produit ces 200.000 livres de cire et de miel ont été assassinées par les propriétaires qu'elles ont enrichis : ainsi pauvres petites, produirez-vous du miel, mais il ne sera pas pour vous.

La question grave que je viens traiter en terminant, est celle de savoir quelle est la meilleure de toutes les ruches. La question est assez difficile à trancher. Les apiculteurs ne sont point d'accord, les grammairiens ne s'entendent pas : *grammatici certant*. Il y a toujours une question qu'il est facile de résoudre, c'est que la ruche généralement, j'allais dire universellement reçue dans notre pays, est assurément la moins avantageuse de toutes. Et un grand apiculteur m'écrivait il y a quelques mois : « Sur-
« tout abandonnez la vieille routine, (il voulait dire la
« vieille ruche), si vous voulez faire quelque chose ».

Il y a, dans ce que nous appelons le monde de l'apiculture, une foule de ruches toutes plus curieuses les unes que les autres. Et dans ce monde supérieur, notre ruche n'apparaît pas. Cependant les ruches actuelles sont tellement perfectionnées, que beaucoup prétendent que la science a dit son dernier mot à ce sujet. Ce n'est pas vrai probablement, les inventions en France sont si nombreuses !!

Il y a surtout deux ruches très remarquables : la ruche à calotte et la ruche à cadres mobiles.

La ruche à calotte est une ruche de 37 à 40 centimètres de largeur sur 27 à 30 centimètres de hauteur. Le dessus n'est pas absolument plat, il a un peu la forme d'un bonnet grec. Au sommet se trouve

une ouverture de 8 à 10 centimètres. Cette ruche peut être fabriquée en bois ou en paille. En paille, elle est très usitée dans la Franche-Comté et bien ailleurs. On prétend qu'elle est plus solide, qu'elle dure plus longtemps, et qu'elle est un garant beaucoup plus certain contre la chaleur et contre le froid.

Dans notre pays, plusieurs prétendent que la ruche en paille est beaucoup plus vite envahie par les nombreux ennemis des abeilles : la teigne, les mulots, les fourmis, les souris, etc., etc.

Nous pourrions peut-être, dans notre pays très humide, nous servir de la ruche à calotte, non en paille, mais en bois, de la ruche en bourdaine, bois peu cher, très bon et très commun dans nos taillis et nos forêts. Nous aurons soin de la garnir avec de la terre glaise sur laquelle nous mettrons une couche de chaux. Nous n'oublierons pas le capuchon en paille bien fait, et si nous étions obligés de subir un hiver très rigoureux, nous ajouterions au-dessus du capuchon, une plaque de tôle ou simplement un vieux pot renversé, et au-dessous, nous garnirions notre ruche de fort papier d'emballage, qui ne laisse pas facilement pénétrer le froid.

La ruche à cadre mobiles a une quantité de variétés : la ruche Dadant, non pas celle de notre premier Père, quoiqu'il y eût certainement des abeilles au Paradis terrestre, et qu'elles avaient la gracieuseté de ne pas faire sentir leur aiguillon. La ruche Reverchon, la ruche Prunet, la ruche Abbéric, la ruche Layens, la ruche Robert, que vous verrez remplies de miel au moment de nos expositions, la ruche Mirbeck, un général de France, s'il vous plaît, dont le père, capitaine dans les Gardes du corps,

Agr.

était aussi un apiculteur distingué. Toutes ces ruches, et bien d'autres que le temps ne me permet pas d'énumérer, sont à cadres mobiles.

Chacune a la prétention d'être la meilleure. Car ici chacun parle pour son saint ou mieux pour son enfant. Et qui donc n'aime pas son enfant ? Serait-il laid comme une chenille et sot comme un panier, on le trouve toujours le plus intelligent du village et le plus gentil de tous les enfants des hommes.

Nous devons dire ici, pour être juste, que toutes ces ruches nouvelles ont un mérite véritable et des avantages que personne ne peut contester. Néanmoins ici se pose la question : quelle est la meilleure de toutes les ruches ?

Si je pouvais donner des conseils aux hommes de la science, à des observateurs et des observatrices distinguées comme vous, Mesdames, remarquables comme vous, Messieurs, je ne balancerais pas un instant, et je vous dirais : « Travaillez avec
« la ruche à cadres mobiles. Procurez-vous une
« ruche Dadant, une ruche Prunet, une ruche Mir-
« beck, une ruche Reverchon, une ruche Robert.
« Elles sont incontestablement plus commodes, plus
« productives, plus agréables et plus coquettes.
« Cette dernière qualité seule, Mesdames, pourrait
« vous déterminer dans votre choix. Quand vous en
« aurez le désir, aux beaux jours de l'été, quand
« vous recevrez à dîner un de vos amis, vous irez
« à votre ruche à cadres mobiles, vous y prendrez
« un rayon de miel vierge, et dans un de vos cadres,
« détachés de la ruche, vous offrirez à votre ami
« un dessert des plus délicieux. Si vous voulez faire
« fortune, M. Reverchon vous assure que chacune

« de ses ruches vous produira au moins 20 fr. dans les années communes, 50 fr. dans les années meilleures, et 80 fr. dans les années extraordinaires. Pour obtenir ce magnifique résultat, procurez-vous, au dire de l'abbé Jouberton, curé de Cambraille (Puy-de-Dôme) et de M. Robert (1) qui pourra vous en fournir, le guide de M. Bertrand, à Nyon, petit village de la Suisse ».

Remarquons bien, en passant, que la ruche à cadres mobiles a le double avantage de recevoir les rayons ébauchés par la main de l'homme et de diminuer considérablement le nombre des gros viveurs inutiles qui pullulent dans les ruches ordinaires.

Comment ! L'homme a atteint cette perfection de produire le travail des abeilles ! Assurément oui. Voici un échantillon, et le producteur, ici présent, pourrait vous prouver par ses livres, qu'il en vend jusqu'à 3,000 kilos par année. Et je puis vous dire que M. Dadant, français d'origine et apiculteur en Amérique, en a vendu à lui seul 30,000 kilos l'année dernière.

Mais si j'ai pour but de faire plaisir à toutes celles et à tous ceux qui m'écoutent avec tant de bienveillance ; si j'ai rêvé de faire de vous toutes des apicultrices distinguées et de tous des apiculteurs éminents, mon but principal est d'essayer d'augmenter par mes conseils, la modeste fortune du laboureur, celle de la France et de la Bretagne par dessus tout. Mon but est de jeter l'aisance dans une foule de petits ménages bretons, que la division de

(1) Apiculteur à Rozières (Somme).

la propriété a jetés dans une médiocrité voisine de la misère. Ces petits ménages bretons, qui végètent, sortiraient de cet état de gêne, pour se constituer, par la culture des abeilles, sinon dans une opulence et une richesse extraordinaires, au moins dans une aisance honnête et consolante. Je dirai donc à tous les laboureurs, et je vous prie de porter mes vœux aux absents de notre cher pays : « Si vous ne
« pouvez acheter la ruche à cadres, prenez désormais
« la ruche à calotte, en paille ou en bois, comme il
« vous plaira. Elle ne coûtera pas plus cher que les
« autres et elle aura pour vous des bénéfices inap-
« préciables. Abandonnez la vieille routine et surtout
« ne commettez plus de meurtres sur ces charmants
« insectes, qui vous produiront d'autant plus que
« vous les soignerez davantage. Faites fabriquer
« une ruche à calotte. Vous aurez du miel pour la
« famille et pour beurrer le pain des enfants. Vous
« aurez du miel quand vous aurez une angine ou
« une esquinancie. Et si jamais le sommeil venait
« à fuir vos paupières, vous auriez à votre disposi-
« tion un des soporifiques les moins vantés, peut-
« être, parce qu'il coûte moins cher, et que ça
« ne fait pas l'affaire des droguistes et des pharma-
« ciens ; mais vous auriez à votre disposition un
« des soporifiques le plus facile à prendre, et le
« plus efficace. Vous auriez du miel quand la
« maladie viendrait s'abattre sur vos étables et
« sur vos écuries. Quand les pommes viendront à
« manquer, ce qui arrive trop souvent pour la for-
« tune de la Bretagne, vous aurez encore l'avantage
« de fabriquer avec votre miel, la liqueur que les
« Dieux buvaient à l'Elysée. Cet hydromel, qui,

« fabriqué dans de bonnes conditions, peut lutter
« avantageusement quelquefois avec le malaga d'Es-
« pagne, trop souvent falsifié et le vin de l'île de
« Chypre, si recherché des amateurs. » Un jour,
j'offris à ma table, à un marin distingué, qui avait
parcouru toutes les mers, un verre de bon hydro-
mel. Il faut dire qu'il avait alors 18 ans de bouteille,
et qu'on avait mis 200 kilos de miel pour le fabriquer.
Je le présentai comme du vin de Chypre. Mon hôte
le trouva délicieux, et après l'avoir dégusté, il me
dit gracieusement : « J'ai bu du vin à Chypre, mais
« je n'en ai jamais bu de si bon que celui que vous
« me faites l'honneur de m'offrir ».

Quand vous aurez fait vos provisions d'hiver, vous
livrerez au commerce votre miel et votre cire, qui
vous donneront, chaque année, le moyen de vous
nourrir et d'élever vos enfants. Voilà les vœux que
je fais pour les bons cultivateurs de nos champs.

Mesdames et Messieurs, je connais mieux que
bien d'autres le peuple de nos campagnes, depuis
plus de trente ans, nous sommes des amis. Le
paysan est l'homme aux rudes labeurs ; il ne prend
de repos que le dimanche ; il se contente généra-
lement d'une nourriture frugale, sinon grossière ; il
a beaucoup de peine à payer son maître, à nourrir
et élever ses enfants. J'ai connu assez bien cinq popu-
lations différentes, et je connais aujourd'hui la plus
pauvre de toutes. Pendant l'hiver dernier, alors que
l'influenza nous a fait 14 victimes en quelques
semaines, (sur une population de 790 habitants),
c'était pitié de les voir. Ils manquaient de tout, ce
qui rappelle un peu le confortable de nos cités.
Rappelons-nous bien, Mesdames et Messieurs, que

le laboureur est le père nourricier de la France, et que, quand il ne peut pas acheter un mouchoir lilas, un parapluie vert à sa fille et un chapeau neuf à son garçon, le petit marchand et l'ouvrier de nos villes tirent la langue. Faisons donc tous des vœux pour la prospérité de nos campagnes, les villes s'en ressentiront ; et la France, notre chère patrie, n'en sera que plus prospère.

En terminant et pour vous remercier de votre bienveillante attention, laissez-moi vous faire à tous les souhaits, qu'un chansonnier moderne inconnu faisait à tous les cultivateurs de son village. Après avoir chanté les différents petits bonheurs des habitants de nos campagnes, il mettait dans leur bouche, à la fin d'une soirée, ces consolantes paroles :

Si notre Dieu, dans sa tendresse,
Nous surprenait tous endormis,
Nous irions avec allégresse,
Nous réveiller au Paradis.

R. LE MÉE,

Recteur de Mérillac, Missionnaire apostolique.

M. le Président remercie M. l'abbé Le Mée de son intéressante conférence à laquelle il a su donner la note gaie et *piquante* dont chacun gardera le meilleur souvenir.

Après les animaux utiles, les animaux nuisibles, après les abeilles, les ennemis du pommier.

C'est M. Cellier, secrétaire du Syndicat agricole de la Loire-Inférieure, qui se charge de faire le procès de ces derniers et d'appeler l'attention des agriculteurs sur la défense du pommier, question toute d'actualité, et dont l'importance et l'intérêt n'échappent à personne.

Le sympathique secrétaire du Syndicat agricole de la Loire-

Inférieure a traité dans son ensemble et dans tous ses détails cette question capitale. « Si le puceron lanigère est aux pommiers, ce que le phylloxera est à la vigne » et M. Cellier en a établi largement la preuve, malheur aux agriculteurs indifférents qui le laisseront pulluler et envahir surtout leur jeunes greffes ; malheur, dans un avenir plus ou moins éloigné, aux pays qui, comme la Bretagne, retirent de leurs pommes une boisson incomparable et une source de richesses permanentes et souvent *extraordinaires*.

M. Cellier dénonce le danger, mais il donne le moyen de le conjurer. Que chacun conserve ses formules et mette ses conseils en pratique ; rien de plus aisé et de moins coûteux. Jusqu'ici, il est juste de le reconnaître, comme de véritables égoïstes nous avons tout demandé au pommier sans lui donner rien ou à peu près. Ne craignons pas désormais de lui prodiguer soins et engrais ; nous n'aurons jamais à regretter les uns où les autres.

Voici d'ailleurs, établies par M. Cellier lui-même, les grandes lignes de son étude sur les ennemis du pommier et sur les meilleurs moyens de les détruire.

MALADIES & PARASITES DU POMMIER

Le Puceron Lanigère ou Blanc du Pommier.

(Schizoneura).

Depuis quelques années, les Pommiers sont atteints d'une maladie dont se préoccupent, à juste titre, tous les agriculteurs du nord-ouest de la France. Les Sociétés d'Agriculture et les Comices Agricoles s'inquiètent spécialement de ce fléau et en recherchent la cause, l'origine et le moyen de le combattre.

Je me suis consacré à l'étude du parasite qui cause cette ruine et je crois avoir trouvé la solution demandée.

Il serait trop long d'entrer ici dans tous les détails de l'histoire naturelle du Puceron Lanigère ; je me réserve de publier un jour mes études à ce sujet. Je me bornerai à indiquer les dégâts causés par l'insecte, le moyen de reconnaître sa présence sur les arbres, son mode d'infection ou d'invasion, et enfin le moyen de le combattre.

Dégâts causés par l'insecte. — D'après la construction de ses organes buccaux, le Puceron Lanigère ne peut pénétrer qu'une couche très mince d'écorce. Aussi se plaît-il sur les jeunes rameaux, sur les bords de toutes les plaies (même celles de la taille) du tronc et des branches. Au début il se fixe de préférence à la naissance des feuilles des jeunes rameaux, la sève y étant plus abondante et les tissus plus tendres. Grâce à sa faculté reproductive qui est surprenante de fécondité, sa progéniture a bientôt fait d'envahir le rameau tout entier. L'insecte n'occasionne aucun désordre dans l'écorce, mais dans le tissu ligneux qui se trouve en dessous. Il en résulte des boursoufflures de l'écorce qui indiquent son état maladif. Ces espèces de tumeurs, qui sont recouvertes de l'écorce, non modifiée, finissent par occuper le quart de la circonférence du rameau ; elles s'étendent peu à peu jusqu'à la moëlle, restent molles, extensibles, verdâtres, succulentes et presque charnues. Enfin elles acquièrent des dimensions telles que l'écorce cède sous leur pression et se déchire dans la longueur du rameau

donnant naissance à une plaie où les pucerons viennent s'installer. Les bords de cette plaie, sous les piqûres des insectes, se couvrent eux aussi de boursoufflures. Ces déformations successives donnent naissance aux « chancres », caractéristique de la présence du Puceron. Les chancres occupent bientôt la moitié de la circonférence du rameau, et il est clair que sa partie supérieure doit en périr ou tout au moins perdre complètement sa faculté productive. Ajoutons à cela les effets de la gelée qui engendrent la pourriture des plaies et nous aurons la vraie cause du dépérissement et de la mort d'un si grand nombre de sujets.

Moyens de reconnaître la présence de l'insecte.

— Le Puceron Lanigère ou Puceron Sanguin (à cause du liquide rouge brunâtre qu'il répand quand on l'écrase) se divise en Pucerons Ailés et Pucerons Aptères ou sans ailes. Les Pucerons Aptères sont, pendant l'hiver, à l'état adulte, recouverts d'un duvet blanc bleuâtre. Ce duvet les rend facilement reconnaissables ; mais comme ils se cachent dans toutes les fentes ou plaies, il est indispensable de passer une inspection minutieuse à l'aide d'une loupe à fort grossissement, du tronc et des branches, ainsi que du collet des racines et des racines elles-mêmes. L'insecte adulte mesure 2 millim. $1/2$ de long sur $1\ 1/2$ de large.

Mode d'invasion. — Le Puceron Ailé est, par sa construction, destiné à porter au loin la gente dévastatrice en allant fonder des colonies. Sa faible constitution semblerait être un obstacle au rôle qui lui

incombe ; mais, le vent aidant, il peut être transporté fort loin. Cette même force peut transporter aussi des Aptères qui lui offrent une certaine prise grâce à leur duvet. Un fait bien certain c'est que l'invasion se fera toujours dans le sens du vent dominant. L'insecte peut être introduit dans un pays par des plants ou des greffes. Il faut donc détruire les foyers d'infection dès le début, si l'on veut préserver une contrée.

Moyens de combattre le Schizoneura. — La ressemblance de l'insecte avec le Phylloxéra m'avait conduit, dès le début, à le combattre avec les mêmes armes. Le sulfure de carbone et ses dilutions l'atteignent et le détruisent à merveille ; mais ces agents brûlent les bourgeons et les feuilles. A force de recherches, je suis arrivé à découvrir un produit qui détruit tous les insectes et larves sans abîmer les jeunes pousses ni les fleurs même. En me résumant tout à l'heure, j'indiquerai le traitement général.

Anthonyme du Pommier.

Cet insecte est connu depuis longtemps ; mais on n'avait jamais connu ses dégâts autant que ces années dernières ; la Normandie surtout a été très éprouvée.

L'Anthonyme du Pommier est un petit coléoptère long de trois millimètres de la famille des Cucurionides-Rhinocères. Les caractères particuliers sont les suivants : l'insecte est armé d'un rostre ou trompe, long, grêle et un peu recourbé ; ses antennes

sont placées un peu en avant du milieu de la trompe, avec un funicule de sept articles. Le prothorax est plus large que long. Les pattes antérieures sont plus fortes que les suivantes. Sa couleur est brune ; il est couvert d'un léger duvet, ce qui l'a fait confondre avec le Lanigère, et ses élytres portent, en arrière, une tache blanche lisérée de noir.

L'Anthonome provient d'une larve connue vulgairement sous le nom de ver d'hiver, ver des bourgeons à fleurs. L'insecte parfait passe l'hiver dans les crevasses des branches ou du tronc, ou au milieu des mousses et des lichens qui les entourent. En mars la femelle sort de sa retraite, perce avec son long bec chaque bourgeon à fleurs et y dépose un œuf. Le bourgeon se dessèche dévoré à l'intérieur par la larve qui s'y métamorphose. Avant la connaissance des mœurs de cet insecte on a souvent accusé certains vents de la destruction des belles apparences de récolte, et nos paysans les appelaient *les Vents Roux*. Aujourd'hui il est bien démontré que l'Anthonome est l'auteur de tous ces dégâts.

Attelabe du Pommier.

Cet insecte ressemble beaucoup à l'Anthonome, seulement sa trompe est plus courte et plus large ; elle est même assez dilatée à son extrémité. Ses jambes sont terminées par de forts crochets.

La larve de l'Attelabe ressemble à s'y méprendre à celle de l'Anthonome ; elle ne diffère de celle-ci que dans sa métamorphose.

La larve de l'Attelabe est apode, molle, blanchâtre, ramassée ; son ventre est garni de petites excroissances charnues, lubrifiées par une liqueur visqueuse et paraissant leur tenir lieu de pattes. Elle passe environ deux mois dans cet état, pendant lesquels elle change plusieurs fois de peau. C'est alors que l'Attelabe cause les plus grands ravages.

Les uns s'enfoncent à l'intérieur des jeunes tiges ou des fruits ; les autres vivent dans les feuilles qu'ils roulent avec un art merveilleux. Leur tête écailleuse, munie de fortes mâchoires, pénètre partout, dans les jeunes bourgeons, dans les fruits. Après avoir acquis tout leur développement, les larves se filent une coque, tantôt simplement de soie, tantôt composée d'une matière résineuse plus solide où elles se transforment en nymphes pour devenir insectes parfaits. L'Attelabe attaque aussi les pommes lorsqu'elles sont trouées et les fait tomber en coupant leur pédoncule ; sa larve pénètre ensuite dans le fruit et le rend véreux.

Il existe d'autres parasites du bois du pommier ; mais nous ne nous en occupons pas, ces insectes ne s'attaquant pas à la récolte pendante. En détruisant ceux dont nous avons parlé, on arrivera certainement à détruire tous les autres.

D'après ce que nous venons de voir des mœurs des parasites du pommier, il ressort que le Lanigère, qui à première vue semblerait moins terrible que les autres, est justement le plus préjudiciable de tous. Grâce, en effet, aux plaies profondes qu'il engendre, il procure un abri sûr pour l'hiver à

tous ses congénères. La mousse et les lichens s'emparent vite d'un arbre dont la végétation n'est plus luxuriante, et certes le Lanigère ne peut se laver de l'accusation portée contre lui d'arrêter cette végétation. Pour nous résumer, voici du reste le traitement que nous indiquons :

En janvier, déchausser le pommier jusqu'au collet des racines, à 75 centimètres tout autour. En février, badigeonner au pinceau le tronc, depuis le collet des racines jusqu'aux grosses branches, avec la préparation suivante :

Faire dissoudre 1 kilo de sulfate de fer dans 3 litres d'eau chaude ; ajouter à cette dissolution une quantité suffisante de chaux bien tamisée pour former une bouillie claire. Bien mélanger et, en continuant à agiter, verser 1 kilo d'huile de lin, de façon à obtenir une peinture assez claire. Vers la mi-mars, fumer le pommier, en répandant dans la partie déchaussée 1 kilo environ d'un engrais ainsi composé : un tiers nitrate de potasse, deux tiers superphosphate de chaux. Recouvrir aussitôt, en rechaussant le pied de l'arbre.

Avant l'hiver, si le tronc est très attaqué et si les branches ont des chancres, il faut préalablement les désinfecter avec mon insecticide (1) ; puis, avec un outil bien tranchant, enlever le chancre et le bois mort qui l'entoure. La plaie sera aussitôt fermée

(1) M. Cellier, ingénieur, 16, boulevard Delorme, à Nantes, est l'inventeur d'un insecticide excellent qu'il nomme « *Le Foudroyant* », pour l'application duquel il existe divers appareils, entre autres les pulvérisateurs employés pour le traitement des vignes, appareils que l'on trouve également chez lui.

par une application de goudron de bois ou d'un onguent spécial composé à cet effet (1).

Il est certain que sur de grands arbres la dépense peut être coûteuse, mais les résultats paient grandement les frais. On doit surtout s'appliquer à soigner les pépinières de façon à obtenir des sujets d'une belle venue et à écorce très lisse. Il faut aussi avoir bien soin de désinfecter les jeunes greffes dont les insectes sont très friands. Il est indispensable aussi de fumer tous les arbres fruitiers, chose que l'on néglige complètement dans notre région, c'est un moyen de plus de leur donner la force de résister aux nombreux parasites qui les attaquent et d'assurer leur bon rapport.

Pour détruire les insectes dans les racines, on emploiera le sulfure de carbone seul ou en dilution, ou l'un de ses composés. La benzine donne aussi d'excellents résultats à raison de 3 à 5 grammes en injection, par mètre superficiel.

Je ne saurais trop attirer l'attention sur les soins de culture qu'exige le pommier considéré comme arbre de rapport. Des binages répétés sont indispensables, surtout dans tout le périmètre recouvert par l'ombrage des branches. Privée de l'influence bienfaisante des rayons du soleil et de la rosée,

(1) Pour mieux démontrer l'efficacité de son procédé, M. Cellier réunissait, le lendemain matin, plusieurs agriculteurs dans un verger de la ville et, armé d'un vaporisateur, il a devant eux foudroyé tous les pucerons qu'il a trouvés. L'insecticide a ceci de particulier, qui prouve que son emploi peut être général, c'est qu'il n'attaque ni les feuilles, ni les jeunes pousses, ni les fleurs. Aussi s'emploie-t-il avantageusement pour les rosiers et les plantes d'ornement.

cette portion du sol a besoin d'être aérée et maintenue la plus fraîche possible.

M. le Vicomte de Lorgèril se fait l'interprète de tous en remerciant chaleureusement l'éloquent conférencier de sa communication si intéressante et si éminemment pratique. Il le remercie également d'avoir bien voulu se mettre à la disposition de l'Association Bretonne qu'il doit entretenir, avant la fin du Congrès, de l'organisation des Syndicats Agricoles et des résultats obtenus par celui de la Loire-Inférieure en particulier.

Le Secrétaire,

GASTON DE VILLÈLE.



SÉANCE DU JEUDI 4 SEPTEMBRE 1890

Président : M. AUDREN DE KERDREL, SÉNATEUR

Secrétaire : M. DE VILLÈLE.

**Sommaire : Réforme douanière et foncière : M. KERGALL.
Election du Bureau.**

M. le Président donne la parole à **M. Kergall**.

M. Kergall fait une conférence extrêmement intéressante sur la réforme douanière et foncière. C'est le but que poursuit, du reste, le Syndicat agricole spécial dont il a été un des promoteurs les plus zélés et qui, depuis un an environ, a obtenu de si grands succès dans toute la France, partout où la question a été posée, et l'on peut dire résolue.

Deux écoles jusqu'ici se partageaient le pays : les libres-échangistes et les protectionnistes, ou, pour mieux dire, les prohibitionnistes.

M. Kergall et tous ceux qui font partie du syndicat sont des *transactionnistes* : s'ils veulent la protection, ils ne sont point contraires à la liberté de l'échange, mais ils demandent avec cette liberté l'égalité dans l'échange.

Sans l'égalité, la liberté est une duperie.

Il faut que le cultivateur français puisse lutter à armes égales.

Il ne faut pas qu'il soit condamné à vendre à perte.

Il faut qu'en France il soit traité aussi bien au moins que l'étranger ; il est donc nécessaire d'établir des droits compensateurs.

On obtiendra ce résultat le jour où on établira la réforme douanière et la réforme foncière, l'une avec l'autre, l'une par l'autre, mais non l'une sans l'autre.

Telle est la thèse brillamment soutenue par l'orateur, qui nous expose les travaux du syndicat, les démarches avant les élections

près des candidats, leurs engagements précis sur ces questions capitales, engagements qui leur ont été rappelés au lendemain de leur élection, et enfin la première victoire remportée, le dégrèvement de 15 millions, obtenue en juillet 1890 de la même Chambre, on peut le dire, qui, en juillet 1889, avait dédaigneusement et à une immense majorité refusé les deux pauvres millions de dégrèvement demandés par les amis de l'agriculture.

Il est bon de noter que les 15 millions accordés en 1890 l'ont été avant même qu'on ait trouvé de compensation ; ce qui prouve combien l'opinion se prononce sur cette question, et combien on reconnaît, en haut lieu, qu'il est nécessaire de compter avec elle.

En résumé, le syndicat poursuit un but plus élevé, l'avènement du quatrième Etat, l'avènement de la démocratie rurale ; elle est le nombre, elle sera la force, le jour où elle aura la conscience d'elle-même.

C'est de son sein que sont sorties sainte Geneviève et Jeanne d'Arc ; c'est à elle qu'il appartient de sauver la France. Elle le peut, elle le voudra.

Cette pâle analyse ne peut donner qu'une idée bien incomplète de la conférence que nous avons été heureux d'entendre.

M. Kergall s'est défendu de faire de la politique ; il a eu raison. Il a étudié des faits et exposé leurs conséquences, et nous a montré la puissance des mots en établissant que ceux dont on a fait un épouvantail pendant cent ans, impôts, dîmes, etc., ne nous empêchent point de payer bon an, mal an, quelle que soit la récolte, des impôts bien plus lourds et bien plus inégalement répartis qu'autrefois. Ces impôts, c'est la terre qui en supporte la plus grosse part ; il faut qu'elle soit dégrevée, car autrement elle succomberait sous le poids, et la France serait perdue.

La meilleure preuve que le syndicat dont fait partie M. Kergall s'est placé sur un terrain autre que le terrain politique, c'est qu'il réunit M. de Lorgeril, M. Flourens, pour ne nommer que ceux-là ; à la Chambre, d'ailleurs, les adhérents lui viennent de toutes parts, et c'est de l'union de tous les amis de l'agriculture qu'on peut attendre le salut !

M. de Kerdrel remercie en termes chaleureux notre compatriote, et, dans une spirituelle allocution, déclare que, contrairement à l'opinion trop modeste qu'il a de lui-même, M. Kergall

Agr.

est un véritable orateur, et qu'il a tout ce qu'il faut pour faire mentir le proverbe qui dit que nul n'est prophète en son pays.

Il ajoute que, pour arriver sûrement au but qu'on se propose d'atteindre, il faut obtenir la représentation des intérêts agricoles au Conseil Supérieur par des agriculteurs nommés à l'élection, échappant par conséquent à la pression officielle, et absolument compétents. Seule l'agriculture est privée de cette représentation, c'est une injustice criante ; il faut la faire cesser. C'est ce que réclame la Société des Agriculteurs de France, qui compte aujourd'hui dix mille adhérents. C'est ce que réclamera bientôt la France rurale tout entière.

Le jeudi 4 septembre, à 4 heures, ont eu lieu les élections du bureau de la Direction Générale de l'Association Bretonne.

Après le dépouillement du scrutin, M. le Président en fait connaître le résultat :

Directeur général :

M. Vincent AUDREN DE KERDREL

CLASSE D'AGRICULTURE

Directeur : M. Ch. DE LORGERIL.

Secrétaire Général : M. Henri DE CHAMPAGNY.

Trésorier : M. Philippe JOUIN.

Trésorier Adjoint : M. LE BIHAN.

CLASSE D'ARCHÉOLOGIE

Directeur : M. HERSART DE LA VILLEMARQUÉ,
membre de l'Institut.

Sous-Directeur : M. Arthur DE LA BORDERIE,
membre de l'Institut.

Secrétaire : M. le Comte de PALYS.

Le Secrétaire :

GASTON DE VILLÈLE.

VENDREDI 5 SEPTEMBRE 1890

Sommaire : Service funèbre pour les membres défunts de l'Association Bretonne

La messe de *requiem* pour les membres défunts de l'Association Bretonne a été célébrée, le vendredi 5 septembre, à 8 heures du matin, dans l'Eglise de la paroisse Saint-Malo.

Nombreux clergé, assistance émue et sympathique, chants funèbres remarquablement exécutés, tels sont les souvenirs que laissera cette cérémonie religieuse si touchante, pieuse tradition à laquelle l'Association Bretonne tient à demeurer toujours fidèle.

SÉANCE DU VENDREDI 5 SEPTEMBRE 1890

Président : M. JACQUEMIN, DÉPUTÉ.

Secrétaire : M. GASTON DE VILLÈLE.

Sommaire : Une association agricole entre un propriétaire et ses ouvriers :
M. DE KERGRIST.

M. le Président donne la parole à M. de Kergrist pour la lecture de son mémoire sur une *Association agricole entre un propriétaire et ses ouvriers*.

UNE ASSOCIATION AGRICOLE

ENTRE

UN PROPRIÉTAIRE ET SES OUVRIERS

Il y a trente-deux ans, un double malheur qui brisait bien des choses dans ma vie, m'amena à me démettre des fonctions que j'occupais dans l'administration, pour venir habiter la propriété que mes ancêtres avaient habitée avant moi. Elevé à la campagne, me sentant un goût très vif pour la vie rurale, possesseur d'une terre fertile, je n'hésitai pas à me faire agriculteur. Tous les propriétaires campa-

gnards le sont plus ou moins ; mais, pour la plupart, la culture n'est qu'un hors-d'œuvre ; ils n'y sacrifient ni leurs aises, ni leurs habitudes mondaines. Je tiens à dire que ce n'est point ainsi que j'acceptai ma nouvelle profession. Je m'y adonnai avec ardeur ; j'y assujettis ma vie ; j'en fis l'objet d'une étude sérieuse. Sans avoir la prétention de m'y enrichir, je m'efforçai du moins de la rendre aussi lucrative que possible. Je puis maintenant me rendre ce témoignage que j'y ai trouvé un notable accroissement de bien-être, un utile emploi de mon activité, et le meilleur moyen de me faire bien voir de la population au milieu de laquelle j'étais désormais appelé à vivre.

I

Mon personnel d'ouvriers. Comment obtenir de lui un travail suffisant.

Le personnel que j'emploie fut, dès le début, l'objet de ma sollicitude ; il a été bien souvent, depuis, l'objet de mes préoccupations les plus pénibles. Il se compose de journaliers. Ce sont tous de pauvres gens ; ils n'ont d'autres moyens d'existence que leur salaire. Presque tous, cependant, cultivent un petit champ. Parmi ceux qui ont le moins de charges de famille, il en est qui, à force d'économie, ont amassé un petit capital (1).

(1) Le prix de la main-d'œuvre est très peu élevé dans ma commune. Quand j'y arrivai, on trouvait des journaliers à 0 fr. 75 par jour. J'ai porté successivement ce salaire à 1 fr., puis à 1 fr. 25, taux actuel. Le salaire des femmes n'est encore que de

Les hommes dans cette situation vivent sans espoir de voir leur position s'améliorer. Aucun rêve d'avenir ne vient colorer leur rude existence, ni stimuler un zèle qui ne leur servirait de rien. Travaillant moyennant un salaire fixe, ils n'ont d'autre ambition que de gagner ce salaire en faisant le moins possible ; et il n'est pas de ruse qu'ils n'emploient pour déjouer la surveillance et paraître travailler quand ils ne font presque rien.

Faut-il s'étonner de cette conduite ? Non, évidemment ; elle n'est que trop dans la nature humaine. Pourquoi donc travailleraient-ils davantage ? Que le travail coûte cher ; qu'il soit défectueux ; qu'il entraîne une perte pour le maître : peu leur importe ; ils ont touché leur salaire. Se fussent-ils donné plus de mal, il n'auraient pas gagné un sou de plus.

Mais il est impossible que le maître, fût-il doué d'une patience d'ange, ne s'irrite pas souvent en voyant ainsi gaspiller le temps, et n'apporter au travail ni soin, ni intelligence. De là cette conséquence très malheureuse que les rapports de maître à ouvrier ne sont plus ce qu'ils devraient être, bienveillants et affectueux. Rien ne m'a fait plus souffrir ; et, depuis trente ans, je n'ai pas eu de préoccu-

0 fr. 75 ; mais à la condition d'être assuré, comme celui des hommes, pendant tous les jours de l'année. — Journaliers et journalières jouissent, en outre, de certains avantages. Ils sont nourris pendant la récolte et à l'occasion de certains autres travaux plus particulièrement pénibles ; en tout, vingt et quelques jours dans l'année. Quand ils sont malades, ils reçoivent la moitié de leur salaire, des médicaments, du bouillon, etc... Il ne se passe pas d'année que je ne leur accorde quelque gratification. Plusieurs d'entre eux sont logés par moi, à très bon marché.

pation plus constante que de chercher un remède à ce fâcheux état de choses.

Il n'y en a qu'un : intéresser pécuniairement l'ouvrier à son travail ; faire en sorte que son gain soit proportionnel à la peine qu'il se donne. Par le travail à la tâche, usité dans certaines industries, on obtient ce résultat. Mais ce mode de travail n'est pas praticable en agriculture. Le travail agricole consiste à fouiller la terre, à l'ameubler, à la nettoyer de mauvaises herbes. Or, à ne voir que la surface, on ne peut juger si ce travail est bien fait. Faites donc sarcler un champ à la tâche ! On vous le rendra net en apparence ; mais, huit jours après, les mauvaises herbes, qui n'auront été arrachées que superficiellement, apparaîtront de nouveau. Le travail fait ainsi à la hâte ne sera pas moins préjudiciable au cultivateur que celui auquel l'ouvrier aura consacré un temps exagéré.

Il faut donc que le journalier ait intérêt à la bonne exécution de son travail ; et il ne l'aura que si on lui attribue, comme salaire, une part de ce qu'il produit. Associé aux bénéfices de la culture, il fera vite et fera bien.

Nous touchons ici à un des plus redoutables problèmes de ce temps. Les ouvriers des grandes villes, dans leurs congrès, réclament, eux aussi, leur participation aux bénéfices. Ils la réclament violemment, comme un droit ; et leurs réclamations ont déjà jeté le trouble dans bien des industries. Mais ces démêlés entre le travail et le capital n'atteignent pas l'agriculture. En ce qui concerne le travail agricole, la question est résolue en bonne partie par le bail à ferme. Le fermier n'est pas un salarié. Quand il a

payé au propriétaire la part revenant au capital, c'est-à-dire le fermage, le produit de la terre lui appartient en entier ; et cette part est d'autant plus considérable qu'il a plus travaillé et déployé plus d'habileté.

Il est vrai que, lui aussi, est patron quand il emploie des domestiques ou des journaliers. Mais il n'en emploie qu'un petit nombre. Dans notre pays de petite culture, les familles suffisent aux travaux de la plupart des fermes. On sait combien est modeste la vie de nos fermiers. Leurs serviteurs vivent avec eux sur un pied de quasi-égalité. Ils mangent à leur table ; ils travaillent avec eux, et pas plus qu'eux. Dans cette vie commune, dans ces labeurs partagés, on chercherait vainement un prétexte aux haines qui soulèvent les ouvriers des villes contre leurs patrons. Nos ouvriers agricoles tâchent, sans doute, d'obtenir le salaire le plus élevé. Ils n'ont jamais prétendu à autre chose.

La position du propriétaire qui ne travaille pas par lui-même, qui vit bourgeoisement et fait exécuter ses travaux de culture par des gens à gage, offre seule de l'analogie avec celle du patron ou chef d'industrie. Mais l'analogie n'est qu'à la surface. L'industrie est une carrière lucrative ; l'agriculture n'en est une que pour le paysan qui travaille de ses mains. Le propriétaire y trouvera une occupation utile, un moyen de rendre des services, et même, quand il s'y adonnera sérieusement, une vie plus aisée et plus large ; il ne s'y enrichira pas. Et, certes, l'idée ne viendra jamais aux ouvriers qu'il emploie de réclamer une part dans des bénéfices qu'ils savent parfaitement ne pas exister. C'est donc de mon plein gré, ai-je besoin de le dire, que j'ai associé mes journa-

liers à ma culture. En le faisant, j'ai essayé d'atteindre ce double but : obtenir d'eux une plus grande somme de travail ; j'entends l'obtenir volontairement, sans être obligé d'exercer une contrainte qui nuisait à nos bons rapports ; — améliorer leur condition, en leur procurant un accroissement de salaire, comme récompense de ce surcroît de travail. Par là, j'arrivais à concilier leurs intérêts avec les miens.

Mais comment partager les produits et les charges de la culture, de manière à donner une satisfaction équitable à chacun de ces intérêts ? Ce n'était pas chose facile de trouver une combinaison qui atteignît ce but. J'en ai essayé plusieurs, avant d'en venir à celle que j'ai adoptée aujourd'hui.

II

Une première association avec mon Chef de culture.

Mon premier essai d'association remonte à 1861. J'avais alors comme jardinier un homme honnête, laborieux et intelligent. L'idée me vint que s'il avait un intérêt dans ma culture, il obtiendrait des ouvriers qu'il dirigerait constamment, plus de travail que je n'en pouvais obtenir par une surveillance, nécessairement intermittente ; et, d'un autre côté, qu'il tirerait parti de tout et administrerait les moindres détails de la dépense et de la recette avec cette stricte économie du paysan, sans laquelle un fermier ne peut pas nouer les deux bouts.

Le traité que nous passâmes devait durer 3, 6 ou

9 ans, à partir du 29 septembre 1861. En voici les principales dispositions :

2° M. de K... fournira les chevaux et le bétail nécessaires à l'exploitation, ainsi que le matériel de culture. Le tout sera entretenu à frais communs. Un inventaire sera dressé à l'entrée en jouissance, pour la valeur en être rendue à l'expiration du traité. Dans le cas où il y aurait plus-value, il serait tenu compte de la moitié à X....

3° X... donnera son travail sans autre rétribution que sa part dans les bénéfices, comme il sera dit ci-après.

4° Tous les frais de culture seront supportés en commun. Dans ces frais seront compris ceux du jardin potager, sur les produits duquel M. de K... se réserve ce qui sera nécessaire à la consommation de sa maison. Le reste sera vendu en commun.

5° Sur la valeur des produits, M. de K... prélèvera une somme de 1,500 francs, représentative du loyer de la terre.

6° Le reste des bénéfices sera partagé par moitié.

Les autres dispositions se rapportaient aux foin, aux pailles, aux racines fourragères, semences, etc., dont je faisais l'avance, comme du matériel de culture, à la seule condition qu'une valeur équivalente me serait rendue à la fin de la jouissance commune.

Ce traité n'eut pas les résultats que j'en attendais. Sans que j'aie eu à me plaindre de mon chef de culture, je ne crois pas que mon association avec lui ait eu aucun avantage sérieux. Non-seulement je ne réalisai pas de bénéfices ; mais je n'ai même jamais retiré de ma terre le loyer convenu. Quant à

mon associé, il ne perdit rien ; je lui tins toujours compte des gages que je lui payais auparavant.

L'insuccès venait de ce que les journaliers qui travaillaient sous sa direction n'avaient pas plus d'intérêt au travail que quand ils étaient sous ma direction immédiate. Le problème n'était pas résolu. Il fallut rompre le marché au bout de la seconde année.

III

Un second essai d'association avec des fermiers.

Quelque temps après, je recourus à une autre combinaison. J'avais, contre ma propriété, deux fermiers possédant un personnel nombreux, et pourvus d'attelages plus que suffisants pour la culture de leurs fermes. Ces gens étaient parents et s'entendaient très bien. Ils n'étaient pas fâchés de trouver un moyen d'employer l'excédant de leurs bras. Il y a 27 ans, on n'en était pas encore au point où nous en sommes aujourd'hui. Les jeunes fermiers étaient encore attachés à la famille et au pays ; ils ne redoutaient pas les rudes travaux des champs, et ne quittaient pas leurs fermes pour s'engager dans la marine, ou aller courir, au loin, après une fortune qu'ils atteignent bien rarement.

Je fis avec mes voisins une sorte de contrat de métayage. Il fut convenu que je fournirais la terre et tous les engrais : fumier, goémon, amendements calcaires ; — que mes associés feraient tous les travaux, compris ceux des attelages, et que le matériel de culture serait à leur charge ; — que les semences

seraient fournies en commun ; — que les pailles m'appartiendraient en entier ; — et que les autres produits : grains, pommes de terre, racines fourragères, seraient partagés par moitié.

Les terres labourables étaient seules comprises dans ces conventions. Les prairies, tant naturelles qu'artificielles, en étaient exclues. Les foin s étaient récoltés à mes frais ; je semais le trèfle, à mes frais également, dans la céréale qui me convenait le plus, et j'en jouissais seul. Le bétail restait aussi en dehors du marché ; il était à ma charge exclusive ; mes associés n'avaient aucun soin à lui donner, et ne pouvaient non plus réclamer aucune part dans ses produits.

De cette façon, je continuais à avoir, autour de ma maison, le mouvement d'une ferme, auquel je tenais beaucoup. Il va sans dire que je m'étais réservé la direction entière de l'exploitation. Nous nous concertions bien, mes fermiers et moi, sur l'assolement et le mode d'exécution des travaux ; mais, en cas de désaccord, la décision m'appartenait de droit. Tout allait donc comme par le passé ; une seule chose était changée : au lieu de payer les travaux à la journée, j'abandonnais une partie des produits à ceux qui les exécutaient. Ceux-ci étaient, vis-à-vis de moi, de vrais associés, intéressés à la fois à bien employer leur temps et à exécuter les travaux de manière à leur faire produire le plus possible. Ce sont bien là les deux termes du problème que je m'étais posé. Il semblait que j'en avais trouvé la solution.

Cela marcha ainsi pendant quelques années à notre satisfaction commune. Débarrassé d'une sur-

veillance pénible, j'avais néanmoins le plaisir de voir mes travaux avancer lestement. Quand j'arrivais au champ, dans la matinée, mes travailleurs, levés dès l'aube, avaient déjà accompli une tâche considérable ; et c'était fait de main de cultivateur, comme ce qu'ils faisaient pour eux-mêmes. Je crois aussi que les produits, comme les charges, étaient équitablement répartis. Mes associés ne se plaignirent jamais de leur part, et ce n'est pas d'eux que vint la rupture du marché.

Mais, pour moi, nos arrangements avaient un grave défaut, en ce qu'ils ne m'attribuaient que la moitié des racines fourragères. L'exploitation se trouvait ainsi privée d'une bonne partie de ses fourrages d'hiver, conséquemment d'une quantité notable d'engrais, et des bénéfices que procure l'élevage. J'étais dans la position d'un fermier qui vend des fourrages et du fumier. Le goémon venait, sans doute, atténuer cette perte de matières fertilisantes, mais n'eût pas empêché ma terre de s'appauvrir ; et cet inconvénient, fort grave dans une culture ordinaire, se fût beaucoup aggravé dans une culture de légumes.

Or, à l'époque dont je parle, je pensais sérieusement à entreprendre la culture maraîchère, et je commençais à m'y préparer. Chaque année, j'enlevais une parcelle à la grande culture ; je la nettoysais, je la fumais abondamment, j'y mettais des légumes ; c'était le moment d'augmenter ma production de fumier. Or, mon traité avec mes fermiers venait à l'encontre de cette nécessité. Quelques avantages qu'il eût pour moi, je me décidai à y mettre fin.

Je retombais ainsi dans les embarras et les désa-

gréments résultant de l'emploi de journaliers. Je m'y enfonçais même plus que jamais ; car la culture maraîchère exigeant plus de main-d'œuvre, je fus obligé d'augmenter mon personnel. Mais, à ce moment, je n'aurais pu trouver d'associés. J'étais lancé dans l'inconnu, je devais y marcher à mes risques et périls. Avant de demander le concours de qui que ce soit, il fallait réussir ! Personnellement, je ne doutais pas du succès ; les essais auxquels je m'étais livré me le faisaient considérer comme certain. Les résultats que j'obtins dès l'abord prouvèrent à tous que je ne m'étais pas trompé.

IV

Association avec mes journaliers.

Je ne tardai pas à rencontrer un associé. Il y a quatorze ans, un homme de Roscoff, marié dans ma commune, et dont les beaux parents avaient fait de mauvaises affaires comme fermiers, accepta de cultiver, moyennant une part des produits, deux journaux de terre que je lui livrai dans mon meilleur champ. Cet homme est encore à mon service ; c'est un habile ouvrier, habitué dès l'enfance à la culture maraîchère. Je dois lui rendre cette justice que son exemple m'a été très utile, et a beaucoup contribué à initier mon personnel aux détails de cette culture. Dans nos arrangements, je tâtonnai longtemps relativement à la répartition des produits. La proportion que nous adoptâmes enfin a servi de base aux conventions que j'ai faites depuis avec un plus grand

nombre de mes ouvriers, et dont je vais parler maintenant.

Dans cette association, je n'ai pas cherché seulement à me décharger d'une surveillance désagréable ; j'ai poursuivi un but plus élevé. J'ai voulu améliorer la condition des compagnons de mes travaux ; les mettre à même de gagner davantage en travaillant avec plus d'ardeur et plus d'intelligence ; rendre ainsi leur travail plus honnête ; et relever moralement une situation dans laquelle le salarié est bien peu au-dessus du niveau de l'esclave. D'un autre côté, je n'ai pas fait abstraction de mon propre intérêt ; j'ai visé, en effet, à quelque chose de pratique, d'acceptable par d'autres, bien convaincu qu'une association n'a de chance de succès et de durée, qu'autant qu'elle procure des avantages à tous les associés.

La nôtre a commencé le 29 septembre 1885. Elle a donc déjà cinq années d'existence. C'est assez pour que nous puissions juger de ses résultats.

Tous mes journaliers n'en font pas partie. Quand je leur en parlai, sept seulement, cinq hommes et deux femmes, consentirent à y entrer. Ils n'étaient pas encore convaincus. Je leur faisais, cependant, la partie belle ; car je m'engageais à leur payer, chaque semaine, au taux du salaire habituel, les journées consacrées aux légumes, et je promettais qu'en cas de perte, je n'exigerais aucune restitution. Il fallut cette certitude de ne rien risquer pour déterminer ceux qui adhérèrent.

J'aurais désiré que l'homme qui était déjà mon associé entrât dans la nouvelle société. Mais il demanda une part plus forte. Ses prétentions n'ayant pas été admises, il continua à cultiver ses deux

journaux de terre séparément, quoique aux mêmes conditions. Pour plus de clarté, je ne parlerai que de l'association contractée avec les sept autres.

Je vais en faire connaître en détail les conditions ; *les charges* d'abord ; puis *le mode de répartition des produits*. J'en donnerai ensuite *les résultats en chiffres*, sous la forme d'un compte.

Tous les chiffres qui vont suivre sont de la plus rigoureuse exactitude. Je les ai extraits de ma comptabilité même. Ceux qui serviront de base à mon exposé se rapportent à l'année agricole qui va du 29 septembre 1886 au 29 septembre 1887. Cette année a été médiocre ; nous avons moins d'artichauts en terre que d'habitude ; les jeunes oignons avaient été fortement atteints par l'hiver ; nous n'avions pu en planter que dans une partie de la sole qui leur était réservée ; enfin, les choux-fleurs n'avaient presque rien produit. Cette année ne donnerait donc pas une idée tout à fait exacte des résultats que nous obtenons. C'est pourquoi je la complèterai en donnant à la suite le compte de l'année qui finit, 1889-90, qui peut compter parmi les années normales.

V

Charges de notre association.

Parmi ces charges, les unes incombent à mes associés ; les autres me sont personnelles ; les autres, enfin, sont supportées en commun. Dans l'énumération que je vais en donner, je les évaluerai en argent.

1^o Charges incombant à mes associés.

Leur apport dans la société consiste dans le travail de leurs bras. Ils n'ont pas d'autre avoir ; je ne pouvais leur demander d'autre concours. Tous les travaux manuels sont donc à leur charge, y compris la conduite des attelages, quand ils s'en servent pour les labours ou pour le transport des produits aux marchés ou à la gare.

Mais la culture maraîchère ne les occupe qu'une partie de l'année. Le reste du temps, ils travaillent avec mes autres ouvriers, de façon qu'ils sont employés d'un bout de l'année à l'autre, sans la moindre interruption. Je leur fais aussi cet avantage que, quand ils ont des travaux pressés, ou exigeant un grand nombre de bras à la fois, je mets à leur disposition ceux de mes journaliers qui ne sont pas dans l'association. Le salaire de ceux-ci est alors porté à leur compte.

Pendant l'année 1886-87, ils ont consacré au travail des légumes 702 journées d'hommes et 252 journées de femmes. A raison de 1 fr. 25 par journée d'homme et de 0 fr. 75 par journée de femme, ces 954 journées de travail représentent une somme de 1066 fr. 50. Le salaire des journées supplémentaires payées à d'autres s'est élevé à 140 fr. 20. La main-d'œuvre totale a donc coûté 1206 fr. 70. C'est le chiffre de l'apport de mes associés.

2^o Charges m'incombant personnellement.

(a) Je fournis la terre. Dès le début, je livrai à mes associés toutes les pièces que j'avais sous

Agr.

légumes, sauf les jardins. Ces terres, qui comptent parmi les meilleures de ma réserve, étaient préparées de longue main à la culture maraîchère. Leur contenance réelle était de 2 hectares 65. J'en ai déduit depuis une douzaine d'ares pour y essayer la culture des asperges ; mais, d'un autre côté, j'y ai ajouté une pièce de 65 ares. Mon premier apport dans la société consiste donc dans le loyer d'une contenance de 3 hectares 18 d'excellente terre, valant, à raison de 150 fr. l'hectare, 477 fr.

(b) J'y apporte, en second lieu, mes attelages et mon outillage agricole. Chevaux, instruments, voitures sont à la disposition de mes associés, chaque fois qu'ils en ont besoin. Tout se laboure à la charrue ; mais ce sont surtout les transports de fumier, de goémon, d'amendements marins dans les champs, d'artichauts ou de choux-fleurs au chemin de fer ou au bateau du Havre, qui donnent du travail aux chevaux. En 1886-87, 110 journées de cheval ont été employées à ces divers travaux, bien que j'eusse moins d'artichauts et de choux-fleurs que d'habitude. Cent dix journées de cheval, à 1 fr. 50 par journée, représentent une somme de 165 francs.

Je ne puis évaluer qu'approximativement la part revenant à notre association de l'usure et des réparations de mon matériel agricole. J'estime que cela doit valoir une cinquantaine de francs.

(c) Je fournis, en troisième lieu, le fumier de ferme nécessaire à certaines de nos cultures, déterminées d'avance. Cet engrais, supérieur à tous les autres, est indispensable pour maintenir en bon état une culture de légumes. L'expérience m'a démontré que

le goémon, employé seul, était insuffisant, quelle que soit la quantité qu'on en mette ; et que, pour obtenir une belle végétation et des produits abondants, il faut souvent donner une bonne fumure à la terre. Nous donnons du fumier aux choux-fleurs et aux oignons, réservant le goémon pour les artichauts et les pommes de terre. J'ai employé, en 1886-87, 80 mètres cubes de fumier. C'est, en évaluant le mètre cube à 3 fr., une valeur de 240 fr.

(d) Je fais les avances d'argent, tant pour les salaires que pour les dépenses que nous supportons en commun. Chaque semaine, je paie à mes associés toutes leurs journées, aussi bien celles qu'ils ont consacrées à la culture maraîchère que celles qu'ils ont faites pour moi. Les premières sont inscrites sur le compte particulier que je tiens pour chacun d'eux ; et en bloc, avec les autres dépenses, sur le compte général de l'association.

Je ne rentre dans ces avances qu'après la vente des produits, alors que l'année agricole, commencée le 1^{er} octobre, est bien avancée ou même finie. Il est d'usage que ceux qui achètent nos légumes ne les paient qu'à la fin de leur campagne de vente : les choux-fleurs en avril ; les artichauts en juillet ; les oignons en octobre, au retour d'Angleterre. Les pommes de terre seules sont payées comptant, par les commissionnaires qui achètent pour les maisons anglaises. Mais ce sont les derniers produits livrés au commerce. Quand on les embarque à Roscoff, l'année au compte de laquelle elles figurent est terminée, quelquefois même depuis longtemps.

Quand j'étais seul intéressé à la culture, j'avais à faire les mêmes avances. Je les compte donc pour

peu de chose, et ne les fais pas entrer dans mon compte pour une somme d'argent. Elles ont cependant une importance majeure pour mes ouvriers. Vivant uniquement de leur travail, ils ont besoin de toucher leur salaire chaque semaine. S'il leur avait fallu attendre de longs mois pour être payés, ils n'auraient jamais consenti à entrer dans notre association.

(e) J'apporte enfin un dernier concours : la direction, le commandement. C'est moi qui règle et dirige les travaux, qui passe les marchés, qui tiens les comptes, qui fais la correspondance, qui maintiens l'union entre les associés. Cela ne peut s'évaluer en argent, et n'en a pas moins une valeur telle que, sans moi, l'association ne pourrait subsister. Je suis la tête nécessaire à la vie et au fonctionnement du corps ; le lien à défaut duquel le faisceau ne tarderait pas à se rompre. Je n'ai pas plus besoin des bras de mes associés qu'ils n'ont, eux, besoin de mon autorité.

3^e Charges communes.

Les semences, les pailles d'emballage, les engrais de mer sont achetés à frais communs. Les transports, quand ils se font par bateau, sont également payés, moitié par mes associés et moitié par moi-même.

L'achat des engrais de mer est la seule de ces dépenses qui soit un peu considérable. Le goémon nous est fourni, pour les artichauts et les pommes de terre précoces, soit par des marins qui vont le récolter en mer, soit par des habitants de la commune qui le recueillent à mesure que la mer le rejette sur les

grèves. Nous le payons, transport compris, de 20 à 25 fr. la batelée, contenant trois charretées ou une dizaine de mètres cubes. Il faut dix batelées pour couvrir un hectare d'artichauts.

Pour les pommes de terre tardives, nous récoltons nous-mêmes le goémon. La récolte du goémon de rive par les habitants a lieu au mois de février. D'après un usage immémorial, les pauvres, ou plus exactement ceux qui n'ont ni chevaux, ni charrette, ni bateau, sont admis à faire leur récolte avant ceux qui possèdent ces moyens de transport. Cinq jours leur sont accordés pour cela. Mes associés appartiennent à cette catégorie d'habitants. Dans les premières années de notre association, je leur adjoignais un nombre équivalent d'ouvriers, que je payais pour la circonstance, les hommes 2 fr. 50 et les femmes 1 fr. 75 par jour. Cela me coûtait 80 fr.; c'est la dépense qui figure au compte de 1886. Mais, depuis, les pommes de terre se vendant mal, nous en avons restreint la culture. Mes associés, qui sont maintenant au nombre de huit, suffisent pour récolter, en cinq jours, la quantité de goémon nécessaire pour fumer nos pommes de terre tardives. Je n'ai donc, pour supporter ma part de la dépense, qu'à leur payer la moitié du prix de leurs journées, calculé d'après le taux que je viens d'indiquer.

On comprend que c'est pour utiliser au profit de l'association cette faculté qu'ont mes associés de récolter du goémon, que j'ai mis à leur charge la fourniture de la moitié de cet engrais. Travaillant pour eux-mêmes, ils le font avec ardeur, et nous procurent le goémon à meilleur marché que s'il fallait l'acheter.

VI

Répartition des produits.

J'en ai fini avec l'énumération des charges qui nous incombent de part et d'autre. La répartition que j'en ai faite entre nous n'offrait pas de difficultés sérieuses. Elle était indiquée par la nature des choses : à mes associés, la contribution du travail ; à moi, la contribution du capital. Mais la répartition des produits n'était pas aussi facile. Dans quelle proportion devait-elle se faire entre nous ? Pour résoudre cette question, j'ai pris surtout l'équité pour base. Je n'entrerai pas dans le détail de mes tâtonnements. Je vous dirai seulement que j'ai essayé d'abord du partage par moitié ; qu'ensuite, ne trouvant pas qu'il rémunérât suffisamment mes associés, je leur ai attribué une part plus forte dans les produits des cultures qui exigent une main-d'œuvre plus considérable ; et qu'enfin, je me suis arrêté à la solution suivante : Je commence par prélever un dixième au profit de mes associés ; puis, je partage par moitié les neuf autres dixièmes entre eux et moi, de façon que les parts sont ainsi établies :

A mes associés, $11/20$ ou 55 pour cent ;

A moi, $9/20$ ou 45 pour cent ;

ne me demandez pas sur quel principe repose cette proportion. Je m'y suis arrêté tout simplement parce qu'elle m'a paru rémunérer équitablement mes associés, tout en m'offrant à moi-même des avantages suffisants.

Ce partage ne s'applique qu'aux produits vendus,

c'est-à-dire aux légumes, et non aux fourrages consommés en nature. J'ai dit dans le *Mémoire sur la Culture maraîchère*, présenté à l'Association Bretonne, il y a deux ans, que mon assolement avait été réglé de manière à faire produire à ma terre à légumes de grandes quantités de fourrages. Elle me donne en abondance du trèfle incarnat, des navets, des feuilles d'artichauts et de choux-fleurs. J'ai mis tout cela dans mon lot ; avantage considérable, qui compense largement l'abandon fait à mes associés du dixième des produits convertis en argent.

La sole de trèfle incarnat et la sole de navets sont labourées et ensemencées à mes frais. Dans l'état où se trouve la terre, cette dépense se réduit à très peu de chose.

J'arrive maintenant au compte des recettes et des dépenses. Il va résumer ce que je viens d'exposer ; et donnera, pour deux années, les résultats financiers de notre association.

VII

Compte des recettes et des dépenses pour l'année 1886-87.

RECETTES

1° Recettes en argent :

Choux-fleurs.....	199' 60
Drageons d'artichauts.....	15 »
Artichauts.....	779 30
Oignons	724 45

Pommes de terre longues.....	1,279 »
Pommes de terre Tanguy.....	210 »
Pommes de terre de rebut.....	56 »
Total des recettes en argent:.....	<u>3,263^f 35</u>

2^e Recettes en nature :

Trèfle incarnat.....	250 »
Navets.....	150 »
Feuilles d'artichauts.....	120 »
Feuilles de choux-fleurs (cette récolte n'a presque rien produit).....	50 »
Total des recettes en nature.....	<u>570^f »</u>

Ces recettes se répartissent entre mes associés et moi de la manière suivante :

Part revenant à mes associés :

11/20 ^{es} ou 55 % de 3,263 fr. 35.....	1,794 ^f 85
--	-----------------------

Part me revenant :

9/20 ^{es} ou 45 % de la même somme.....	1,468 50
Valeur des fourrages en nature.....	570 »
Total de ma part.....	<u>2,038^f 50</u>

DÉPENSES

1^o Dépenses incombant à mes associés :

Salaires payés à eux-mêmes.....	1,066 ^f 50
Salaires payés à d'autres.....	140 20
Goémon acheté en commun.....	84 10
Sable calcaire.....	16 »

SESSION DE DINAN

79

Paille d'emballage.....	15 50
Transport de légumes par bateau.....	20 20
Total des dépenses de mes associés ..	1,342 ^r 50

2^e Dépenses m'incombant personnellement :

Loyer de 3 ^h 18 de terre, à 150 fr. l'hectare	477 ^r »
110 journées de cheval à 1 fr. 50.....	165 »
Détérioration du mobilier agricole	50 »
80 mètres cubes de fumier à 3 fr.....	240 »
Goémon acheté en commun.....	84 10
Main-d'œuvre pour récolter du goémon..	80 »
Sable calcaire.....	16 »
Paille d'emballage.....	15 50
Transport de légumes par bateau.....	20 20
Labour et ensemencement du trèfle.....	14 25
Ensemencement et sarclage des navets..	25 »
Total de mes dépenses	1,187 05

BALANCE ET CALCUL DES BÉNÉFICES

Pour mes associés :

Recettes.....	1,794 ^r 85
Dépenses.....	1,342 50
Bénéfice net.....	452 35

Pour moi :

Recettes en argent	1,468 ^r 50
Dépenses.....	1,187 05
Bénéfice net, en argent.....	281 45

Il ressort de ce compte :

1° Que les 3 hectares 18 ares consacrés à la culture des légumes ont donné un produit brut de 1,026 fr. 20 à l'hectare.

2° Que le bénéfice de mes ouvriers équivaut à un supplément de salaire de 47 centimes et demi par journée de travail. En effet, nous avons vu que le nombre des journées employées par eux au travail des légumes avait été de 954. Or $\frac{452 \text{ fr. } 35}{954} = 0 \text{ fr. } 4742$.

3° Que mon bénéfice personnel en argent équivaut à un supplément de loyer de 88 fr. 50 par hectare. En effet $\frac{281 \text{ fr. } 45}{3^{\text{e}} 18} = 88 \text{ fr. } 50$. Joignez ces 88 fr. aux 150 fr. que j'ai déjà portés en compte, nous arrivons à un loyer de 238 fr. par hectare.

J'ai, en outre, dans mon lot, la valeur des fourrages fournis par ma terre à légumes, et que j'ai estimés 570 fr. Ceci n'est pas de l'argent qui m'entre directement dans la poche ; mais n'en a pas moins une valeur, que je retrouve plus tard dans les profits rapportés par les animaux que ces fourrages ont contribué à nourrir.

VIII

Compte des recettes et des dépenses pour l'année 1889-90.

Mes associés sont aujourd'hui au nombre de huit, 5 hommes et 3 femmes.

En 1889-90, ils ont consacré à la culture des légumes 823 journées : 511 journées d'homme et 312 journées de femme. Ces journées représentent une dépense

de 872 fr. 75. La dépense des journées supplémentaires payées à d'autres s'est élevée à 302 fr. 65. La main-d'œuvre totale a donc coûté 1,175 fr. 40.

La terre consacrée aux légumes s'est augmentée d'une petite pièce de 25 ares, que j'ai donnée pour y mettre des pommes de terre. Cette pièce étant de qualité plus médiocre, je ne l'ai évaluée dans le compte qui va suivre que sur le pied de 100 fr. l'hectare.

RECETTES

1° Recettes en argent :

Choux-fleurs.....	200 ^f »
Drageons d'artichauts	15 »
Artichauts.....	1,080 »
Oignons.....	1,380 »
Pommes de terre longues.....	774 »
Pommes de terre Tanguy.....	280 »
Pommes de terre de rebut.....	51 »
Total des recettes en argent.....	3,780 ^f »

2° Recettes en nature :

Trèfle incarnat (a manqué en bonne partie)	100 ^f »
Navets.....	150 »
Feuilles d'artichauts.....	175 »
Feuilles de choux-fleurs (nous n'en avons planté qu'une petite quantité).....	50 »
Total des recettes en nature.....	475 ^f »

Ces recettes se répartissent entre mes associés et moi de la manière suivante :

Part revenant à mes associés :

11/20 ou 55 % de 3,780 fr.....	2,079 ^f »
--------------------------------	----------------------

Part me revenant :

9/20 ou 45 % de la même somme.....	1,701 »
Valeur des fourrages en nature.....	<u>475 »</u>
Total de ma part.....	2,176 ^f »

DÉPENSES

1° Dépenses incombant à mes associés :

Salaires payés à eux-mêmes.....	872 ^f 75
Salaires payés à d'autres.....	302 65
Goémon acheté en commun.....	109 85
Paille d'emballage.....	12 »
Transport de légumes par bateau.....	11 25
Oignons à repiquer.....	43 50
Oignons porte-graines.....	<u>6 »</u>
Total des dépenses de mes associés.	1,358 ^f 00

2° Dépenses m'incombant personnellement :

Loyer de 3 ^h 18 de terre à 150 fr. l'hectare	477 ^f »
Loyer de 25 ares de terre à 100 fr. l'hectare	25 »
128 journées de cheval, à 1 fr. 50.....	192 »
Détérioration du mobilier agricole.....	50 »
86 mètres cubes de fumier à 3 fr.....	258 »
Goémon acheté en commun.....	109 85
Main-d'œuvre pour récolter du goémon.	44 40
Paille d'emballage.....	12 »
Transport de légumes par bateau.....	13 85
Oignons à repiquer.....	43 50

Oignons porte-graines.....	6 »
Labour et ensemencement du trèfle.....	13 25
Ensemencement et sarclage des navets..	28 »
Total de mes dépenses	<u>1,272^f 85</u>

BALANCE ET CALCUL DES BÉNÉFICES

Pour mes associés :

Recettes	2,079 ^f »
Dépenses.....	<u>1,358 »</u>
Bénéfice net.....	721 ^f »

Pour moi :

Recettes en argent.....	1,701 ^f »
Dépenses.....	<u>1,272 85</u>
Bénéfice net en argent.....	<u>428^f 15</u>

Il ressort de ce compte :

1° Que les 3 hectares 43 consacrés à la culture des légumes ont donné un produit brut de 1,102 fr. 05 à l'hectare.

2° Que le bénéfice net de mes associés étant de 721 fr., il équivaut à un supplément de salaire de 87 centimes et demi pour les 823 journées de travail consacrées par eux à la culture des légumes.

3° Que mon bénéfice personnel, qui est de 428 fr. 15, équivaut à un supplément de loyer de 125 fr. par hectare. En joignant ces 125 fr. aux 150 fr. que j'ai déjà portés en compte, nous obtenons un loyer de 275 fr. par hectare, non compris la valeur des fourrages donnés par ma terre à légumes, et que j'ai évalués à 475 fr.

Et remarquez qu'en ce qui me concerne, le béné-

fice accusé est bien réellement un bénéfice *net*, puisque j'ai compté dans les dépenses tout ce que j'ai fourni : le fumier, le travail de mes chevaux, etc. En admettant que les fourrages fournis à mon exploitation par ma terre à légumes compensent seulement la valeur du fumier que j'ai donné, et en défalquant de mes dépenses la somme de 258 fr., représentative de cette valeur, mon bénéfice net s'élèverait à 686 fr., équivalant à un supplément de loyer d'environ 200 fr. par hectare, et à un loyer total de 350 fr.

Néanmoins, je le reconnais, ces résultats sont modestes ; ils le paraissent surtout parce que j'ai agi sur une petite échelle, et je vois d'ici sourire ceux qui appliquent à l'agriculture l'art aimable que M. de Crac appliquait à la chasse. A leur aise ! Quelque modestes que soient nos profits, je crois qu'il serait injuste de les dédaigner. Dans un temps où nos fermiers ne vivent qu'à grand peine, je trouve bon de pouvoir faire gagner à mes pauvres journaliers un supplément de salaire variant entre 47 et 87 centimes par jour. Quand je n'entends parler de tous côtés que de fermes qui restent sans preneurs et de propriétaires obligés de réduire leurs fermages ou ne pouvant s'en faire payer, je m'estime heureux d'arriver, même au prix de quelque travail, à tirer d'une partie de mes terres un loyer de 350 fr. à l'hectare. Qui nous dit que ce que je fais ne sera pas bientôt la ressource de beaucoup de propriétaires, dont les terres resteront en friche, s'ils ne les cultivent pas eux-mêmes ?

Quant au principe sur lequel est basée mon association, je vous le présente avec une entière confiance et la ferme conviction qu'il paraîtra excellent à tout

le monde. C'est l'association du travail et du capital, du pauvre et du riche ; le pauvre mettant ses bras à la disposition du riche ; le riche mettant à la disposition du pauvre des forces qui décuplent la puissance de ses bras. Dans ce monde, nous avons tous besoin les uns des autres. Le riche, tout riche qu'il est, ne peut rien entreprendre si le pauvre ne l'aide de son travail. Le pauvre, qui est faible, a encore plus besoin de l'appui du riche. Tout irait pour le mieux, s'ils mettaient en commun les moyens d'action que chacun d'eux possède, s'ils savaient s'entr'aider. Mais, vous l'avez déjà compris, une pareille association ne produira ses effets et n'atteindra toute sa puissance que si elle est inspirée et comme vivifiée par la charité. Je ne dis pas seulement cette charité banale, qui consiste à faire l'aumône au pauvre ; mais cette charité plus élevée, plus complète, qui nous rend, les uns pour les autres, affectueux et indulgents : la charité chrétienne, en un mot ; cette vertu à la fois sublime et charmante, qui transformerait le monde si elle était mieux comprise et mieux pratiquée ; et sans laquelle, au dire de saint Paul, nous ne sommes rien, alors même que nous parlerions toutes les langues des hommes et même celle des anges !

M. le Président remercie M. de Kergrist de son étude de la question sociale appliquée à l'agriculture, c'est là un sujet de la plus haute importance et tout d'actualité ; il a été dignement et complètement traité par M. de Kergrist, dont le mémoire indique dans l'Association agricole, la seule solution possible peut-être à une situation grosse de périls pour l'agriculture.

Le Secrétaire,
GASTON DE VILLÈLE.

Séance solennelle de Clôture du Congrès de l'Association Bretonne

Elle s'est tenue le samedi 6 septembre 1890, à une heure et demie.

On remarquait sur l'estrade, auprès de M. de l'Angle-Beaumanoir, MM. de Kerdrel et Huon de Penanster, sénateurs, tous trois portant leurs insignes, M. le maire de Dinan, M. le colonel Massiet, MM. de la Nouë et de Lorgetil, députés, M. de la Villemarqué et M. l'abbé Duchesne, membres de l'Institut (M. de la Borderie était parti le matin pour Tréguier), M. Robiou, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Rennes, M. le curé-archiprêtre de Saint-Sauveur, M. le curé de Saint-Malo, M. le supérieur des Cordeliers..., etc., etc... Dans la salle, une assistance choisie.

Au commencement de la séance, M. de Kerdrel communique un certain nombre de lettres adressées au bureau par des membres de l'Association, et dépose quelques mémoires. Il remercie, au nom de l'Association, M. Lionel Bonnemère et M. Albert Durand, qui ont organisé l'exposition artistique. « Vous avez entre autres, dit M. de Kerdrel, un homme de grande valeur, M. Even, dont nous avons admiré le talent si souple et si vigoureux. » — Applaudissements.

M. le marquis de l'Angle-Beaumanoir, sénateur, président du Congrès, a prononcé le remarquable discours suivant :

MESSIEURS,

En 1684, le roi Louis XIV, voulant punir la République de Gênes d'une offense faite à son ambassadeur, donna l'ordre de bombarder sa capitale et exigea que le Doge, accompagné de quatre sénateurs, vint faire amende honorable à Versailles.

Cet acte de soumission s'accomplit, et le Doge pénitent fut accueilli avec les égards que la France de tous les temps accorde aux faibles et aux vaincus. — Le marquis de Seignelay, désigné pour lui faire les honneurs de la résidence royale, lui ayant demandé, au cours de l'une de leurs promenades, ce qui l'étonnait le plus à Versailles.

« — Mais, répondit le Doge, c'est de m'y voir. »

Messieurs, nous sommes un peu éloignés de Versailles, et je n'ai pas besoin d'ajouter que je ne suis pas Doge de Gênes, et cependant si l'on m'adressait, à propos de la position que j'occupe en ce moment, une question analogue, je serais presque tenté de répéter le même aveu.

Ce qui me surprend le plus, en effet, ce n'est point de rencontrer ici aussi bonne et brillante compagnie; ce n'est point de voir assemblés, dans une même pensée de concorde et de bienveillant intérêt, les représentants des différentes classes d'une population où tous les sentiments élevés et délicats ont leur écho; mais c'est d'être, non pas simplement confondu dans leurs rangs, où serait ma véritable place, mais investi de la présidence de cette réunion et usurpant, bien malgré moi, un poste pour l'occupation légitime duquel on n'avait, en vérité que l'embarras du choix.

Ne trouvez-vous pas, Messieurs, qu'il serait beaucoup plus naturel et plus juste de laisser à l'honneur ceux qui ont été à la peine, et que la création d'une présidence du Congrès, dans les conditions où je l'exerce, constitue une réelle superfétation ?

J'ai cherché à en pénétrer les motifs, et voici celui que j'ai cru découvrir et que je vous livre sous béné-

Agr.

fice d'inventaire. — Nos savants archéologues ont pour préoccupation constante la reconstitution du passé. Ne pouvant ressusciter les rois fainéants, ni se donner le luxe d'en créer un, ils ont fait une concession au temps actuel, en se contentant d'un simple président. J'ai donc cru entrer dans leurs vues en restreignant mon rôle au minimum d'initiative et d'action qu'il comporte, et il n'a fallu rien moins que les injonctions à la fois impérieuses et cordiales de mes très chers et très honorés collègues, pour me décider à occuper cette place et à prendre la parole aujourd'hui.

Je suis largement récompensé de cet acte d'obéissance, Messieurs, car c'est pour moi un grand honneur, dont je ressens vivement le prix, que d'être appelé à saluer, au nom de l'Association Bretonne, la Municipalité élue, les chefs élevés de la magistrature et de l'armée, ainsi que la représentation élégante et mondaine de l'hospitalière ville de Dinan.

Avant que l'heure de notre séparation prochaine ait sonné, j'ai pour mission de vous dire quel souvenir reconnaissant sera emporté d'ici. En échange de la générosité avec laquelle nos érudits conférenciers répandaient les richesses de leurs studieuses moissons, nous initiaient aux découvertes dues à leurs patientes recherches, la faveur populaire grandissant chaque jour les a soutenus et encouragés jusqu'à la fin de leur tâche, et, au moment où elle s'achève, peut-être me sera-t-il permis de dire qu'elle se résume en une double et réciproque conquête : celle de l'Association Bretonne par la ville de Dinan, et celle de la ville de Dinan par l'Association Bretonne.

Vous allez entendre tout à l'heure, Messieurs, mon excellent ami, M. de Penanster, énumérer avec cette clarté et cette précision de détails qui donnent tant de relief à son talent, les travaux accomplis pendant cette laborieuse semaine. — Il fixera en traits profonds dans vos esprits la mémoire des conclusions admises et des résultats acquis, vous permettant ainsi de conserver sous une forme concise le résumé des thèses brillantes soutenues devant vous.

Me renfermant dans un rôle plus modeste, je rappellerai seulement la nature et le nombre des efforts tentés.

L'Association Bretonne, vous le savez, Messieurs, s'attache avec persévérance à la poursuite des progrès agricoles et à l'analyse des documents et des témoignages historiques de toute nature, qu'ils soient inscrits dans les débris de nos vieilles chartes ou épars et enfouis dans le sol breton. — M. de Kerdrel, notre respecté directeur général ; l'infatigable chercheur qu'on reconnaîtra encore mieux sous l'appellation de bénédictin laïque qui lui est universellement attribuée, que si je le désignais par son nom ; M. le vicomte de Lorgeril, le très aimé et justement populaire député d'Ille-et-Vilaine et son distingué collaborateur, M. Kergall ; nos amis de la représentation des Côtes-du-Nord, M. Le Cerf, député, et M. le comte de Keranflec'h ; M. l'abbé Daniel, curé-archiprêtre de Saint-Sauveur de Dinan, M. l'abbé France, curé-archiprêtre de Lannion ; M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut ; M. l'abbé Fouéré-Macé, recteur de Léhon ; M. l'abbé Robert, M. Robiou, le R. P. Arthur, M. de Kergrist et tant d'autres collègues qui

me pardonneront de ne leur adresser qu'un collectif hommage, nous ont charmés tour à tour.

La ville de Dinan a voulu, par une action simultanée et parallèle, nous donner le bienveillant et fructueux concours de sa collaboration, et c'est ainsi que, sous le patronage, et grâce à l'impulsion d'un peintre du plus grand talent, héritier du nom demeuré populaire, d'un ancien député de l'arrondissement, il nous est donné d'admirer, à l'heure où je parle, une exposition artistique entourée d'une ravissante exhibition florale, et qui, par le nombre et la valeur des toiles et des autres objets réunis, a bien mérité l'éclatant succès que lui a ménagé la curiosité publique. Enfin, Messieurs, une décision peut-être un peu tardivement prise, parce qu'on la supposait téméraire, a eu pour résultat le premier essai d'une exposition hippique; et si l'on tient compte de la courte préparation, de la publicité insuffisante, et malgré cela de la quantité et de la qualité des chevaux présentés, dont quelques-uns venaient de l'extrémité du Finistère, il est permis d'espérer que ce n'est là qu'une préface, et qu'à l'époque des courses annuelles, par exemple, la Municipalité de Dinan, — à qui je n'ai pas de conseils à donner, cela va sans dire, je n'émetts qu'une opinion, qu'un espoir, — pourrait renouveler la tentative, dans les conditions les plus favorables pour le commerce et la bonne réputation de la ville.

C'est à dessein, Messieurs, que je me sers de ces derniers termes, pour en finir une bonne fois avec les craintes erronées suscitées par les défenseurs d'intérêts rivaux, profitant d'un incident isolé et fortuit, pour essayer, heureusement en vain, de jeter

le doute sur l'exceptionnelle et invulnérable salubrité de la ville de Dinan.

De cet ensemble de faits, Messieurs, vous me permettrez de tirer une conclusion et de formuler un vœu.

A l'ouverture de ce Congrès, sur les travaux duquel, avec toute la majesté du cérémonial religieux, le vénéré et paternel évêque de notre diocèse avait appelé les bénédictions de Dieu, nous avons tenu à vous affirmer que l'Association Bretonne demeurerait étrangère à toute préoccupation politique, et qu'elle ne poursuivait d'autre but que celui d'accroître, par l'étude, le patrimoine de notre agriculture et de notre science historique nationales.

Pendant les heures trop courtes que nous venons de passer ensemble, nous avons pu constater qu'il n'était pas insoluble le problème de la concentration de forces parfois divergentes, mais promptes à se rallier, lorsque la bonne renommée du pays est en jeu.

En écoutant, hier, les mâles et patriotiques accents de l'Orphéon Dinannais, succédant, à quelques heures d'intervalle, aux chants sacrés que l'admirable maîtrise de Saint-Malo de Dinan nous avait fait entendre, pendant la messe célébrée pour le repos de l'âme de nos morts, je pensais qu'une nation, dans le cœur de laquelle l'amour de Dieu et celui du sol natal sont demeurés aussi purs et aussi ardents, touche à la fin de ses épreuves, et il me semblait entrevoir, dans des lueurs d'apothéose, l'image rajeunie de la France chrétienne, guerrière et maîtresse de ses destins.

Le discours de M. le marquis de l'Angle-Beaumanoir a été à

diverses reprises interrompu par les applaudissements de l'auditoire.

On applaudit encore, lorsque M. Huon de Penanster, directeur de la Section d'Agriculture, se lève et s'exprime ainsi :

DISCOURS

DE

M. HUON DE PENANSTER

MESDAMES ET MESSIEURS,

Il semble que ce soit hier que nous sommes venus nous asseoir à votre foyer et prendre notre part de la bienveillante hospitalité que vous nous aviez offerte ; aussi dès les premiers jours, nous sommes-nous sentis entourés, encouragés, soutenus et, laissez-moi vous le dire en notre nom à tous, votre gracieux accueil n'a fait que confirmer la bonne opinion que nous avions déjà. Nous savions bien que Dinan n'était pas seulement une curieuse et charmante cité, qu'elle avait ses pages glorieuses dans l'histoire, qu'elle régnait sur un pays aussi pittoresque que fertile ; nous allions constater de nouveau, qu'elle n'avait rien perdu de son bon renom du temps jadis.

Fort de l'appui que nous trouvions, nous avons pu organiser cette Exposition hippique, qui a si brillamment ouvert notre session.

Lorsque vos amis vinrent, près de nous, solliciter ce Concours, lorsque l'administration municipale insista et s'offrit à nous venir en aide, nous nous laissâmes convaincre, sans nous dissimuler les difficultés de l'entreprise. Ce fut une faveur et comme un don de joyeux avènement que l'Association Bretonne, dérogeant à tous ses précédents, voulut faire à Dinan et à ses représentants.

Le temps manquait, nous étions loin des contrées de production ; la saison tardive des récoltes venait encore augmenter nos appréhensions sur le succès de l'entreprise ; mais on peut beaucoup avec une ardente volonté et le désir d'être agréable.

La foule accourue, de toutes parts, pour assister à cette exposition, a prouvé par son empressement le haut intérêt qu'elle portait à cette exhibition de nos races chevalines, et j'ajouterai que l'approbation flatteuse que nous avons trouvée près de vous, nous a largement dédommagés de nos soucis et de nos peines.

Il y a longtemps que nous l'avons dit et répété : les barrières s'abaissent, les obstacles disparaissent, les préjugés s'évanouissent, lorsqu'on se voit de près, qu'on se réunit pour entreprendre un labeur commun, qu'on peut mieux s'apprécier et rendre meilleure justice aux efforts des uns et des autres : il semble qu'il naisse de ce rapprochement un courant sympathique qui rend tout plus facile !

C'est ce que nous avons éprouvé. Cette salle si spacieuse s'est trouvée, chaque soir, trop étroite

pour contenir tous ceux qui venaient s'intéresser à nos conférences et s'instruire.

On prenait plaisir au récit des légendes, si variées et si diversées de nos saints bretons, aux poésies qui les célébraient, au ressouvenir de toutes ces coutumes du temps passé ! L'histoire locale, les lettres des écoliers des bons vieux temps découvraient à plusieurs des horizons nouveaux sur les siècles écoulés. Il n'est pas jusqu'au bourdonnement des abeilles qui, loin de vous effrayer, ne vous ait captivé en empruntant une voix bien connue de vous, habitants de Dinan.

L'agriculture se faisait attrayante pour vous ravir un peu de l'attention que vous accordiez aux lettrés ; et un observateur, aussi opiniâtre qu'habile, vous intéressait puissamment, en vous donnant des conseils, avidement reçus par vous : car en les mettant en pratique, vous alliez chasser et détruire l'ennemi terrible qui envahit vos pommiers et menace de ruiner vos riches vergers. Ailleurs, un praticien, dont l'intelligence égale la modestie, venait vous démontrer, chose dont on commence à ne plus douter, qu'on pouvait encore accroître les gains de la production agricole, en associant à son œuvre, ses propres ouvriers.

L'utile se mêlait ainsi à l'agréable, et j'allais dire que la passion même n'était pas exempte de nos entretiens. Passion tranquille, il est vrai. Un agitateur pacifique abordait, devant vous, le grand et difficile problème des revendications de la démocratie rurale et soulevait vos applaudissements : futur présage de victoire pour cette nouvelle croisade entreprise par lui.

Dans ce champ clos, où chacun évoquait, rassemblait, agitait, et les choses d'autrefois et les découvertes d'aujourd'hui, devant vous, qui assistiez à ce heurt de tant d'idées différentes, d'époques si lointaines, un savant, soulevant d'une main hardie les voiles qui cachaient un lointain passé, saluait dans cette ville de Dinan, cette antique cité guerrière, encore toute corsellée de ses murailles crénelées : la cité libératrice !

C'est ici que s'est fermée l'ère de nos discordes civiles, à l'époque de la Ligue ; que la paix a été rendue à la patrie française et que, suivant l'expression d'une reine de France, *se sont apaisés les tumultes des partis !*

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que nous retrouvions près de vous, messieurs, vous, les représentants de cette cité, les mêmes traditions ? Vous avez gardé le souvenir de vos grands ancêtres ; l'accueil si empressé, que l'Association bretonne a trouvé près de vous tous, nous l'a prouvé.

« Elle vous en remercie. »

Ce discours est, comme le précédent, vivement applaudi.

M. de Kerdrel, au nom de l'Association Bretonne, remercie de nouveau la ville de Dinan de son si cordial accueil ; — Monseigneur Fallières, d'avoir bien voulu dérober quelques heures à ses occupations pastorales pour venir présider la cérémonie d'ouverture ; — MM. les Curés, de leur aimable concours, et le public dinannais du sympathique empressement qu'il a mis à suivre toutes les réunions du Congrès.

Pourquoi faut-il que les exigences du service ne nous aient pas permis de jouir de la présence des officiers de la garnison ? Car est-il rien de plus beau et de plus séduisant que l'uniforme français ? Mais nos troupes partaient pour les grandes manœuvres,

c'est-à-dire pour se préparer à défendre dignement, si besoin est, nos frontières et l'honneur du drapeau. Là est notre consolation ; elle est aussi dans la présence du brave colonel Massiet, commandant la brigade de cavalerie.

Merci à M. le marquis de l'Angle-Beaumanoir, président du Congrès. « Je ne puis pas admettre votre étonnement, mon cher collègue. Ce n'étaient pas seulement votre intelligence, votre grand cœur, qui vous désignaient pour cet honneur. Vous êtes un dinannais : en vous choisissant, c'était Dinan que nous mettions à notre tête. »

L'Association Bretonne, a-t-il dit en terminant, tiendra ses prochaines assises soit à Saint-Servan, soit à Rennes ; elle espère y retrouver quelques-uns des hommes studieux qui, dans cette charmante ville dont nous ne partons qu'à regret, ont paru s'intéresser à ses travaux. Nous ne sommes pas seulement une société voyageuse, s'occupant d'agriculture, d'histoire et d'archéologie. Notre but est de réveiller ou d'entretenir l'amour de la Bretagne : la petite patrie n'a jamais nui à la grande. Nous poursuivons aussi une œuvre de rapprochement. C'est en se rencontrant qu'on apprend à se connaître. S'il doit toujours y avoir des luttes sur un autre terrain, faisons en sorte qu'elles se livrent beaucoup plus entre les idées qu'entre les hommes. Je voudrais que, tout en se combattant, on se respectât, et qu'après la bataille, les adversaires, n'ayant pas d'amertume au cœur, pussent se serrer loyalement la main. Si c'est un rêve, messieurs, c'est du moins celui d'un bon breton et d'un bon français !

Ce n'est pas assez de dire qu'on applaudit M. de Kerdrel ; il est presque acclamé.

M. le Maire de Dinan prononce, à son tour, l'allocution suivante :

DISCOURS

DE

M. DEROYER, MAIRE

MESSIEURS,

L'affluence de nos concitoyens aux séances de l'Association bretonne a mieux traduit, que je ne saurais le faire, l'impression profonde que vous avez produite ici. Les conférences faites par les érudits, par les savants qu'il nous a été donné d'entendre, les sujets si pleins d'intérêt qui y ont été traités, méritaient à coup sûr cet empressement grandissant chaque soir et les applaudissements dont cette salle retentit encore.

En vous conviant à cette réunion de l'Association bretonne, nous savions par avance l'accueil que vous ferait la population dinannaise. La réalité, je l'avoue, a dépassé nos prévisions.

Au nom de la municipalité, nous vous remercions d'être venus au milieu de nous exposer l'origine de notre vieille cité, de notre chère Bretagne, d'avoir rappelé leur passé, souvent glorieux, sous des formes aussi attrayantes. Puisse cette précieuse

semence germer dans l'esprit de vos auditeurs et répandre autour de nous le goût de l'étude et de la science !

Grâce à vous aussi, nous avons eu le spectacle toujours intéressant d'une Exposition hippique, qui, presque improvisée, n'en a pas moins complètement réussi. Il n'y a que justice à féliciter de son succès ceux d'entre vous qui l'ont organisée.

La municipalité vous remercie encore des paroles aimables qui lui ont été adressées chaque jour, comme du souvenir que vous voulez bien garder de la réception modeste, mais cordiale, qu'elle vous a faite. De notre côté, nous ne pourrions oublier votre trop court séjour dans notre ville, l'urbanité de tous les membres de l'Association Bretonne, et particulièrement les rapports plus fréquents et toujours empreints de la plus parfaite courtoisie que nous avons eus avec M. le Directeur Général et avec M. le Président du Congrès. — Personnellement, je vous remercie de la marque d'estime que vous m'avez témoignée, en m'appelant à l'une des présidences d'honneur.

Messieurs, c'est la première fois que vous tenez vos assises dans notre ville, et ce ne sera pas la dernière. C'est sur cette espérance que je vous dis, non pas adieu, mais : au revoir !

C'est sur cet : « au revoir », chaleureusement applaudi, que M. le Président déclare clos le Congrès de l'Association Bretonne.



LISTE GÉNÉRALE

DES MEMBRES

DE L'ASSOCIATION BRETONNE



MEMBRES FONDATEURS



- MM. Marquis d'Argentré, château du Plessis, Argentré, Ille-et-Vilaine.
Audren de Kerdrel, sénateur, château de Saint-Uhel, près Lorient.
Général comte Espivent de la Villesboisnet, sénateur, 71, rue de l'Université, à Paris.
Comte de Guéhéneuc de Boishue, château de la Guerche, à Saint-Hélen, près Dinan, Côtes-du-Nord.
De Kercado, ancien député, château du Plessis, à Saint-Dolay, par La Roche-Bernard, Morbihan.
Comte de Kergariou, château de Bonaban, à La Gouesnière, Ille-et-Vilaine.



- MM. Marquis de Kerouartz, château des Salles,
Guingamp, Côtes-du-Nord.
De la Borderie, Arthur, membre de l'Institut, à
Vitré, Ille-et-Vilaine.
Comte de Lambilly, conseiller général, château
de Lambilly, près Ploërmel, Morbihan.
Vicomte de Langle, Augustin, à Vitré, Ille-
et-Vilaine.
Vicomte de la Noüe, député, château des Au-
biers, à Hillion, près Saint-Brieuc.
Vicomte de Lorgetil, Charles, député, château
de la Bourbançais, à Pleugueneuc, Ille-et-
Vilaine.
Prince de Lucinge, ancien député, château de
Coat-an-Noz, près Belle-Isle-en-Terre, Côtes-
du-Nord.
Duc de Rohan, à Josselin, Morbihan.
La Monneraye (comte de), sénateur, château du
Cléyo, à Caro, Morbihan.
Huon de Penanster, sénateur, château de Ker-
grist, près Lannion, Côtes-du-Nord.
Prince de Léon, député, à Josselin, Morbihan.
-

MEMBRES ORDINAIRES

MM. Alleux (des), château de La Vieuville, l'ougères,
Ille-et-Vilaine.

Andigné (comte d'), 6, rue du Féty, Vannes.

Angle-Beumanoir (marquis de l'), sénateur,
château de Beumanoir, à Evran, près Dinan,
Côtes-du-Nord.

Apuril, Arthur, château de Bélouan, à Ménéac,
Morbihan.

Armaillé (marquis d'), château de la Douve, au
bourg d'Iré, près Segré, Maine-et-Loire.

Aubert (d'), J., château de la Hauguemoraïs,
près Matignon, Côtes-du-Nord.

Audren de Kerdrel (Paul), conseiller général,
à Gorrequer, Lannilis, Finistère.

Bahezre de Lanlay, F., maire de Plounévez-
Quintin, Côtes-du-Nord.

Barmon (Henri Nicolazo de), La Touche Saint-
Joseph, par Saint-Nicolas de Redon, Loire-
Inférieure.

Barthélemy (de), Anatole, membre de l'Institut,
9, rue d'Anjou-Saint-Honoré, Paris.

Bascher de Beaumarchais, 4, rue de Sully,
Nantes, Loire-Inférieure.

MM. Baudic, avoué à Vannes.

Bazouges, libraire à Dinan, Côtes-du-Nord.

Bazouges (Paul), avocat, Dinan, Côtes-du-Nord.

Beaufort (vicomte Louis de Gouyon de), château de Beaufort, en Plerguer Ile-et-Vilaine.

Mgr Bécél, évêque de Vannes.

Béchenec (de), château de Beauvais, en Noyal-sous-Bazouges, Ile-et-Vilaine.

Belleissue (de la), ancien magistrat, à Saint-Brieuc.

Belinaye (comte de la), château du Bois-le-Houx, près Fougères, Ile-et-Vilaine.

Belinaye (vicomte de la), près Fougères, Ile-et-Vilaine.

Berthois (de), colonel, château des Bretonnières, à Erbrée, près Vitré, Ile-et-Vilaine.

Bienvenue, avocat, Saint-Brieuc, Côtes-du-Nord.

Blanchardière (de la), château du Val, Guildo, près Matignon, Côtes-du-Nord.

Blavon-Duchêne, maire de Carhaix, Finistère.

Blois (de), Aymar, château de Poulguinan, à Quimper.

Boberil (comte du), château de Beauchêne, à Renazé, Mayenne.

Boby de la Chapelle, à Champ-Loret, Saint-Servan, Ile-et-Vilaine.

Bodéléac (Garnier), maire de Quintin, Côtes-du-Nord.

Boisboissel (comte de), député, 87, rue Lauriston, Paris.

Bois de la Villerabel (vicomte du), Arthur, à Saint-Brieuc.

- MM. Bois Riou (de), château de Bois Riou, au Trévou,
par Perros-Guirec, Côtes-du-Nord.
Bonnemère, Lionel, 47, rue Notre-Dame de
Lorette, Paris.
Borderie (de la), Waldeck, conseiller général,
Vitré, Ille-et-Vilaine.
Boscher Delangle, Paul, notaire, à Quintin,
Côtes-du-Nord.
Boscher Delangle, ancien député, banquier, à
Loudéac, Côtes-du-Nord.
Botmiliau (de), Adolphe, à Goudelin, par Lan-
vallon, Côtes-du-Nord.
Botmiliau (de), Jules, à Pommerit-le-Vicomte,
Côtes-du-Nord.
Bouan de Chef-du-Bos (de), château du Val,
Planguenoual, Côtes-du-Nord.
Boucher, député, à Landerneau, Finistère.
Bouëtiez de Kerorguen (du), ancien conseiller
général, à Lorient.
Bouëtiez de Kerorguen (du), avocat, à Lorient,
Morbihan.
Bourg (du), Paul, conseiller général, château
de La Roche, près Châteaubourg, Ille-et-
Vilaine.
Bourgeois, notaire à Morlaix, Finistère.
Breil de Pontbriand (vicomte du), Charles,
maire de Corseul, Côtes-du-Nord.
Breil de Pontbriand (vicomte du), Paul, con-
seiller général, château de la Brousse-Brian-
tais, près Matignon, Côtes-du-Nord.
Breil de Pontbriand (du), J.-B., château de
Kerservan, près Guémené-sur-Scorff, Mor-
bihan.

- MM. Cadeville (comte de), Landerneau, Finistère.
Caill, Claude, agriculteur à Kerdigant, en Plou-
zévédé, Finistère.
Calan (Charles de la Lande de), rue Houve-
nagle, 14, Saint-Brieuc.
Cambourg (vicomte de), château de Penfrat,
Gouesnac'h, Finistère.
Campion, L., négociant, à Lannion, Côtes-du-
Nord.
Caradec, ancien président du tribunal civil, à
Vannes.
Caradec, Albert, député, à Vannes.
Carcaradec (comte de), Anatole, château de
Kérivon, près Lannion, Côtes-du-Nord.
Cargouët (comte Théophile de), maire de
Maroué, Côtes-du-Nord.
Carheil (comte de), Augan, par Campénéac,
Morbihan.
Carheil (comte de), Ernest, château de la Gui-
chardais, en Carentoir, Morbihan.
Carmejeanne, Charles, architecte-expert, Saint-
Brieuc.
Carné-Coëtlogon (marquis de), sénateur, châ-
teau de la Ville-ès-blancs, à Sévignac, près
Broons, Côtes-du-Nord.
Carné (comte de), Olivier, château du Glazan,
à Canihuel, Côtes-du-Nord.
Carron, Paul, député, château de Piré, Piré,
Ille-et-Vilaine.
Caudal, agriculteur, à Vannes.
Cazin d'Honinthon (baron), à Taulé, l'finis-
tère.
Chamaillard (de), ancien député, à Quimper.

MM. Chamaillard (Henri de), avocat à Quimper, Finistère.

Champagny (comte Paul de), château de Keranroux, près Morlaix, Finistère.

Champagny (vicomte Henri de), conseiller général, château de Kerduel, près Lannion, Côtes-du-Nord.

Chancerelle, Wincelas, à Douarnenez, Finistère.

Charette (général baron de), château de La Basse-Motte, par Châteauneuf, Ille-et-Vilaine.

Charette (Urbain de), château de la Contrie, Couffé, Loire-Inférieure.

Chauffier (l'abbé), chanoine honoraire, secrétaire de l'Evêché, à Vannes.

Chesnel, ingénieur, à Nantes.

Chevillote, Charles, à Brest.

Cintré (vicomte de), rue de Bélair, 2, à Saint-Malo, Ille-et-Vilaine.

Clésieux (comte du), Achille, à Saint-Brieuc.

Clésieux (vicomte du), Olivier, château de Saint-Ilan, près Saint-Brieuc.

Cleuziou (du), Louis, château de Kervenno, Lannion, Côtes-du-Nord.

Closmadeuc (de), docteur-médecin, à Vannes.

Comice agricole de Lesneven, Finistère.

Coniac (de), château de la Robinais, près Bain, Ille-et-Vilaine.

Coroller, Eugène, Quintin, Côtes-du-Nord.

Cotteux, Marcel, clerc de notaire, à Derval, Loire-Inférieure.

Couëssin (de), Athanase, château de Kerougas, par Assérac, Loire-Inférieure.

MM. Couëssin (vicomte de), Auguste, château de la Côte, près Saint-Brieuc.

Couët, Eugène, banquier, à Quintin, Côtes-du-Nord.

Courcy (Pol de), à Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

Courte (comte de), Saint-M'hervé, près Vitré, Ille-et-Vilaine.

Courville (de), à Fougères, Ille-et-Vilaine.

Coutances (de), château de Bodéan, à Saint-Jacut, par Allaire, Morbihan.

Coutance, 17, rue Algésiras, Brest.

Crespel de la Touche, château de la Bornière, Bain, Ille-et-Vilaine.

Cudennec, Aimé, à Kerargoff, Plabennec, Finistère.

Cuerville (Louis de), près Saint-Nicolas-du-Pélem, Côtes-du-Nord.

Cuy (Duverger de), maire du château du Roz, Quillio, près Uzel, Côtes-du-Nord.

Dannes (comte de), château de Talhouet, près Rochefort-en-Terre, Morbihan.

Deloze, à sa terre de Saint-Gildas, en Dréfféac, Loire-Inférieure.

Deluen, Emile, 22, rue de Gigant, Nantes.

Després, père, château du Temple, près la Guerche, Ille-et-Vilaine.

Després (fils), conseiller général, château du Temple, Ille-et-Vilaine.

Durand, propriétaire, faubourg Roger, à Fougères, Ille-et-Vilaine.

Durand, Albert, 5, rue de la Forêt, Fougères, Ille-et-Vilaine.

MM. Durfort de Lorges (vicomte de), château d'Ancenis-les-Bois, par Riaillé, Loire-Inf^{re}.

Ehanno, notaire, à Hennebont, Morbihan.

Esnault, avoué, à Loudéac, Côtes-du-Nord.

Estourbeillon (comte Regis de l'), 1, rue Sully, Nantes.

Euzenot, curé-doyen, à Cléguérec, Morbihan.

Ferré (de), 9, rue Voltaire, Brest, Finistère.

Ferrière (l'abbé de la), Rennes.

Fontan, ancien officier de marine, à Paramé, Ile-et-Vilaine.

Foucaud (de), Auguste, rue de Belair, à Rennes.

Foucaud (de), René, conseiller général, château de Launay, Bréhand-Moncontour, Côtes-du-Nord.

Fou de Kerdaniel (du), maire d'Hillion, château de Bonabry, près Saint-Brieuc.

Fouéré-Macé (l'abbé), recteur de Léhon, près Dinan, Côtes-du-Nord.

Frain de la Gaulayrie, rue de Nantes, à Vitré, Ile-et-Vilaine.

France, Francis, Saint-Malo, Ile-et-Vilaine.

France (l'abbé), curé de Lannion, Côtes-du-Nord.

France (Henri de), château du Gage, Pleugue-neuc, Ile-et-Vilaine.

Fraval, Gustave, à Quintin, Côtes-du-Nord.

Fretay (Charles Halna du), château de Kerlouarn, en Plouaré, par Douarnenez, Finistère.

MM. Fretay (Baron Halna du), château du Vieux-Chatel, en Plonevez-Parzay, par Châteaulin, Finistère.

Gahier, avocat, à Nantes.

Gaillard (l'abbé), aumônier de l'hospice général, Nantes.

Galerie (l'abbé), Côtes-du-Nord.

Gardin de la Bourdonnaye, ancien juge doyen au tribunal civil de Brest, président de la Société d'Agriculture de Brest.

Garnier, fabricant d'instruments aratoires, à Redon, Ille-et-Vilaine.

Gastinel, Arsène, propriétaire, à Gênes, Ille-et-Vilaine.

Gaultier de Kermoal, Adolphe, au Pont-de-Gouët, Saint-Brieuc.

Gervinai (de la), place Saint-Sauveur, Dinan, Côtes-du-Nord.

Geslin de Bourgogne (J.), président de la Société d'Emulation, Saint-Brieuc.

Goasguen (l'abbé), curé à Plouescat, Finistère.

Goësbriand (Georges de), château de Lézormel, Plestin-les-Grèves, Côtes-du-Nord).

Gouvello (P. de), château de Trémohar, par Questembert, Morbihan.

Grimaudière (de la), Hippolyte, château de la Hamonaye, près Châteaubourg, Ille-et-Vilaine.

Grontec (Le), à Saint-Gilles-Pligeaux, Côtes-du-Nord.

Guébriant (comte de), conseiller général, châte-

teau de Kerdaniel, Saint-Jean-Kerdaniel, Côtes-du-Nord.

MM. Guébriant (comte Alain de), maire de Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

Guerdavid (vicomte de), Gaston, château de Keraël, par Guerlesquin, Finistère.

Guibourgère (vicomte de la), château de Coëlan, par Collinée, Côtes-du-Nord.

Guillard (l'abbé), à Quimper.

Guillemot, avocat, à Kergicquel, en Neuillac, près Pontivy, Morbihan.

Guillier (comte du), conseiller général, château du Guillier, près Jugon, Côtes-du-Nord.

Guillotin de Corson (l'abbé), chanoine, château de la Noë-Verte, Bain, Ille-et-Vilaine.

Guitton (vicomte de), château de Bonnefontaine, Antrain, Ille-et-Vilaine.

Hayrie (de la), ancien receveur des finances, à Quimperlé, Finistère.

Halgouët (comte du), Adolphe, château de Tregranteur, près Josselin, Morbihan.

Halgouët (vicomte du), Hippolyte, château de Tregranteur, près Josselin, Morbihan.

Halgouët (vicomte du), château de Juzet, Guémené-Penfao, Loire-Inférieure.

Hamon du Plessis, Pontivy, Morbihan.

Haugoumar des Portes, Charles, conseiller général, à Lamballe, Côtes-du-Nord.

Herbais (d'), Roscoff, Finistère.

Hérissant (E.), directeur de la Ferme-Ecole des Trois-Croix, près Rennes.

Hersart de la Villemarqué (vicomte), membre

de l'Institut, château de Keransker, près
Quimperlé, Finistère.

MM. Heuzé, directeur de la filature, à Landerneau.

Hévin, Emile, Moulins, Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnaye (Armand), Saint-Malo,
Ille-et-Vilaine.

Houitte de la Chesnaye (Léon), Saint-Malo,
Ille-et-Vilaine.

Jallobert (l'abbé Paris), Balazé, Ille-et-Vilaine.

Janvier, Joseph, propriétaire, Saint-Jouan-de-
l'Isle, Côtes-du-Nord.

Jars de Kéranroué (des), Pierre, à Morlaix,
Finistère.

Jars (des), Louis, Belle-Isle-en-Terre, Côtes-
du-Nord.

Jégou du Laz (Paul), Saint-Pol-de-Léon,
Finistère.

Jessey (L. Bazin de), château de Montmarin,
par Pleurtuit, Ille-et-Vilaine.

Joüin, Philippe, banquier, à Rennes.

Jouon des Longrais, 4, rue du Griffon, Rennes.

Keranflec'h-Kernezne (vicomte de), château du
Quéhénec, près Mûr, Côtes-du-Nord.

Kerdaffrec (l'abbé), chanoine, curé-archiprêtre,
Pontivy, Morbihan.

Kerdrel (Paul de), conseiller général, à Lan-
nilis, Finistère.

Kéréver (Fernand de), rue des Capucins, Saint-
Brieuc.

Kergariou (marquis de), château de Coatiliau,
près Lannion, Côtes-du-Nord.

- MM.** Kergariou (vicomte de), Rolland, château de Beauregard, à Cléguérec, Morbihan.
Kergrist (vicomte de), J., à Morlaix, Finistère.
Kergrist (François de), à Keromnès, en Carantec, Finistère.
Kéridec (vicomte de), rue du Jointo, Vannes.
Kérisouet (Le Gallic de), père, capitaine de vaisseau en retraite, château de Ménoré, près Guémené-sur-Scorff, Morbihan.
Kérisouet (Le Gallic de), fils, château de Ménoré, près Guémené-sur-Scorff, Morbihan.
Kermadec (Georges de), à Saint-Pol-de-Léon, Finistère.
Kermel (de), Louis, château de la Porte-Dohain, près Uzel, Côtes-du-Nord.
Kermenguy (vicomte de), député, château de Kermenguy, Cléder, Finistère.
Kermenguy (vicomte Gabriel de), château de Kermenguy, Cléder, Finistère.
Kermoyan (vicomte de), château de Kerandraon, près Saint-Pol-de-Léon, Finistère.
Kerouartz (comte de), conseiller général, à Guingamp.
Kerret (Hugues de), château de la Forêt, à Languidic, Morbihan.
Kersauson (comte de), Guy, château de Kerjean, au Conquet, Finistère.
Kersauson (comte Louis de), député, château de Trodibon, près Morlaix.
Kertanguy (de), Morlaix, Finistère.
Kervers (vicomte de), château de Lanrigan, par Combours, Ille-et-Vilaine.
Kerviler, René, ingénieur en chef des ponts

et chaussées, à Saint-Nazaire, Loire-Inférieure.

MM. La Brosse (de), Louis, château d'Orvault, à Orvault, Loire-Inférieure.

La Buharaye (de), château de Callac, à Plumelec, Morbihan.

La Ferronnays (marquis de), député, à Saint-Mars-la-Jaille, Loire-Inférieure.

Laimé, Adolphe, à Trébiout, près Pont-Labbé, Finistère.

Lallié, rue Bertrand Geslin, 5, Nantes.

La Morvonnais (de), château du Manoir, Bruz, Ille-et-Vilaine.

La Moussaye (comte Amaury de), château de l'Ingourdi, La Harmoye, par Quintin, Côtes-du-Nord.

Langle (vicomte de), Alphonse, château des Tesnières, près Argentré, Ille-et-Vilaine.

Lanjuinais (comte), député, château de Kerguehenec, par Saint-Jean Brevelay, Morbihan ; 31, rue Cambon, à Paris.

Lannurien (de), Etienne, à Morlaix, Finistère.

La Peyrade (Henri de), château de la Trémis-sinière, Nantes.

Larcher (de), à Plœmeur, près Lorient.

Larère, place du Champ, à Dinan.

La Rivière (de), Raymond, château de la Bouteillerie, à Combourg, Ille-et-Vilaine.

La Sablière (de), château de Lanniron, près Quimper.

La Touche (comte de), à Saint-Brieuc.

Launay (de), à Lamballe, Côtes-du-Nord.

MM. La Vieuville (Gaston de), à la Vieuville, Saint-Cast, Côtes-du-Nord.

La Vieuville (de), Saint-Cast, par Matignon, Côtes-du-Nord.

La Villarmoio (de), à Trans, Ille-et-Vilaine.

La Villegontier (comte Gérard de), sénateur, château de Parigné, près Fougères, Ille-et-Vilaine.

La Villehéleuc (de), château de la Villehéleuc, à Hénanbihen, Côtes-du-Nord.

La Villethéart (comte de), château de la Villethéart, à la Bouillie, par Hénanbihen, Côtes-du-Nord.

Le Bel de Penguilly (comte), château de Penguilly, près Saint-Glen, Côtes-du-Nord.

Le Bian, rue Monge, à Brest.

Le Bihan, Félix, ancien juge de paix, Saint-Brieuc.

Le Bourdellès (l'abbé), vicaire à Bégard, Côtes-du-Nord.

Le Bouteillier (vicomte), à Fougères, Ille-et-Vilaine.

Le Brigant, conservateur du Musée, Pontivy, Morbihan.

Le Cam, maire de Saint-Thégonnec, Finistère.

Le Cerf, député, Mûr, Côtes-du-Nord.

Le Clerc, Arthur, à la Verrerie, près Fougères, Ille-et-Vilaine.

L'Ecluse (de), Amédée, à Audierne, Finistère.

L'Ecluse (de), Edmond, à Audierne, Finistère.

Le Cour Grand'maison, Charles, député, 27, rue Casimir-Perrier, à Nantes.

MM. Lecoqu (l'abbé), directeur au Grand Séminaire,
Saint-Brieuc.

Le Cour Grand'maison (Henri), château de
Coislin, par Campbon, Loire-Inférieure.

Le Cozic (l'abbé), recteur, à Pleudaniel, Côtes-
du-Nord.

Le Floch, Louis, propriétaire, à Minimur,
près Vannes.

Le Forestier de Quillien, près Landerneau.

Le Gac de Lansalut, Boqueho, près Châtelau-
dren, Côtes-du-Nord.

Le Grand, Césaire, professeur au collège de
Saint-Pol-de-Léon, Finistère.

Le Gualès de Mézaubran (comte), château de
Lucinière, par Joué-sur-Erdre, Loire-Infé-
rieure.

Le Gualès de Mézaubran (vicomte), Alain,
Légué-Saint-Brieuc.

Le Gonidec de Traissan (comte), ancien député,
château de la Baratière, Vitré, Ille-et-Vilaine.

Le Gonidec de Traissan (vicomte), Charles,
député, 3, quai Châteaubriand, Rennes.

Le Gorrec, conseiller général, Pontrieux,
Côtes-du-Nord.

Legué, Victor, cons. gén., St-Hervé, C.-du-N.

Le Guillou de Pénanros, Gust., à Concarneau,
Finistère.

Le Guillou de Pénanros, Hip., à Concarneau,
Finistère.

Le Joliff, conseiller général, château de Ner-
mont, à Saint-Coulomb, Ille-et-Vilaine.

Le Lasseur, Albéric, château de Bénouville,
près Caen, Calvados.

- MM. Leloup de Varennes, propriétaire, à Brest.
Le Mée (l'abbé), recteur de Mérillac, Côtes-du-Nord.
Le Meignen, 7, rue Bonne Louise, Nantes.
Le Moign, conseiller général, Goarec, Côtes-du-Nord.
Le Pommelec (baron Ed.), à Binic, Côtes-du-Nord.
Le Provost (l'abbé), Vicaire général, à Saint-Brieuc.
Le Provost de Launay, député, château de Chef-du-Bois, Pommerit-Jaudy, Côtes-du-Nord.
Leroux, Prosper, propriétaire à Nozay, Loire-Inférieure.
Leroux, Prosper, fils, à Nozay, Loire-Inférieure.
Le Roux, Alcide, avocat, rue de Suffren, 1, Nantes.
Le Sage, ancien maire, à Dinan, Côtes-du-Nord.
Lescoët (marquis de), château de Lesquiffiou, Pleyber-Christ, Finistère.
Lesguern (comte de), Charles, château de Pen-cran, près Landerneau, Finistère.
Lestang du Rusquec (comte de), conseiller général, château de Kerezelec, près Landerneau, Finistère.
Lestang du Rusquec (de), Henri, château de Kerouseré, à Sibiril, Saint-Pol-de-Léon, Finistère.
Letanneur, château de Bonaban, Saint-Méloir-des-Ondes, Ille-et-Vilaine.

MM. Le Tellier, Eugène, propriétaire, conseiller d'arrondissement, maire de Plouasne, Côtes-du-Nord.

Le Treut (Olivier), à Trévé, près Loudéac, Côtes-du-Nord.

Lévêque, Rogatien, 3, rue Copernic, Nantes.

Liégeard (général baron de), château de la Vallée, près Lamballe, Côtes-du-Nord.

Limon (l'abbé), doyen du Chapitre, Saint-Brieuc.

Limon, conseiller général, à Saint-Brandan, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (comte de), Victor, château du Colombier, Hénou, près Moncontour, C.-du-N.

Lorgeril (vicomte Alain de), château de la Ville-Chapron, en Hénou, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (vicomte Olivier de), château du Colombier, Hénou, Côtes-du-Nord.

Lorgeril (vicomte François de), château du Colombier, Côtes-du-Nord.

Lorois, Emile, député, château de Broel, Arzal, Morbihan.

Magouët de la Magouërie, juge, à Châteaubriant, Loire-Inférieure.

Maître (Léon), archiviste de la Loire-Inférieure, Nantes.

Maillard, maire et conseiller général, Le Croisic, Loire-Inférieure.

Maquillé (comte de), château de La Touche, à Nozay, Loire-Inférieure.

Martin, docteur-médecin, Canlles, Côtes-du-Nord.

Martin, notaire à Quintin, Côtes-du-Nord.

- MM.** Mauduit (Henri de), Quimperlé, Finistère.
Mazurié, J.-B., à Quintin, Côtes-du-Nord.
Ménard (Anthime P. L.), avocat, rue Gresset, 1, à Nantes.
Mérot des Granges, maire à la Galotière, en Lusanger, Loire-Inférieure.
Messelière (Paul Frotlier de La), château de Prémoré, en Plesder, Ille-et-Vilaine.
Mettrie (vicomte Roger de La), château de La Mettrie, Saint-Méloir-des-Ondes, Ille-et-Vilaine.
Micault, Plouvara, Côtes-du-Nord.
Montaigu (comte de), conseiller général, château de la Bretesche, par Missillac, Loire-Inférieure.
Montgermont (de), Léonard, château des Gravelles, Saint-Méen, Ille-et-Vilaine.
Montjarret de Kerjégu, (Jules), château de Bienassis, Erquy, Côtes-du-Nord.
Morvonnais (de La), boulevard de la Duchesse Anne, Rennes.
Mottay (du), Henri, château du Mottay, à Evran, Côtes-du-Nord.
Mottin, conseiller général, château de Launayguen, Plémet, Côtes-du-Nord.
Moulin de Paillard (du), château de Kerthomas, à Sarzeau, Morbihan.
- Nantois (vicomte de), F., château de Kerdu-
rand, à Riantec, Morbihan.
Nétumières (marquis des), château de Mont-
bouan, Moulins, Ille-et-Vilaine.
Nétumières (comte des), Ivan, conseiller géné-

ral, château des Rochers, près Vitré, Ille-et-Vilaine.

MM. Nétumières (comte des), Guy, château des Nétumières, près Vitré, Ille-et-Vilaine.

Nétumières (vicomte des), Elie, château de la Montagne, La Guerche, Ille-et-Vilaine.

Nicol (l'abbé), chanoine honoraire, à Vannes.

Noual de la Billiais (de), notaire honoraire, à Tinténiac, Ille-et-Vilaine.

Noue-Billault (de la), château de Créviac, près Nozay, Loire-Inférieure.

Nouël (de), Edmond, château de Kertanouarn, près Paimpol, Côtes-du-Nord.

Nouël (de), Louis, château de Kertanouarn, près Paimpol, Côtes-du-Nord.

Oheix, Robert, à Savenay et à Trévé, près Loudéac, Côtes-du-Nord.

Ollitrault-Dureste, Cesson, près Saint-Brieuc.

Ollivier, Louis, avocat à Guingamp, Côtes-du-Nord.

Ollivier, Auguste, sénateur, à Guingamp, Côtes-du-Nord.

Ollivier, Pierre, propriétaire-cultivateur, à Trévéré, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Orieux, agent-voyer en chef, à Nantes.

Paillet, O., négociant, à Brest.

Palys (comte de), château de Clays-Palys, par Romillé, Ille-et-Vilaine, ou 5, rue Saint-Yves, Rennes.

Parcevaux (de), à Coatmanach, par Saint-Renan, Finistère.

- MM.** Perrien (comte de), ancien député, château de Lannouan, près Landévant, Morbihan.
Perrien (vicomte de), Gustave, château de Locunolay, près Hennebont, Morbihan.
Perrien (de), Raoul, château de Loculonay, près Hennebont, Morbihan.
Perron, expert, à Varades, Loire-Inférieure.
Peuchant, à Kergicquel, près Pontivy, Morbihan.
Picot de Plédran (M^{me}), à Châteaubriant, Loire-Inférieure.
Pitre de Lisle, château de la Ferronnière, Haie-Fouacière, Loire-Inférieure.
Pioger (de), Frédéric, ancien député, château du Boro, à Saint-Vincent, Morbihan.
Pioger (de), Alphonse, château de la Tourneraye, par Guichen, Ille-et-Vilaine.
Pioger (Victor de), Redon, Ille-et-Vilaine.
Plessis de Grénédan (Marquis du), conseiller général, château de la Riaye, à Ménéac, Morbihan.
Plessis-Gouret (E. du), à Vernier, par Genève, Suisse.
Pocquet, rédacteur au *Journal de Rennes*.
Polignac (comte de), château de Kerbastic, à Gestel, Morbihan.
Polignac (comte Maxence de), château de Kerscamp, Hennebont, Morbihan.
Pommereul (baron de), château de Marigny, près Fougères, Ille-et-Vilaine.
Porée du Breil, à Saint-Servan, Ille-et-Vilaine.
Poulpiquet (de), Césaire, château de Trefféry, à Quéménéven, Finistère.

MM. Prémion (Morin de), à Herbignac, Loire-Inférieure.

Provôté (de la) père, à Châteaubriant, Loire-Inférieure.

Quélen (comte de), château de la Ville-Chevalier, près Châtelaudren, Côtes-du-Nord.

Quélen (vicomte de), maire de Locarn, près Maël-Carhaix, Côtes-du-Nord.

Quénétain (comte de), château de la Molière, par Guichen, Ille-et-Vilaine.

Querhoënt (marquis de) château de La Pyrie, Le Hinglé, Côtes-du-Nord.

Radiguet, Isidore, Landerneau, Finistère.

Ragot, à Vitré, Ille-et-Vilaine.

Raismes (de), sénateur, château du Sac'hz, près Arzano, Finistère.

Raison du Cleuziou, Ch., à Lannion, Côtes-du-Nord.

Rault (l'abbé), Supérieur de l'Institution Saint-Joseph, Quintin, Côtes-du-Nord.

Réals (de), château de Troërin, Plouvorn, Finistère.

Rengervé (de), Louis, château du Chalet, près Rennes, Ille-et-Vilaine.

Rengervé (de), château de la Motte, Bain, Ille-et-Vilaine.

Reposoir (comte Poullain du), château de la Cour dorée, Saint-Hélen, Côtes-du-Nord.

Robert (Paul), banquier, Dinan, Côtes-du-Nord.

MM. Robert, château de Kerraoul, La Roche-Maurice, par Landerneau, Finistère.

Robert, Charles, prêtre de l'Oratoire, place Saint-Pierre, Rennes.

Robien (Marquis de), château de Robien, près Quintin, Côtes-du-Nord.

Robien (comte de), château de Robien, près Quintin, Côtes-du-Nord.

Robiou, Félix, professeur à la Faculté, Rennes.

Roquefeuil (comte Raymond de), Tréguier, Côtes-du-Nord.

Roquefeuil (vicomte de), Aymar, château de Kergré, à Plougrescant, près Tréguier, Côtes-du-Nord.

Roquefeuil (de), à Keralio, par Tréguier, Côtes-du-Nord..

Roscoat (vicomte du), conseiller général, château du Bois de la Roche, Bourbriac, Côtes-du-Nord.

Rougé (comte Pierre de), château des Salles, Guingamp, Côtes-du-Nord.

Rousse, Joseph, rue Lafayette, 11, à Nantes.

Rupin (Dr), Vitré, Ille-et-Vilaine.

Saint-George (vicomte de), Henri, château du Rongoet, près Landevant, Morbihan.

Saint-George (vicomte de), Roger, conseiller général, château du Reste, à Grandchamp, Morbihan.

Saint-George (vicomte de), château de Kérenével, près Rosporden, Finistère.

Saint-George (comte de), René, château de Keronic, à Pluvigner, Morbihan.

MM. Saint-Jouan (Léon de), château de Coatandon,
par Plouagat, Côtes-du-Nord.

Saint-Jouan (Samuel de), château de Coatan-
doch, par Plouagat, Côtes-du-Nord.

Saint-Luc (de), Gaston, député, château de Guil-
guifin, par Plogastel-Saint-Germain, Finis-
tère.

Saint-Pierre (marquis de), château du Bois de
la Salle, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Saint-Pierre (vicomte Alex. de), château du
Bois de la Salle, près Lanvollon, C.-du-N.

Saint-Pierre (Yves de), château du Bois de la
Salle, près Lanvollon, Côtes-du-Nord.

Saisy (comte de), député, château de Kéram-
puil, près Carhaix, Finistère.

Salmon de Laubourgère, ancien président de
tribunal, 4, rue Duguesclin, à Rennes.

Sécillon (de), chemin de Kerfun, à Guérande,
Loire-Inférieure.

Sellier, banquier, à Lorient, Morbihan.

Sévoy, Charles, Lamballe, Côtes-du-Nord.

Sicotière (de la), sénateur, à Alençon, Orne.

Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, à Saint-
Brieuc.

Soubigou, François, sénateur, Plouneventer,
Finistère.

Taillard (de), Charles, à Pludual, par Lan-
vollon, Côtes-du-Nord.

Taillard (de), Henri, à Pludual, par Lanvollon,
Côtes-du-Nord.

Texier, fabricant d'instruments aratoires, à
Vitré, Ille-et-Vilaine.

MM. Thielmans, organiste, à Guingamp, C.-du-N.
Tillion (Général), château du Bois Ruault, par
Malestroit, Morbihan.

Tortelier, à Vitré, Ille-et-Vilaine.

Trévédry, ancien président du tribunal civil
de Quimper, 7, rue de Cheverus, à Laval.

Troguindy (comte de), conseiller général, à
Lannion, Côtes-du-Nord.

Trolong du Romain, Henri, Saint-Pol-de-Léon,
Finistère.

Trolong du Romain, Amédée, château du
Longeau, à Saint-Gelven, près Goarec, Côtes-
du-Nord.

Vacheront, propriétaire, à la Forêt, près Lan-
derneau, Finistère.

Vatar, imprimeur, à Rennes.

Vaujuas-Langan (comte de), château de Builly,
près Montsurs, Mayenne.

Veillet, Victor, à Moncontour, Côtes-du-Nord.

Veillet, J.-B., à Saint-Brieuc.

Verger (du), château de la Guérande, Hénan-
bihen, Côtes-du-Nord.

Vernon (de), à Saint-Julien, près Château-
briant, Loire-Inférieure.

Villeféron de Riverieulx (de), Légué-St-Brieuc.

Villeféron du Chastel, armateur, au Légué,
Saint-Brieuc.

Villeféron du Chastel (Tanneguy de), château
de Kercarantel, en Gausson, par Plougue-
nast, Côtes-du-Nord.

Villèle (de), Gaston, château de Miniac, à Mi-
niac-Morvan, Ille-et-Vilaine.

- MM. Villeneuve, Raymond, à Tréguier.
Villiers du Terrage (vicomte de), château de
Kerminihy, par Rosporden, Finistère.
Vittu de Kerraoul, Henri, château de la Ron-
cière, à Matignon, Côtes-du-Nord.
Vittu de Kerraoul, Louis, aux Villedoré, à
Saint-Brieuc.
Walsh de Serrent, château de Quéhillac, près
Savenay, Loire-Inférieure.
Wolbock (baron de), château de Kercado-Ker-
dowras, près Carnac, Morbihan.
Vieuville (comte Charles de La), château de
Tourdelin, par Bécherel, Ille-et-Vilaine.
-

MEMBRE CORRESPONDANT

M. Cellier, ingénieur, 16, boulevard Delorme,
Nantes.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉLIMINAIRES

	Pages.
Messe du Saint-Esprit	v
Séance d'ouverture du Congrès	ix
Discours de M. Audren de Kerdrel	x
Discours de M. le vicomte de Lorgeril	xxii
Discours de M. de la Borderie	xxxI
Elections des Membres du Bureau du Congrès	xxxviii
Discours de M. le marquis de l'Angle-Beumanoir....	xl
Compte de gestion	xlII

PROCÈS-VERBAUX. — MÉMOIRES

Séance du mardi 2 septembre 1890	5
Concours Hippique	6
Séance du mercredi 3 septembre 1890	11
Causerie sur les abeilles, par M. l'abbé Rémy Le Mée.	11
Maladies et parasites du pommier, par M. Cellier	45
Séance du jeudi 4 septembre 1890	54
Elections du Bureau de la Direction général de l'Association Bretonne	56
Vendredi 5 septembre 1890	57

	Pages.
Séance du vendredi 5 septembre 1890.....	58
Une association agricole entre un propriétaire et ses ouvriers, par M. F. de Kergrist.....	58
Séance solennelle de clôture de l'Association Bretonne	86
Discours de M. le marquis de l'Angle-Beaumanoir....	86
Discours de M. Huon de Penanster	92
Discours de M. Deroyer.....	97
Liste générale des Membres de l'Association Bretonne :	
Membres fondateurs	99
Membres ordinaires.....	101



BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

BULLETIN
ARCHÉOLOGIQUE
DE L'ASSOCIATION BRETONNE

PUBLIÉ

PAR LA CLASSE D'ARCHÉOLOGIE

TROISIÈME SÉRIE

TOME NEUVIÈME

Trente-Deuxième Congrès, tenu à Dinan
DU 1^{er} AU 6 SEPTEMBRE 1890



SAINT-BRIEUC
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE RENÉ PRUD'HOMME

PLACE DE LA PRÉFECTURE.

1891

PROCÈS-VERBAUX

DES

SÉANCES

OUVERTURE DU TRENTE-DEUXIÈME CONGRÈS

DE

L'ASSOCIATION BRETONNE

DISCOURS *prononcé par M. ARTHUR DE LA BORDERIE,*
Membre de l'Institut, à la séance solennelle d'ouverture du
Congrès de Dinan, le 1^{er} septembre 1890.

MESDAMES, MESSIEURS,

Le privilège de porter la parole dans cette solennelle séance ; l'honneur d'adresser — au nom de la Classe d'Archéologie de l'Association Bretonne — le salut d'arrivée à la cité qui nous offre une hospitalité si aimable et si cordiale, cet honneur, je le dois uniquement à une circonstance regrettable pour tous, l'absence momentanée du directeur de la Classe d'Archéologie, M. de la Villemarqué, l'éminent éditeur de cet admirable recueil de chants bretons, le *Barzaz-Breiz*, dont on peut bien discuter l'origine et la composition, mais dont on ne peut contester les beautés, si hautes et si naïves à la fois, si vives, si pénétrantes et si fortes, qui font de cette œuvre un des plus précieux fleurons de la couronne poétique de la Bretagne.

Et pourtant ici ce serait bien un La Villemarqué, c'est-à-dire un érudit doublé d'un poète, ce serait là ce qu'il faudrait pour décrire, pour louer dignement le beau pays qui nous entoure, la

charmante ville qui nous ouvre ses portes et nous accueille — à bras ouverts — dans ses murs.

Voyez autour de nous les monuments, du château de Dinan au château de Léhon, du portail de Saint-Sauveur au chevet de l'église Saint-Malo : nous sommes en pleine histoire de Bretagne. Des monuments, jetez vos regards un peu plus loin, sur les paysages qui les encadrent : nous sommes en pleine poésie.

Ailleurs, dans la plupart des autres villes, ces mots de *portes*, de *murs* que je prononçais tout à l'heure et que la presse répète volontiers à tout propos, ne sont que des métaphores surannées, des termes d'une rhétorique banale qui ne répondent à aucune réalité. Ainsi je lisais dernièrement dans un journal : « La ville de Nantes a le bonheur de posséder depuis deux jours *dans ses murs* le célèbre chanteur Trois-Etoiles. » Et dans une autre feuille : « Le président de la République a été reçu *aux portes* de Marseille par une députation de jeunes filles habillées aux couleurs nationales. » Nantes n'a plus, à l'heure qu'il est, ni portes ni murs, et Marseille ni murs ni portes ; ces expressions ne sont (comme disent les journalistes) qu'un cliché.

Ici, Messieurs, à Dinan, ces mots expriment au contraire une chose tangible, visible, parfaitement réelle.

Quoiqu'une de vos portes manque à l'appel, il vous en reste quatre, dont trois sont au nombre des types les plus curieux de l'architecture militaire du Moyen-Age. Des murailles, il vous en reste aussi, et solides encore, fondées sur un roc indestructible, qui ont souvent bravé, repoussé l'assaut des ennemis de la Bretagne. Et si du haut de ces murs nous ne voyons plus (grâce à Dieu !) les tentes menaçantes du camp anglais de Lancaster, de là nous pouvons toujours contempler la Rance promenant sinueusement ses eaux dans cette vallée admirable, dont le fond est un tapis de velours vert, dont les pentes chargées d'arbres splendides ont dû servir de modèle aux vieilles et éclatantes tapisseries dites *verdures de Flandre*, si recherchées aujourd'hui, où, sur des masses de feuillée opulente, émergent çà et là des cavaliers, des attelages champêtres, de rustiques chaumières et de fiers châteaux, des clochers pointus et des villages pittoresques.

Mais ce qu'on ne voit point dans les tapisseries et ce qu'on voit du haut de vos murs, c'est la gigantesque colonnade de votre viaduc, coupant si hardiment la vallée et dont les immenses arcades

encadient les toits du faubourg de Rance, alignés comme un troupeau le long du quai, où les bateaux à vapeurs versent chaque jour des flots d'étrangers, de visiteurs, d'admirateurs de votre ville et de votre pays.

Ce qu'on voit encore moins dans les tapisseries flamandes, et ce qu'au moins l'on soupçonne du haut de vos murs, quand de la promenade Saint-Sauveur on regarde vers le Nord, c'est cet autre prodige qui, un instant (mais à tort selon moi) faillit rejeter dans l'ombre votre élégant viaduc : c'est ce monstre de fer (*monstrum horrendum, informe, ingens*) qui — au grand ébahissement d'une multitude clouée là, bouche béante, nez en l'air, par la stupeur — voyagea sans support dans les airs, deux jours durant, pour unir l'une à l'autre les rives opposées de la Rance, là où la Rance est déjà un bras de mer : c'est le colossal pont de Lessart.

Rare et précieux privilège ! Pour honorer, embellir, glorifier cet heureux coin de terre ; pour y attirer, charmer et retenir les visiteurs, l'homme et la nature, le présent et le passé, l'art ancien et l'industrie moderne ont uni leurs efforts et leurs merveilles.

Car, Messieurs, malgré la haute et glorieuse importance des conquêtes industrielles de l'âge contemporain, l'art, sous ses diverses formes et à toute époque, l'art ancien aussi bien que l'art moderne, garde dans toutes ses manifestations un caractère de beauté, de grandeur, d'élévation qui ne saurait être égalé.

L'art moderne, Messieurs, je n'ai pas qualité pour en parler : il a ici même, et en ce moment, vous le savez, des représentants attirés, des maîtres, des champions d'une valeur indiscutable. Il a planté sa bannière au cœur de cette cité, sur la place même où jadis les chevaliers du Moyen-Age, pour les fêtes de leurs tournois, faisaient flotter leurs pennons. Mais si l'art moderne a exposé là, pour quelques semaines, ses œuvres de choix, l'art des âges anciens a dans votre ville, on peut le dire, une permanente exposition ; il a semé ses œuvres aux formes variées dans vos rues, dans vos places, un peu partout. Les décrire, les énumérer seulement serait trop long. Je me bornerai à en citer deux qui, à la vérité, dominent tout le reste :

D'abord l'admirable façade romane de Saint-Sauveur, si heureusement restaurée ; ce triple portail, d'un caractère grandiose et élégant à la fois, portant sur ses faisceaux de colonnettes une véritable broderie de pierre, archivoltas, vousoirs et chapiteaux tout

couverts de sculptures symboliques, où l'art byzantin, sans perdre son caractère solennel, a assoupli sa rigidité jusqu'aux fantaisies les plus diverses ; bref, le chef-d'œuvre du style roman fleuri en Bretagne.

Puis, de l'autre côté de la ville, le donjon du duc Jean IV (car je me refuse à répéter ici l'erreur absurde, sans excuse et sans prétexte, qui depuis une vingtaine d'années en a fait, on ne sait pourquoi, le « château de la duchesse Anne ») : deux tours hautes de cent dix pieds, liées entre elles et distinctes cependant, unies par un savant artifice de construction ; gigantesque *bilobite* (passez-moi ce mot) aux lignes verticales droites et sévères, mais dans le sens horizontal enveloppé de courbes onduleuses ingénieusement variées qui caressent l'œil : mélange de force et de grâce, de sveltesse et de vigueur. Au front, une couronne de machicoulis à arcades trilobées, portées sur des consoles qui s'effilent et se profilent, descendant contre la muraille en minces pilastres fort allongés, d'une élégance très originale.

De la plate-forme supérieure se découvre tout un panorama où, parmi les sites les plus variés, émergent les lieux célèbres, les grands souvenirs historiques : au nord, Corseul et sa ville gallo-romaine ; plus loin, Saint-Cast et la défaite des Anglais ; au sud, Evran, Beaumanoir et le combat des Trente ; Bécherel sur sa montagne, batailleuse petite ville par laquelle passa au xiv^e siècle toute la guerre de Blois et de Monfort, et à qui une main impie (et municipale) ravit naguère le dernier témoin de ses gloires, le dernier fleuron de sa couronne murale ; plus loin encore, Montmuran, où du Guesclin fut armé chevalier...

Mais, Messieurs, ici, pour rencontrer devant soi les grands noms, les grands souvenirs de l'histoire, nul besoin de se hisser jusqu'à la plate-forme du château : il suffit de se promener par les rues.

Vous passez près de la tour de l'Horloge, l'heure sonne : la cloche que vous entendez est un don de la bonne duchesse Anne de Bretagne aux Dinannais, l'an 1507, en reconnaissance du bel accueil qu'elle avait reçu d'eux l'année précédente, de « la joyeuse bergerie » faite à sa louange, de la grande chère, des bons vins, et surtout des témoignages de vive et respectueuse affection qu'ils lui avaient prodigués sous toutes les formes.

Vous vous rendez à l'exposition de peinture : ce campement

artistique est présidé par un personnage de pierre au sourcil énergique, qui jamais, assurément, n'a tenu de pinceau et n'en est pas moins l'auteur de grands et mémorables tableaux d'histoire : Bertrand du Guesclin. Ce lieu même où trône sa statue, c'est le théâtre d'un de ces combats homériques qui ont fait de Bertrand l'Achille du Moyen-Age et qui obligèrent ses contemporains à le mettre, aussitôt après sa mort, dans la galerie des neuf *preux*, c'est-à-dire des neuf héros par excellence, dont le nombre fut ainsi porté à dix et y est resté fixé depuis lors.

Vous allez à la Fontaine des Eaux : vous passez sous une vieille porte de l'enceinte murale, la porte Saint-Malo. Regardez-la avec respect, cette porte. C'est par là qu'en février 1598 les Dinannais, grâce à leur courage et leur finesse (car ils y mirent l'un et l'autre) chassèrent non pas seulement de leur ville, mais de toute la Bretagne, les brandons impies de la guerre civile, et firent du même coup rentrer dans leurs murs, dans toute la Bretagne, dans toute la France, la paix sociale, la concorde entre tous les citoyens unis désormais dans un même sentiment et marchant vers un même but : la prospérité, la grandeur de la Patrie. Exploit mémorable qui mérita à Dinan, de la part du roi populaire Henri IV, le plus bel éloge qu'une ville puisse recevoir.

Restons sur ces souvenirs, sur ces noms ; il n'en est point de plus grands et de plus chers pour nous : Anne de Bretagne, la dernière, la plus pure incarnation de la nationalité bretonne ; Henri IV, le représentant de la pacification, de l'apaisement des esprits et des cœurs au sortir des discordes civiles, de l'union intime des citoyens en vue du relèvement de la France ; du Guesclin, le grand patriote français et breton, l'implacable ennemi de l'étranger envahisseur, le libérateur du sol français après les premiers désastres de Crécy et de Poitiers, glorieux précurseur de la grande Libératrice, de la merveilleuse et surhumaine héroïne à laquelle la France doit des autels : Jeanne d'Arc !

Quand dans une ville on trouve une pareille trilogie, c'est un devoir, pour quiconque aime et cultive l'histoire de la Patrie, d'étudier avec un soin spécial celle de cette ville.

Voilà pourquoi le Congrès Breton est venu ici avec joie et empressement. Voilà pourquoi nous devons tant de reconnaissance à ceux qui ont bien voulu, avec tant de zèle, préparer la si cordiale réception qui nous est faite, spécialement à M. le Maire et à

M. l'Archiprêtre de Dinan, à Mgr l'Evêque de Saint-Brieuc, qui daigne nous honorer de sa présence. Voilà pourquoi enfin je ne puis me taire sans laisser du fond du cœur sortir ce cri : *Vive la ville de Dinan !*

Après ce discours il est procédé par acclamation à la nomination des bureaux du Congrès. Les noms suivants sont proposés par M. de Kerdrel et ratifiés par les applaudissements de l'Assemblée :

PRÉSIDENTS D'HONNEUR.

S. G. Mgr l'évêque de Saint-Brieuc et Tréguier ;
MM. le préfet des Côtes-du-Nord ;
le maire de Dinan ;
le colonel Massiet, commandant la brigade de cavalerie ;
le marquis de Carné, sénateur ;
Jacquemin, député.

PRÉSIDENT DU CONGRÈS.

M. le marquis de l'Angle-Beaumanoir, sénateur.

VICE-PRÉSIDENTS DU CONGRÈS.

MM. l'abbé Daniel, curé-archiprêtre de Saint-Sauveur ;
le vicomte de la Nouë, député ;
Haugoumard des Portes, conseiller général ;
J.-M. Peigné, adjoint.

SECTION D'AGRICULTURE

PRÉSIDENT.

M. Larère, ancien député.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. le vicomte de la Bintinaye, conseiller général ;
Bahezre de Lanlay.

Secrétaires.

MM. le comte d'Aubert ;
Gaston de Villèle ;
le vicomte Alain de Lorgeril ;
de la Chapelle, de la Société des Agriculteurs de France.

SECTION D'ARCHÉOLOGIE

PRÉSIDENT D'HONNEUR.

M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut.

PRÉSIDENT.

M. de Kerdrel, sénateur.

VICE-PRÉSIDENTS.

MM. Even ;
le chanoine Guillotin de Courson ;
J. Bazouge ;
le comte de Palys.

SECRÉTAIRES.

MM. de Calan ;
Henry de Trémaudan ;
Francis Bazouge.

M. de Kerdrel exprime les regrets des membres du Congrès de ne point voir les officiers de la 10^e brigade de cavalerie assister aux séances. Ils sont obligés de partir pour les grandes manœuvres : les uniformes eussent bien fait dans la salle, au milieu des habits civils, dit M. de Kerdrel. Ce mélange eût été de nature à plaire non seulement aux yeux, mais surtout au cœur, car l'uniforme est la représentation la plus vraie de la patrie française. (Applaudissements).



PREMIÈRE SÉANCE

Lundi 1^{er} Septembre 1890, à 3 heures et demie après midi.

Président : M. DE KERDREL.

Secrétaire : M. DE CALAN.

Immédiatement après la séance générale de l'Association Bretonne pour l'inauguration du Congrès, les membres de la Classe d'Archéologie se réunissent pour arrêter l'ordre de leurs travaux.

M. de Kerdrel donne lecture du programme du Congrès ainsi conçu :

PROGRAMME DES QUESTIONS PROPOSÉES

Pour le Congrès de Dinan.

I. — ARCHÉOLOGIE

1. — Monuments et antiquités de l'époque préhistorique dans le département des Côtes-du-Nord, en particulier dans l'arrondissement de Dinan.

2. — Époque gallo-romaine dans la péninsule armoricaine. — Corseul et les Curiosolites ; état général indicatif des ruines et des objets antiques de toute sorte, découverts à Corseul et au Haut-Bécherel.

3. — Existe-t-il en Bretagne des monuments, des ruines, des objets antiques (1), que l'on puisse rapporter à l'époque

(1) De quelque genre qu'ils soient : églises et monastères, tombeaux, croix, lec'hs, inscriptions, fortifications en pierre et en terre, armes, bijoux, objets mobiliers, etc.

comprise entre la fin du v^e siècle et celle du x^e siècle ? S'il y en a, les signaler, les décrire. Donner la liste de ceux qui ont été indiqués comme tels jusqu'à présent.

4. — Monuments anciens du département des Côtes-du-Nord, en particulier de la ville de Dinan. S'attacher surtout à ceux qui n'ont pas encore été l'objet d'études suffisantes.

II. — HISTOIRE

Histoire de Dinan.

5. — Origines de Dinan ; rôle de cette ville dans les principaux événements et les principales époques de l'histoire de Bretagne.

6. — Géographie féodale. — La vicomté de Dinan ; les fiefs et seigneuries de la vallée de la Rance.

7. — Institutions municipales et paroissiales, corporations et confréries à Dinan avant 1789. — Documents inédits sur l'histoire de cette ville.

8. — Lehon, son importance au moyen-âge, son château, son monastère, son église.

9. — Biographie dinannaise : hommes remarquables et illustrations de la ville et du pays de Dinan.

Histoire de saint Yves (1).

10. — Examen des points contestés de l'histoire de saint Yves. — Paroisses et autres lieux de Bretagne visités ou habités par saint Yves.

11. — Culte de saint Yves. — 1^o Histoires des reliques de saint Yves ; 2^o statistique des confréries, paroisses, chapelles, frairies, placées sous le patronage de saint Yves, en Bretagne et au dehors ; 3^o monuments liturgiques en l'honneur de ce saint.

(1) L'inauguration solennelle du nouveau tombeau de saint Yves devant avoir lieu les 7, 8, 9 septembre 1890, immédiatement après le Congrès Breton, la Classe d'Archéologie a voulu s'associer à cette grande fête, en appelant d'une façon toute spéciale sur l'histoire de saint Yves l'attention et les études des membres du Congrès.

12. — Iconographie et bibliographie de saint Yves. — Etude et description des représentations de saint Yves, des monuments qui se rattachent à sa vie ou à son culte, des publications anciennes ou modernes dont il a été l'objet.

13. — Poésies en l'honneur de saint Yves, anciennes ou modernes, en breton, en français ou en latin, publiées ou inédites.

14. — Traditions populaires d'un caractère ancien concernant saint Yves. (Ecarter les légendes fantaisistes inventées par les lettrés).

III. — PHILOGIE, HISTOIRE LITTÉRAIRE

15. — Contes, chansons, croyances, traditions et usages populaires de la Haute-Bretagne, particulièrement du pays de Dinan.

16. — Même question pour la Basse-Bretagne.

17. — Patois gallo des Côtes-du-Nord ; en indiquer les caractères, en présenter un vocabulaire.

18. — Etudes sur les écrivains bretons, spécialement sur ceux du pays de Dinan.

19. — L'art épistolaire en Bretagne au moyen-âge.

Après la lecture du programme, M. de Kerdrel inscrit les noms des personnes qui se proposent de faire des communications ; un projet général d'ordre du jour, d'ailleurs susceptible de modifications, est dressé en conséquence.

L'excursion est fixée au mercredi 3 septembre. Elle aura pour but les ruines romaines de Corseul.

Comme de coutume, il y aura chaque jour deux séances ; une le matin pour les études et les discussions plus abstraites ; une le soir pour les lectures les moins arides.

La séance est levée à 5 heures.



DEUXIÈME SÉANCE

Lundi 1^{er} septembre 1890, 8 heures du soir.

Président M^r FALLIÈRES, évêque de Saint-Brieuc.

Secrétaire M. DE CALAN.

M. de Kerdrel, directeur général de l'Association Bretonne, prie Monseigneur l'évêque de Saint-Brieuc, Président d'honneur, de vouloir bien présider la séance.

La séance se tient dans la grande salle de la mairie, envahie de bonne heure par un nombreux auditoire, avide d'assister à une réunion où deux membres de l'Institut doivent se faire entendre.

M. l'abbé Duchesne a la parole sur la question n° 5 du programme : *Origines de Dinan, rôle de cette ville dans les principaux événements, et les principales époques de l'histoire de Bretagne*. L'éminent historien esquisse dans un exposé rapide les linéaments principaux de l'histoire du pays de Dinan avant la fondation de cette ville. Il montre que ce pays a fait d'abord partie du territoire celtique des Curiosolites, transformé plus tard en cité romaine avec un chef-lieu à Corseul. L'établissement romain de Corseul disparaît vers le déclin du III^e siècle, probablement à la suite des ravages exercés alors sur toutes les côtes occidentales de l'Empire par les pirates francs et saxons. Plus tard, le centre administratif, militaire et religieux du pays apparaît fixé à Aleth, à l'embouchure de la Rance. C'est là que commence l'histoire chrétienne, avec Saint-Malo et la fondation du siège épiscopal auquel son nom est resté attaché. Le diocèse d'Aleth existait dès le temps de Charlemagne, peut-être antérieurement ; il avait pour centre l'église d'Aleth, où Saint-Malo avait rempli autrefois les fonctions épiscopales, et pour

circonscription probablement la Domnonée bretonne, s'étendant entre les limites des diocèses de Rennes et de Léon, subdivisée plus tard par le roi breton Nominoë, en quatre diocèses : Aleth, Dol, Saint-Brieuc et Tréguier.

Quant à l'histoire de saint Malo lui-même, elle ne nous est parvenue que dans des légendes rédigées au ix^e siècle, deux cents ans après sa mort, et remplies de fables. On peut cependant en tirer quelques données certaines, notamment la date de la mort du saint arrivée vers 640. On n'est pas d'ailleurs privé de tout moyen de se représenter ce que fut l'apôtre de notre pays. Les saints bretons sont tous du même type ; deux d'entre eux, saint Gildas et saint Patrice, nous ont laissé des écrits, sur lesquels nous pouvons juger de l'austérité de leur vie et de la grandeur de leur rôle social.

D'unanimes applaudissements saluent cette improvisation, où la netteté et l'élégance de la diction s'unissent à la science la plus profonde.

M. de la Borderie prend ensuite la parole sur la même question (N^o 5) et s'attache à l'histoire même de la ville de Dinan. Il dissipe par le ridicule les légendes inventées sur son origine et qui en attribuent la fondation tantôt à un peuple innommé se nourrissant du fruit des arbres, tantôt à un prétendu saint Dinan, ou qui veulent y retrouver le *Neodunum Diablintum* qui est en réalité Jublains.

Au milieu du ix^e siècle, la vallée de la Rance vers Dinan et Lehon était encore un désert, une forêt. La première apparition de l'habitation humaine et de la civilisation dans ces parages, c'est l'abbaye de Lehon, fondée en 850, par le roi de Bretagne Nominoë, et qui, grâce au pèlerinage provoqué par les reliques de saint Magloire, devint bientôt un centre important, protégé par le château établi dès lors, il y a lieu de le croire, sur la montagne de Lehon.

Dans la seconde moitié du x^e siècle, lorsque se constitua la féodalité bretonne, on voit l'archevêque de Dol Wicohen se former un vaste fief, allant de la rive droite de l'Arguenon à la rive gauche du Coësnon et à la limite Est de la Bretagne. Et au commencement du xi^e siècle, on voit ce grand fief se partager entre quatre frères, héritiers de Wicohen, savoir : Junguéné, archevêque de Dol, — Rivallon, premier seigneur

de Combour, — Aimon le Vicomte, qui eut la seigneurie de Châteauneuf de la Noë, — et enfin, *Joscelin* ou *Goscelin*, possesseur de la région occidentale du fief de Wicohen, région comprenant 50 à 60 paroisses, s'étendant de l'Arguenon à la rive gauche de la Rance, avec extension sur la rive droite d'une douzaine de paroisses groupées autour de Bécherel. C'est cette région qui forma la seigneurie de Dinan, dont le nom apparaît *pour la première fois* avec celui de son seigneur (*Goscelinus de Dinan*), dans une charte de 1040 (D. Morice, *Preuves*, I, 393). Donc, à ce moment, la construction du château de Dinan, qui a été le commencement de cette ville, était encore très récente.

Vingt-cinq ans plus tard (en 1065), ce château, devenu une forteresse importante, fut assiégé et pris non sans peine par Guillaume le Bâtard, duc de Normandie, à la veille de son départ pour la conquête de l'Angleterre. M. de la Borderie retrace avec une pittoresque exactitude, grâce à la fameuse tapisserie de Bayeux, les péripéties de ce siège mémorable.

Passant ensuite aux origines religieuses de Dinan, M. de la Borderie nous retrace la fondation de ses deux paroisses, Saint-Sauveur et Saint-Malo, et nous entretient du curieux procès à la suite duquel furent définitivement fixées leurs limites, au début du XII^e siècle, pour éviter à l'avenir tout conflit de juridiction spirituelle entre elles deux.

L'orateur retrace ensuite brièvement l'histoire de la famille de Dinan, sa division en deux branches dont chacune possédait une partie de la ville : celle de Dinan et celle de Bécherel ; le beau rôle joué par cette dernière dans la lutte contre le roi d'Angleterre à la fin du XII^e siècle, enfin la vente de Dinan au duc de Bretagne à la fin du XIII^e (en 1265), qui ouvrit pour les bourgeois de Dinan, sous une administration plus éclairée que l'administration seigneuriale, une ère de prospérité.

M. de la Borderie arrive de là à la guerre de Blois et de Montfort, et rectifie en passant l'erreur commise par ceux qui veulent voir dans Dinan le *Dignant* ou *Guignant* dont parle Froissart, et qui n'est autre que Guémené-Guingan, aujourd'hui Guémené sur Scorff. Il s'attache surtout à nous rendre, avec leur exacte physionomie, les différentes phases du célèbre

combat singulier livré en 1357 (1), sur la place qui porte aujourd'hui son nom, par Bertrand du Guesclin à Thomas de Cantorbéry.

L'heure s'avance, et il reste encore à M. de la Borderie bien des révélations à faire sur Dinan : il se réserve d'en faire l'objet d'une communication ultérieure.

Cette causerie pleine de verve et d'érudition est vivement applaudie par le nombreux auditoire Dinannais qui remplit la salle et déborde jusque dans les corridors et l'escalier. La séance est levée à 10 heures et demie.

(1) La date habituellement assignée à cet événement est 1359 ; M. Siméon Luce a prouvé, dans son *Histoire de Bertrand du Guesclin*, qu'elle doit être corrigée en 1357.



TROISIÈME SÉANCE

Mardi 2 septembre 1890, 8 heures du matin.

Président M. AUDREN DE KERDREL.

Secrétaire M. DE TRÉMAUDAN.

M. de Keranflec'h lit un mémoire sur les fouilles qu'il a dirigées à Castel-Cran. (n° 3 du programme : *Existe-t-il en Bretagne des monuments, des ruines, que l'on puisse rapporter à l'époque comprise entre la fin du V^e siècle et celle du X^e*). Ce Castel-Cran, mentionné en 871 dans un jugement de débordement rendu par le roi de Bretagne Salomon, est situé au confluent du ruisseau de Cavern et du Blavet, entre les bois de Goarec et de l'abbaye. Dans le pays on l'appelle le *Bonnet rouge*. La légende en fait un des nombreux châteaux du Barbe-Bleue breton, Commor le Maudit, qui fut le mari et l'assassin de sainte Tréphine.

Les fouilles de M. de Keranflec'h ont mis à nu une construction pentagonale de vingt ares de superficie, entourée d'un rempart en pierres brutes de construction très grossière, sans tours ni saillants d'aucune sorte. On a trouvé un fer de lance, un fer de javelot, un autre débris supposé un mors de bride, et du charbon qui fait croire à une destruction par le feu. Cette forteresse, d'ailleurs, dût être détruite à une époque peu éloignée de la date de 871 ; autrement, les siècles suivants eussent ajouté quelques perfectionnements à cette construction d'une simplicité archaïque. Sans doute les Normands du IX^e et X^e siècle, *diabolici viri*, ont passé là.

L'intéressant travail de M. de Keranflec'h ne figurera pas cette année in extenso dans le volume publié par l'Associa-

tion Bretonne. L'auteur désirant continuer ses fouilles et espérant d'autres découvertes, se réserve d'en donner l'an prochain une relation complète, que tous attendront avec impatience, en souhaitant à l'auteur de nouveaux succès.

M. de Kerdrel fait remarquer que la forme et la structure de ce monument diffèrent essentiellement de celles des constructions gallo-romaines et féodales, et qu'à M. de Keranflec'h revient l'honneur d'avoir découvert dans notre pays un monument de l'époque carolingienne, un spécimen de l'art purement breton.

M. de la Borderie engage M. de Keranflec'h à porter ses investigations sur une autre ruine du même genre, les fortifications de Castel-Finans, en la commune de Saint-Aignan sur le Blavet.

Un religieux franciscain, le Père Arthur, gardien de la maison de Saint-Brieuc, prend la parole sur la question n° 10 du programme : « Points contestés de l'histoire de saint Yves. » Il veut défendre le bréviaire et les traditions de son ordre contre l'opinion de M. de la Borderie qui conteste à saint Yves la qualité de tierçaire de saint François.

Le Père Arthur invoque à l'appui de sa thèse l'affirmation de tous les annalistes de l'ordre franciscain, depuis les plus anciens, et l'opinion d'Albert Le Grand et de Dom Lobineau. De plus, le chapitre général de l'ordre, tenu à Lyon en 1351, c'est-à-dire 48 ans après la mort et 4 ans après la canonisation du saint, ordonna, suivant Wading, de faire dans tout l'ordre la fête de saint Yves comme tierçaire. Enfin le pape approuva l'introduction de l'office de saint Yves dans le bréviaire propre des Franciscains.

Il est vrai que l'enquête de canonisation ne mentionne pas le tierçage de saint Yves, mais l'enquête de canonisation n'est pas une biographie, elle ne retient que les faits qui peuvent servir à établir la sainteté de celui qui en est l'objet.

M. de la Borderie répond que la longue suite de témoignages cités par le Père Arthur ne prouve rien, car tous ces auteurs relativement modernes, qui se sont copiés successivement, ne peuvent avoir dans la question aucune autorité personnelle. C'est par les faits, les textes et les témoignages contemporains seulement que la question peut être résolue.

Or, 1° Si le bréviaire franciscain *révisé* à la fin du xvi^e siècle donne à saint Yves la qualité de tierçaire, il en est tout autrement du bréviaire *ancien*, de l'office *primitif* (dont M. de la Borderie lit les leçons), qui ne dit pas un mot de cette qualité et qui implique, au contraire, que saint Yves n'y avait pas droit, puisqu'il attribue à celui-ci un costume différent de celui des tierçaires.

2° L'enquête de canonisation de saint Yves démontre en effet qu'il n'observait point dans son costume les prescriptions imposées aux tierçaires par leur règle, et qui étaient alors pour eux strictement obligatoires.

3° Dans cette même enquête déposent deux religieux Cordeliers, qui tous deux avaient très bien connu saint Yves, l'un entre autre, son ami intime, gardien du couvent de Guingamp. Si saint Yves avait été tierçaire, il ne pouvait l'ignorer ; et pour l'honneur de son ordre — qui eût acquis par là un nouveau saint, un saint des plus illustres, — il ne pouvait se dispenser de le dire dans l'enquête ; or, il n'en dit rien du tout, et n'y fait pas la moindre allusion.

4° La mention la plus ancienne de la qualité de tierçaire attribuée à saint Yves se trouve dans un sermon de Bernardin de Bustis, religieux franciscain, qui prêchait dans la seconde moitié du xv^e siècle. C'est un peu tard pour autoriser, devant la critique historique, cette tradition.

Le Père Arthur répond qu'au temps de saint Yves, la qualité de tierçaire était si commune qu'on ne devait pas plus songer à en parler qu'on ne signalerait aujourd'hui les revêtus du scapulaire.

M. de la Borderie demande qu'on veuille bien alors lui citer un tierçaire breton authentique du xiii^e siècle ; quoiqu'il ait lu pas mal d'actes et de documents de cette époque, il n'en a jamais trouvé mention, ce qui prouve que dans notre province ils devaient, au contraire, être assez rares (1).

M. de Kerdrel fait remarquer que l'Association Bretonne a l'honneur de compter beaucoup de prêtres parmi ses membres — et bien des fois la soutane a paru avec honneur à la

(1) Le Bulletin publie in extenso les mémoires du P. Arthur et de M. A. de la Borderie.

tribune du Congrès breton. La veille au soir n'avions-nous pas applaudi M. l'abbé Duchesne, membre de l'Institut ? Mais c'est la seconde fois seulement que la bure du moine apparaît sur l'estrade ; une première fois avec Dom Guépin de l'ordre illustre de saint Benoît. — Bénédictin et Franciscain, deux moines de la famille de ceux qui ont fait l'histoire, et qui, comme l'a écrit M. de la Borderie, ont fait la Bretagne.

La joute brillante, et parfois très vive, entre les deux orateurs a été suivie avec le plus grand intérêt, et l'auditoire s'est séparé à dix heures et demie.



QUATRIÈME SÉANCE

Mardi 2 septembre 1890, 8 heures du soir.

Président M. L'ABBÉ DANIEL.

Secrétaire M. F. BAZOUGE.

La séance est ouverte à 8 heures.

La parole est donnée à *M. l'abbé Fouéré-Macé*, Recteur de Léhon, sur la question n° 8 du programme : « *Léhon, son importance au moyen-âge, son château, son monastère et son église.* »

L'auditoire qui sait avec quelle intelligence et quelle ténacité, l'honorable conférencier a entrepris la restauration de son église, écoute avec un intérêt sympathique l'histoire de la vieille abbaye depuis sa fondation sous le règne de Nominoé, jusqu'au libre départ des moines bénédictins, lequel précéda d'une quarantaine d'années la Révolution, conséquemment fort innocente d'une dispersion dont on l'a souvent accusée.

Non content de restaurer l'église et peut-être même aussi le curieux réfectoire de l'abbaye, M. l'abbé Fouéré-Macé compte publier cette histoire complète de Léhon dont le temps très limité ne lui permet aujourd'hui que d'effleurer les points principaux. — Cette espérance d'un bon livre de plus sur les annales (1) de notre pays, est saluée par d'unanimes applaudissements.

M. l'abbé France, archiprêtre de Lannion, succède à M. Fouéré-Macé, et se propose de traiter la question n° 13 : Poésies en l'honneur de saint Yves, anciennes ou modernes, en breton, en français ou en latin, publiées ou inédites.

Il a fouillé le pays de Tréguier pour découvrir sur cet intéressant sujet une foule de documents nouveaux, poésies celti-

(1) Le travail de M. l'abbé Fouéré-Macé, se trouve in extenso dans ce volume.

ques et françaises, cantiques populaires, hymnes des anciens livres d'heures. Cette communication a trouvé naturellement sa place dans les mémoires publiés à la fin du présent volume, et dans le faisceau des importants travaux consacrés à saint Yves ; elle a eu au Congrès un succès mérité.

Pour terminer la séance, *M. de la Borderie* lit un très intéressant mémoire de M. le vicomte du Bois de la Villerabel sur Françoise de Dinan (1), la fiancée de Gilles de Bretagne, qu'un roman du vicomte Walsh, *le Fratricide*, a fait connaître et rendue populaire.

L'éminent auteur de la *Légende merveilleuse de Monseigneur saint Yves* établit d'après des documents découverts aux archives départementales, que Françoise de Dinan n'est point née à Dinan en 1436, comme on l'a dit et répété jusqu'à présent, mais vers 1441, au château de la Roche-Suhart, en la paroisse de Trémuson. Elle avait quatorze ans, ou même neuf ans seulement lorsque Gilles de Bretagne fut assassiné à la Hardouinaye en 1450 ; elle n'était donc pas mariable et n'a pu être que sa fiancée.

Louis XI lui fit épouser le comte de Laval, et, veuve après trente-et-un ans d'union, elle se remaria morganatiquement à un petit gentilhomme français, Jean de Proisy, chambellan du roi.

Une fois de plus, l'histoire a mis en pièces une légende émouvante.

Le travail si consciencieux de M. de la Villerabel est écouté avec un très vif intérêt. Il trouvera place en entier dans les mémoires publiés.

Avant de clore la séance, le président, *M. l'abbé Daniel*, curé-archiprêtre de Saint-Sauveur, remercie, au nom des auditeurs, les conférenciers.

« Je suis certain d'interpréter votre pensée », dit-il, « en déclarant que cette seconde séance répond à votre sympathique attente. M. le recteur de Lehon a bien voulu nous montrer quelques perles de son écrin historique. L'histoire de Lehon, qu'il prépare, et pour laquelle il a réuni des

(1) Question n° 9 du programme : Biographie Dinannaise, illustrations du pays et de la ville de Dinan.

« documents importants, est un véritable monument historique. Il est toutefois un autre monument plus important encore, qu'il est en train d'édifier : c'est la restauration de l'ancienne église abbatiale. Grâce à son initiative, au concours de personnes pieuses, dévouées et très généreuses, nous pourrons bientôt la contempler dans son éblouissante jeunesse. J'adresse à M. le recteur de Lehon les remerciements du pays pour son œuvre patriotique. »

M. l'abbé Daniel félicite également M. le curé-archiprêtre de Lannion « ami zélé de saint Yves de Tréguier », d'avoir recueilli les inspirations poétiques qui perpétuent jusqu'à nos jours le culte du grand saint.

Parlant de saint Yves, dans ses rapports avec le pays de Dinan, M. le curé-archiprêtre de Saint-Sauveur rappelle la fondation à Dinan, par la veuve de Charles de Blois, d'un hôpital placé sous l'invocation de saint Yves ; une précieuse relique de Monseigneur saint Yves a été donnée, ajoute-t-il, à l'église de la paroisse Saint-Sauveur.

« Vous avez entendu », continue M. le président, « le mémoire de M. de la Villerabel, lui aussi un dévot à saint Yves, car il a publié il y a peu de temps *la Légende merveilleuse de Monseigneur saint Yves*, un volume magnifiquement édité. J'ai été heureux de voir M. du Bois de la Villerabel confirmer une hypothèse que j'avais déjà formulée relativement au lieu de naissance de Françoise de Dinan. Notre enfance a été bercée avec le récit des malheurs de Gilles de Bretagne. M. du Bois de la Villerabel a fixé d'une façon précise le rôle de Françoise de Dinan à cette époque.

« Le Congrès de l'Association Bretonne est très heureux de l'affluence des auditeurs à ses conférences. Si Dinan n'a jamais eu encore une pareille bonne fortune, le Congrès n'a jamais obtenu un pareil succès. »

La séance est levée à 10 heures et demie.



CINQUIÈME SÉANCE

Mercredi 3 septembre 1890, 8 heures du matin.

Président M. AUDREN DE KERDREL.

Secrétaire M. DE CALAN.

Cette réunion est entièrement consacrée à l'étude des antiquités préhistoriques. — La parole est donnée à *M. le Cerf*, député des Côtes-du-Nord, sur la question n° 1 du Programme, ainsi conçue : *Monuments et antiquités de l'époque préhistorique dans le département des Côtes-du-Nord.*

M. Le Cerf expose qu'en faisant des fouilles en la commune de Saint-Guen, au village de Kerguistin, pour retrouver les substructions du château construit au XI^e siècle par Gestin de Mûr, et qu'il identifiait avec une construction en ruines appelée Castéru, il découvrit plusieurs chambres souterraines, communiquant entre elles par des couloirs, et aboutissant à une chambre plus haute, celle-ci à ciel ouvert. Rapprochant cette découverte de celle qu'il avait faite à Bernoué en 1888 et qu'il avait soumise au Congrès de Saint-Pol-de-Léon, il en signale les nombreux points de contact et les faibles différences. Dans les deux endroits les chambres voûtées sont vides, la chambre à ciel ouvert, au contraire, a été comblée avec de la terre dans laquelle on rencontre des cendres et des débris de poteries, provenant très probablement d'un foyer extérieur, ce qui ne permet pas d'y voir des sépultures. *M. le Cerf* incline à penser que ces chambres servaient de demeure à une population de troglodytes.

M. le baron Halna du Fretay déclare se ranger à ces conclusions.

M. le comte Geslin de Bourgogne signale une découverte

analogue faite par le vicomte de Bélizal dans la commune de Hénon, et dont le récit a été publié dans les Mémoires de la Société d'Emulation des Côtes-du-Nord, année 1889.

La parole est ensuite donnée sur la même question du Programme à *M. le baron Halna du Fretay* pour la lecture d'un mémoire sur les stone-cists, ou coffres en pierre renfermant des cadavres repliés sur eux-mêmes, et qui d'après certains savants, seraient contemporains des dolmens ou même leur seraient antérieurs. *M. du Fretay* combat cette opinion, en faisant remarquer que si on attribue à ces coffres une si haute antiquité, il est impossible d'expliquer l'état de conservation des cadavres et surtout des étoffes et tissus qu'ils renferment. Lorsque le christianisme a banni l'usage de l'incinération, entre la simple pierre posée à fleur de terre sur le cadavre, et le sarcophage taillé dans le granit, c'est-à-dire aux premiers siècles de notre ère, voilà où doivent se placer les stone-cists.

M. Félix Robiou, professeur honoraire à la Faculté des Lettres de Rennes, commence ensuite la lecture d'un mémoire sur les antiquités préhistoriques en général et celles de la péninsule armoricaine en particulier (1). Il s'attache d'abord à combattre les préjugés, trop longtemps accrédités dans la science, et d'après lesquels on affirmait, comme évidente et universelle, la lente succession des âges de la pierre taillée, de la pierre polie, du bronze et du fer, et même dans la pierre éclatée la lente succession de quatre types divers. Il fait observer que la séparation chronologique de ces types et surtout la longue durée des premiers reposent sur des faits très peu nombreux, contredits par d'autres faits, et par conséquent n'ayant tout au plus que la valeur d'hypothèses gratuites, s'ils ne se réclament pas de l'hypothèse encore plus anti-philosophique qu'anti-historique d'un passage instinctif et fatal d'une vie presque bestiale à la vie civilisée.

L'auteur du mémoire prend soin de rappeler cependant qu'à leur arrivée en Europe, les premières populations de la Germanie et de la Gaule ont dû subir des conditions d'existence très difficiles, et par suite descendre à une condition sociale assez infime, dont plus tard l'arrivée d'autres tribus les ont

(1) Question n° 1 du Programme.

aidées à sortir. On peut donc admettre chez nous un âge sinon de la pierre seule, du moins de la pierre et du bois. Mais M. Robiou invoque le bon sens pour repousser l'affirmation tant de fois répétée que des types divers et diversement perfectionnés d'instruments de pierre n'aient pas pu exister simultanément pour divers usages et comme œuvres d'artisans diversement habiles. Il fait remarquer en même temps que le minerai de fer, affleurant quelquefois le sol dans notre patrie, il a pu y avoir chez nous un premier âge de fer dont l'oxydation aurait fait disparaître les produits enfouis dans le sol, et que les navigateurs phéniciens revenant des îles Sorlingues ont pu aussi établir des dépôts d'étain sur nos côtes. Quant au cuivre et par conséquent au bronze, comme il n'existe pas chez nous, ils n'ont pu y parvenir que tard par le fait de communications commerciales perfectionnées.

L'auteur passe rapidement sur les sépultures armoricaines antérieures aux dolmens, sur lesquelles nous avons à peine des conjectures. Mais il aborde largement la question récemment soulevée par M. le baron Halna du Fretay sur l'universalité de l'incinération, hors la Judée, dans tous les temps antérieurs au christianisme.

M. Robiou démontre que l'incinération des corps humains était inconnue à l'Égypte et à l'Asie antérieure, que les deux rites, incinération et inhumation, ont existé dans l'ancienne Grèce et dans l'ancienne Italie, qu'ils ont existé successivement, mais dans un ordre varié, dans toutes les contrées de la Germanie, et simultanément dans l'immense et riche nécropole de Hallstadt : enfin que dans la Gaule même, les sépultures à inhumation sont, aux temps préhistoriques, les plus répandues de beaucoup.

L'heure étant très avancée, la suite du mémoire de M. Robiou est remise à demain.

Ces trois intéressants travaux prendront place dans le volume des comptes-rendus du Congrès de 1890.

La séance est levée à onze heures.



RAPPORT

SUR L'EXCURSION DU MERCREDI 3 SEPTEMBRE 1890

A CORSEUL

On sait que l'Association bretonne a l'habitude de faire une excursion archéologique aux environs de la ville où elle tient ses assises. Entre les diverses curiosités à visiter, elle n'avait ici que l'embarras du choix. C'est à Corseul qu'elle a, justement d'ailleurs, donné la préférence.

La caravane, dirigée par M. de Kerdrel lui-même, qui est infatigable, et composée de 45 à 50 personnes, part de l'hôtel d'Angleterre à midi et demi. Elle trouve dans M. l'abbé Rozé un cicerone qui joint à la plus aimable obligeance le double mérite de très bien connaître les lieux et d'avoir longuement étudié sur place les ruines ou débris dont il va faire les honneurs au Congrès.

Elle visite successivement :

- 1° A Saint-Uriac, une fontaine ou piscine d'origine romaine ;
- 2° Dans la grange de la métairie du *Haut-Bécherel* un mur de la même époque, en maçonnerie de petit appareil et remarquablement conservé ;
- 3° Les ruines, ou, pour parler plus exactement, ce qui reste à découvert du *Fanum Martis*, dont les substructions furent mises à jour, il y a vingt ans, par M. le président Fornier, avec la permission du propriétaire, M. Joseph Le Sage, et le généreux concours de Monseigneur David ;
- 4° L'église paroissiale, où se trouvent la pierre tumulaire romaine dont on conserve le moulage au musée de Dinan, et une très curieuse cuve baptismale du XII^e siècle qui sert aujourd'hui de bénitier ;

5° Sur la terrasse de *Lessard*, une très belle colonne, de 2 m. 37 de hauteur et d'un seul morceau de granit, qui semble avoir jadis supporté une statue. Celle de César, peut-être, ou celle d'Emilius Crassus, son lieutenant dans les Gaules ?...

6° Au haut du bourg, en face de l'école des filles, une croix mérovingienne sur laquelle un imagier du temps a sculpté grossièrement un Christ et qu'on n'a pas laissée, nous ne savons pourquoi, sur son emplacement primitif, au bord de la route de Dinan à Plancoët, où elle s'encastrait, assure-t-on, sur un piédestal de l'époque gallo-romaine ;

7° Chez M^{me} Huet, une statuette de bronze et divers objets fort curieux trouvés dans les champs voisins ;

8° Le *Champ-Bouexière*, près le bourg, où certaines particularités autorisent à supposer que les habitants de l'antique cité des Curiosolites enterraient leurs morts ;

9° A *Monterfil*, des tronçons de colonnes, une sorte de brasero en pierre, et une divinité si grossièrement taillée dans un bloc de granit qu'on serait presque tenté de la faire remonter aux âges barbares ;

10° Au bord de la route de Dinan, presque en face de l'avenue qui mène à l'Hotellerie, une section de voie romaine, dont on distingue nettement les quatre couches superposées ;

11° Enfin, les ruines, si pittoresques et si peu connues, du château de *Montafilant*, dont les dernières tours, sapées par la base, menacent de s'effondrer dans les douves.

Il était six heures lorsque les excursionnistes sont rentrés à Dinan, un peu fatigués sans doute, mais très satisfaits de cette rapide et intéressante promenade à travers un beau pays, où l'on rencontre encore, à chaque pas, des vestiges de l'occupation romaine.

SIXIÈME SÉANCE

Jeudi 4 septembre 1890, 8 heures du matin.

Président M. AUDREN DE KERDREL.

Secrétaire M. DE GALAN.

M. Robiou continue la lecture de son mémoire sur les *antiquités préhistoriques en général, et celles de la péninsule armoricaine en particulier* (question n° 1). — Il donne son adhésion aux conclusions de M. le baron Halna du Fretay en ce qui concerne les dolmens de notre péninsule, c'est-à-dire le fait général de sépultures à incinération et à mobilier de pierre avec un emploi tout à fait exceptionnel du métal. Les découvertes faites à Pornic par M. le baron de Wismes prouvent cependant l'existence sur nos frontières, mais outre Loire, de sépultures à inhumation, appartenant au temps de l'industrie de la pierre.

Quant à l'orientation des dolmens, *M. Robiou* admet qu'elle est ordinaire de l'est à l'ouest dans nos contrées, mais ce n'est pas une loi universelle et permanente, même dans la Gaule occidentale.

Peut-on donc introduire une chronologie approximative dans l'archéologie préhistorique de nos contrées ? Non, les explorations de M. Kerviler à Saint-Nazaire ont bien pu nous indiquer, au moyen de dépôts fluviatiles réguliers, l'époque où, sur la basse Loire, avait lieu l'usage exceptionnel du bronze ; mais nous n'avons absolument aucun moyen de savoir combien a duré en Gaule l'âge de la pierre. Pas de documents historiques pour établir des points de repère ; pas de comparaison possible avec les progrès de l'industrie en d'autres temps, rien n'étant plus varié que ces progrès, et les mouvements de

populations qui ont pu les hâter ou les entraver chez nos aïeux nous étant totalement inconnus. Ce rapport remarquable, qui est un véritable ouvrage, a été écouté avec une attention soutenue par un auditoire beaucoup plus nombreux que celui qui assiste d'ordinaire aux séances du matin, et que nous avons eu le plaisir de voir toujours de plus en plus fidèle aux réunions.

M. de la Borderie dépose sur le bureau la suite du remarquable mémoire de M. Pitre de Lisle sur les tombeaux des ducs de Bretagne, et remercie l'auteur, au nom de l'Association Bretonne, de son intéressant envoi qui sera publié dans son entier.

M. de la Borderie expose ensuite brièvement le résultat des fouilles faites en avril 1890, tout près de Bréhat, à l'île Lavret, qui remplit les conditions topographiques assignées par Gurdustin, à l'*insula Laurea* ou *Lavrea* beaucoup mieux que l'île Verte, où tous les hagiographes bretons avaient vu jusqu'à présent cette *insula Laurea* ou *Lavrea*, siège du monastère de saint Budoc, dans lequel avait été élevé saint Gwennoilé. On a trouvé à Lavret un beau pan de mur gallo-romain et les fondations d'un édifice rectangulaire construit vers le milieu du IV^e siècle de l'ère chrétienne, utilisé au siècle suivant comme église par les moines émigrés de l'île de Bretagne en ces parages. Tout près de cette ruine on a découvert une série de substructions d'une maçonnerie beaucoup moins régulière formant les fondations d'une série de logettes ou cellules séparées, dans lesquelles, suivant l'usage des monastères scoto-bretons, vivaient séparément les moines de cette communauté, qui ne se réunissaient guère que pour les offices ; une cellule de ce genre existe encore presque intacte dans une autre île voisine de Bréhat appelée l'île Modez. — On a aussi trouvé à Lavret une certaine quantité de squelettes superposés et quelques objets de l'époque mérovingienne, entre autres, un peigne en os ou en corne de cerf, une lance, un couteau ou poignard, etc.

M. l'abbé Duchesne rapproche le nom de Lavret du mot *Λαυρα* qui, dans l'hagiologie grecque, désigne un type d'établissement monastique, la *laure*, dans lequel les moines, comme ceux de saint Budoc, habitent des cellules séparées et ne se réunissent que pour les offices.

M. l'abbé Duchesne pense que la communication de son collègue de l'Institut est la plus importante qui ait été faite au Congrès. Ces deux monuments, celui de Maudez et celui de Lavret, remontant à l'époque des premiers missionnaires bretons, sont les témoins de nos origines chrétiennes.

M. Robiou demande s'il n'y a pas eu entre le monachisme grec et la Grande-Bretagne de rapports directs.

M. l'abbé Duchesne répond affirmativement, mais cela seulement au temps des Anglo-Saxons. La vérité, c'est que la langue de l'église des Gaules fut primitivement le grec.

La parole est ensuite donnée à *M. l'abbé Lecoqu*, pour la lecture de son mémoire sur le culte de saint Yves à Rome, culte le plus solennel, le plus officiel qui ait été rendu à aucun saint étranger dans les trois derniers siècles, et cela non seulement par la colonie bretonne, mais par les membres les plus éminents de la cour pontificale. *M. l'abbé Lecoqu* nous raconte d'abord comment fut érigée en église paroissiale, sous le vocable de saint Yves, la vieille église de Saint-André des Marbriers (ainsi nommée à cause de la confrérie qui s'y était autrefois tenue aux temps des anciens). Il nous entretient ensuite de l'hospice et de la confrérie que les Bretons y annexèrent, de ses revenus, de sa réunion à Saint-Louis des Français, malgré les protestations des Etats de Bretagne, enfin de sa destruction en 1875. Il reconstitue enfin notre vieille église, avec le tableau de saint Yves qui ornait le maître-autel, son magnifique pavé en mosaïque, ses nombreuses épitaphes, et la relique insigne qui y était vénérée, et dont malgré certains documents qui sembleraient prouver le contraire, et que *M. l'abbé Lecoqu* complète fort heureusement, nul ne saurait contester l'authenticité. Il termine par une liste des curés de saint Yves, dont beaucoup furent bretons, et dont l'un écrivit en italien une vie du saint Trécorrois. L'heure qui s'avance, malheureusement avec une grande rapidité, ne permet pas à *M. l'abbé Lecoqu* de nous entretenir des deux autres confréries érigées à Rome en l'honneur de saint Yves, dont l'une, fondée par les avocats pour la défense gratuite des pauvres, avait sa chapelle distincte de l'église Saint-Yves des Bretons, et dont l'autre, recrutée parmi les avocats consistoriaux, introduisit dans la célèbre Université de la Sapience le culte solennel du

saint Breton. Mais ce mémoire, si important pour l'histoire du culte de notre grand saint breton, trouvera sa place dans les mémoires publiés in extenso.

M. l'abbé Pâris-Jallobert prend ensuite la parole pour soumettre au Congrès un projet de publication des registres paroissiaux. Il fait ressortir l'importance des archives communales, tant pour l'histoire que pour la généalogie des familles. Il y a en Bretagne de très vieux registres paroissiaux ; quelques-uns sont du xv^e siècle, par exemple celui de Saint-Malo, un des plus beaux de France. Cette publication comprendrait les anciens registres paroissiaux de Bretagne jusqu'à la loi de 1792 sur l'état civil, et se diviserait en quatre chapitres : 1^o inventaire des registres, date, état de conservation, dépôts où on les trouve ; 2^o état civil des familles nobles ou bourgeoises ; 3^o état du clergé ; 4^o faits divers mentionnés dans les registres.

M. l'abbé Pâris-Jallobert se propose de commencer par l'Ille-et-Vilaine, il peut publier de 400 à 450 pages par an, ayant dès maintenant une cinquantaine de paroisses prêtes à imprimer. Comme spécimens de cette publication, il lit des notes prises dans les registres des paroisses du Hinglé et de Saint-Hélen, près Dinan, et fait passer sous les yeux du bureau une brochure imprimée contenant des extraits des registres protestants de Rennes.

M. Trévédy appelle ensuite l'attention de la réunion sur les Anguipèdes, blocs de pierre représentant un serpent à tête humaine, et surmonté d'un cheval et d'un cavalier dont il semble diriger le mouvement. Il prie toutes les personnes qui auraient connaissance de ces singuliers monuments, dont il a déjà eu l'occasion d'entretenir les archéologues bretons au Congrès de Saint-Pol-de-Léon, de vouloir bien les lui signaler, afin que d'un grand nombre de descriptions on puisse tirer une conclusion scientifique.

La séance est levée à onze heures.



SEPTIÈME SEANCE

Jeudi 4 septembre 1890, 8 heures du soir.

Président M. AUDREN DE KERDREL.

Secrétaire M. DE TRÉMAUDAN.

M. l'abbé Guillotin de Corson a la parole sur la question n° 15 : Croyances, traditions et usages populaires de la Haute-Bretagne et de la Basse-Bretagne.

Tous ceux qui travaillent connaissent, au moins de nom, M. le chanoine Guillotin de Corson. Dans son diocèse de Rennes, on sait que c'est un prêtre parfait. Dans le monde savant, on s'arrête d'admiration devant cette œuvre de Bénédictin qui s'appelle le *Pouillé* historique du diocèse de Rennes.

M. le chanoine de Corson ne s'est point reposé là-dessus : il a entrepris un autre ouvrage, qui sera aussi très considérable, sur les chapelles et les pardons de la Bretagne, et il apportait à l'Association Bretonne la primeur d'une partie de ses notes. Cette conférence a été suivie avec le plus grand intérêt, absolument par tout le monde. Le sujet était intéressant, l'auteur on ne peut plus sympathique ; et, — dominant cette longue citation de noms, de cette description des coutumes populaires se dégageait une poésie simple et sincère, la poésie d'une âme sainte, heureuse de rendre hommage à la Vierge et aux saints de Bretagne. — Personne, j'en suis sûr, n'est sorti de cette séance, sans avoir au cœur plus d'amour pour notre cher pays et ses pieuses traditions populaires.

Mais comment suivre M. le chanoine de Corson dans ce

long pèlerinage à toutes les chapelles 'du' diocèse de Saint-Brieuc ?

Nous avons vu les croix du salut à Bulat, les feux de joie de Guingamp, les pains de Saint-Servais et de Saint-Gildas de Penvénan, l'ange qui descend de la tour et vient allumer le bûcher, les rubans des conscrits dont ils décorent saint Maurice à Saint-Maïeux, les reliques de saint Briac que portent sur leurs têtes deux gars de Bourbriac et sous lesquelles passent les pèlerins pour entrer à l'église, les reliques de saint Tugdual, apportées de Tréguier à Langoat, pour accompagner celles de sainte Pompée, mère de saint Tugdual ; nous avons entendu là-bas le carillonnage des cloches de Guingamp, sonnées tout le jour par les pèlerins, et les roues à clochettes qui entourent les clochers de Locarn et de Laniscat ; nous avons vu les dévôts pèlerins baiser les joues de saint Mathurin, de saint Hervé, de saint Gildas, et emporter de la terre de l'île Modez et de Saint-Gonéry.

Et puis voilà les bœufs qui viennent en procession à saint Cornély de Plussulien, les chevaux à Saint-Gildas, de Penvénan, les chiens à Saint-Gildas de Laniscat, de Carnoët, de Mellionnec. Pourquoi pas ? Si le chrétien vient gagner le *pardon* pour lui, n'a-t-il pas à mettre aussi ses biens temporels sous la garde du ciel ?...

Tous ces usages sont extrêmement variés dans nos campagnes et très religieusement conservés. Le vers de Brizeux est encore vrai, puisse-t-il l'être toujours !

Non, nous ne sommes pas les derniers des Bretons.

A l'évocation de ces souvenirs de foi, M. Guillotin de Corson s'est animé ; il a enlevé son auditoire qui s'est associé à son émotion, et de chaleureux applaudissements ont éclaté.

Après la conférence de M. le chanoine de Corson, *M. Robiou* saisit l'occasion qui se présente pour rappeler le magnifique spectacle des pardons de Sainte-Anne, et saluer une fois de plus la patronne de la Bretagne dans cette Assemblée de bretons. M. Robiou, professeur honoraire à la Faculté des lettres de Rennes, est de la vieille race des savants soumis à Dieu et amis des saints,

M. de Kerdrel demande à l'Assemblée d'émettre un vœu pour la restauration de la chapelle du Prieuré, dernier reste de l'ancienne église Saint-Malo de Dinan, dont le délaissement est presque scandaleux. On applaudit à outrance. Ce fut en 1487 que l'ancienne église Saint-Malo, alors en dehors des murs, fut démolie pour faciliter les opérations d'un siège. Dinan capitula, et le général français, qui travaillait, à force de bons procédés, à préparer la réunion de la Bretagne à la France, commença lui-même la reconstruction de l'église actuelle *intra muros*.

Sur la question n° 19 : « L'art épistolaire en Bretagne au moyen-âge, » *M. de la Borderie* fait connaître un curieux manuscrit récemment entré à la Bibliothèque Nationale par les soins du savant incomparable, du grand-maître de l'érudition française qui la dirige, M. Léopold Delisle, et sur lequel M. Delisle a déjà publié un curieux travail, mais en laissant encore quelques épis à glaner, surtout à des Bretons. Car ce volume est essentiellement breton ; c'est un formulaire de lettres en latin, écrit dans le pays de Tréguier (*Dictamen Tre-corense*), au commencement du xiv^e siècle (1300 à 1320 environ), et qui renferme plus de deux cents épîtres, dont beaucoup sont de vraies lettres, où l'on s'est borné à enlever ou déguiser les noms de lieux et de personnes. Elles offrent une foule de détails, de renseignements, des plus curieux pour l'histoire des mœurs.

Les étudiants bretons d'Orléans y occupent la principale place. Il y avait à cette époque beaucoup de Bretons dans cette ville, où saint Yves lui-même alla chercher la science du droit civil et canonique. Y étaient-ils avant saint Yves, ou y vinrent-ils attirés par son souvenir ? *M. de la Borderie* ne résout pas la question. *M. de Kerdrel*, s'appuyant de bonnes raisons, croit que les Bretons y étaient déjà installés dès le xiii^e siècle, — qui est d'ailleurs l'époque de saint Yves.

La plupart de ces étudiants écrivent à leurs familles pour demander de l'argent, et ont recours à des arguments que ne désavoueraient pas leurs neveux. Parfois aussi la nostalgie bretonne apparaît : par exemple, un écolier malade bien loin de son pays — puisqu'il était allé en Italie suivre les cours de l'université de Bologne, — supplie son père de lui envoyer

un valet, un cheval et de l'argent, pour s'en revenir, parce qu'il ne veut pas mourir là.

Il y a de très curieuses révélations sur les rapports des maîtres et des élèves. Un magister réclame son paiement, faute de quoi il saisira les vêtements de ses écoliers malgré l'âpreté de l'hiver, suivant la coutume des écoles. Un maître de Morlaix s'amuse à rédiger une lettre en prose rimée à ses élèves, à l'occasion de la Saint-Jean : « Apportez, dit-il, des fromages, des oignons, que j'aime du fond du cœur, des œufs, du beurre ; asseyez-vous sur du papier, et mettez-vous à manger en rond ; celui qui apportera le plus grand nombre de fromages sera le chef de l'école, je l'appellerai mon fils — *filius meus es tu* — et je lui donnerai des louanges de ma propre bouche ; ceux qui n'apporteront rien seront fouettés, et je les jetterai dans le Danube. » — On voit qu'il y avait beaucoup de rhétorique dans les menaces du magister, mais cette lettre prouve du moins qu'outre les émoluments en argent, les écoliers lui apportaient des dons en nature, à l'occasion de certaines fêtes.

On est tout surpris, du reste, de trouver tant de rhétorique, tant de mythologie, même au fond de la Bretagne, à l'aurore du *xiv^e* siècle. Tel gentilhomme, écrivant à un plus grand seigneur, débute ainsi : « A vous, qui avez le caducée de Mercure, le glaive de Mars et le bouclier de cristal de Minerve... » Les médecins sont comparés à Hippocrate, les architectes sont les fils de Dédale. Il y a même un noble chevalier qui a fait son droit et à qui l'on écrit : « Vous, fleur des avocats, de la famille de Cicéron... » Un intendant, pour presser son seigneur de venir détruire un sanglier, fait de l'animal un tableau comme Ovide aurait pu à peine se le permettre.

L'agriculture et le commerce ont aussi leur part. Un métayer s'adresse à un marchand du pays pour charger son froment sur un navire qui va en Gascogne, où les cours sont plus élevés. Un gentilhomme entre en arrangement pour faire transporter ses bœufs à Paris.

Enfin, il y a un menu d'un comique achevé. C'est un mari jovial qui écrit à sa femme de le régaler copieusement à l'occasion du carnaval. Les douceurs qu'il demande sont du lard avec de la moutarde — *lardum cum sinapo* — des

oignons, des œufs fricassés, et bien d'autres choses du même genre qu'il se propose d'engloutir jusqu'à ce que *venter tangat superficiem terræ*... Et tout cela, deux siècles avant Rabelais !

Une foule compacte, qui déborde jusqu'au bas de l'escalier de la mairie, applaudit cette piquante et appétissante communication, et la séance est levée à dix heures et demie. ●



HUITIÈME SÉANCE

Vendredi 5 septembre 1890, 8 heures du soir.

Président M. AUDREN DE KERDREL

Secrétaire M. DE TRÉMAUDAN.

Bien que, chaque soir, la grande salle de la mairie ait été absolument envahie, il y a aujourd'hui encore plus de monde si c'est possible. Au fond de la salle, on est monté sur des bancs en gradins, les appuis des fenêtres et le bord même de l'estrade servent de siège ; plus moyen d'accéder par aucune porte, débordement de monde dans l'escalier.

A l'ouverture de la séance, l'orphéon chante la cantate des *Deux Bretagnes*, composée par M. Thielemans pour le Congrès celtique, sur les vers du regretté M. Ropartz. L'interprétation a été bonne, et plusieurs solis excellents. D'ailleurs, dans une foule pareille, une telle musique exalte bien vite les sentiments. Le cœur entraîne tout. Aussi M. de Kerdrel, en face de cette affluence émue, au souvenir de cette fête fraternelle des *Deux Bretagnes*, pour laquelle M. Thielemans composa, non pas seulement un morceau de musique, mais une page d'histoire, — M. de Kerdrel se laisse enlever lui aussi par son âme de vieux chevalier breton, et en quelques paroles éloquentes adresse aux exécutants des remerciements applaudis par toute l'assistance.

M. le curé-archiprêtre de Saint-Sauveur lit une très intéressante communication sur le lieu de naissance de saint Guillaume. En réponse à la question n° 9 : *Illustrations de la ville et du pays de Dinan*.

Suivant un mot demeuré célèbre, saint Guillaume naquit « à Saint-Alban ou ailleurs ». Saint-Alban a pour lui le

témoignage d'Albert-le-Grand et de plusieurs historiens. On ne conteste pas, je crois, que le père de saint Guillaume fût de Saint-Alban : il s'appelait Ollivier Pichon ou Pinchon, et ce nom à peine modifié, est encore porté par d'honorables familles du pays. Il y a quelques années, un recteur de Saint-Alban, par respect pour la tradition la plus suivie jusqu'ici, fit élever un gracieux édicule sur l'emplacement de la maison qui fut habitée par Ollivier Pinchon et où naquit peut-être notre grand évêque du XIII^e siècle.

Cependant on n'a jamais été bien sûr du lieu de naissance de saint Guillaume, et « ailleurs » continue toujours de disputer cet honneur à Saint-Alban.

Bien que M. l'abbé Daniel n'ait pas donné une conclusion formelle à son travail, il semble croire, que « ailleurs » serait Pleurtuit. On savait déjà que Jeanne Fortin, la mère de saint Guillaume, était de Pleurtuit; mais M. l'abbé Daniel a donné une plus grande importance à ce fait, qui pouvait être regardé comme un commencement de preuve, en découvrant que notre saint fut à Pleurtuit l'objet d'un culte tout particulier. Dans l'enquête de canonisation de saint Yves, on trouve les dépositions de deux témoins de Pleli, au diocèse de Saint-Malo, — Pleli, comme les paysans prononcent encore aujourd'hui, c'est Pleslin, — lesquels témoins rapportent qu'un fou, guéri depuis par saint Yves, avait été porté d'abord à Saint-Jacut, au tombeau de saint Lunaire et à la chapelle de Saint-Guillaume de Pleurtuit. Ceci se passait en 1330. En 1363, une dame de la Bellière fondait une chapellenie à la même chapelle de Saint-Guillaume, à *Poërtu*.

D'après les recherches de M. le curé de Saint-Sauveur, cette chapelle, en si grande vénération, qui datait du XIII^e ou XIV^e siècle, se trouvait accolée à la partie sud de l'ancienne église, mais complètement séparée. Ce fut dans ce siècle seulement qu'une communication fut établie entre les deux monuments. On l'appelait le *chanceau* de l'église.

Au surplus, si nous ne connaissons pas le berceau de saint Guillaume, nous savons où fut son tombeau, et, une fois de plus, un vœu a été formulé, au Congrès de Dinan, pour le rétablissement de ce tombeau dans la cathédrale de Saint-Brieuc.

M. l'abbé Robert, de l'Oratoire de Rennes, lit un mémoire sur l'ancien couvent des Bénédictines de Dinan, et le collège des Laurents.

Ce mémoire, qui sera publié dans son entier, se rapporte à la question n° 7 : *Documents inédits sur l'histoire de Dinan*, et rappelle le souvenir d'un des derniers évêques de Saint-Malo, Mgr des Laurents, et du vénérable M. Bertier, fondateur des Cordeliers, dont la mémoire est encore si populaire dans la ville qu'il a édifiée de ses vertus.

M. de la Borderie reprend ensuite son intéressante conférence du premier jour sur l'histoire de la ville de Dinan.

Le château, dit à tort « de la duchesse Anne, » fut construit réellement en 1382 par le duc Jean IV, en souvenir de l'accueil qu'il avait reçu à Dinan à son retour d'Angleterre. En 1373, le duc, harcelé par les récriminations de ses barons qui ne voulaient pas supporter plus longtemps les nombreux Anglais restés en Bretagne, fut contraint de se réfugier en Angleterre. Le roi de France en profita pour s'adjuger le duché, en 1379. Mais alors il y eut un soulèvement patriotique, on rappela le duc, et le *Barzaz-Breiz*, dans le chant intitulé *Retour de Jean le Conquérant*, nous a conservé le souvenir de l'enthousiasme populaire. — C'est à Dinan que les seigneurs bretons se rassemblèrent pour saluer le duc à son arrivée et prendre d'énergiques mesures contre l'invasion française : grande et mémorable journée dans les annales de cette ville.

L'histoire de Dinan au xv^e siècle serait fort curieuse (dit *M. de la Borderie*) si nous pouvions en ce moment l'étudier en détail. C'est à cette époque que naissent et se développent, là comme dans la plupart des villes bretonnes, les institutions municipales. Ce siècle nous fournirait aussi des renseignements nouveaux, fort intéressants, sur l'histoire de ces belles murailles dinannaises, si mal étudiées jusqu'à présent. Le duc François II s'appliqua d'une façon particulière à fortifier cette place, dont il voulait faire, avec Saint-Malo, un des forts boulevards de la Bretagne. Mais en 1488, après la bataille de Saint-Aubin, quand vint pour Dinan le moment d'utiliser ces belles fortifications, on ne le put : la ville manquait de garnison. Après une honorable résistance de quelques jours, il fallut se rendre, d'ailleurs à de fort bonnes conditions. Et la ville n'en

resta pas moins pour cela bretonne jusqu'aux moëlls, comme on le vit bien en 1506, aux transports d'enthousiasme qui accueillirent sa souveraine bien-aimée, la duchesse-reine Anne de Bretagne.

A la fin de ce siècle, sous la Ligue, Dinan eut encore un très grand rôle. Mercœur n'ayant pu s'emparer de Rennes, transporta à Dinan tous les organes de l'administration ligueuse qui auraient dû fonctionner à Rennes ; et ainsi Dinan fut pour la Ligue la seconde capitale de la province. Ce qui lui donna dans les événements une grande importance, surtout vers la fin de la Ligue, en 1598, lorsque Mercœur, abandonné par la plupart des catholiques ralliés à Henri IV depuis sa conversion (1594), ne posséda plus d'autres places importantes que Nantes et Dinan.

Par Dinan il se maintenait encore quelque peu dans le Nord de la Bretagne ; s'il venait à perdre cette ville, toute la Bretagne l'abandonnerait, il serait réduit aux murs de Nantes, et dès lors, à brève échéance, c'était sa fin.

C'est cette perspective, cette noble ambition de finir d'un coup la guerre civile, qui donna le courage à quelques vaillants Dinanais, bonnes têtes, bons esprits, bons citoyens, de tenter un coup pour arracher leur ville à une faction maintenant sans excuse, et pour rendre, par ce coup même, à la France, la paix civile, l'union définitive entre tous ses fils, c'est-à-dire l'agent le plus efficace de prospérité et de force contre tous ses ennemis.

Trois hommes de cœur tentèrent cette noble entreprise. C'étaient le sénéchal Raoul Marot, — un ancêtre de La Garaye, — Jean Hamon, procureur du siège, et François de Saint-Cyr, prieur de Saint-Malo. Ils firent remettre au gouverneur de la ville, Saint-Laurent d'Avaugour, une fausse lettre portant la signature et le sceau du duc de Mercœur, qui lui enjoignait de porter toutes ses forces sur Nantes. Le gouverneur partit, il trouva Mercœur près de Nantes, découvrit alors la ruse et retourna en toute hâte vers Dinan. Pendant ce temps-là, les vaillants conspirateurs avaient fait des recrues parmi les bourgeois et demandé de l'aide à Saint-Malo. On était au mois de février 1598. Le renfort de Saint-Malo arriva, moitié par terre, moitié par la Rance, et se cacha aux environs de Dinan.

Les conspirateurs, pour détourner l'attention des habitants, avaient organisé une fête de nuit ; ils quittèrent la fête, s'emparèrent par surprise du poste de la porte Saint-Malo et ouvrirent aux Malouins. Ceux-ci, morfondus de froid et de fatigue, hésitaient à marcher ; il fallut, pour les décider à entrer dans la ville, leur faire peur des troupes de Mercœur qui allaient arriver sur leurs derrières. Alors un cri retentit : Vive le roi ! à bas la Ligue ! Le château, où il ne restait qu'une centaine d'hommes, fut obligé de se rendre au bout de quelques jours. La Bretagne rentra alors dans la grande patrie, et Henri IV adressa aux bourgeois de Dinan les belles lettres-patentes que M. de la Borderie a publiées dans la *Revue de Bretagne et de Vendée* (août 1890).

La fin de cette remarquable conférence, remplie des sentiments les plus élevés et animée d'une émotion communicative, provoque d'unanimes applaudissements.

L'Orphéon Dinannais, qui a déjà apporté un si brillant concours à la réunion de ce soir, la termine par la cantate « *Les Enfants de Dinan*, » chantée avec le même talent que les *Deux Breagnes*.

M. de Kerdrel remercie chaleureusement les artistes, et l'assemblée se sépare à 10 heures et demie.



NEUVIÈME SÉANCE

Samedi 6 septembre 1890, 8 heures du matin.

Président M. AUDREN DE KERDREL

Secrétaire M. l'abbé ROBERT

La séance est ouverte à huit heures du matin.

M. Robiou lit le rapport suivant qui résume un mémoire déposé sur le bureau au nom de M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, et ayant pour objet : *Les Chatelliers industriels de l'Armorique*. (Question n° 2 du programme : *Epoque gallo-romaine dans la péninsule armoricaine*).

Le mémoire que M. Léon Maître, archiviste de la Loire-Inférieure, a fait parvenir, sous ce titre, au Congrès de Dinan, et sur lequel M. de Kerdrel m'a fait l'honneur de me demander un rapport, me paraît avoir une importance exceptionnelle et pour les résultats obtenus et pour l'étendue des recherches qu'il pourra provoquer.

L'auteur, en effet, rend compte avec détail de la position, des dimensions et de la forme d'un certain nombre d'enceintes (en terre) trouvées dans la région nantaise, et il en indique bien davantage dans le reste de la Bretagne, surtout dans l'Ille-et-Vilaine et les Côtes-du-Nord (1). La première pensée qui se présente est assurément, et a été chez ses prédécesseurs, que l'on se trouve là en présence d'ouvrages militaires, d'autant plus que ces retranchements sont couverts, quelquefois au moins, par des cours d'eau ou des fossés susceptibles d'être inondés. Cela étant, il était loisible à chaque antiquaire, suivant ses préférences personnelles, de voir là des mottes

(1) L'une d'elles au moins recouvre une maçonnerie.

féodales ou des camps romains, quoique leur rapprochement et leur multiplication soient, en certains cas, un obstacle à l'admission de ces hypothèses, de la dernière surtout : l'auteur fait observer que l'autorité militaire n'a jamais dû disperser ainsi de petits postes ; je ferai observer de plus que cela n'aurait pu avoir lieu qu'au temps des Bagaudes ou des incursions des pirates saxons, puisque César n'a opéré chez nous que sur la côte méridionale de la presqu'île, et que, depuis la création de l'empire jusqu'au III^e siècle, la Gaule occidentale n'avait point de garnisons, mais seulement des forces de police.

Mais l'étude de M. Maître nous dispense de discussion à cet égard. Ses fouilles, en effet, constatent que partout où un résultat archéologique a été obtenu, il consiste dans la découverte de quelques objets domestiques, mais surtout des traces d'établissements métallurgiques, parfois situés dans le voisinage de gîtes de minerai encore apparent. Ceci nous dispense encore d'y voir des emplacements de sépultures, bien que peut-être on en puisse reconnaître par exception. Les scories sont des scories de fer.

Maintenant pourquoi cette apparence et plus qu'apparence de fortifications ? Ce fut sans doute, nous dit l'auteur pour mettre à l'abri des voleurs des établissements industriels, renfermant une matière assez précieuse et isolés au milieu des campagnes. J'ajouterai même que l'idée de postes militaires proprement dits, n'est pas tout à fait à rejeter : si l'on fabriquait là des armes, le gouvernement romain devait être propriétaire des forges et les faire protéger à ses frais, par des gardes à lui ; on sait que, dans le commencement du bas empire, certaines industries étaient organisées par l'Etat sous forme de servage. Mais tous ces ateliers appartiennent-ils au temps des romains ? Cela ne me paraît pas certain, et je trouve ici une occasion fort inattendue de rentrer pour un instant dans l'ordre d'études que j'avais l'honneur d'exposer mardi et mercredi devant le Congrès.

Quelques-uns de ces établissements peuvent ne remonter qu'au moyen-âge, mais quelques autres aussi peuvent bien appartenir au temps de notre préhistoire, laquelle, qu'on ne l'oublie pas, s'étend jusqu'aux premières années du premier

siècle avant notre ère, jusqu'au temps de Marius et de Sylla inclusivement.

En effet, dans les Côtes-du-Nord, la commune de Kermoroc'h renferme un tumulus recouvert, avec un mur en pierres sèches, une espèce de four où « étaient entassées des scories, des charbons et des cendres, auxquels étaient mêlés des ossements indéterminés, un vase en poterie grossière, *une hache en diorite* et un grain de collier en cornaline » : je cite les propres paroles de M. Maître. Cela ne fait-il pas penser au temps où, faisant encore usage d'outils de pierre, nos ancêtres savaient tant bien que mal, utiliser les métaux ? L'auteur ajoute que dans la commune de Plémy, on a déterré, sous les vestiges d'une fonderie de fer, un grand nombre de coins en bronze.

Comme conclusion, je demanderai à l'Association Bretonne la publication intégrale du Mémoire de M. Maître, non seulement à cause des résultats qu'il contient et qui me paraissent ouvrir une voie nouvelle aux études archéologiques, mais à cause des indications si nombreuses de fouilles à faire, qu'il donne avec précision et dont la liste doit sans cesse demeurer sous les yeux des archéologues et même des propriétaires, dans les cantons divers où existent des Chatelliers.

M. l'abbé Robert, de l'oratoire de Rennes, a la parole, et lit la note suivante, qui répond à la question n° 1 : *Monuments et antiquités de l'époque préhistorique dans le département des Côtes-du-Nord*.

A Kerhamon, en Plouagat, sur une colline dépendant de la terre de Goudmail, appartenant à M. le vicomte Ch. de Lorgé, se trouve un bloc de diorite d'environ 1^m 1/2 de hauteur sur 2^m 1/2 de largeur. Sur ce bloc se voient cinq rainures étroites qui, à n'en pas douter, ont été produites par le frottement de morceaux de silex. Il y a quelques années, en effet, M. le vicomte Ch. de Lorgé trouvait près de ce bloc une ravissante petite tête de flèche barbelée en silex, qui se trouve maintenant dans la collection de M. le Marquis de Vibraye, à Cheverny, (Loir-et-Cher).

Ce bloc de diorite a donc servi de polissoir à l'époque préhistorique.

Une remarque très importante.

Dans le pays, on appelle la colline sur laquelle se trouve

ledit bloc : *Runniau men bihan* (colline de la petite pierre). En face, de l'autre côté de la vallée, s'élève une autre colline connue sous le nom de *Runniau men bras*, c'est-à-dire *colline de la grande pierre*. Et, de mémoire d'homme, se trouvait là un *menhir*.

Il est probable que cette contrée fournirait aux chercheurs de nombreux renseignements pour la préhistoire.

Dans les environs, au lieu dit Guily, en Lanrodec, près Plouagat, se trouve encore un énorme bloc de diorite, ayant dû servir lui aussi de polissoire, non pas pour de petites flèches de silex, mais pour de grandes hachettes. Ce bloc faisait autrefois partie d'un cromelech qui a disparu lors du percement de la route.

Dans la même commune de Lanrodec, à Perien, se voit une double enceinte de terre et de pierre, mesurant environ cent mètres de circonférence intérieure. On croit que ce sont les restes d'un *Castrum* mérovingien.

M. le Président donne lecture du projet de vœu suivant, déposé sur le bureau par M. le comte de Châteaubriand, et M. P. Houitte de la Chesnaye.

PROJET DE VŒU

DÉPOSÉ

PAR M. LE COMTE DE CHATEAUBRIAND, ET M. P. HOUITTE DE LA CHESNAYE

MESSIEURS,

Le conseil général d'Ille-et-Vilaine a adopté, dans sa dernière session, à l'unanimité des voix, le vœu qu'il soit établi une Université à Rennes.

La décentralisation, en fait d'enseignement, comme à d'autres égards, occupe en ce moment tous les esprits. L'Associa-

tion Bretonne, qui s'intéresse à tant de titres, au progrès des sciences en Bretagne, ainsi qu'à l'histoire de notre Province, ne saurait, il nous semble, rester indifférente au projet de fonder dans sa capitale un grand établissement où la jeunesse de notre pays s'inspirerait de l'esprit breton, apprendrait à mieux connaître sa glorieuse histoire, et resserrerait ainsi les liens qui nous unissent.

Enfin, il est indispensable aujourd'hui que les classes élevées donnent dans l'intérêt agricole l'exemple aux classes moins instruites, d'aimer notre Province et d'y vivre, et tout ce qui peut les y attacher et les y retenir vous intéresse.

Pour ces raisons, messieurs, nous avons l'honneur de demander votre haute approbation pour le vœu émis par MM. les conseillers généraux d'Ille-et-Vilaine. Elle influencerait, sans nul doute, sur les décisions ultérieures des autres conseils de la Province.

C^{te} DE CHATEAUBRIAND.

P. HOUITTE DE LA CHESNAYE.

Ce vœu, qui répond si bien au sentiment général de l'assemblée, est acclamé avec enthousiasme.

M. Gaston de la Vieuville donne des renseignements inédits sur l'abbé de Kergu, fondateur de l'école des gentilshommes à Rennes. Le bulletin publie ces documents intéressants sur un homme remarquable, trop oublié jusqu'ici dans toutes les biographies bretonnes.

M. l'abbé Lecoqu, professeur au grand séminaire de Saint-Brieuc, continue ses remarquables études sur le culte de saint Yves, et traite aujourd'hui de l'iconographie spéciale de ce grand saint. En France, en Belgique, en Hollande, en Allemagne et en Italie, le savant professeur, malgré tant d'occupations si sérieuses, a pu cataloguer une quantité considérable d'images de saint Yves. Ce travail, si nouveau et si important pour l'art et pour le culte du glorieux thaumaturge, sera reproduit avec les autres travaux qui ont traité cet important sujet.

Après les félicitations de M. le Président à l'orateur, et les marques de sympathie de l'assemblée, la parole est donnée à M. l'abbé Duchesne de l'Institut.

L'éminent historien fait remarquer que saint Yves n'est pas le seul saint breton honoré à Rome. On trouve encore dans cette ville une église dédiée à saint Malo (Macou), placée sur les restes d'un ancien temple d'Isis. A la fin du XII^e siècle, il y avait très certainement une église de saint Malo à Rome, comme on le voit indiqué dans un document de 1192. — Existait-elle bien avant cette date ?

Vers le milieu du XII^e siècle, un évêque de Saint-Malo, saint Jean de la Grille, résida longtemps à Rome à l'occasion d'un procès avec les religieux de Marmoutiers. Peut-être serait-ce à cette époque que cette église a été bâtie.

M. Lecoqu fait remarquer que cette église dépend de Saint-Pierre du Vatican, et par conséquent que dans les archives de Saint-Pierre on pourrait trouver des renseignements sur sa fondation ou son histoire.

M. le Président croit avoir vu quelque part, dans les registres des Etats de Bretagne, très probablement, l'indication de cette église dédiée à saint Malo.

La séance est levée à 10 heures et demie, après quelques paroles de *M. le Président*, remerciant le nombreux auditoire Dinannais, qui, jusqu'à la fin, a suivi nos séances avec une si persistante fidélité.



Séance de Clôture du Congrès de Dinan.

Samedi 6 septembre 1890, 2 heures après midi.

Le procès-verbal de cette séance se trouvant en entier dans le volume de la Classe d'Agriculture, nous avons seulement à y signaler le dépôt fait par M. de Kerdrel : 1° d'un mémoire de M. le baron de Wolbock sur saint Yved de Braines. Saint Yved n'ayant avec saint Yves que la similitude du nom, ce travail, quoique fort intéressant, n'a pu être inséré au Bulletin.

2° Une communication de M. Bonnemère répondant à la question n° 15 du programme : *Contes, chansons, croyances, traditions et usages populaires de la Haute-Bretagne, particulièrement du pays de Dinan*, est ainsi conçue :

La Haute-Bretagne a été, dans sa partie nord surtout, l'une des contrées du monde les plus consciencieusement explorées au point de vue des traditions populaires.

En ce qui concerne le pays de Dinan proprement dit, c'est-à-dire les alentours de cette ville, les cantons maritimes qui en dépendent administrativement, et le cours de la Rance, on constate que de nombreux ouvrages lui ont été consacrés.

En 1861, Madame Eloïse de Cerny publia, chez le libraire Huart, de Dinan, un volume, petit in-8 de 95 pages, intitulé : *Saint-Suliac et ses traditions*, qui est maintenant devenu à peu près introuvable. Il contient quatorze contes, localisés par ceux qui les ont racontés, dans le pays de Saint-Suliac. Parmi eux, il en est qui se rapportent à des endroits connus des bords de la Rance, tels sont les Anes de Rigourdaïne, la Fée du Bec du Puy, les fées de la Rance, la Mare de Saint-Coulman, la Dent de Gargantua. Ce récit explique l'origine

d'un mégalithe, peut-être aujourd'hui détruit, mais qu'on voyait naguère encore sur la grève de Saint-Suliac.

Sur les 3 volumes de *Contes populaires de la Haute-Bretagne*, de M. Paul Sébillot, parus de 1880 à 1882 chez Charpentier, le 3^e (*Contes des marins*) se compose presque en entier de récits recueillis à Saint-Cast ; ceux des autres volumes ont été pour près de moitié racontés à l'auteur dans l'arrondissement de Dinan. Il en est de même, de moitié environ, de ceux que contient la *Littérature orale de la Haute-Bretagne*, du même auteur (Maisonnette 1881) ; deux récits, le Revenant de la Garaye et les Lavandières de Noës Gourdaïs se rapportent à deux endroits bien connus des Dinannais. Les devinettes, proverbes et chansons contenus dans ce volume proviennent également en partie du pays de Dinan. De la même origine, viennent *Dix contes de marins recueillis en Haute-Bretagne* (*Archivio per lo studio delle tradizioni popolari*, T. V). Palermes, *Les fées des Houles* (11 légendes, Société Archéologique du Finistère, t. XIII), *Les joyeuses histoires des Jaguens, Mélusiné*, t. II (1884), un certain nombre de contes publiés dans la *Revue des traditions populaires* (1886-1890), *les Légendes chrétiennes de la Haute-Bretagne*, Leroux, 1885, in-8. (Dans la première partie de cet opuscule se trouvent les Légendes de sainte Blanche, sorte de Jeanne d'Arc maritime, vénérée à Saint-Cast, celles de Saint-Cieux, de Saint-Cast et de Saint-Lunaire, qui ont donné leur nom à des communes du littoral.

Le Blason populaire de la Haute-Bretagne, paru dans la *Revue de linguistique*, t. XIX et XX et tiré ensuite à part (Maisonnette in-8°), donne les dictons moqueurs relatifs aux communes suivantes de l'arrondissement de Dinan : Aucaleuc, Bobital, Brusvily, Calorguen, Dinan, Éréac, Guenroc, Hénanbihen, Hénansal, Jugon, La Bouillie, Lancieux, Langrolay, Le Guildo, Matignon, Plancoët, Pléboulle, Plédéliac, Pléhérel, Plélan, Plénée-Jugon, Pleslin, Le Plessix-Balisson, Plestan, Pléudihen, Plévenon, Ploubalay, Plouër, Ruca, Saint-Cast, Saint-Denoual, Saint-Jacut, Saint-Potan, Trégon, Trémereuc, Trigavou, Yvignac.

M. Paul Sébillot a aussi publié les *Traditions et superstitions de la Haute-Bretagne*, les *Coutumes populaires de la Haute-*

Bretagne, Maisonneuve (1881-1886, 3 volumes), les *Légendes, croyances et superstitions de la mer*, Charpentier 1886-87, 2 volumes, dont une partie des matériaux ont été recueillis soit à Dinan, soit à Matignon ou à Saint-Cast. Le même auteur a fait paraître, dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, 1884, une monographie intitulée : *De quelques livres populaires imprimés à Dinan*, qu'il serait intéressant de voir compléter par les savants locaux.

17. *Patois gallo des Côtes-du-Nord.*

M. Paul Sébillot a publié dans la revue de *Linguistique et de philologie*, janvier 1879, un essai sur le patois gallo, qui a ensuite été tiré à part (in-8° de 21 pages).

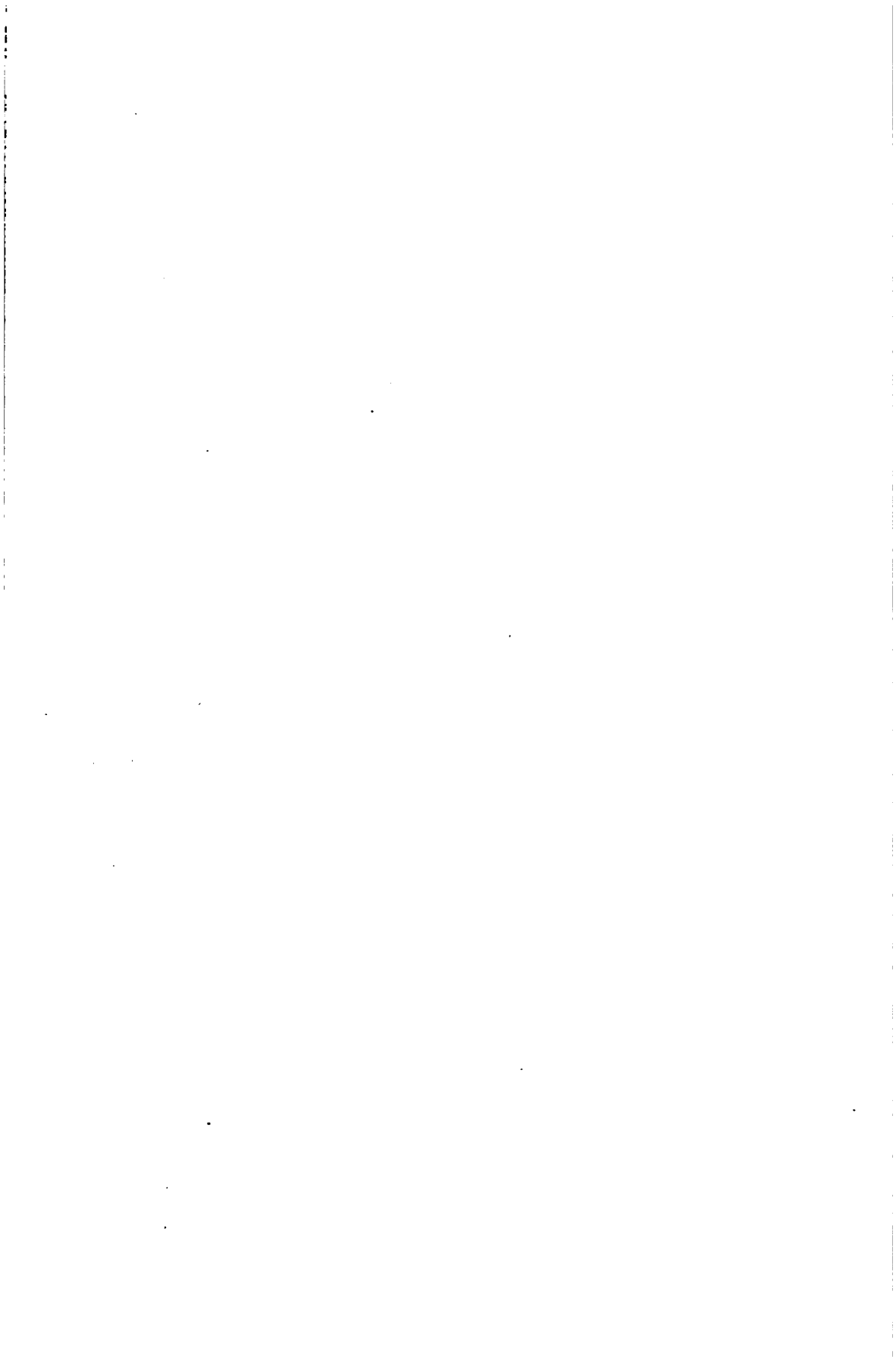
Il a recueilli environ 6,000 mots de ce patois, dont plus de moitié dans la partie des Côtes-du-Nord qui parle français. Ce glossaire, resté inédit jusqu'à présent, va paraître dans quelques mois.

M. le Président rend ensuite hommage aux artistes dont les œuvres se trouvent à l'exposition de la Société artistique et littéraire de l'Ouest, et la séance se termine par un chaleureux discours de M. le marquis de Langle-Beaumanoir, Sénateur des Côtes-du-Nord, Président du Congrès (1).

(1) Ce discours et le compte-rendu in extenso se trouvent dans le volume de la Classe d'Agriculture.



MÉMOIRES



PREMIÈRES

SÉPULTURES CHRÉTIENNES

MESDAMES,
MESSIEURS,

J'avais l'intention de présenter de vive voix dans cette réunion, le résumé de mes ouvrages sur l'histoire préhistorique en appuyant sur les points principaux qui sont aujourd'hui pour moi des vérités incontestables et forment les lois nouvelles dont j'ai déjà fixé les termes.

Je crois savoir que mon éminent collègue, Monsieur Robiou, correspondant de l'Institut, va aussi parler dans le même sens, je me contente pour le moment de lire un mémoire absolument inédit que la lecture d'une note toute récente m'a décidé à écrire au moment où je partais pour le Congrès.

Ce travail est absolument de circonstance non seulement pour la Bretagne, mais pour toutes les contrées où on peut rencontrer les sépultures historiques, dites trop souvent préhistoriques, de l'époque de transition des premiers siècles de notre ère.

C'est une tâche bien difficile de faire la clarté dans l'histoire préhistorique, mais la difficulté n'est pas insurmontable à force de travail et d'expérience, avec une longue suite d'observations et de comparaisons.

C'est ce que je disais en terminant, le 14 avril dernier, celui de mes ouvrages intitulé : *La Bretagne aux temps néolithiques, Tumulus de la première et de la dernière époque.*

Cherchons toujours et partout les stations, les sépultures,

les armes et les outils de l'homme primitif. Quand ils sont authentiques et trouvés sur place par un observateur sérieux et expérimenté, ils sont précieux pour l'histoire, ils suppléent à la tradition et aux livres, car on juge non moins bien l'homme par ce qu'il a fait que par ce qu'il a dit. Mes recherches si longues sur les stations de toutes les époques préhistoriques m'ont permis de voir par moi-même, ce que bien d'autres n'ont pu faire.

Voilà ma force, et, à défaut de textes anciens, je prétends que l'affirmation est possible, quand elle est basée sur des comparaisons nombreuses faites sur place d'après des faits répétés et bien constatés.

C'est ainsi, Messieurs, qu'en multipliant les vérités incontestables, on devient l'historien incontesté des temps préhistoriques.

Les Stone-Cists

Je disais, le 25 juillet 1889, dans mon ouvrage, *Les âges préhistoriques et le début de l'ère chrétienne, incinérations et inhumations*, qu'il ne fallait admettre en aucune façon les erreurs profondes de deux publications récentes attribuant à ces coffres en pierres ou sarcophages une date très ancienne; l'une disant qu'ils avaient précédé les dolmens, l'autre qu'ils étaient de l'âge de bronze, c'est-à-dire de la fin de la période néolithique. J'ajoutais que les auteurs de ces mémoires se condamnaient eux-mêmes en avouant avoir trouvé dans ces coffres des cadavres admirablement conservés, avec des restes d'étoffes, de vêtements et de coiffures adhérents aux ossements.

Je croyais la question jugée par ce seul fait qu'en dehors des causes chimiques de conservation on ne pouvait admettre qu'une durée très limitée pour les cadavres, tissus et tous les produits organiques déposés dans le sol, et je conclusais en disant que ce rite de sépultures continué presque jusqu'à nos jours était absolument chrétien et n'avait pas une origine antérieure à notre ère.

Il n'en est rien, la question est toujours pendante en ce

sens qu'elle est jugée tout autrement par quelques hommes peu sérieux et pas du tout observateurs.

J'ai lu hier sur ce sujet le travail de l'un d'eux, et je crois qu'il est de mon devoir dans l'intérêt de la science, non pas de répondre à un travail aussi erroné, mais de parler une dernière fois de cette question qui doit être enfin jugée définitivement.

Le rédacteur de cette note s'étonne d'abord des dimensions réduites de ces sépultures, comparées aux grandioses et imposants monuments caractéristiques de l'âge de la pierre polie, et il cite quelques rares signataires de mémoires, ne parlant bien entendu que de ceux dont les conclusions rentrent plus ou moins dans ses idées; mais il ne faut pas oublier ce que j'ai dit dans un de mes ouvrages à propos de ces publications du passé presque toutes erronées et copiées les unes sur les autres, bonnes en un mot pour tromper tous les lecteurs non prévenus.

L'inventeur de cette thèse hésite ensuite un moment devant l'opposition d'un de ses collègues qui venait de découvrir un certain nombre de ces stone-cists sur plusieurs points aux environs de Quiberon, et qui dans une séance relatée au bulletin de la Société polymathique du Morbihan, 2^e semestre de 1890, pages 62 et 63, disait :

« Indépendamment des différences de construction, un fait nous frappe; dans aucun de ces stone-cists on n'a signalé la présence de haches en pierre, de Celtæ, ces objets mystérieux et en quelque sorte sacramentels des sépultures dolméniques.

« Il y a donc lieu de garder une certaine réserve dans l'appréciation de l'âge des stone-cists de Quiberon, aussi bien que sur la question de la race qui y est ensevelie.

« Si on n'a pas démontré que les stone-cists étaient antérieurs aux dolmens, on n'a pas démontré davantage jusqu'ici qu'ils étaient contemporains et qu'ils avaient été construits par les mêmes hommes. Il est bon que dans une société comme la nôtre dont on ne saurait discuter la compétence, des voix s'élèvent pour réclamer des suppléments de preuves aux classifications systématiques et aux conclusions prématurées. »

Ces réserves ne découragent pas le signataire de la note qui cite la découverte de trois stone-cists près d'un tumulus démolé et reconnaissable seulement aux restes du dolmen qu'il avait recouvert, mais il indique l'emplacement : c'est au bord de la falaise abrupte de l'Océan et tous les habitants des côtes savent quels sont sur ces points les apports du sable par l'effet du vent.

Ce sable se solidifie et se couvre même de végétations sur bien des points, et cela ressemble à une suite de tumulus.

Rien d'étonnant donc de trouver dans un pareil endroit un stone-cist enfoui à 2 ou 3 mètres de profondeur. La sépulture a d'abord eu pour base le sous-sol creusé assez profondément et le vent s'est chargé d'élever le tumulus.

Je ne m'arrête pas à quelques appréciations de l'auteur s'appuyant sur l'emplacement de ces stone-cists découverts à peu de distance du tumulus, de dolmens ou de menhirs. La réponse est trop facile. Le Morbihan comme toute la presqu'île de Bretagne a été constamment habité depuis l'époque la plus reculée et on est bien forcé d'admettre que les populations se succédant dans les mêmes localités ont obéi successivement à leurs usages et à leurs rites religieux sans se préoccuper des preuves pouvant exister aux environs, témoignages du séjour de leurs ancêtres ou du passage de d'autres familles.

L'auteur cite ensuite à l'appui de ses dires, la petite crypte contenant (dit-il) des ossements à côté du grand dolmen de Mannè-Lud-Morbihan, et quelques autres.

J'ai déjà répondu d'avance à toutes ces erreurs dans mon ouvrage intitulé : *Etude sur les ouvrages des écrivains qui m'ont précédé* paru le 15 mars 1890, et faisant la réfutation absolument concluante de toutes les conclusions à propos des fouilles de tous les grands monuments mégalithiques du Morbihan ; les auteurs ont toujours dit inhumation et moi avec leur propre texte, j'ai tiré la conclusion absolument contraire et prouvé de la façon la plus indiscutable l'incinération.

J'ai dit dans ce mémoire que les auteurs s'étaient absolument trompés et qu'il y avait eu partout dans cette immense tombelle de Mannè-Lud l'incinération la plus caractérisée et non l'inhumation. Je l'ai absolument prouvé.

Comment venir chercher encore comme argument, la petite chambre accessoire à côté du grand dolmen rempli de cendres en disant bien haut : il y avait des ossements, c'est un stone-cists. Le texte même de la narration de la fouille indiquait bien là aussi l'incinération, qui n'est pas du reste toujours complète.

Si on s'arrêtait un moment à des théories aussi fantaisistes, on en arriverait bientôt à dire que les deux rites étaient simultanés sous le même tumulus, incinération et urne déposée dans l'immense dolmen et inhumation du cadavre entier replié dans le très petit sarcophage ou coffre en pierre.

L'auteur espère que la galerie à faire par l'état acquéreur de la Grande-Tombelle de St-Michel en Carnac, pour permettre de donner aux visiteurs une idée exacte de ce splendide monument, fera découvrir de nouveaux coffres, appelés par lui stone-cists, à la base.

Illusion du présent sur le passé, déception de l'avenir, si on trouve des sépultures accessoires, ce que j'ai vu bien souvent, on y verra les preuves de l'incinération comme dans la sépulture principale.

Enfin l'auteur termine en disant que ces coffres de pierres contenant des cadavres appartiennent dans l'ordre chronologique des sépultures préhistoriques à l'âge de la pierre polie qui a précédé le bronze et le fer, il conclut à la contemporanéité, c'est sa propre expression, des dolmens et des coffres de pierres, et leur attribue la même origine et les mêmes constructeurs : c'est une vérité désormais acquise à la science, dit-il, et il bravera les arguties et l'incrédulité des savants.

Il ne craint pas de dire que les stone-cists sont les sépultures des vaincus, victimes sacrifiées aux mânes du Grand Chef qui avait seul droit à la grande sépulture dans le dolmen et au mobilier funéraire, il y a là vraiment un trop grand effort d'imagination.

L'auteur admet donc ainsi l'inhumation dans les grands dolmens, hérésie profonde, je l'ai prouvé, et de plus il sépare les époques de la pierre polie, du fer et du bronze.

S'il avait fouillé souvent les dolmens non violés, il se serait

aperçu que tous ces âges réunis à celui de la pierre taillée n'en forment réellement qu'un seul; c'est ce que j'ai toujours dit avec les preuves les plus nombreuses à l'appui.

L'auteur parlant ensuite d'un grand dolmen, l'appelle un grand cists; je trouve ce terme anglais moderne tout à fait excessif quand il s'agit de désigner un véritable monument mégalithique et il ne doit s'appliquer qu'à ces tombes pur anciennes et relativement rares du reste, représentées par quatre pierres plates dressées sur champ et recouvertes d'une cinquième circonscrivant une cavité sépulcrale de petite dimension complètement close et contenant un squelette dans l'attitude repliée. L'ardeur de cet antiquaire, dont les faits et récits ne m'occuperont plus désormais, est telle que sa propre plume ne suffit pas. Il lui faut des articles non signés et des écrivains anonymes qui s'embusquent derrière les colonnes des feuilles locales pour tirer des extraits de ses récits des conclusions inadmissibles pour tous les lecteurs sérieux.

On est d'un tout autre avis à la Société Polymathique du Morbihan, voici ce que je lis dans le bulletin de 1890, page 74.

Un savant qui nous a précédé, M. Arrondeau, disait en 1868 (bulletin de la Société): « l'analogie de ces sépultures fermées, proportionnées à la grandeur du corps qu'elles devaient recevoir, avec le mode de sépulture usité dans les temps historiques, et qui s'est propagé jusqu'à nous, ne semble-t-elle pas une induction plausible en faveur de l'âge plus récent de ces tombes; en tous cas les différences profondes qui distinguent les dolmens et les coffres de pierre ne permettent pas de faire d'assimilation; les dolmens sont d'ailleurs répandus à profusion sur tout le territoire tandis que les coffres forment une exception. »

Je lis encore, même bulletin, page 111 : « La question de contemporanéité des dolmens et des coffres de pierre reste pendante et le doute sera justifié, tant qu'on n'aura pour autoriser des conclusions générales absolues que des faits particuliers en très petit nombre, d'une interprétation obscure avec des hypothèses sans aucune preuve. »

Je regrette de ne pas voir émettre des conclusions plus formelles et plus décisives encore par une société qui a per-

pétuellement à son ordre du jour un travail sérieux sur toutes les questions pendantes, continuant ainsi la gloire du passé et la réputation d'un musée d'une richesse inouïe.

Cette collection vraiment splendide et si complète a été formée entièrement dans le Morbihan, couvert partout des plus beaux monuments mégalithiques du monde et fournissant à chaque pas des documents si nombreux et si précieux pour l'histoire préhistorique.

L'inventeur de l'utopie des stone-cists précédant ou accompagnant les dolmens, aurait dû suivre un conseil que la prudence seule peut donner, c'est-à-dire de travailler et de réfléchir avant d'écrire. Le papier, il est vrai, supporte sans se plaindre toutes les élucubrations, mais le lecteur ne pardonne pas à celui qui a parlé sans savoir et qui se fait battre par celui qui a été patient et n'a écrit qu'après avoir appris.

J'ai déjà eu l'occasion de dire que je n'avais commencé à écrire qu'après trente années de travail assidu et de fouilles continuelles sur toute la presqu'île de Bretagne; ce qui m'a permis de réunir des preuves indiscutables et un nombre considérable de faits historiques constatés par des usages constants, en même temps qu'une collection des plus utiles au point de vue scientifique, et supérieure certainement à la majorité des musées.

La collection des pierres taillées seule compte plus de douze mille types de premier ordre et tout le reste est à l'avenant.

Cette collection est mon œuvre personnelle, tout a été trouvé dans mes recherches; c'est ainsi que l'on arrive à des certitudes qui restent des points historiques acquis. Des hommes de génie comme Boucher de Perthes, de Caumont, et d'autres encore n'ont pas procédé autrement; ils ont travaillé, vu et profondément réfléchi avant de parler. Aussi leurs œuvres impérissables seront toujours vraies pour leur gloire et pour la science.

Je recevais dernièrement d'un de mes savants collègues, M. l'abbé Abgrall, un mémoire accompagné d'une lettre où une question m'était posée :

« Doit-on admettre comme appartenant à notre ère les

« squelettes trouvés associés aux armes en bronze et les
« squelettes trouvés dans les grands coffres en pierre sous
« tumulus. »

J'ai répondu :

Je me prononce absolument en réponse à votre question. Les squelettes avec armes en bronze et même en pierre trouvés dans de grands coffres en pierres sous tumulus appartiennent à notre ère. Rite chrétien. J'ai parlé des tumulus païens des III^e et IV^e siècles.

A une époque antérieure le christianisme avait déjà fait des progrès dans la Gaule, et vers cette époque les deux rites ont été simultanés dans des localités différentes.

Dernièrement dans quelques publications j'ai vu la théorie de peuples différents, les uns inhumant, les autres incinérant leurs morts à la même époque.

Pour moi il n'y a à proprement parler qu'un seul peuple s'avancant toujours vers l'ouest et s'augmentant par les émigrations continuelles de l'est où on a incinéré dès le début.

Le résultat a été à un certain moment la succession de familles sur place avec conservation momentanée des mêmes usages, des mêmes monuments, et en même temps des rites de religion et de sépulture tout à fait différents.

CONCLUSION

En résumé, les stone-cists se trouvent à une certaine profondeur dans la terre, les constructeurs avaient donc d'excellents outils et l'époque est peu éloignée.

La conservation des cadavres indique un âge relativement récent, et on ne peut admettre la conservation des corps, vêtements et coiffures pour une durée de quatre à cinq mille ans. Ce ne sont donc pas les premiers dolmens dont ils diffèrent absolument comme forme, dimension, épaisseur des pierres ; les premiers dolmens sont très grossiers, pas rectangulaires et posés à fleur de terre. D'autres dolmens, à mesure que l'outillage est devenu plus parfait, ont été plus profondément incrustés en terre, mais toujours de grandes dimensions avec le rite invariable de l'incinération.

A quelle époque précise préhistorique et pour quelle cause, ces inventeurs veulent-ils placer l'inhumation dans ces stone-cists réduits ? Pourquoi ne pas juger définitivement la question d'après les données certaines de la science acquise ?

La loi chrétienne a ordonné à ceux qui se convertissaient à la foi religieuse nouvelle, l'inhumation, mais il fallait tenir compte des usages du passé, la pierre avait servi, on en a encore usé et les coffres en pierre de dimensions restreintes ont précédé les coffres en bois.

Pour les grands personnages seulement, il était possible de creuser le sarcophage dans le granit avec la forme du corps.

Je n'ai jamais trouvé aucun stone-cists sous un tumulus et j'ai toujours fouillé jusqu'au sous-sol primitif. mais il ne serait pas impossible d'en trouver sous un petit tumulus du commencement de notre ère. J'ai cité des tumulus païens du IV^e siècle, pourquoi n'y aurait-il pas des tumulus chrétiens de la même époque.

Je peux dire avec une certitude absolue et par mes propres découvertes que sous un grand tumulus renfermant un véritable dolmen ou une allée couverte, il y a très souvent des petites chambres ou coffres accessoires; quelquefois ils touchent le dolmen, souvent ils en sont séparés et on les découvre au bord du tumulus sur le même niveau que la base du monument. Chaque fois que j'ai fait cette constatation, j'ai eu la certitude que ces sépultures accessoires étaient de la même époque que le dolmen, et que le rite funéraire avait été partout l'incinération et jamais l'inhumation.

A la séance du 25 mars 1890 un de mes collègues de la Société Polymathique du Morbihan, cite avec beaucoup de raison les tombes découvertes près du grand dolmen de Gavr'inis datant incontestablement du XII^e siècle, et aussi les poteries des stone-cists de Beker-vill notablement différentes de celles qu'on rencontre ordinairement dans les dolmens, et il croit pouvoir dire dès à présent que les dolmens et les stone-cists ne sont pas contemporains.

Voilà la vérité.

J'ai fait ailleurs la chronologie des monuments préhistoriques, tumulus et dolmens, et je termine ce mémoire en disant de la façon la plus catégorique :

Les stone-cists sont les tombeaux du début de l'ère chrétienne et la coutume de ces coffres en pierre a subsisté pendant un grand nombre de siècles.

Ils n'ont pas précédé les dolmens, on ne peut l'admettre un moment, ils ne les ont pas accompagnés et on ne peut admettre non plus l'alternement.

Les différences sont trop tranchées pour la construction comme pour le rite ; la conclusion s'impose : ils ont suivi les derniers dolmens et tumulus du iv^e siècle de notre ère.

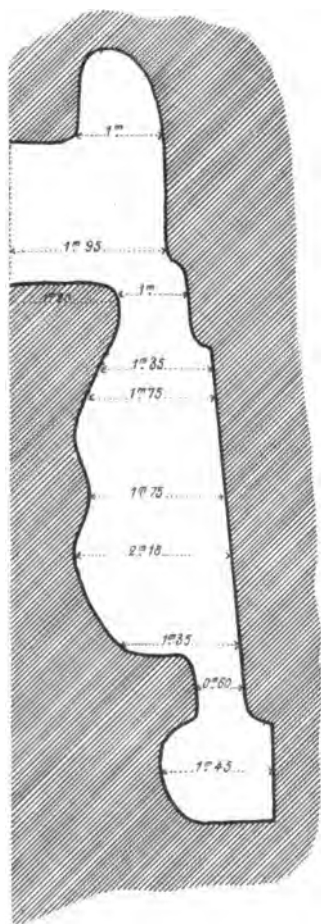
L'histoire préhistorique vraie sera toujours le résultat d'une profonde expérience, et si les nouveaux approuvaient intégralement ce que leurs aînés ont constitué, ne reconnaîtraient-ils pas d'une façon implicite l'inutilité de leur venue en ce monde ?

Baron HALNA DU FRETAY.

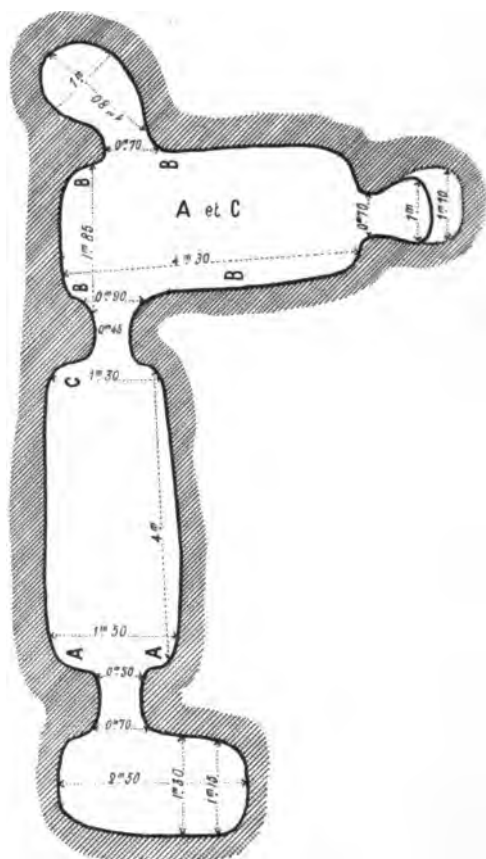
Château du Vieux Chatel, par Châteaulin (Finistère).

3 Septembre 1890.

SOUTERRAIN DU BOT, A CASTELRUE



Coupe



Plan

LÉGENDE

- A** *Poteries*
B *Trous pour recevoir des vases.*
C *Charbons.*

NOTA. Dans la chambre la plus à droite, les poteries et les charbons étaient disposés sur toute l'étendue de la pièce.

LE SOUTERRAIN DU BOT

A CASTELRUE, EN SAINT-GUEN (COTES-DU-NORD)

Par M. LE CERF

A l'extrémité nord-est de la commune de Saint-Guen, tout près de la limite du Quillio, se trouve un assez grand village dont les maisons s'échelonnent le long de la route, presque toutes du côté gauche. Il est bâti sur le penchant et jusqu'au sommet d'un coteau formant contrefort de la montagne dont le pied est baigné par l'Oust, et dont le point culminant, un des plus élevés de la Bretagne centrale, porte la chapelle de Notre-Dame de Lorette. Ce village a deux noms : la partie basse, la première qu'on rencontre en venant de Saint-Guen, s'appelle Kerguistin, la seconde, qui occupe le plateau en haut de la colline, s'appelle Castelrue. Les deux parties du village ne sont séparées que par une pièce de terre ; les champs de Castelrue forment une longue bande longeant ceux de Kerguistin de l'est à l'ouest, commençant et finissant avec eux dans les deux directions ; c'est donc au fond un seul et même village, et le fait qu'il porte deux noms nous avait paru bizarre ; Castelrue signifie château rouge, Kerguistin pourrait signifier la ville au châtaignier (*Ker-quistein*), mais il peut aussi bien se traduire par la *Ville de Gestin*, et cette étymologie serait presque certaine si nous pouvions établir qu'un seigneur du nom de Gestin a bâti là un château. Or la généalogie de la famille de La Rivière-Mûr nous fait connaître qu'au onzième siècle un membre de cette famille, « *Gestin de Mûr fonda Chastel Gestin de Mûr* ». Saint-Guen est une ancienne trêve de Mûr ; l'époque où cette trêve fut détachée de la mère paroisse est inconnue, il est bien possible

qu'elle soit postérieure au onzième siècle ; d'ailleurs, quand même Saint-Guen aurait déjà été érigé en trêve au temps de Gestin, la généalogie de La Rivière-Mûr aurait très bien pu désigner la situation du château par le nom de la paroisse (nom générique qui englobe également les trêves), sans ajouter le nom spécial de la trêve même.

Ce point admis, il est tout naturel de penser que le château de Gestin, *Castel-Gestin* fût bâti sur le sommet du coteau, et que les maisons situées sur le flanc prissent le même nom que le château, la *Ville de Gestin*, *Ker-Gestin*, et par une corruption qui dérive naturellement de la prononciation bretonne : *Kerquistin*. Les siècles se sont écoulés, le château est tombé en ruine, le village a conservé son nom, et les quelques maisons bâties le plus près du château, ou sur ses ruines, ont gardé dans le leur la première partie : *castel*, et remplacé la seconde, qui désignait le fondateur, par une épithète tirée de la couleur du château ou de ses ruines.

Notre problème archéologique ainsi posé, nous avons déjà réuni trois des facteurs qui devaient amener la solution : l'existence d'un château prouvée par le nom de *Castelrue* ; le nom du fondateur persistant dans la désignation du village : *Kerquistin* ; le fait de la fondation d'un château par Gestin de Mûr dans la paroisse de Mûr. Restait à savoir si la tradition confirmerait les données de l'étymologie et les documents généalogiques ; après cela il n'y aurait plus qu'à trouver l'emplacement du château.

Nous avons consulté la tradition : bien sûr, nous a-t-elle dit, puisque le village s'appelle Château Rouge, il y a eu ici un château, sa configuration est encore visible dans un champ au nord et tout près du village ; les anciens murs sont en pierres rouges cimentées ; quand on laboure profondément, on les met quelquefois à découvert, d'ailleurs la terre qui les recouvre forme un renflement bien sensible. Enfin il y a un souterrain qui menait au château et partait du carrefour à l'entrée du village, en venant de Saint-Guen.

Nous nous sommes rendu dans le champ, nous y avons bien vu le renflement signalé, il forme un grand quadrilatère dont chaque côté a environ quarante-cinq mètres de long, et qui nous a tout de suite fait penser à une fortification

romaine; nous avons demandé aux voisins si la pierre rouge ne serait pas de la brique, ils nous ont répondu qu'elle en avait tout l'air, joignez à cela qu'on la dit cimentée, et la conclusion tout indiquée est qu'au lieu de découvrir le château de Gestin nous étions en face d'une construction romaine.

M. de Keranflec'h trouve bien hasardées nos déductions étymologiques et se refuse à croire que Gestin ait jamais bâti à Castelrue; il invoque de sérieuses raisons pour établir que le château de Gestin se trouvait sur un autre point; il nous a fait remarquer qu'au onzième siècle on ne bâtissait ni en briques ni avec du ciment et qu'on ne donnait jamais aux châteaux une forme semblable à celle que je lui signalais. C'était l'époque des mottes féodales, il fallait découvrir une motte féodale à l'appui de mes arguments de textes et de noms.

Le champ où se trouve le quadrilatère ne m'appartenant pas, je n'ai pu y faire de fouilles, je suis certain que le propriétaire permettra de le fouiller; mais pour le moment mon dessein étant de découvrir le château de Gestin, je ne me suis pas arrêté à l'étude d'un monument probablement romain, et j'ai cherché aux environs une motte féodale.

J'ai précisément un champ tout à côté, parfaitement situé pour poser une motte féodale, il s'appelle le *Bot d'en haut* (n° 710 du cadastre), il forme l'extrémité nord-est du plateau de Castelrue, et domine le vallonement qui part de la crête du contrefort pour descendre en pente douce jusqu'au gué de Saint-Thélo, décrit d'une façon si pittoresque, par Paul Féval, dans *Châteaupauvre*.

Le champ contient soixante-cinq ares; au milieu s'élève une butte de peu de hauteur, et à partir de cette butte le terrain descend rapidement vers la vallée. A quelques centaines de mètres vers l'est il y a une source qui, visiblement, a dû être dégagée du flanc du coteau par le travail de l'homme; on a creusé à pic jusqu'à la source, et on a établi, au-dessous de son niveau, un abreuvoir dont le fond est pavé; c'est bien ainsi que nous nous figurerions l'abreuvoir que Gestin de Mûr aurait pu faire creuser pour ses chevaux au onzième siècle. C'est encore là un élément de preuve à l'appui de notre hypothèse.

Mais revenons au *Bot d'en haut* : la butte est bien régulière ; toute la pièce de terre est cultivée depuis longtemps, et s'il y a eu là une motte féodale, évidemment on a dû en diminuer la hauteur, prendre la terre du sommet pour combler les douves ; l'aspect du champ répond bien à cette idée ; aussi nous nous propositions d'y faire des fouilles, lorsqu'en décembre 1889, l'entrepreneur d'une route en construction tout près de là, vint nous demander à extraire des pierres dans ce champ pour l'empierrement de son lot. Son travail mit à découvert un banc de roche très mauvaise comme pierre à construire, mais fort dure et propre à former la chaussée d'un chemin. Dans les premiers jours de janvier, le fermier de Castelrue vint me dire que les ouvriers avaient découvert un souterrain. C'était au premier abord la confirmation non seulement de nos hypothèses, mais aussi de la tradition suivant laquelle un souterrain partait du château de Castelrue et aboutissait à l'entrée du village. Naturellement l'imagination populaire ne se contentait pas d'un si court trajet sous terre, l'entrée qu'elle connaissait au carrefour n'était pour elle qu'une fissure, et le souterrain se prolongeait bien plus loin, jusqu'au vieux château de Kerdardoul dans Saint-Caradec, à environ quatre kilomètres de là.

Nous nous sommes immédiatement rendu à Castelrue ; les ouvriers avaient creusé leur carrière jusqu'à trois mètres au-dessous du niveau naturel du sol ; arrivés à cette profondeur, comme ils étaient en train de détacher un bloc de la paroi sud, le roc céda sous leur pic et s'effondra dans une cavité dont personne ne soupçonnait l'existence. Les ouvriers élargirent le trou qui venait de se produire sous leurs coups, et pénétrèrent dans une chambre rectangulaire, arrondie aux coins, ayant en longueur (de l'est à l'ouest) 2^m 50 ; la largeur variait de 1^m 15 à 1^m 30 ; le plafond arrondi était élevé de 1^m 20 au-dessus du sol le long des parois, et de 1^m 45 au centre de la pièce.

Il y avait dans cette chambre quelques déblais dont la majeure partie, sinon la totalité, provenait de l'ouverture pratiquée par les travailleurs ; en retirant ces décombres, on ramena avec eux une petite quantité de cendre qui était sans doute éparsée sur le sol ; il n'y avait nulle part trace de feu ;

sur les parois on distingue quelques rayures tracées par les instruments qui ont servi à creuser la caverne.

Sur la paroi sud, à vingt centimètres du coin sud-est, s'ouvre une baie haute de 0^m 60, large de 0^m 70; cette baie forme un couloir long de 80 centimètres, conservant la même hauteur dans toute son étendue, mais se rétrécissant dans la largeur et n'ayant plus en ce sens à son extrémité que 0^m 50. La base de la baie est élevée d'environ 30 centimètres au-dessus du sol de la première caverne.

A l'autre extrémité du couloir s'ouvre une seconde pièce dont la largeur varie de 1^m 30 à 1^m 50; elle a de long 4 mètres. Le plan de cette pièce est un peu incliné, il commence au niveau du seuil du couloir et s'élève régulièrement vers le sud; le sol était couvert de déblais paraissant provenir d'un éboulement partiel de la voûte; la hauteur est de 1^m 35 le long des parois, de 1^m 75 sur plusieurs points, de 2^m 18 dans certaines parties, celles où sans doute le plafond s'était éboulé.

A l'entrée de cette pièce, à droite et à gauche de l'ouverture par laquelle on y avait accédé, on a trouvé les débris d'un pot en terre de fabrication grossière, quelques morceaux de charbons, trois ou quatre petits éclats d'ossements, un morceau de granit un peu plus gros qu'une forte noix; dans les deux coins opposés on a recueilli quelques fragments de charbon de bois assez gros.

Dans la paroi sud s'ouvre une porte large de 0^m 45, haute d'un mètre et formant un couloir de 0^m 70 de long; la porte était complètement obstruée par de la terre; cette terre, à mesure qu'on avançait en la déblayant, devenait humide; après avoir dégagé le petit couloir, on a constaté qu'on arrivait dans une nouvelle chambre analogue à la précédente et à l'entrée de laquelle on a encore trouvé quelques morceaux de charbon. La terre était de plus en plus mouillée, nous en avons conclu que la pièce où nous entrions, complètement comblée, n'avait pas de plafond, au moins sur une notable partie; il nous a paru dangereux, au milieu de l'hiver, de continuer le travail: des éboulements étaient à craindre; d'ailleurs les quelques menus objets qu'on pouvait avoir l'espoir de rencontrer avaient chance de passer inaperçus au milieu d'un sol détrempé qui adhérerait à leur surface; nous

avons jugé plus prudent d'attendre la belle saison pour continuer notre exploration.

Les fouilles ont été reprises le 11 août 1890. Conformément à nos prévisions, la troisième chambre, dans laquelle nous entrons, n'avait pas de plafond, ses parois s'élevaient verticalement jusqu'au sol extérieur; elle était totalement comblée avec de la terre argileuse devenue très compacte par le tassement. Dans cette terre on trouve épars de nombreux fragments de charbon, de la cendre; par endroits la cendre se présente en massifs, mais il est à remarquer qu'aucun de ces dépôts ne repose sur le sol du souterrain, tous se trouvent entre deux couches de terre rapportée, ils n'affectent d'ailleurs aucune forme d'où on puisse conclure que la combustion ait eu lieu au même point, ce sont apparemment des amas qui se trouvaient dans le voisinage et qu'on a enfouis pour faire disparaître toute trace du foyer qui les avait produits, ou simplement qu'on a utilisés au hasard pour combler le creux.

Dans les mêmes conditions que la cendre nous trouvons d'assez nombreux fragments de poteries; beaucoup sont épaisses d'un centimètre, composées de terre brune, leurs faces intérieures sont généralement noires; un fragment, trouvé le 14, est orné à l'extérieur de dessins en creux imprimés par l'apposition d'un moule, comme on imprime un cachet sur la cire; on recueille un petit vase de la forme et de la grandeur d'un œuf coupé en deux, avec cette différence que son ouverture est triangulaire; un fragment de pierre polie paraît provenir d'un percuteur.

Le 16 août nous finissons de déblayer la troisième chambre: nous trouvons encore des débris de poteries; la terre contient toujours en assez grande quantité de petits fragments de charbon; nous rencontrons un polissoir en silex, trois boules en pierre, deux morceaux d'une plaque de granit, dont une face est plane et paraît avoir servi à écraser des grains. Signalons encore un fragment (paraissant correspondre aux deux tiers) d'une plaque de schiste jaune, perforée au centre, de forme à peu près carrée, mesurant quatre centimètres de côté.

La chambre est entièrement dégagée, nous en relevons la forme et les dimensions: la porte par laquelle nous sommes

entrés est située au coin nord-est, elle s'évase en débouchant dans la pièce et atteint une largeur de 90 centimètres; son sommet est à 1^m 20 au-dessous du sol extérieur. La porte débouche sur un petit palier de 30 centimètres plus bas que le reste de la chambre, puis le sol de celle-ci s'élève sensiblement vers l'ouest.

L'axe de la chambre est orienté de l'est à l'ouest, à l'équerre de la chambre précédente qui était orientée du nord au sud. La longueur est de 4^m 30, la largeur moyenne 1^m 85. Dans le coin sud-est, en face de la porte par où nous sommes entrés, une petite baie, de 65 centimètres de large sur un mètre de haut, donne accès dans une sorte de niche circulaire, en forme de four, dont le diamètre est d'un mètre. De chaque côté de l'ouverture de cette niche près des parois est et sud de la chambre, on remarque une petite excavation qui paraît faite pour poser les vases, qui en raison de leur forme ne pourraient rester debout. Un trou pareil se trouve près de l'angle est de la porte par où nous sommes entrés, et un autre le long de la paroi nord. La différence de niveau entre le sol extérieur et celui de la chambre est de 2^m 20 au seuil de la porte par où nous sommes entrés, 1^m 95 contre la paroi est, 1^m 65 à l'extrémité ouest.

Au milieu de la paroi ouest s'ouvre une baie large de 60 centimètres, longue de 0^m 90; le sol s'élève rapidement et l'excavation se termine en forme de demi-cuvette; nous sommes à 1^m 40 au-dessous du champ, nous arrivons à une couche de terre végétale, et il est impossible de reconnaître les travaux qui auraient pu être faits dans cette terre : la terre végétale remuée depuis des siècles a subi des tassements et forme corps avec celle qui n'a pas été touchée. Il nous a paru toutefois que la cavité finale s'évasait vers l'extérieur et atteignait une largeur de 1^m 10. Cette petite pièce formait évidemment l'entrée du souterrain, elle devait contenir quelques marches d'escalier dont il ne reste aucune trace, ou simplement une échelle.

En 1888, nous avons exploré, à Bernouë, en Saint-Connec, un souterrain analogue à celui de Castelrue, et nous en avons présenté la description au congrès de Saint-Pol-de-Léon, au moment même où nous terminions les fouilles.

En comparant les résultats de ces deux travaux, on trouve un grand nombre de caractères communs qui permettent, croyons-nous, d'attribuer aux deux souterrains une même origine et de dégager certains indices qui peuvent aider à en fixer l'époque et à en reconnaître la destination.

Notons d'abord les dispositions qui se retrouvent dans les deux cavernes :

1° Les deux chambres les plus basses sont souterraines, creusées dans le roc et couvertes d'un plafond.

2° Les chambres communiquent entre elles par des couloirs ou portes d'inégales grandeurs, mais toujours disposées de même façon, les plus grandes étant les plus voisines de l'entrée, la plus petite celle qui donne accès à la dernière grotte.

3° Le sol des chambres présente un plan incliné commençant dès l'entrée et se poursuivant assez également jusqu'à la fin. A chaque porte, il y a une marche d'environ un pied de hauteur.

4° Les chambres les plus hautes n'ont jamais eu de plafond, elles ont été établies à ciel ouvert ; il n'y a aucun doute possible à cet égard quand on compare leurs parois avec celles des chambres voûtées ; à Bernouë une des chambres voûtées s'est effondrée partiellement et permet d'établir à ce point de vue une comparaison utile.

Comme le sol des chambres suit une inclinaison constante, si les chambres hautes n'avaient pas été couvertes d'une manière quelconque, les eaux pluviales, tombant dans les chambres ouvertes, auraient suivi la pente du sol et inondé les chambres souterraines ; or celles-ci ne portent aucune trace du séjour de l'eau, et d'ailleurs il serait inadmissible qu'elles eussent été faites pour servir de réservoirs aux eaux accumulées dans les chambres supérieures ; on est donc forcément amené à conclure que les chambres à ciel ouvert étaient munies d'une toiture quelconque.

5° Les chambres voûtées étaient vides, les chambres à ciel ouvert étaient comblées. A Bernouë, lors de notre exploration, les chambres voûtées étaient aussi comblées, mais nous avons exposé les renseignements fournis à ce sujet par les voisins : ces chambres étaient encore vides au commence-

ment du siècle, et c'est seulement à la suite d'un accident qu'on les a comblées.

6° Dans les chambres voûtées on n'a rien trouvé, sauf, à Castelrue, un peu de cendre, deux ou trois débris de poteries et quelques fragments de charbon insignifiants. Au contraire, dans les chambres à ciel ouvert, la terre qui a servi à les remplir est parsemée de charbons, de poteries, de pierres.

7° Dans la chambre ouverte qui touche la première chambre voûtée, on remarque à l'un des coins une niche en forme de four, sans trace de feu. Dans les chambres ouvertes on voit des trous qui semblent disposés pour recevoir des vases.

8° Les dimensions, les communications, la disposition générale offrent des similitudes assez grandes pour qu'il soit permis de dire que les deux souterrains ont eu une même destination et doivent avoir été creusés par le même peuple, sinon à la même époque, du moins dans une même période et au même degré de civilisation.

9° Rappelons que les objets découverts ne sont pas en général posés sur le sol; ils se trouvent au milieu des déblais, ils n'ont donc pas été laissés en place par les habitants, ils ont été apportés par ceux qui ont comblé les chambres ouvertes et peuvent servir à déterminer non pas l'époque où les cavernes ont été faites, mais celle où elles ont été comblées.

10° Quant aux objets découverts dans les déblais, nous remarquons dans les deux cavernes des fragments de poterie incomplets, c'est-à-dire, provenant de vases divers mais ne permettant pas d'en reconstituer un entièrement, le seul vase complet est une petite urne ou tasse, trouvée à Bernouë, et remplie d'une matière noirâtre qui a l'apparence de cendre agglomérée.

On trouve également dans chacune des cavernes une plaque de granit portant trace de frottement, et qui peut avoir servi à écraser des grains, celle de Bernouë est complète, à Castelrue il n'y a que deux fragments. Quant aux outils en pierre polie, ils sont assez nombreux à Bernouë, à Castelrue on en trouve deux seulement. Dans aucun des souterrains on n'a rencontré d'instruments en pierre éclatée.

Les principales différences sont les suivantes :

1° A Bernouë les chambres se succèdent à peu près sur une même ligne ; à Castelrue elles sont chacune à l'équerre de la précédente.

2° A Bernouë il y a deux chambres non voûtées, à Castelrue une seule.

3° Quoiqu'il soit difficile de déterminer la disposition des entrées en raison de ce qu'elles se trouvent dans une terre meuble qui n'a pas gardé la trace exacte des excavations, il semble certain que l'entrée de Bernouë était peu distante du niveau du sol extérieur, au lieu qu'à Castelrue elle est en contre-bas de 1^m 40 ; par suite, s'il est permis de croire que l'accès à Bernouë avait lieu par un plan incliné, cette conjecture n'est guère admissible à Castelrue, là il fallait nécessairement des marches ou une échelle.

4° Quant aux objets trouvés, on remarque à Bernouë la petite urne intacte que nous avons déjà signalée, trois grains de collier en terre cuite, qu'on ne rencontre pas à Castelrue. Au contraire, à Castelrue nous notons trois boules en pierre, un petit creuset, un fragment de percuteur en pierre polie, une petite plaque de schiste jaune, dont on ne trouve pas les analogues à Bernouë.

Ces différences sont d'ailleurs assez légères pour qu'on puisse affirmer que les deux mobiliers offrent les plus grandes ressemblances, sinon une similitude absolue ; dans tous les cas les objets dont ils se composent sont pour le plus grand nombre de même origine, et proviennent d'un même peuple ou tout au moins d'une même époque.

Que conclure de ces constatations ? L'étude des poteries pourrait sans doute permettre de fixer une date, elles sont grossières pour la plupart, mais cependant quelques-unes présentent des ornements en creux d'un travail délicat, on ne peut les attribuer à un peuple sauvage, et il est bien probable que, si elles sont antérieures à l'occupation romaine, elles ont été apportées de pays plus civilisés, soit à la suite de guerres, soit en raison de relations commerciales.

Mais, comme nous l'avons déjà dit, la détermination de l'époque à laquelle appartiennent les poteries nous donnerait la date de l'obstruction des cavernes et non de leur création.

Reste encore à rechercher l'usage pour lequel on a creusé

ces souterrains. Nous avons exposé, à propos de Bernouë, la légende des Korrigans qui s'attachait à cette caverne ; à Castelnue nous n'avons recueilli aucune histoire de ce genre : les habitants ne parlaient que d'un souterrain donnant accès au château de Castelnue, encore ne le plaçaient-ils pas du tout à l'endroit où nous avons trouvé les cavernes, ils n'ont rapporté aucune légende.

En confrontant les deux découvertes, nous croyons devoir écarter, en ce qui concerne leur destination primitive, l'idée de sépulture : dans aucun des souterrains nous n'avons rencontré d'ossements ; quant aux cendres que nous avons trouvées, elles sont très fines et mélangées avec de la terre ; les cendres qui proviendraient de la crémation de corps humains n'auraient pas cette apparence, elles seraient accompagnées de fragments d'ossements assez gros, comme nous l'avons constaté en 1888 en explorant la sépulture gallo-romaine de Motennec-Guen. Remarquons en outre que les poteries qui auraient pu contenir des cendres se trouvent dans les déblais et non sur le sol, qu'elles sont incomplètes et jetées au hasard.

Si nos cavernes étaient des sépultures, les chambres voûtées et surtout la petite niche de la chambre ouverte seraient indiquées comme l'endroit où les urnes funéraires auraient dû être déposées ; or à Castelnue comme à Bernouë, elles ne présentaient aucun indice de sépulture.

Enfin nous avons observé qu'en raison de l'inclinaison du sol les chambres à ciel ouvert avaient dû être protégées par une toiture sous peine d'inondation ; la nécessité de cette toiture nous paraît en contradiction absolue avec l'hypothèse d'une sépulture ; on comprend un tombeau recouvert d'une voûte, d'une pyramide ou de dalles, un travail de ce genre aurait laissé quelque trace, et nous n'avons rien trouvé de pareil ; au contraire l'aspect du sol et des parois indique qu'aucune construction n'a été élevée, la toiture n'a pu consister qu'en pièces de bois recouvertes de paille, de branchages, de toiles ou de peaux d'animaux ; ce n'est point là la toiture d'un tombeau.

Il faut donc chercher une autre explication ; rappelons, avec la légende des Korrigans à Bernouë, la conclusion que

nous en tirions en 1888 : la tradition a conservé le souvenir de l'époque où les souterrains ont été habités, ce souvenir passant de bouche en bouche s'est dénaturé ; on a fini par croire que les habitants des cavernes étaient des nains parce que les portes de leurs demeures sont petites et qu'il est d'usage de proportionner les ouvertures des maisons à la taille moyenne des habitants. D'un autre côté, si la légende représente les korrigans comme des êtres presque immortels, c'est que la tradition primitive attribuait aux habitants des cavernes une longévité excessive, c'est dire qu'ils vivaient à une époque fort reculée.

Nous ne croyons pas devoir entrer ici dans l'étude approfondie des textes latins et grecs relatifs aux habitations souterraines ; quoique les habitants des cavernes passent le plus souvent pour des êtres fabuleux, leur existence est constatée par les plus anciens de ces auteurs, tandis que les plus modernes nous parlent encore des cavernes non plus comme habitations ordinaires, mais comme vestiges d'une population disparue ou civilisée ; ils nous signalent le fait de peuplades cherchant un refuge temporaire dans ces cavernes lorsque les armées romaines les poursuivaient.

La disposition des cavernes se prête d'ailleurs assez bien à l'habitation de peuples primitifs ; les chambres à ciel ouvert auraient été protégées par une tente ou une hutte ; c'étaient les pièces où l'on se tenait le jour ; nous n'irons pas jusqu'à affirmer que c'était la salle à manger, quoique les trous disposés autour de cette pièce nous autorisent jusqu'à un certain point à dire qu'on y déposait les amphores contenant la boisson, tandis que la niche, qu'on retrouve dans un coin de la même pièce à Bernouë comme à Castelrue, pourrait être une armoire ou un buffet.

Quant aux pièces voûtées, l'imagination peut nous y faire voir, soit les chambres à coucher, soit les greniers dans lesquels on renfermait des provisions ou des objets précieux.

La cuisine devait, sans conteste, être établie au dehors, c'est sans doute elle qui a fourni les cendres dont nous avons trouvé des amas parmi les déblais. Nulle part on ne trouve trace de feu à l'intérieur, le foyer devait donc être ailleurs, et si on avait besoin de feu au dedans, on se servait de

réchauds; beaucoup de poteries ont l'intérieur noirci et paraissent avoir servi à cet usage.

Quant à la fermeture, nous ignorons comment elle était faite. A Bernouë on trouve deux rainures dans les parois au point où leur hauteur est de 1^m 40 au-dessous du sol extérieur (1); il est vraisemblable que deux grandes dalles, posées debout, étaient maintenues dans ces rainures et formaient les chambranles de la porte; quant à celle-ci nous n'avons trouvé aucun indice sur son établissement, mais, comme il est certain que la serrurerie était inconnue des habitants, il nous paraît admissible que, quand on s'éloignait pour longtemps de sa maison, on emportait les tentes qui recouvraient les chambres ouvertes, puis on comblait ces chambres avec des terres prises à côté, entre autres celles qui abritaient le foyer établi au-dehors; on y jetait les débris des objets hors d'usage, et on faisait ainsi disparaître toute trace d'habitation. En même temps on bouchait de la façon la plus simple la porte d'entrée des chambres souterraines.

Nous n'avons pas la prétention de présenter cette explication comme ayant le caractère d'une certitude historique, mais c'est jusqu'ici la seule qui nous ait paru applicable aux diverses constatations faites à Bernouë et à Castelrue.

(1) Il est à remarquer que cette hauteur de 1^m 40 au-dessous du sol extérieur, au point où devait se trouver la porte, est exactement la même à Bernouë et à Castelrue; à Bernouë au point où nous avons constaté les rainures dans les parois, à Castelrue au point où le souterrain se termine par des parois à peu près à pic.

DE QUELQUES ESSAIS
DE CLASSIFICATION CHRONOLOGIQUE
CONCERNANT
LES SÉPULTURES PRÉHISTORIQUES
SPÉCIALEMENT EN BRETAGNE

Par FÉLIX ROBIOU

I

Avant-propos : Les âges de l'industrie préhistorique. — Historique de la question.

Comme il arrive trop souvent pour les sciences nouvelles, l'archéologie préhistorique a débuté par une confiance exagérée et surtout prématurée dans ses propres forces. Non-seulement elle a proclamé comme un axiome la succession, probablement vraie *en général* dans certains pays, de la pierre taillée (ou éclatée), de la pierre polie, du bronze et du fer ; mais elle a osé distinguer, dans l'âge de la pierre taillée, des périodes séparées par des différences, souvent de médiocre importance, dans la forme des haches, périodes auxquelles elle n'a pas craint d'attribuer d'immenses durées. On a posé en lois universelles, pour ne pas dire fatales, des successions de types, établis, pour tel ou tel canton, par la profondeur de la couche terrestre qui a fourni tel ou tel travail, ou par le mélange de ces types avec des débris d'animaux divers, dont on a, un peu légèrement parfois, reconstitué les âges, toujours

compris d'ailleurs dans la période géologique actuelle. On a formulé ces conclusions, sans tenir compte des résultats différents que d'autres fouilles ont pu donner pour des objets de même genre, non plus que de la possibilité manifeste de types divers adoptés à la même époque par des tribus diverses, par divers ouvriers d'une même tribu, ou par les mêmes ouvriers à divers moments de leur existence, suivant leur degré d'habileté, ou suivant le but qu'ils se proposaient. La distinction des types s'est faite d'après les noms des localités où l'on en a découvert les exemplaires les plus anciennement connus dans la science : le solutréen et le magdalénien présentent des formes beaucoup moins imparfaites que le chelléen et le moustérien ; mais cela ne prouve nullement qu'ils leur soient postérieurs et surtout de beaucoup postérieurs.

Et non-seulement l'évidence affirmée dans la classification chronologique énoncée par M. de Mortillet n'existe pas ; mais les faits observés et les principes de cette classification n'établissent pas même une probabilité en sa faveur ; aussi les réclamations n'ont-elles pas tardé bien longtemps à se produire. Si, ni au *Congrès international d'anthropologie et d'archéologie préhistorique* de Paris (1867), ni à celui de Norwich (1868), la question générale ne fut agitée, soit dans un sens, soit dans l'autre, du moins pour les temps antérieurs aux dolmens, il n'en fut pas de même dans celui de Bruxelles (1872). M. de Mortillet y exposa sa doctrine et maintint son opinion sur l'immense durée de la période attribuée à l'âge paléolithique, c'est-à-dire de la pierre taillée et non polie ; mais il reconnut que M. Dupont confondait en une seule la période de Saint-Acheul (dite aujourd'hui chelléenne) et celle de Moustiers ; et franchement, il m'est impossible de comprendre comment une population qui taillait des deux côtés ses instruments de pierre, aurait mis des siècles avant de s'aviser de ne les tailler que d'un seul côté et par un seul bout, ce qui est le type moustérien, considéré par M. de Mortillet comme postérieur à l'autre (1). Il reconnaissait d'ailleurs, au même endroit, qu'il y a souvent mélange entre ces deux types. Bien plus, après avoir exposé les caractères du type solutréen,

(1) Congrès de Bruxelles, p. 433-7.

distinct de ceux-là par la supériorité du travail et par quelques essais rudimentaires de sculpture, du type magdalénien, où l'on a opéré sur l'os et sur les bois de cervidés et où l'art a produit des œuvres fort remarquables, enfin du type robenhausien, début du polissage des pierres (1), l'auteur avoue qu'on n'a pas là une succession de temps complètement tranchée, et que cette classification pourrait bien ne s'appliquer qu'à la France, à la Suisse, au bassin du Rhin, à la Belgique et à l'Angleterre (2). Or, dans ces pays même, l'auteur ne cite en tout que *deux localités* dans lesquelles une *superposition* d'objets trouvés à des profondeurs différentes lui paraisse confirmer sa théorie : dans l'une, à Saint-Acheul même, le moustérien a été rencontré au-dessus de l'acheuléen (3); dans une autre (4) la série ascendante s'applique aux trois derniers types.

Deux exemples, c'était bien peu ! C'est bien moins encore, si l'on ajoute, avec M. Desor (5), qu'en certains lieux des types divers sont confondus dans un même dépôt, par exemple, dans la grotte de Hohlefels, près d'Ulm ; et M. Faas, qui l'avait explorée lui-même, donna au congrès des détails prouvant combien il faut être prudent quand on veut constater la succession des formes paléolithiques par celle des espèces d'animaux disparus ou émigrés, dont les restes s'y trouvent mêlés (6). La même conclusion, au sujet de la même grotte, se retrouve au congrès de Bologne (1873), pages 111-17.

La question de fait fut reprise, en 1875 et en 1876, dans les *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*. M. de Mortillet avait vu affirmer, en 1872, par M. Sirodot (7) que tous les silex du Mont-Dol appartiennent au type du moustier. Ce fait fut affirmé aussi par M. Micault, dans les

(1) Ibidem, p. 438-40.

(2) Ibidem, p. 447.

(3) Ibidem, p. 450.

(4) Ibidem, p. 438.

(5) Voyez page 453-4 du même congrès.

(6) Ibid. page 454 ; V. aussi les observations de M. Dupont, aux pages 459, 463-5, 467-9, 471-3 ; il insiste sur le commerce entre tribus diverses dans ces temps lointains.

(7) *Conférence sur les fouilles exécutées au Mont-Dol*, page 30.

Matériaux d'avril 1875, ainsi que la présence, dans cette station, d'objets provenant de l'atelier préhistorique du Bois du Rocher. De là, l'auteur concluait le synchronisme des deux stations. M. de Mortillet soutint, dans le numéro d'avril, que la station du Bois du Rocher étant acheuléenne était certainement plus ancienne, les faits stratigraphiques et paléontologiques établissant la succession des deux types, à Saint-Acheul et ailleurs ; mais il reconnut aussi que la substitution de l'un à l'autre avait été graduelle, ce qui réellement annulait presque son argumentation. La chose n'en resta pas là. Dans le numéro de juin, M. d'Acy, qui avait manié, dit-il, des centaines de silex travaillés découverts à Saint-Acheul, affirma que les instruments *des deux* espèces s'y trouvent dans *toutes* les couches, sauf la partie supérieure, où l'on ne trouve plus que la pierre polie (1). Nous avons vu que, en termes un peu moins précis, M. de Mortillet avait reconnu, à Bruxelles, un fait voisin de celui-là. Dans le numéro de juillet, en répondant à M. d'Acy, il s'en tint à la différence de l'abondance relative des types dans les couches diverses.

A vrai dire, la distinction chronologique de ces deux formes est bien difficile à soutenir, quand même elle serait reconnue pour un certain nombre de stations. On comprend mieux la distinction avec les époques des formes bien mieux travaillées de Solutré et de la Magdelaine. Dans le numéro d'avril 1876, M. de Mortillet constata, d'après une communication de M. le curé de Thorigné-en-Charnie (Mayenne), la superposition en cet endroit (cave de La Chèvre, au bord de l'Evre), du solutréen au moustérien, et la différence de formes, correspondant au progrès de l'industrie. Mais, trois mois après, dans le numéro de juillet du même recueil, M. l'abbé Maillard, sans nier la trouvaille indiquée, complétait la description stratigraphique et paléontologique de la grotte, où des couches parfaitement régulières du sol excluaient, au moins à l'entrée, toute possibilité de bouleversement ultérieur. Il y signalait, au même niveau, le grattoir dit moustérien, le couteau dit magdalénien, et une pierre ornée d'un dessin qui

(1) On a fini, en présence de ces mélanges, par renoncer à la dénomination d'*Acheulén*, pour y substituer celle de *Chelléen*.

rappelle une tête humaine. *Au-dessous* de cette couche, qui était celle du mammoth, on trouvait non-seulement des grattoirs magdaléniens, mais une hache *polie*, avec des débris de renne, de cheval et de cerf; au-dessous encore, avec des débris de renne, l'auteur a trouvé des pointes d'un travail plus délicat que les solutréennes elles-mêmes, des poteries grossières et des poteries d'apparence romaine. Je n'irai pas jusqu'à dire de fabrique gallo-romaine.

C'était foudroyant quant à la succession des époques. M. de Mortillet (même numéro) nia, comme M. E. Cartailhac; comme je le fais moi-même, l'idée d'une fabrication romaine; il reconnut que le renne remontait aux temps moustériens, mais il pensait que, faute de pratique, M. Maillard avait pu se tromper dans l'attribution des pointes de lances et de flèches à des types magdaléniens: c'est très possible. Mais le grand fait subsiste: la présence de haches très grossières *ne démontre pas l'antériorité* d'une station par rapport à des objets d'une remarquable industrie. Il y a eu jadis, comme aujourd'hui, des œuvres soignées et des œuvres qui ne l'étaient pas.

C'est donc là qu'en était la question, il y a quatorze ans, et les études ultérieures n'ont pas fait rétrograder la science vers les assertions téméraires de son origine, bien que l'ancienne école ait continué de subsister.

En 1878, notre savant compatriote et confrère à la Société Archéologique d'Ille-et-Vilaine, M. l'abbé Hamard, donnait au Congrès de la *Société française d'Archéologie* un *Examen de la classification préhistorique de M. de Mortillet*. Il y faisait ressortir, en abordant la question dans son ensemble, l'in vraisemblance extrême de la lenteur attribuée aux progrès les plus naturels et les plus simples (1), l'in vraisemblance d'une marche identique dans des pays divers, le petit nombre de cas indiqués où la succession paraît constatée et leur opposition avec des fouilles donnant un résultat contraire (2), l'inexactitude ou l'incertitude du classement des trouvailles citées, opéré d'après des concomitances paléontologiques (3), la

(1) Voyez page 9.

(2) Pages 9, 13, 16.

(3) Page 16.

témérité avec laquelle on affirmait que l'usage de la pierre polie, résultat d'un travail si difficile, si lent et souvent inutile, avait fait disparaître la fabrication des instruments de pierre taillée, enfin le fait de leur rencontre simultanée dans les mêmes stations (1). Il énonçait même déjà l'existence simultanée de l'industrie de la pierre et de celle du métal, fait aujourd'hui si bien constaté, comme nous le verrons plus loin (2).

Et peu après, en 1883, l'auteur publiait un volume intitulé : *L'âge de la pierre et l'homme primitif* (3), dans lequel, abordant la question générale qu'il avait esquissée dans son *Examen*, il faisait largement ressortir la gratuité des hypothèses sur lesquelles se fondait le système dont nous parlons (4), l'association bien constatée de la pierre et du métal dans les mêmes temps et les mêmes lieux (5), la probabilité manifeste de l'usage de l'os et du bois dès les premiers temps (6), l'invraisemblance de l'emploi d'un instrument unique, à quelque époque que ce soit. Il faisait ressortir aussi la nécessité, pour un peuple chasseur, d'atteindre le gibier à distance, et par conséquent de fabriquer des armes de trait, ne fût-ce que les pointes en silex du type de Solutré (7), enfin la constatation du synchronisme d'industries très différentes dans des contrées voisines, et par conséquent la nécessité de repousser toute affirmation d'une marche uniforme (8). Nous avons vu d'ailleurs que, pour des contrées éloignées, M. de Mortillet lui-même ne soutenait pas l'identité de succession ou ne la soutenait plus. En réalité, ni la raison ni les faits ne sont favorables à son système.

Enfin, en 1888, M. de Nadaillac (9) rappelant le mélange des types dans la station de Saint-Acheul, disait nettement que toute conclusion générale est *prématurée* (p. 69), que la dis-

(1) Pages 17-9.

(2) Pages 22-5.

(3) Paris, Haton, avec gravures.

(4) Page 403.

(5) Pages 371, 382-3.

(6) Page 385.

(7) Pages 388-93, 395-401, 407, 422-3.

(8) Page 435.

(9) *Mœurs et monuments des peuples préhistoriques*

tion des périodes est *fort obscure* (p. 72), que la pierre taillée se maintient à côté de la pierre polie, et que des *types divers* ont servi de *modèles* pour celle-ci (p. 72-3).

Il convient d'ailleurs de faire, en ce qui concerne les périodes considérées comme les moins anciennes, des observations d'autre genre. Sans doute le polissage est un progrès sur la simple taille; sans doute encore l'emploi du métal suppose des opérations d'industrie plus compliquées, et le fer est plus réfractaire que le cuivre. Mais, outre que l'idée de polir un instrument a pu venir à l'esprit d'hommes de toutes les époques, outre que la superposition de la pierre polie sur la pierre taillée dans certaines stations et son association beaucoup plus ordinaire aux restes d'animaux domestiques (1), si elle indique l'extension ultérieure d'une coutume, ne prouve rien pour tel ou tel cas particulier, il est certain que les objets en pierre polie sont le plus souvent si intacts, et quelquefois de dimension si petite que l'on a tout lieu de regarder ceux-là comme de simples objets de luxe ou même comme des amulettes; et cette dernière dénomination paraît convenir même à des pierres taillées employées à des époques parfaitement historiques (2).

Le cuivre manque tout à fait dans notre région; quant à l'importation chez nous de l'étain, nécessaire pour la fabrication du bronze, mais susceptible d'autres usages, si elle a dû être tardive et supposer un état avancé de communications commerciales, en ce qui concerne les gisements asiatiques, on peut parfaitement admettre que la navigation côtière des Phéniciens, qui l'allaient chercher aux îles Sorlingues, en a formé des dépôts fort anciens sur nos côtes occidentales (3). M. le baron Halna du Fretay, notre laborieux confrère, a fait remarquer récemment qu'en Bretagne le fer affleure quelquefois le sol (4), et, dès 1878, M. Hamard, à la

(1) Hamard. *L'âge de la pierre*, pages 346-51.

(2) Voyez les études faites sur les cimetières francs de Caranda, de Sablonnière et d'Arcy (Aisne), et du Mont de Hermes (Oise), par M. Millescamps et aussi par M. Edward Taylor et M. Hamard (1874, 1875, 1880).

(3) C'est aussi la pensée de M. Loth: il l'a énoncée devant moi dans sa leçon du 17 décembre 1886.

(4) Voir *La Bretagne aux temps néolithiques*, pages 53-7.

fin du mémoire déjà cité, appelait l'attention sur l'oxydation facile de ce métal, qui a pu faire disparaître dans le sol bien des instruments de fabrication antique. Donc sans prétendre que nos ancêtres aient manié le bronze et le fer dans les forêts de la Gaule dès le temps du mammoth, on peut très légitimement recommander une extrême prudence même dans la classification des derniers âges. Il suffira de dire que, pendant bien des siècles, l'usage des métaux fut chez nous réservé aux familles riches, et fut par conséquent exceptionnel.

II

L'industrie préhistorique : Portée générale de la question.

Voilà une introduction bien longue à l'étude de nos sépultures ; je ne la regrette pas cependant et je ne puis me résoudre à la sacrifier. Sa liaison naturelle avec les objets que nous allons traiter me suggérait la pensée de l'aborder ici ; mais de plus et surtout elle a, en elle-même, une importance considérable et plus que scientifique : il s'agit de nos origines et de la dignité de notre espèce. Voilà ce qu'il faut bien comprendre et ne jamais oublier.

En effet, l'hypothèse combattue ici reposait, que ses adeptes s'en rendissent tous bien compte ou non, sur une autre hypothèse plus générale et plus arbitraire encore, celle d'un état bestial considéré comme l'état primitif du genre humain. On *admettait* qu'il avait fallu de longs siècles pour arriver à l'idée de polir la pierre ou même de la tailler d'une façon plus industrielle et plus utile, parce qu'on *supposait* qu'il l'avait fallu pour passer, par un progrès fatal et inexplicable, par une sorte de transformisme hypothétique et arbitraire, d'un simple éveil des sens à un effort graduellement actif, mais instinctif, de l'intelligence. On supposait que le genre humain différait jadis de ce qu'il est aujourd'hui non-seulement par les conditions différentes de son existence extérieure, mais encore par les conditions fondamentales de sa nature. De cette hypothèse on tirait des conséquences, et on affirmait ces

conséquences ; au besoin même on en faisait des preuves de l'hypothèse elle-même. C'était là ce qu'on appelait et ce que plusieurs appellent encore la *science* et la *critique* ; science qui dispense de bien connaître les faits, et critique qui dispense de les discuter sérieusement.

A ce système de chronologie archéologique il faut donc, avant tout, substituer les lois de la raison, qu'il a si gravement méconnues ; mais il ne faut pas rejeter tous les faits qu'on y rattache. Oui, le genre humain a été doué par son auteur d'une nature intelligente et libre, oui, ses origines ont été grandes, et, pour le faire comprendre, il suffit, en dehors même des données de la révélation, de faire observer que *jamais* un peuple descendu à l'état d'une sauvagerie grossière ne s'est civilisé lui-même. Si le genre humain eût été jadis tout entier dans cette condition, il y serait encore.

Mais nous ne savons rien, par aucune tradition, touchant les conditions d'existence des anciens émigrants qui arrivèrent dans notre Europe, sous un climat qui devait être relativement rude et sur un sol couvert de forêts, peuplées d'animaux redoutables. La lutte pour l'existence était pour eux incessante et affreuse ; les traditions intellectuelles, sinon même morales, devaient être profondément oblitérées ou altérées par les nécessités journalières de cette lutte.

Il est donc très vraisemblable que, pendant plusieurs générations, pendant plusieurs siècles même, la pierre éclatée et taillée fut, avec le bois et peut-être avec l'os, la matière des instruments et des armes pour les antiques populations de nos contrées. Seulement il faut prendre soin de ne pas les appeler *primitives*, à moins d'ajouter qu'on ne les appelle ainsi que par rapport à l'Europe occidentale, où elles arrivaient, poussées en avant par des luttes sanglantes ou par la multiplication de la race. Les industries de Solutré et de la Magdelaine purent être en certains lieux, sinon partout, contemporaines de types plus grossiers. Mais quant à l'usage des métaux, on peut très bien admettre qu'il fut apporté beaucoup plus tard par d'autres émigrants, venus d'Orient dans des conditions plus favorables, à travers des régions déjà peuplées et défrichées. Les belles études d'Alexandre Bertrand sur la propagation, dans l'Europe centrale, de l'industrie du bronze

et sur son point de départ asiatique (1), ont été l'un des premiers efforts et des premiers succès de la critique du bon sens en matière d'archéologie préhistorique. Si, comme je le **disais plus haut**, les Phéniciens ont pu, de bonne heure, communiquer l'emploi de l'étain aux populations de l'Armorique, qui en trouvent aussi chez elles, l'usage du bronze ne fut certainement ici qu'une rare exception, jusqu'au temps où des communications commerciales régulières s'établirent entre les peuples de l'Occident, car le cuivre est rare en Gaule et très éloigné de nos pays. Mais quant au fer, trouvé sur place en Armorique et dont les produits industriels ont pu si facilement disparaître par l'oxydation, rien ne prouve que l'emploi, exceptionnel sans doute, n'en ait pas précédé chez nous celui du bronze. Rappelons-nous qu'il est, pour des populations presque sauvages de l'Afrique équatoriale, le seul métal usité. Encore une fois donc, il faut partout ici une extrême prudence d'affirmation.

III

Les rites funéraires : Inhumation et incinération.

Ce n'est donc pas seulement d'un préjugé, c'est de plusieurs préjugés chronologiques qu'il faut résolument débarrasser la science. M. du Fretay a récemment appelé l'attention sur celui qui concerne l'emploi du fer dans nos contrées ; mais surtout je l'ai vu avec plaisir appuyer énergiquement le principe historique, désormais certain, de l'*emploi simultané* par nos ancêtres de la pierre et du métal. Mais ces grands enseignements de prudence, dont je viens de rappeler la nécessité, sont-ils *suffisamment* suivis par tous ceux qui en admettent certains principes ? Je ne le crois pas, et je voudrais profiter de notre réunion pour insister là-dessus, pour y appeler l'attention des hommes les plus dévoués à l'étude de nos antiquités nationales.

(1) *Archéologie celtique et gauloise*, pages 126-226 ; voyez aussi *La Gaule avant les Gaulois*, pages 164-7, 169-71.

Une grande question a été soulevée par M. du Fretay comme criterium chronologique dans l'histoire des sépultures de nos contrées, celle qui concerne la succession des deux principaux rites funéraires : l'inhumation et l'incinération. Nous verrons bientôt qu'il a récemment opéré à ce sujet des rectifications importantes, qu'il a établi l'existence, en Armorique, d'une longue période d'incinération *antérieure* à la conquête romaine. Mais il a cru devoir en faire remonter la coutume jusqu'aux plus anciennes populations de l'Armorique, et cela en s'appuyant sur des considérations d'histoire générale plus importantes encore que l'objet direct de ses recherches. C'est là ce qu'il importe d'abord d'examiner.

Notre honoré confrère a énoncé une double maxime : 1° Les plus anciennes sépultures de notre pays, celles qui sont antérieures aux dolmens, étaient marquées seulement par une grosse pierre (1). 2° Toute sépulture à inhumation est postérieure à l'introduction du Christianisme (2).

Si, comme j'ai essayé de le montrer, il y a deux ans, dans le congrès de Saint-Pol-de-Léon, la construction des dolmens correspondait à une doctrine religieuse, à l'idée de donner une habitation aux morts et de prolonger pour eux une existence analogue à l'existence terrestre, il y a lieu de penser qu'une fois entré dans la vie sociale ce rite y a persisté jusqu'à la prédication d'une doctrine plus élevée, qu'il a succédé par conséquent à l'érection de simples monuments commémoratifs (grosses pierres ou menhirs), plutôt qu'il ne les a précédés. Je dis aussi les menhirs, car j'ai appris de M. Loth (3) que, si les fouilles faites au pied de ces monuments ont été peu nombreuses, elles ont généralement donné le même résultat que celles des dolmens, et par conséquent, les ont indiqués, eux aussi, comme des monuments funéraires (4). Cependant il me paraît plus que douteux que *tout* mo-

(1) *La Bretagne aux temps néolithiques*, page 13. — *Incinération, et inhumation dans le Finistère*, page 26.

(2) *Incinérations et inhumations dans le Finistère*, pages 11, 12, 20 à 22, cf. 24 à 55. — Voir aussi les *Temps préhistoriques* du même auteur, 1890, pages 16-17, et *sub fin.*

(3) Leçon inédite du 10 décembre 1886.

(4) Tout au moins quand ils sont isolés et ne forment pas une enceinte ou des allées.

numement de cette nature doive être considéré d'avance comme antérieur aux dolmens. L'érection de ceux-ci était moins facile, et il n'est pas possible d'admettre qu'on éleva, chaque année et jusqu'au bout, autant de dolmens, qu'il était mort de chefs de famille: nous en aurions, en ce cas, autant de myriades que nous en avons de centaines; ils auraient, en quelque sorte, couvert le sol, eux et les tumulus qui les recouvraient si souvent. Il me semble donc que, quand nous explorons une sépulture sans dolmen, nous devons établir l'âge de cette sépulture d'après la nature de son mobilier, avec la réserve exigée, plutôt que déterminer l'âge du mobilier lui-même, d'après la nature du monument.

Mais, je le répète, les fouilles de ces monuments ont été peu nombreuses et n'ont pas donné matière à des discussions étendues. Il en est tout autrement des traces et des preuves de l'incinération. M. du Fretay croit qu'il faut refuser aux époques vraiment antiques toutes les sépultures où l'inhumation est certaine. L'année dernière, il énonçait l'opinion que l'incinération était jadis universelle en Europe, et la conséquence paraissait être qu'elle remonte au peuplement des contrées qui la composent. Cette année, son opinion s'est élargie ou éclaircie, ou plutôt il est revenu à un énoncé plus explicite, en rappelant qu'il avait antérieurement confondu l'origine de l'incinération des corps humains avec celle de l'usage habituel du feu, et en l'étendant formellement aux peuples de l'ancien Orient (1).

Il y a donc là une grande question historique, formant un principe dont l'auteur tire des conséquences archéologiques, et sur laquelle nous devons nous arrêter avant d'aller plus loin.

M. du Fretay reconnaît que les Hébreux n'ont point adopté ce rite; mais il pense qu'ils ont voulu par là se distinguer des peuples païens, et, parmi ceux-ci, il cite expressément celui de l'Égypte. Trente-cinq années d'études égyptologiques, non pas assurément exclusives, mais persévérantes, pendant lesquelles je me suis tenu au courant des principales œuvres de la science européenne à cet égard, me permettent de pro-

(1) *La Bretagne aux temps néolithiques*, pages 65-8.

céder ici par affirmation : l'usage d'incinérer les morts a été *absolument étranger à l'Égypte, à toutes les époques de son histoire*, depuis le temps des pyramides jusqu'à celui de l'empire romain.

L'incinération, tout exceptionnelle, de chats sacrés à Bubaste, dont parle l'auteur, peut avoir été l'effet d'un accident et, dans tous les cas, n'a rien de commun avec des incinérations romaines ; l'embaumement des cadavres, en rapport étroit avec le dogme égyptien de la résurrection, remonte aux époques les plus anciennes, quoiqu'il ne fût pas alors perfectionné comme il l'a été plus tard. La loi de Zoroastre interdisait sévèrement la combustion des corps humains, tombés par la mort au pouvoir d'Ahriman, et dont, par conséquent, le contact aurait profané le feu, fils d'Ahura-Mazda. Il est vrai, la réforme de Zoroastre peut n'être pas très ancienne, neuf ou dix siècles peut-être avant l'ère chrétienne, et les Hindous ne croient pas offenser Agni, le feu déifié, en brûlant les morts. Mais une plus ancienne population de l'Inde paraît avoir toujours inhumé (1) ; chez aucun peuple de l'Asie occidentale, je n'ai rencontré ni trace archéologique, ni souvenir historique de l'incinération.

L'Europe nous intéresse davantage ici, puisqu'il s'agit de retrouver ou de conjecturer les plus anciens rites de nos contrées. Le corps de Patrocle est brûlé par son ami (2), et M. Schliemann a retrouvé des ossements à demi incinérés dans des tombes de Mycènes, remontant aux temps héroïques ; mais il y a trouvé aussi des corps non brûlés (3), et l'inhumation paraît avoir été l'usage commun chez les Athéniens des temps historiques (4). En Etrurie l'incinération est plus ancienne que l'inhumation, mais celle-ci est ancienne aussi et paraît appartenir aux véritables Etrusques, comme l'incinération aux Pélasges (5). Chez les Romains, dont la

(1) Bertrand, *la Gaule avant les Gaulois*, page 159.

(2) Iliade, XXIII, 108-225.

(3) Mycènes, chap. VIII, passim.

(4) Voy. Pottier, *Etude sur les lécythes blancs attiques à représentations funéraires*, p. 24-6, 72. Jamais d'urnes cinéraires.

(5) Voy. Bertrand, *La Gaule avant les Gaulois*, p. 159-61 ; cf. *Arch. cell. et gaul.*, p. 234-5, 241-4, et de Nadaillac, *Mœurs et monum. des peuples préhist.* page 297.

population était mixte, les deux rites se sont prolongés simultanément pendant de longs siècles, quoique l'incinération dominât (1).

Arrivons maintenant aux peuples barbares, parmi lesquels il faut compter et les Celtes et les habitants des régions qu'ils avaient parcourues avant d'arriver chez nous, régions qu'ils avaient colonisées en partie. Ce dernier relevé a été fait avec soin par M. Von Sacken, conservateur du cabinet des antiquités et membre de l'Académie impériale de Vienne, dans son beau volume intitulé : *Le champ funéraire de Hallstadt, dans la haute Autriche, et ses antiquités* (en allemand).

Disons tout d'abord que, dans cette vaste nécropole, qui s'est remplie pendant six ou sept siècles au moins et dont les tombes les plus récentes appartiennent à la période alexandrine, selon Bertrand (page 190), au temps de l'empire, selon Von Sacken (page 145), les deux rites sont *complètement mêlés*.

En 1868, quand il a publié cette étude, M. Von Sacken comptait 939 tombes, partie à inhumation (p. 5-10), partie à incinération totale (p. 10-13), partie à incinération partielle (p. 13-17). En 1884, Alexandre Bertrand écrivait que, jusqu'en 1873, on en avait fouillé 993, dont 415 à incinération et 578, c'est-à-dire le plus grand nombre, à inhumation ; jamais personne n'a eu la pensée d'y reconnaître aucune sépulture chrétienne. D'ailleurs, il n'y a point de distinction du mobilier funéraire entre les sépultures des deux espèces ; il est donc impossible d'y reconnaître une distinction de temps ; et il en est de même pour deux nécropoles voisines, trouvées dans la Styrie, l'une sous tumulus, l'autre sans tumulus ; il n'y a pas non plus de tumulus à Hallstadt (2).

Mais de plus, à cette occasion, M. Von Sacken résume les résultats donnés par les fouilles de l'ancienne Germanie, depuis les Alpes jusqu'à la Baltique, et par conséquent dans toutes les contrées occidentales où ont pu séjourner nos aïeux dans leur marche vers la Gaule. En général, dit-il, dans l'Allemagne du Nord et aussi dans le Danemark, *l'inhumation* appartient aux temps *les plus anciens*, et l'incinération à ceux qui

(1) Id. p. 161-2; De Nadaillac, *ibid.*

(2) Von Sacken, *Das Grabfeld von Hallstadt*, p. 128.

le sont moins, tandis que, dans l'Allemagne du Sud et de l'Ouest, c'est *le contraire*, mais non à titre exclusif, et les trois exemples cités plus haut ne sont pas les seuls qui présentent *le mélange des deux rites*. Ce mélange a existé sur le Rhin, dans la Hesse, dans la Thuringe, dans la Franconie, dans le Mecklembourg, dans le Danemarck, et aussi en Angleterre ; chose plus bizarre encore : dans le Mecklembourg, on a reconnu que l'on inhumait les hommes seuls ; les femmes étaient incinérées. Enfin les sépultures *sans tumulus* ne contiennent, dans la Bohême du Nord, la Silésie, la Poméranie, le Mecklembourg, *que* des cendres dans des urnes, tandis que, dans le Brisgau et dans certaines localités de la Bohême et de la Moravie, elles ne contiennent *que* des squelettes. Ce qui est propre à Hallstadt, c'est le mélange des deux sortes de sépulture dans des tombes sans tumulus et sans urnes. En général les sépultures à *squelettes sans tumulus* sont *moins anciennes* que les autres, et elles appartiennent aux contrées *germaniques* proprement dites (1).

Quant à la Gaule, M. Bertrand a fait remarquer qu'on n'a trouvé nulle part d'incinération dans le voisinage de Paris (2). Mais il est certain que les Gaulois de César (VI. 19) et les Germains de Tacite (*Germ.* 27) pratiquaient ce mode de funérailles.

Dans les dolmens de l'Aveyron, les *squelettes* n'ont en général, qu'un mobilier de silex, avec des poteries et des objets de parure en pierre, en os, en coquilles. Parmi ceux dont parle M. de Nadaillac, un seul, où les squelettes sont appuyés contre les parois, contient un petit objet en bronze (3).

Mais, au Congrès de Paris (p. 186-90), M. Cartailhac évaluait à 1/5 le nombre des *dolmens aveyronnais* qui contenaient du métal, et citait, comme *exceptions*, il est vrai, des cas d'*incinération*. Là et bien ailleurs, spécialement dans le Pas-de-Calais, les squelettes sont repliés sur eux-mêmes, et ici aucun objet en métal ne les accompagne ; mais bien, parfois du moins, des instruments en pierre polie ou en os (4). M. de

(1) *Das Grabfeld von Hallstadt*, p. 128-9.

(2) *La Gaule avant les Gaulois*, p. 107.

(3) De Nadaillac, *ubi supra*, p. 284.

(4) *Ibid.* p. 285, cf. *Congrès de Paris*, p. 165, 173-74, 186-7.

Nadaillac (p. 278-80) cite encore, en divers lieux de l'ancienne Gaule, des squelettes avec mobilier paléolithique. Quant aux trouvailles faites hors de France, elles constatent que cette inhumation de squelettes *assis* a été une coutume dans les régions les plus variées, et que *l'inhumation avec mobilier de pierre* ne peut être mise en doute (1).

Enfin le *mélange* de l'inhumation et de l'incinération en Gaule, sinon peut-être en Bretagne, et dans les mêmes tumulus, doit être un fait rare, car il est réellement peu logique, mais M. Loth l'a signalé comme réel (2).

La date relative des sépultures de Hallstadt est indiquée vaguement par la présence d'armes de fer, d'argent, et d'une pâte de verre (Bertrand signale à Hallstadt 73 objets de cette matière). On trouve même, vers le Rhin, quelques monuments de l'industrie romaine, mais on n'en trouve pas à Hallstadt. Les armes ou ustensiles de métal, qu'ils soient de bronze ou de fer, y ont la même forme et par conséquent doivent appartenir à la même époque. Cependant l'usage du fer domine dans la fabrication des lances ; mais la forme ordinaire de ces armes et leur ornementation rappelle plutôt l'âge du bronze, dans sa dernière période (3).

De pareils faits nous contraignent à renoncer au principe absolu de *l'antériorité* des combustions de cadavres : mais non à l'opinion d'une *période* d'incinération dans la péninsule armoricaine, et nous allons voir comment elle a été mise en lumière par notre confrère M. Halna du Fretay.

IV

Les tombes préhistoriques de la Péninsule armoricaine.

Il est bien entendu que nous mettons de côté les tombes qui porteraient trace d'origine romaine ; cette séparation devra

(1) Ibid. p. 283-4 et 285-6. Voy. aussi *Matériaux pour l'histoire primitive et naturelle de l'homme*, 1875, p. 426 ; 1876, p. 88-9, 119 et 384.

(2) *Ubi supra*,

(3) Ibid. p. 122-32, cf. 145.

d'ailleurs nous donner peu de peine, la population conquérante s'étant, comme le fait observer notre confrère (1), peu répandue dans le N.-O. de la Gaule.

Faisons d'abord le relevé des principales sépultures de notre péninsule, en signalant la nature de leur mobilier funéraire et en y faisant ressortir les incinérations, d'abord méconnues, dont M. du Fretay fournit la preuve dans sa toute récente brochure intitulée : *Les temps préhistoriques, Etude sur les ouvrages des écrivains qui m'ont précédé*.

On peut mettre en première ligne le *Manné-Lud*, en Locmaria-Ker, où sont réunis des ossements d'hommes en partie carbonisés et d'animaux ayant subi l'atteinte du feu. Il y a toute apparence que l'incinération humaine a été accompagnée d'un sacrifice ; quant au mobilier funéraire, il est en silex, sans *aucun* mélange d'un métal quelconque (2). On a trouvé un petit celté avec des ossements d'animaux, les restes d'un grand foyer et plusieurs urnes funéraires, dans un dolmen et par conséquent dans une sépulture, au *Moustoir Carnac* (3).

Un des plus beaux dolmens sous tumulus, celui de *Tumiac*, en Arzon, dont la poussière est grasse comme au Moustoir, décèle plus manifestement encore son origine, par des débris d'ossements. Or ce dolmen nous offre aussi, sans aucun vestige d'instrument de métal, un splendide mobilier funéraire : colliers en callais, assortiment de haches en jadéite, etc. (4). Le célèbre tumulus de *Saint-Michel*, en Carnac, ne contenait non plus, avec la même poussière et des ossements incinérés, que des celtæ et des perles de jaspe ; la crypte qui les renfermait montre d'ailleurs, avec le tumulus lui-même, qu'il s'agit bien d'une sépulture et non d'un simple foyer de sacrifice (5). Et si, au *Manné-er-H'rock*, on n'a trouvé aucun reste d'ossements, sans doute parce que l'incinération a été bien complète, ce tumulus de cent mètres, presque aussi long que le mont

(1) *Incinér. et inhum.*, p. 20-1.

(2) *Temps préhist.* p. 21, 23, 26-9.

(3) *Ibid.* p. 32-3. Les faits sont donnés par M. Galles ; l'interprétation de M. du Fretay n'a paru certaine, de même que pour le Manné-Lud.

(4) *Ibid.* p. 35-7.

(5) *Ibid.* p. 38-41. Les détails étaient fournis par M. Galles.

Saint-Michel, recouvrant une crypte à trois grandes tables que précède une allée, ne peut laisser aucun doute sur sa destination. Là aussi, le riche mobilier est exclusivement de pierre (jade, jaspe, silex, agathe), sauf des débris de poterie, dont l'aspect, dit M. Galles, n'est aucunement romain (1).

Partout les objets trouvés sous ces grandes tombelles sont de même espèce, et par conséquent il y a lieu de penser qu'ils sont de la même époque (2); disons plutôt de la même période, car ce qui appartient aux rites doit se transmettre d'une génération à l'autre. Mais tout ce mobilier est de pierre; il faut donc rejeter l'opinion que l'incinération correspond à l'âge du bronze, opinion qui est celle de Lubbock, lequel du reste ne voit pas là une coutume exclusive et tranchée (3), opinion vers laquelle M. de Nadaillac semble pencher aussi, sans l'affirmer toutefois: il dit qu'on trouve des incinérations dès le commencement de cet âge, *peut-être même auparavant*, sans distinguer les contrées (4). En fait, il est possible que le bronze fût connu de ceux qui ont élevé les dolmens dont nous parlons; mais les objets qu'on y a découverts n'en fournissent nullement la preuve. Je n'oserais même attribuer à une simple tradition religieuse l'usage des instruments néolithiques pour le mobilier funéraire, car nous allons voir bientôt qu'ailleurs on y trouva aussi l'emploi du métal.

Dans un autre grand tumulus, celui de *Tyroué* (5), c'est encore avec une pointe de flèche en silex qu'on trouve une urne remplie de cendre et de petits ossements calcinés. Ailleurs l'auteur a trouvé ce qu'il appelle des dolmens en miniature, soit recouverts d'une petite dalle, soit formés de pierres se rejoignant par le haut, et ne laissant que la place de l'urne, avec un mobilier de pierre ordinairement taillée, quelquefois polie (6). Je n'oserais non plus considérer cette distinction comme désignant des époques tranchées, car des

(1) *Ibid.* p. 46-7. Je cite surtout, pour ce passage, l'extrait du rapport de M. Galles.

(2) *Ibid.* p. 49.

(3) *L'homme préhistorique*, p. 139-44 (trad. de la 3^e édit.). Il ajoute qu'aux temps néolithiques les corps sont souvent inhumés assis.

(4) *Mœurs et monum. des peuples préhist.*, p. 296.

(5) Du Fréty, *Inciner. et inhum. dans le Finistère*, p. 29-30.

(6) *Ibid.* p. 31-3.

pierres d'ancienne forme peuvent avoir été employées à titre d'amulettes ou d'ex-voto (1) même quand on s'appliquait de préférence à polir la pierre pour les usages de luxe. N'oublions pas, je le répète, qu'il est souverainement invraisemblable qu'un temps fut où la pierre laborieusement polie ait été d'un usage exclusif. Les deux sortes d'instruments ont été trouvées ensemble dans la crypte à incinération de *Penanech* (2).

Au tumulus de *Saint-Hernoz*, en Crozon, une urne, des cendres, des ossements mal incinérés, des *percuteurs* et usoirs accompagnent une *hache, délicatement travaillée, de trois centimètres et demi* de longueur, véritable bijou, dit notre confrère (3).

Divers dolmens à la surface du sol ont aussi fourni, sans métaux, des pierres d'un beau travail (4). Pas de métal non plus dans le dolmen à deux chambres, ayant chacune ses menhirs d'entrée, de *Beg en Havre*, dolmen dans lequel on a trouvé à la fois, par exception, un *squelette* en position repliée et quelques ossements ayant subi l'action du feu, avec des vases et divers objets en silex, y compris des *percuteurs*. Ce dolmen appartient aux monuments à pierres taillées, puisqu'on n'y signale comme poli qu'un grain de collier en calaïs (5). Si donc nous voyons ici un monument de *transition* entre les deux modes de sépulture, ce serait la *pierre taillée* qui indiquerait, vaguement il est vrai, cette période.

Mais je ne connais rien de plus curieux à étudier sur cette question que le petit ouvrage de M. le baron de Wismes intitulé : *le tumulus des trois squelettes* (6), (comprenant un groupe de plusieurs caveaux), ouvrage sur lequel nous

(1) C'est le cas des cimetières *francs* de Caranda et du Mont Hermes.

(2) *La Bretagne aux temps néolithiques*, p. 30-1, cf. Riault de Neuville, *Matériaux*, 1876, p. 354-5.

(3) *Ibid.* 34.

(4) *Incin. et Inhum.*, p. 35. Et voy. p. 25 et 50 : point de squelettes dans la péninsule aux temps néolithiques, dit l'auteur.

(5) Félix Gaillard, *Une série d'explorations à Plouhinec*, p. 6-8.

(6) Nantes, 1876, avec un supplément et plusieurs planches. L'exemplaire que l'auteur a bien voulu m'adresser contient, en outre, des notes additionnelles manuscrites. L'auteur y cite ses recherches ultérieures de 1877 et 1878. La première partie avait été lue au Congrès des Sociétés savantes.

devons nous arrêter en ce moment. Il appartient à l'Armorique, mais non à la presqu'île armoricaine, puisqu'il se trouve tout près de Pornic.

Le caveau des trois squelettes était, paraît-il, une sépulture de famille. On y a reconnu, avec grande probabilité, les squelettes, conservés en grande partie, d'un homme et d'une femme, avec un fragment de celui d'un enfant; l'appareil du monument est régulier. Il n'y a là aucune trace d'incinération, je ne dis pas de feu, car les charbons, dit l'auteur, ne manquent pas plus dans ce caveau que dans les autres (du même tumulus). Il est donc constaté par là qu'un rite funéraire quelconque, autre que la combustion des cadavres, avait demandé l'emploi du feu. Les corps, au moins celui de l'homme, devaient avoir la position repliée, car ils étaient posés dans le sens de la largeur du caveau, largeur qui ne dépasse pas un mètre et demi. On y a recueilli diverses poteries, et aussi « douze à quinze silex, grattoirs arrondis, grattoirs en longueur, grattoirs ou outils indéterminés »; mais rien, paraît-il, qui ait été poli, pas plus qu'il n'y a là d'objets métalliques (1).

Voilà donc une sépulture uniquement à inhumation qui appartient à l'industrie de la pierre taillée, un peu au sud de la Loire, il est vrai, et appartenant sans doute à une autre tribu que celles de nos tombelles. Un autre caveau du même tumulus, celui que M. de Wismes a nommé caveau de la Croix à cause de sa forme et qui est admirablement conservé, contenait aussi des ossements, des charbons et des poteries, avec des couteaux de silex, de nombreux grattoirs en silex, et autres outils du même genre, plus une jolie hache en silex gris très fin, dont certaines cassures indiquent — fait intéressant dans la question souvent discutée de l'usage des haches dans les tombeaux — qu'elle avait plus d'une fois servi à son possesseur (2). Il n'en est pas moins vrai que ce cas est exceptionnel, et que M. Desor tire de la généralité des faits la conclusion contraire, c'est-à-dire que ce sont ordinairement des objets de parade, placés là pour un motif religieux. (Congrès de Paris, p. 219 : il cite H. Martin.)

(1) *Le Tumulus des trois squelettes* p. 16 - 21.

(2) *Ibid* p. 10, 13 - 14; cf. *Matériaux* 1875, p. 290 - 91.

Les conclusions paraissent donc devoir être les mêmes que pour l'autre sépulture; seulement l'auteur fait observer que, selon un savant anglais, M. Lukis, l'espèce de voûte en encorbellement qui est substituée ici aux dalles plates des dolmens ordinaires est la caractéristique de la dernière période de la pierre polie en Bretagne. Je reproduis simplement l'assertion, car, pour les preuves, je ne les connais pas (1). Une troisième sépulture, encore dans le même tumulus, ressemble tout à fait à celle des trois squelettes. On y trouve, avec des ossements non incinérés, plusieurs vases et quelques silex (2). Un caveau intermédiaire, précédé de sa galerie, a offert, avec une petite hache en diorite, des poteries plus soignées que celles dont nous venons de parler (3).

Aucune de ces tombes n'a fourni le moindre objet métallique; et le mobilier de pierre de ce tumulus ne semble pas même appartenir à une époque bien avancée de cette industrie. Malgré l'appareil architectural dont j'ai parlé, je me sens donc incliné à croire que nous avons là des dolmens de très ancienne époque, antérieurs à la période de l'incinération armoricaine. Du reste les dolmens à métaux ne paraissent pas avoir été jamais très nombreux dans notre péninsule, et peut-être l'usage d'élever ces monuments s'est-il ralenti beaucoup à l'approche des temps historiques. Aussi l'étude du mobilier métallique de nos dolmens nous arrêtera-t-elle bien peu de temps.

M. Loth a signalé le fait général que, dans ces monuments, la pierre et le bronze sont parfois associés entre eux (4), et parfois avec le fer, mais que l'immense majorité des tumulus morbihannais fouillés jusqu'ici n'a pas donné de métal (5). D'après les récents travaux de M. Halna du Fretay, nous voyons le fer et la pierre accompagnant une urne cinéraire des Côtes-du-Nord (6); le bronze, le fer travaillé avec art sont

(1) *Ibid* p. 15 - 16.

(2) *Ibid* p. 23 - 4.

(3) *Ibid* p. 24 - 7.

(4) Leçon du 10 décembre 1886.

(5) M. Cartailiac signale une proportion semblable dans le Cantal (Congrès de Paris p. 190).

(6) *La Bretagne aux temps néolith.*, p.39-40. (Tumulus dans la commune de Paule).

réunis à un silex taillé dans une sépulture à incinération du Morbihan (1), et des trouvailles de même genre sont signalées dans divers tumulus (2). Les deux dolmens sous tumulus de Kervini en Poullan (Finistère), décrits par l'auteur à la session du Croisic, contenaient un mélange abondant d'objets en bronze et d'objets en silex ; mais on n'y a pas trouvé d'ossements (3) ; le type dolmen en démontre seul l'usage funéraire ; nous ne savons donc pas à quel mode de sépulture il convient de les rapporter. Ce qui est certain, c'est, nous l'avons vu, que les grandes et célèbres tombelles du Morbihan n'ont qu'un mobilier de pierre. Le même auteur en a fait l'observation d'une manière générale (4).

Arrivons maintenant aux *inhumations* bretonnes. Il ne peut être question ici, sauf de très rares exceptions, d'inhumations faites dans le sol même ; comme le fait remarquer M. du Fretay, les traces en disparaîtraient en peu de temps (5).

A quelle période appartiennent les inhumations dans les sarcophages de pierres ? J'avoue que, si elles sont bien isolées de l'air extérieur, la conservation des étoffes ne me paraît pas incompréhensible, même pour une haute antiquité, et surtout, quoiqu'on en ait dit, il me paraît indifférent, quant au critérium chronologique, de leur attribuer quinze siècles ou de leur en attribuer trente-cinq. Mais, pour en revenir aux dolmens à inhumation, si l'on fait abstraction de ceux d'Outre-Loire dont nous avons parlé tout à l'heure, il faut reconnaître qu'on n'en trouve guère à signaler parmi nous. Il y en a cependant au Port-Blanc : les ossements sont bien conservés ; mais le mobilier ne donne aucune indication, sauf une épingle en os intacte (6) ; il m'est impossible de tirer aucune induction de ce fait ; que l'épingle ait 1,500 ans ou 3,000, sa conservation ne saurait s'expliquer par la médiocre durée du temps.

(1) *Ibid* p. 46-8 (Tumulus de Croumenou).

(2) *Incinér. et inhum.* p. 33; cf. 34, 39, 41. Et session de St-Pol, p. 36-7.

(3) Session du Croisic p. 188-91. V. aussi, sur ce mélange, *Incin. et inhum.* p. 39-41; Oscar Montelius (*Matériaux*, 1875, p. 234, Ouvarof 1876, p. 214, Cazalis des Fondouce, *ibid.* (Suède, Russie, Hongrie.)

(4) *Incin. et inhum.* p. 39.

(5) *Ibid* p. 8.

Du Fretay, *Les temps préhistoriques*, p. 58-9.

V

Orientation. — Les Conclusions chronologiques

Après avoir incliné à chercher une indication chronologique dans la distinction entre les dolmens à parois en pierre sur champ et les dolmens à parois en maçonnerie sèche, j'ai renoncé à m'en occuper. Ces derniers cas sont rares, et peut-être faut-il les expliquer seulement par la facilité d'en trouver les matériaux sous la main, ou par le désir d'en hâter le travail. C'est aussi par une exception rare que des pierres inclinées remplacent les tables de dolmen. Mais je ne puis négliger la question de l'Orientation, qui a donné lieu à des conclusions différentes et qui paraît bien appartenir à l'histoire des rites funéraires. Je ne saurais qu'en dire quant au tableau général des sépultures préhistoriques; mais, en Bretagne, nous avons, grâce spécialement à M. du Fretay, des données importantes et nombreuses à comparer.

Presque tous les dolmens, nous dit M. du Fretay (1), sont orientés E. O. ; et il ne distingue pas les époques ; seulement il est probable qu'il veut parler seulement de la Bretagne, puisqu'il dit autre part qu'il y a borné ses recherches (2). Le fait général étant reconnu par lui, il n'est pas étonnant qu'il y ait peu dirigé son attention l'année suivante, c'est-à-dire dans la présente année, quand il a étudié spécialement *La Bretagne aux temps néolithiques*. Quant à M. Gaillard, il cite le même fait au sujet du tumulus du Griguen (3), contenant de la pierre et du bronze. A Kerouaren (4), il signale l'entrée du dolmen à l'Est-Sud-Est ; c'est un dolmen à pierre et os. L'inclinaison est plus forte à Beg-en-Havre (sans métal), où l'entrée est au S.-E. (5), ainsi qu'à la crypte de Penanech (6).

(1) *Incinér. et inhum.* p. 39.

(2) *Ibid.* p. 22.

(3) *Une série d'exploration à Plouhinec*, p. 3.

(4) *Ibid.* p. 5. — Il en est de même pour le tumulus de Saint-Hernot. *La Bretagne aux temps néolithiques*, p. 32-4.

(5) *Ibid.* p. 6-8.

(6) *La Bretagne aux temps néolithiques*, p. 29 et fig. 3.

Enfin c'est bien une orientation S.-N. qui existe au tumulus de Cremenou, où l'on a reconnu la présence du bronze et du fer (1).

Si maintenant nous passons au tumulus des Trois squelettes, situé hors de la péninsule, M. de Wismes nous dit nettement que sa description emporte la ruine du système d'orientation (2) ; et il suffit pour le comprendre d'un regard jeté sur le plan de ces sépultures, dont trois ont une direction S.-O.-N.-E., une autre E.-O., une autre O.-E., et une autre N.-S. Seulement l'énoncé qu'il formule doit subir une restriction fort importante. Cette étude constate que la loi de l'Orientalisation n'est pas uniforme et inflexible, et le tumulus de Cremenou le montre déjà ; elle ne démontre pas du tout que cette loi n'existe pas, comme vérité commune, dans la péninsule armoricaine, ainsi que le disait M. du Fretay. Et ce n'est pas seulement en Bretagne. M. Philibert de la Lande constate la même chose pour la Corrèze (3), et M. de Cartailiac pour le Cantal, où les dolmens sont souvent au sommet d'un tumulus (4) ; mais un mémoire de MM. de Ferry et Arcelin (5) constate qu'il n'y a pas d'orientation dans les sépultures en dalles brutes et en terre libre, qu'on a trouvées dans le Mâconnais. De tout cela il résulte que l'orientation de ces sépultures fut à une époque ancienne, et pendant un long temps, un usage généralement répandu, qu'elle correspond à la période des dolmens, mais qu'elle ne fut pas absolument uniforme, et que rien n'indique une transformation historique correspondant aux variations qui ont eu lieu à cet égard dans ce mode de sépulture.

De tous les faits examinés dans ce mémoire, est-il possible de tirer un ensemble de conclusions chronologiques ? M. du Fretay appelle, au moins par allusion, l'attention de ses lecteurs sur ce qu'on peut appeler le chronomètre de Saint-Nazaire, c'est-à-dire sur les objets trouvés dans les dépôts fluviatiles de ce bassin (6).

(1) *Ibid.* p. 46-8.

(2) De Wismes, p. 30, et plan.

(3) *Congrès de Paris*, p. 170-71.

(4) *Ibid.* p. 186.

(5) *Congrès de Norwich*, 1868, p. 334 : *L'âge du renne dans le Mâconnais*.

(6) Voy. les articles de M. Kerviler dans la *Revue archéologique* de mars, avril et mai 1877 (cf. mars 1878). Il les a, je crois, publiés en volume.

La stratification régulière de ces dépôts, séparant chaque ordre d'antiquités et les couches de détritux végétaux qui s'y trouvaient annuellement déposés ont permis de mesurer par épreuve et contre-épreuve, par le compte des couches et la proportion des distances verticales, l'époque des objets les plus anciens. En effet des poteries *gallo-romaines* avec une *monnaie* de Tetricus, c'est-à-dire des antiquités remontant aujourd'hui à seize siècles, se trouvent à six mètres de profondeur, tandis que quelques armes de bronze, une aiguille en os, de nombreux instruments en *bois de cerf* et des pierres de mouillage, c'est-à-dire des monuments de ce qu'on peut appeler le commencement de l'âge du bronze, se trouvent seulement à deux mètres et demi plus bas. Donc, *sur la basse Loire*, ce début remonte à sept siècles environ au-delà du troisième de notre ère, soit à un temps correspondant à la rédaction de la loi des douze tables chez les Romains, à la construction du Parthénon en Grèce : notons même (article de mars 1878) qu'on a trouvé un celté emmanché à près d'un mètre *au-dessus* d'une petite épée de bronze.

Voilà donc un synchronisme acceptable pour l'époque de transition : environ cinq siècles avant notre ère, l'usage du bronze était chez nous connu mais exceptionnel. D'autre part, dans la presqu'île, l'usage de l'incinération existait encore ; mais, en général, c'est de pierre taillée ou polie, qu'a été composé le mobilier funéraire des corps incinérés. Ceci d'ailleurs ne veut pas dire que, là où s'agit de rites, funéraires ou autres, l'introduction des métaux ait marché du même pas que dans la vie civile.

Voilà déjà une cause d'incertitude ; mais ce n'est pas la seule, à beaucoup près. Et d'abord combien de siècles a duré l'emploi restreint du bronze ? Il est impossible de le deviner, pour deux raisons. D'abord parce que, le cuivre ne se trouvant pas dans nos contrées, ce n'est pas seulement du progrès local de l'intelligence industrielle, mais aussi du progrès des relations commerciales avec des nations plus ou moins lointaines que dépendait la diffusion chez nous des instruments de cette nature. Des découvertes archéologiques et des renseignements historiques ont pu éclairer ces recherches, quand il s'agit des bassins du Danube et du Pô ; il n'en est pas de même quand il s'agit

du versant de l'Atlantique, dont l'histoire vraiment antique nous est tout à fait inconnue.

Mais en dehors de cela, et quand il ne s'agirait que du progrès industriel lui-même, que du perfectionnement des objets soit de métal, soit de pierre polie, soit de pierre taillée, comment admettre la *possibilité* d'un calcul, je ne dis pas d'années, mais de siècles ? On ne pourrait l'essayer qu'au moyen d'une comparaison avec des progrès effectués dans les temps historiques, car il est impossible d'admettre comme élément de calcul la différence entre les bronzes de Saint-Nazaire et les bronzes gallo-romains, pour la fabrication desquels on avait profité de l'industrie italienne. Mais est-il davantage possible d'établir une règle de proportion fondée sur les progrès industriels des âges ultérieurs ? De quels âges voudrait-on parler et de quelle nation ? Prétendrait-on comparer les progrès accomplis du XIII^e siècle au XVII^e, avec ce qui marque la différence entre le VII^e et le XII^e ? Prétendrait-on identifier l'activité lombarde ou flamande avec celle de l'Irlande ou de la Hongrie, au moyen-âge ? Bien plus encore : nous ne savons rien, absolument rien, je le répète, de notre histoire, à nous Armoricaains, pour les temps qui ont précédé César, des périodes de lutte et de repos qui ont pu se produire dans nos contrées, de l'arrivée de colons habiles ou de l'invasion de tribus barbares, et par conséquent des circonstances décisives qui ont pu hâter ou ralentir le progrès, l'arrêter même ou l'anéantir, pendant les périodes de l'âge de la pierre, non plus qu'au temps où l'on a connu le bronze ; nous ne savons pas davantage ce qu'a été chez nous le premier âge du fer, ni même avec certitude s'il y a eu chez nous un premier âge du fer, antérieur à la connaissance du bronze, importé soit par l'Océan soit par la voie des fleuves. Nous ne pouvons pas même assurer s'il y a eu ou non un âge de la pierre polie, positivement distinct de celui de la pierre taillée, un âge du solutréen absolument postérieur au moustérien, un âge de l'os, de la corne et des formes magdaléniennes succédant à l'extinction des formes solutréennes, ou s'il n'y a pas eu plutôt, en divers lieux mais dans les mêmes siècles, des essais plus ou moins heureux.

Et si l'on admet comme vraisemblable une succession de

temps et de périodes, nous n'avons aucun moyen de calculer, avec une approximation quelconque, la durée de celles-ci. Il paraît, d'après l'ensemble des faits que nous venons d'examiner, que, si l'incinération a subsisté longtemps chez nous, au temps de la pierre et du bronze, on ne peut pas en dire autant de la Gaule en général, pas même de la Gaule occidentale; et nous ne savons pas du tout s'il n'y a pas eu, même en Bretagne, un âge de l'inhumation antérieur aux dolmens.

Disons-le nettement : *l'archéologie ne se suffit pas à elle-même* ; elle doit être inséparable de solides études historiques, comme on l'a fait pour la nécropole de Halstadt, et ici les moyens d'investigation historique nous manquent presque entièrement. Il est *impossible* de calculer chez nous *à mille ans près* la durée d'une période ou d'un groupe de périodes ; il n'y a pas même lieu de prévoir un temps où cela deviendra possible. Il ne faut pas, en effet, s'engager dans de téméraires espoirs par le souvenir des prodigieux succès obtenus, dans notre siècle, en ce qui concerne l'Orient. Sans doute il y avait là des sciences entières à créer, et l'égyptien se traduit à cette heure avec autant de sûreté que le sanscrit ou le grec. Mais les éléments de cette science existaient, quoiqu'on ne sût pas en faire usage : les inscriptions subsistaient, les langues mêmes étaient presque connues, puisque le copte est de l'égyptien déformé, puisque l'assyrien était frère de l'hébreu, puisque la langue de l'Avesta est sœur du sanscrit védique. Il s'agissait de lire les textes ; des inscriptions bilingues et trilingues en ont fourni la méthode ; une fois lus, on devait arriver à les comprendre, non pas sans effort de génie assurément, pour ce qui concerne nos maîtres. Mais, pour connaître et classer les faits de la préhistoire armoricaine, nous n'avons pas d'inscriptions bilingues, car nous n'avons pas d'inscriptions du tout. Quand même il serait vrai, comme on l'a pensé, que les très rares figures qui sont tracées sur certains monuments mégalithiques, à Gavrinis par exemple, seraient du phénicien déformé, quinze ou vingt mots tout au plus, épars en divers lieux, ne nous rendraient ni une histoire ni une chronologie.

Si des découvertes d'un genre entièrement nouveau se produisent et nous les rendent, nul n'y applaudira plus que moi,

et assurément je ne prétends détourner personne de scruter les siècles passés. Mais je voudrais ramener à choses faisables le labeur et la critique dont on nous a donné récemment des preuves éclatantes. Cinquante années d'études historiques très variées m'ont appris à distinguer, en histoire, le possible de l'impossible. L'investigation de nos monuments n'est pas achevée ; elle pourra nous donner des résultats plus étendus et plus précis ; qu'on les poursuive ; mais que les hommes éminents qui sont, sur ce terrain là, nos maîtres et nos guides ne s'engagent pas dans une impasse. Qu'ils réservent leur temps, leur intelligence et leurs efforts pour élargir leur science et la nôtre ; au lieu d'un remerciement aujourd'hui mérité, nous leur en adresserons deux.

LES TOMBEAUX DES DUCS DE BRETAGNE

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE

Par P. DE LISLE DU DRENEUC

*Conservateur du Musée Archéologique de la Loire-Inférieure, Vice-Président
de la Société Archéologique de Nantes.*

TOMBEAU DU DUC FRANÇOIS I^{er}

Le duc François I^{er}, dans un testament conservé aux archives du Château de Nantes, avait ainsi ordonné le lieu de sa sépulture :

« François, par la grâce de Dieu Duc de Bretagne,... recom-
« mandons nostre âme, sa piteuse créature, à nostre benoît
« Sauveur, èz SS. Anges et Archanges, monsieur S. François
« et à toute la benoïste compaignie du Paradis et nostre
« corps (l'état du décès de nous quand à N. S. plaira advenu),
« voulons être enterré et ensepulturé au cuer du benoïst
« moustier de Monsieur S. Sauveur de Redon, devant le grand
« aultier, ou plus près que convenablement faire se pourra
« des marchepieds et pas assis, devant iceluy grand aultier. »

« Donné et faict en nostre ville de Rennes, le 22^e jour de
« janvier, l'an 1449. Signé François, Isabeau... »

Les monuments des Ducs de Bretagne — P. de Lisle du Dreneuc.



Statues des Ducs Jean II et Jean III à Ploërmel.

Un an et demi après avoir pris ces dispositions dernières, le samedi 17 juillet 1450, d'après le nécrologe de Guingamp, le 19 du même mois, suivant la chronique de Nantes, le duc mourut à Vannes, au château de Plaisance, assisté de Guillaume de Malestroit, évêque de Nantes, qui lui donna les derniers sacrements. « Le corps du feu duc ayant été enseveli, nous dit Dom Lobineau, fut porté à Redon, accompagné d'un nombreux cortège de barons, de prélats et de religieux, entr'autres de tout le Chapitre des Cordeliers qui se tenait pour lors à Vannes. »

La tombe de François I^{er} fut-elle dressée à l'endroit qu'il avait indiqué, « devant le grand autel » de Saint-Sauveur ? Le texte du Cartulaire de Redon semble bien confirmer ce fait « Franciscus I Britanniae dux, ante majus altare sepultus est. » Cart. Red. p. 451. Dom Morice nous dit également que « son corps fut transporté à Redon et enterré devant le grand autel ». Et Travers écrivait vers 1750 : « Son corps fut porté à Saint-Sauveur, où est sa sépulture, vis-à-vis le grand autel. »

Ce n'est point à cette place cependant, que la tradition nous montre la tombe du Duc, mais bien dans la première chapelle de l'abside, du côté de l'Épître. Tous ceux qui, depuis plus d'un siècle ont parlé de ce tombeau, lui ont toujours assigné cette place. Il n'y a aucune divergence sur ce point.

Lors du premier Congrès de notre Association Bretonne à Redon, en 1857, après une inspection archéologique à Saint-Sauveur de MM. de la Villemarqué, de Kerdrel, de la Borderie, Ropartz, abbé Brune, etc., M. de la Bigne Villeneuve, résumant les observations de ses éminents confrères, écrivait : « Nous devons citer encore l'ancien mausolée de François I^{er}, duc de Bretagne, malheureusement bien mutilé aujourd'hui et dont l'arc flamboyant s'ouvre dans le mur méridional d'une des chapelles du rond-point, du côté de l'épître. Il serait intéressant de savoir ce qu'est devenue l'effigie en marbre blanc qui décorait jadis la sépulture ducale. »

Comment concilier ces données, reçues aujourd'hui sans conteste, avec la place assignée si minutieusement par le Duc lui-même dans son testament et la note très formelle du Cartulaire de Redon : « Ante majus altare. »

Si nous examinons la chapelle absidale désignée comme servant d'enfeu à François I^{er}, nous voyons qu'elle est surmontée d'une arcature ogivale dont les moulures et les fleurons appartiennent au style flamboyant. Comme en Bretagne le style employé retarde toujours très sensiblement sur l'architecture des autres parties de la France, il n'est pas admissible que ce travail puisse remonter à 1450, date du tombeau de François I^{er}. Ces remaniements des bas côtés de l'abside doivent être postérieurs à l'érection de la tombe ducale.

Je pense que le monument de notre Duc fut bien réellement élevé en face du maître-autel, dans le milieu du chœur, et qu'il resta à cette place jusqu'au terrible incendie de 1780. On profita sans doute des travaux nécessités par ce désastre pour enlever la tombe du prince qui devait être fort gênante pour les cérémonies des religieux, et on la transporta dans la chapelle la plus rapprochée de l'autel, à l'entrée de l'abside. En admettant ce fait, on expliquerait comment Dom Lobineau, Dom Morice et même Travers, en 1750, ont pu indiquer que la tombe était placée devant le maître-autel, tandis que Ogée, qui écrivait après 1780, nous la décrit à la place où nous la retrouvons actuellement.

Aujourd'hui (1891) (1), le tombeau ou plutôt les débris du tombeau de François I^{er}, sont placés sous un arc flamboyant au long duquel retombent des palmes éplorées (on les dirait trempées de larmes), d'un style et d'une sculpture admirables ; le sommet de l'ogive, orné de choux frisés très fidèlement travaillés, est surmonté d'une sorte de lanterne qui devait servir de support à une croix ou à une statuette. Une galerie, formée d'un rang d'arceaux et couronnée jadis de fleurons ou de boules, règne au-dessus de l'arcade. Deux pilastres, terminés par des clochetons fleuronnés, à moitié détruits, appuient cette galerie et encadrent le tombeau. Un angelot incliné, tenant un écusson, décore chaque pilastre à la naissance du clocheton.

La pierre tombale, en calcaire très dur, est formée de deux

(1) Je dois à l'obligeance de M. le vicomte Le Gouvello cette description de l'état actuel du monument de François I^{er}.

dalles et d'un fragment ; le bord de ces dalles est décoré d'une guirlande de feuillages et de raisins.

Le devant du tombeau est composé de trois parties : celle du milieu, qui correspond au fragment rapporté, est une grossière construction en moëllons ; celle de droite, du côté des pieds, représente un arceau encadré de moulures et une rosace avec un écusson, au centre d'un rectangle. Celle de gauche, plus étroite, forme le pendant, mais sans arceau.

L'ensemble de l'édicule est en pierre blanche ; les bases des pilastres, colonnettes, etc., sont en granit. Le tombeau lui-même semble reposer sur une simple maçonnerie.

TOMBEAU DU DUC PIERRE II

En 1443, le prince Pierre de Bretagne et sa sainte épouse, Françoise d'Amboise, firent reconstruire le chœur de l'église Notre-Dame de Nantes et ordonnèrent l'érection de leur tombeau devant le maître-autel, dans la nouvelle construction. Un acte, daté du 29 avril 1443 et conservé aux Archives de Nantes (E. B. XXIII), relate ce fait dans les termes suivants :

« Mondit seigneur a choeisi et esleu, choisist et eslit son
« enterement et sépulture en nostre cueur de la dite église,
« ou melieu plus hault et honeste lieu, sans ce que jamais
« soit riens ensepulturé au-dessus de lui en tombe eslevée,
« excepté prince ou princesse de ce duché de Bretaigne, ou
« leur héritier présomptif. »

L'histoire de l'église royale et collégiale de Notre-Dame de Nantes, par M. S. de la Nicollière, contient de précieuses recherches historiques et archéologiques sur la tombe de

Pierre (1). Nous ne pouvons mieux faire que d'emprunter à ce beau travail les passages suivants :

« Le monument qui reçut les dépouilles mortelles du prince
« se trouvait placé au centre du chœur, en avant de l'autel ;
« il était élevé depuis longtemps, car dès 1443, époque de sa
« première donation, Pierre en avait décidé la construction,
« et, dans son testament, le duc s'exprima ainsi à ce sujet :
« Nous voulons et ordonnons nostre corps estre baillé à la
« terre benoïste, mis et ensepulturé en l'église collégiale de
« Nostre-Dame de Nantes, en laquelle nous avons fait faire
« et préparer le lieu de nostre sépulture.

« L'aspect de la pierre tombale est parfaitement d'accord
« avec ce qui précède. Sous un dais d'un style un peu lourd,
« que dominant quatre petits anges, les époux, jeunes encore,
« reposent endormis dans la mort. De chaque côté des cous-
« sins qui supportent leurs têtes sont représentées leurs
« armoiries, savoir : l'écusson en bannière, c'est-à-dire carré,
« aux armes de Bretagne brisées d'un lambel à trois pendants
« semé de fleurs de lis, pour le prince ; l'écu en losange, mi-
« parti, au premier du précédent, au deuxième coupé de
« Thouars et d'Amboise, pour la princesse. Un simple cercle
« sans fleurons entoure la tête de Pierre, empreinte d'un
« caractère monacal auquel ajoute encore le capuchon
« rabattu sur le cou, les mains jointes, le long manteau dont
« les larges plis enveloppent le corps, et l'escarcelle attachée
« au côté droit. Les pieds s'appuient sur un lion.

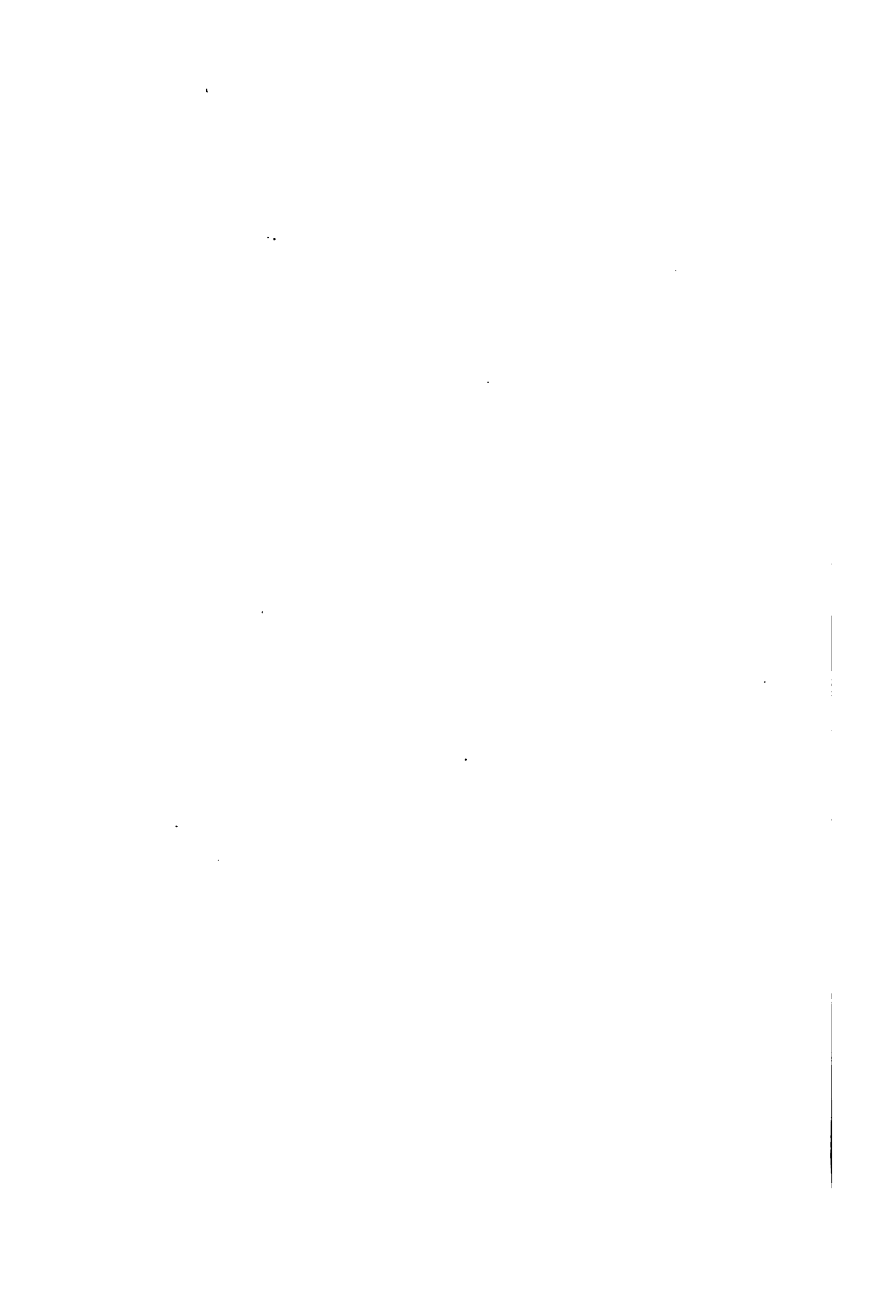
« D'une stature plus élevée que celle de son mari, Françoise
« d'Amboise a la tête recouverte de la coiffure du temps,
« ornée de nombreuses pierreries ; son cou porte un massif
« collier, sa taille est vêtue d'un riche corsage d'hermines.
« Les mains sont également jointes, et les manches étroites
« de sa longue robe boutonnées jusqu'au coude. Le bras
« gauche soutient la queue du grand manteau de cérémonie.
« Chacun des pieds repose sur un chien.

« Autour était inscrite en gothique allongée, l'építaphe
« suivante :

(1) Voir *Eglise royale et collégiale de Notre-Dame de Nantes*, par Stéphane de la Nicollière, un beau volume in-8° avec planches, Forest et Grimaud, Nantes 1864.



Tombeau de Pierre II et de la Duchesse Françoise d'Amboise



CY GIST TRÈS HAULT ET TRÈS PUISSANT SEIGNEUR
MONS^r PIERRE DE BRETAGNE, S^r DE GUINGAMP ET DE
CHASTAUBRIAN, COMTE DE BENON, FILS DE
TRÈS HAULT PRINCE MONS^r LE BON DUC JEHAN, DUC DE BRETAGNE,
QUI TRÉPASSA EN L'AN DE GRACE MIL CCC

LE

CY GIST TRÈS HAULTE ET PUISSANTE DAME FRANÇOISE
D'AMBOISE SA COMPAIGNE, FILLE AISNÉE DE
LOUIS VICOMTE DE TOUARS, QUI TRÉPASSA L'AN MIL
CCC LE

« Souvent les fidèles agenouillés dans l'église Notre-Dame
« voyaient, surtout le matin, venir s'incliner sur cette pierre
« une noble et angélique figure, qui, longtemps prosternée,
« les édifiait par sa ferveur et excitait l'admiration par sa
« profonde et touchante piété : c'était la veuve de Pierre II,
« la bonne duchesse Françoise d'Amboise, fondatrice du
« monastère des Couëts et du prieuré de Bon-Don.

« Cette dalle funéraire, en marbre blanc, et, s'il faut en croire
« la Bibliothèque annuelle et portative de Nantes, gravée en
« figure plate à la mosaïque, détail que ne donne pas Gai-
« gnières, était posée sur une base en marbre noir élevée d'en-
« viron un mètre. Elle mesurait à peu près 2^m 50 de longueur,
« sur 1^m 50 de largeur. L'inscription n'a jamais été terminée,
« sans doute par ce que Françoise n'y fut pas déposée. Le tom-
« beau subsista jusqu'à la fin du siècle dernier, puisqu'il en
« est question en 1780, et fut détruit pendant la période révo-
« lutionnaire ; probablement lorsqu'on transforma l'église en
« établissement industriel. Il s'y rattache une particularité qui
« mérite d'être examinée et étudiée avec quelque attention.

« L'ingénieur Pierre Fournier raconte ainsi l'ouverture du
« caveau de Pierre II :

« J'ignore s'il lui fut érigé un monument, et même s'il fut
« placé une pierre tombale sur le lieu de sa sépulture. Cette
« église ayant été considérablement réparée et pavée à neuf au
« commencement du dernier siècle, il ne restait aucune trace
« de tombeau lors de la démolition de l'église, en 1803. Mais il
« est constant que 13 ans après la mort de ce prince, en 1470,
« on commença à travailler à un monument, et que l'on fit
« construire un caveau pour y déposer ses restes, qui ne furent

« point exhumés ou négligés, et, pour y suppléer, l'on fit un
« mannequin que l'on revêtit de riches habits et que l'on plaça
« dans un cercueil de bois de chêne, découvert, en effet, cette
« même année 1803. 333 ans après, des ouvriers ouvrirent le
« caveau ; j'y descendis, et je reconnus, sur quatre barres de
« fer, un cercueil en bois tombant en pourriture, dans lequel
« était un mannequin vêtu suivant l'usage du temps où il vivait !

« Il avait un pantalon en drap rouge, des demi-bottines,
« une soubreveste en soie brodée, un manteau dont on n'a pu
« déterminer la forme. Il était ceint d'une épée en fer : sur l'un
« des côtés de la coquille, très bien travaillée et à jour, se voit
« une hermine passante, et, derrière elle, un petit drapeau
« placé debout. A la place de la tête, un casque commun en fer,
« la visière baissée, rempli d'étoupes. Aucune inscription
« n'accompagnait cette effigie...

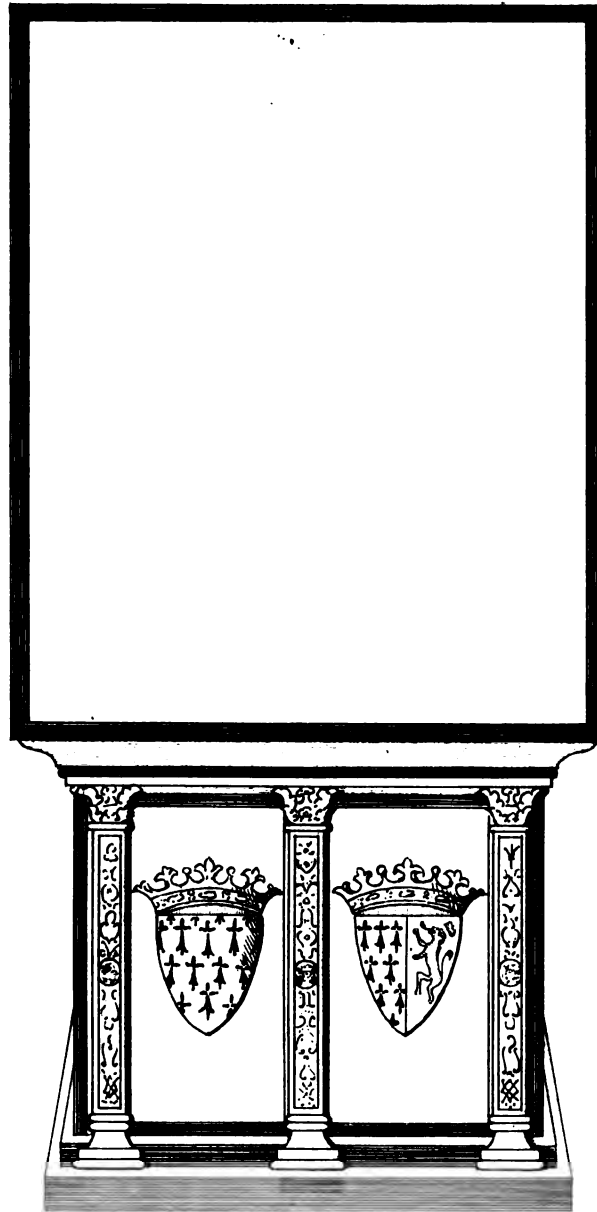
« L'interprétation donnée par Fournier d'une rencontre
« aussi étrange n'est pas appuyée de raisons très concluantes.
« D'abord, il avoue qu'il ne restait aucune trace de tombeau, et
« ignore même qu'il en avait été érigé un. Des ouvriers décou-
« vrent fortuitement un caveau, dont il ne prend aucun soin
« de préciser la situation. Il y descend, et, sans hésitation, le
« reconnaît pour celui de Pierre II, mais construit 13 ans
« après la mort du prince, ce qui dément toutes les données
« historiques, basées sur de bonnes preuves, qu'on vient de
« lire, et se trouve par conséquent inadmissible, de même que
« l'emploi attribué au simulacre dans un service solennel,
« circonstance purement hypothétique.

« En résumé, il nous paraît beaucoup plus rationnel de croire
« qu'au milieu de grand nombre de tombes, d'enfeux, de
« caveaux de toutes sortes dont était rempli le sol de la collé-
« giale, l'ingénieur Fournier, égaré par le souvenir de la sépul-
« ture du duc Pierre, se sera trompé d'attribution, en prenant
« pour la tombe de ce prince un emplacement plus ou moins
« rapproché, qu'il n'a point déterminé, et dans lequel il avait
« été fait une inhumation simulée, constatée seulement par le
« bas chœur, dans un but ou pour un motif inconnu.

« S. DE LA NICOLLIÈRE. »

*Voir la reproduction du dessin de Gaignières donnant l'effigie
du Duc et de la Duchesse Françoise d'Amboise.*

Les Monuments des Ducs de Bretagne — P. de Lisle du Dreneuc



TOMBEAU D'ARTHUR III ET DE CATHERINE DE LUXEMBOURG

TOMBEAU DU DUC ARTHUR III

Le duc Arthur III, le glorieux vainqueur des Anglais, le compagnon de Jeanne d'Arc et de Du Guesclin, succéda à son neveu Pierre, mais ne régna guère plus d'un an. Il mourut au château de Nantes, sur les six heures du soir, le lendemain de Noël de l'an 1458. Malgré son état de souffrance, il entendit à genoux la sainte messe, le matin même du jour où il mourut.

« Le corps du Duc fut ouvert, dit une chronique du temps, « et gardé jusques au jeudi ensuivant (28 décembre) auquel « jour fut enterré par Révérend père en Dieu l'évêque de « Nantes, nommé Guillaume de Malestroit, èz Chartreux, « plusieurs seigneurs présents. »

Arthur III, s'il n'est le fondateur des Chartreux de Nantes, eut du moins une très large part à leur établissement. Il dota richement leur monastère et la Duchesse sa femme, Catherine de Luxembourg, y fit aussi de grandes fondations. « Elle fit « achever les cloîtres, nous dit Travers, et embellir l'église « des Chartreux ; elle leur donna le précieux reliquaire de « son mari et de riches ornements. »

En 1750, le chapitre venait le lundi des Rogations chanter le *Libera* devant le tombeau du Duc.

Jusqu'à présent, il n'a jamais été publié ni description, ni gravure du monument d'Arthur III. Mais nous avons retrouvé dans la très précieuse collection du chevalier de Gaignières un dessin à la plume, rehaussé de couleur, qui donne bien l'aspect général du tombeau de notre Duc. Nous l'avons copié avec soin et le donnons ici aussi fidèlement que possible.

A ce dessin est jointe la note suivante :

Tombeau de pierre au milieu du chœur de l'église des Chartreux de Nantes, il est d'Arthur III^e du nom, Duc de Bretagne et de Catherine de Luxembourg sa 3^e femme.

On remarquera avec surprise que le style de ce monument ne concorde guère avec la date de la mort d'Arthur III, 1458. Il appartient pleinement au style Italien qui ne pénétra en France que trente ans plus tard. On y voit sur le côté trois pilastres Renaissance, surmontés de chapiteaux et décorés de rinceaux et de médaillons. L'écusson de droite est d'hermine plein avec la couronne ducale ; celui de gauche est à mi-partie : au 1^{er} de Bretagne ; au 2^e d'argent au lion de gueules, la queue passée en sautoir, couronné, armé et lampassé d'or qui est Luxembourg, armes de l'épouse d'Arthur III, Catherine de Luxembourg. Les pièces du blason sont indiquées par des tons différents ; il y a dans les pilastres et les moulures du socle des oppositions de couleurs dans le goût de la Renaissance ; tout cela nous entraîne assez loin de 1458.

Étonné de cet écart de date, j'ai tenu à m'assurer que le dessin original de Gaignières, maintenant à la Bibliothèque Bodléienne d'Oxford, était bien tel que nous l'a donné le calque de Frappa. Il n'y a aucune erreur ; notre reproduction est parfaitement exacte. Du reste, il est impossible de douter que ce soit bien le tombeau d'Arthur III, puisque nous y voyons ses armes et celles de sa femme.

Comment le fils du vainqueur de Charles de Blois vient-il toucher par sa tombe l'époque de la Renaissance ? Pour expliquer cette étrangeté, il faut nous souvenir qu'Arthur III était déjà fort âgé, lorsqu'il épousa sa troisième femme, Catherine de Luxembourg. Celle-ci survécut 35 ans à son mari, et en veuve fidèle, elle ne cessa de prier au monastère des Chartreux, près duquel elle s'était retirée, pour l'âme de son glorieux époux. A sa mort, on éleva le monument que nous voyons et qui réunit le corps du Duc et de la Duchesse. On était alors à l'aurore de la Renaissance et l'emploi de motifs du style italien s'explique aisément. Déjà cette ornementation avait pénétré en Bretagne et nous voyons, au château de Goulaine, élevé en 1496 ou 98, des fenêtres cantonnées de pilastres ayant le même décor italien.

Il n'y a aucun gisant sur la table de marbre blanc qui couvre le dessus du tombeau. Le manuscrit du roy d'Armes Berry, reproduit dans Montfaucon, nous représente Arthur III l'épée au poing, la chape de fer sur la tête, ayant près de lui

un écu de Bretagne à 3 pendants. L'écusson sculpté sur son tombeau ne porte aucune brisure, parce qu'alors il était chef de la maison ducale.

Le 13 mars 1514, lorsque l'on rapporta de Blois le cœur d'Anne de Bretagne, il fut déposé d'abord sur la tombe d'Arthur III.

Depuis cette date, le monument de notre Duc resta confié aux RR. PP. Chartreux jusqu'à la Révolution.

Des documents conservés aux archives départementales de Nantes nous apprennent que, le 18 janvier 1792, le sieur Lamarie, statuaire, fut chargé par les Administrateurs du District de Nantes d'enlever le tombeau d'Arthur III de l'église des Chartreux, et de le transporter, avec le mausolée de François II, dans la Cathédrale.

Une lettre de Lamarie, du 12 juin 1792 (1), contient la réclamation aux membres du district d'une somme de 100 livres pour ce travail. Le sieur Lamarie « a suivi et surveillé la « démolition et le transport du tombeau de François II qui « était dans l'église des Carmes et *celle d'Arthur* (sic) qui était « dans l'église des Chartreux. Ce déplacement hors de ses « ateliers lui a employé beaucoup de temps, etc. Signé : « Lamarie, statuaire (2). »

Un extrait des registres du Directoire du département en date du 11 août 1792 nous donne un arrêté ordonnant le paiement à Lamarie de la dite somme de 100 livres.

A partir de cette date, il n'est plus fait mention du tombeau de notre Duc. Mais de même que le mausolée de François II, il ne fut pas transporté à la Cathédrale, fort heureusement, du reste, car il n'aurait pas échappé à la rage des Vandales qui dévastèrent l'église l'année suivante. Maintenant encore, malgré le temps écoulé, on peut espérer d'en retrouver au moins quelques fragments.

« Les restes d'Arthur III, nous dit Mellinet, reposaient « dans l'église des Chartreux, lorsque les passions brutales,

(1) Archives départementales de la Loire-Inférieure.

(2) Voir la *Cathédrale de Nantes*, par A. Legendre, pages 332 et suivantes.

« mêlées à l'enthousiasme révolutionnaire, portèrent une
 « atteinte sacrilège aux tombeaux qui s'étaient conservés
 « depuis des siècles sous la protection des autels. Une per-
 « sonne pieuse réussit à recueillir les ossements d'Arthur III
 « et les confia à M. l'abbé Gély à son retour d'Espagne. Ils ne
 « pouvaient être remis en de meilleures mains. M. l'abbé
 « Gély plaça dans une boîte scellée les ossements d'Arthur III
 « et les déposa en 1802 dans le caveau du petit cimetière de
 « Saint-Jean, situé entre la Cathédrale et l'Evêché. »

Le registre des délibérations capitulaires nous donne, à la date du 17 août 1817, la mention suivante (1) :

« Le chapitre délibérant a arrêté que les ossements d'Arthur III, duc de Bretagne, comte de Richemont et connétable de France, sauvés de la destruction de l'église des Chartreux, où ce prince, décédé le 26 décembre 1468, avait été inhumé, se trouvaient déposés provisoirement dans le caveau destiné à la sépulture des entrailles des Evêques de ce Diocèse, seraient transférés du susdit caveau avec toutes les cérémonies religieuses usitées en pareil cas, le jeudi 28 courant, à onze heures précises, inhumés et déposés, d'après le désir de la Municipalité dans le tombeau de François II, et que le procès-verbal qui en sera fait par la Mairie sera déposé dans nos archives.

« Fait et arrêté en assemblée capitulaire le 14 août 1817.

« DE BRUC, DELAMARE, *ch. secr.* »

Ainsi nous possédons encore les précieux restes de notre vaillant duc Arthur III et le monument de François II est devenu la tombe de son très illustre devancier. Sur une plaque de bronze placée au haut de l'horrible grille qui emprisonne le chef-d'œuvre de Michel Colomb, on lit l'inscription suivante :

TOMBEAU DE FRANÇOIS DEUX...

LES RESTES D'ARTHUR III DUC DE BRETAGNE, COMTE DE
 RICHEMONT, CONNÉTABLE DE FRANCE,
 MORT A NANTES LE 26 DÉCEMBRE 1458, Y ONT ÉTÉ DÉPOSÉS
 LE 28 AOUT 1817.

(1) Loc. cit.

LE TOMBEAU DE FRANÇOIS II

Sur le marbre couchés, le Duc et sa compagne
Semblent dormir en paix et respirer encor ;
Et leur fier lévrier, au collier bouclé d'or,
Veille à leurs pieds, portant l'écusson de Bretagne.

Autour du lit ducal, Saint Louis, Charlemagne,
Apôtres et Vertus, descendus du Thabor,
Protègent le dernier souverain de l'Armor,
Et lui gardent sa place à la sainte montagne.

O sculpteur ! ton ciseau cher à nos cœurs bretons
En dentelant la pierre anima ses festons :
De l'immortalité ton œuvre a l'assurance ;

A tes noms empruntant une double beauté,
De la blanche colombe elle a pris l'élégance
Et du grand saint Michel l'austère majesté.

R. KERVILER.

Dans le concert de louanges qui s'élève depuis tant d'années autour de ce chef-d'œuvre, le sonnet de M. Kerviler n'est qu'une note, mais une note d'une charmante justesse. S'il fallait citer toutes les notices, tous les écrivains qui ont parlé du tombeau de notre dernier Duc, ce travail de bibliographie demanderait de bien longues pages. Le monument de François II est donc trop connu pour que nous ayons la présomption d'en donner ici une nouvelle étude. J'estime du reste qu'il est malaisé de dire en prose tout l'enthousiasme et le sentiment de profonde admiration qu'inspire cette radieuse merveille. Bornons-nous donc à donner par ordre quelques documents, les uns inédits, les autres peu connus.

Le tombeau de François II a été commencé en 1502 et achevé en 1507. Une lettre de Jean Perréal au secrétaire de

Marguerite d'Autriche, publiée par B^{le} Fillon (1), contient le curieux passage que voici :

« Monseigneur, je vous ay envoyé le patron de la sépulture
« du Duc de Bretagne tout ainsy qu'elle est faite, sans y
« ajouter ni diminuer.

« Les Vertus ont VI pieds de hault, les gisants VI et demy.
« Ledit patron j'ay fait juste : j'ay été toujours quand on le
« faisait ou le plus du temps. Je l'ay posé en son lieu, comme
« autrefois vous ay conté. Quant au marbre, on l'a fet venir
« de Gênes.

« Michel Coulombe besongnait au mois et avait pour mois
« 20 ecuz l'espace de sinc ans ; il y avait deux tailleurs de
« maçonnerie antique italiens qui avaient chacun 8 écus
« pour mois, l'espace de sinc ans. Il y avait deux compagnons
« tailleurs d'images soubz Michel Colombe, qui avaient chacun
« 8 écus pour mois. On paiait tous fers asserés, tous outilz.
« Finalement la chose a esté si bien achevée que je l'ay posée
« au lieu désiré par la dite dame (Anne de Bretagne) et cousta
« à poser, tant pour faire la voute pour mettre les corps que
« pour les engins, pour l'enrichir d'un peu d'or, la somme de
« 560 livres, car j'en ai tenu le compte. »

Ainsi Jean Perréal, peintre ordinaire du roi Louis XII, fut chargé du plan et de la direction des travaux. Michel Colombe aidé de deux élèves, Guillaume Regnaud, son neveu, et Jean de Chartres, exécuta les figures et les statues. L'ornementation fut confiée à deux artistes italiens, que B. Fillon croit être Domenico et Bernardino de Mantoue, qui seraient venus en France à la suite de l'expédition de Louis XII dans le Milanais.

J'ai trouvé au cabinet des Estampes de la Bibliothèque Nationale le fac-simile d'un tableau encadré de noir avec deux moulures jaune d'or, jadis placé « contre la muraille
« dans l'église des Carmes de Nantes, au côté gauche de la
« tombe de François II duc de Bretagne. » Sur ce tableau est peinte l'inscription suivante :

(1) *Poitou et Vendée*, p. 10.

François 2 Duc de Bretagne et Marguerite de Bretagne sa première épouse ayant été sept ans ensemble sans avoir d'enfants, firent vœu de donner à N. D. des Carmes de Nantes, si par son intercession ils avaient un fils, son pesant d'or ; ce qu'ils exécutèrent le 27^e d'Août 1463, comme il est porté par l'article du dit même iour devant Dubois, Trésorier, la Duchesse ayant obtenu par l'intercession de cette Vierge un fils qui fut nommé comte de Montfort et mourut jeune un peu auparavant la Duchesse sa mère.

Le Duc retira le dit trésor avec les autres joyaux qui restaient dans ce couvent à la valeur de 40 marcs d'or, pour s'ayder contre ses ennemis, comme il est porté par le contrat du 19^e Avril 1488.

Le tombeau de notre dernier Duc n'attendit pas pour être violé les sombres jours de la Révolution. En 1727, sur la demande du Procureur syndic, du maire et des échevins de la ville, on procéda brutalement à l'ouverture du tombeau. Un extrait des registres du greffe de Nantes nous donne sur ce fait les indications suivantes (1) :

« L'an 1727, le jeudy 16^e d'octobre, entre midy et une heure,
« Nous Gérard Méllier, nous sommes transportés avec notre
« greffier dans le chœur de l'église des Carmes et fay venir
« devant nous les ouvriers par nous nommés d'office. (Suit
« la description extérieure du tombeau et de la balustrade
« qui l'entourait).

« Entre laquelle balustrade a été trouvée, sur du veslin,
« l'inscription suivante :

« *Le corps du duc François II et des deux duchesses Margue-
« rite de Bretagne et Marguerite de Foix ses épouses, avec le
« cœur d'Anne de Bretagne héritière Duchesse de Bretagne,
« fille du duc et de Marguerite de Foix, et deux fois Reine de*

(1) Voir la *Cathédrale de Nantes*, par A. Legendre, Nantes 1886.

« *Bretagne, Gisent sous ce royal et magnifique tombeau que
« cette Reine fit construire à la mémoire du très haut et très
« magnanime prince et duc de Bretagne, François II son père,
« par l'art et l'industrie de M. Michel Colombe, premier Sculp-
« teur de son siècle, originaire de l'évêché de Léon. »*

« Et au surplus ledit tombeau est en face du grand autel,
« dont il est éloigné de 17 pieds, et ledit tombeau est isolé
« dans le chœur de la dite église.

« Et ayant fait l'ouverture de la pierre tombale qui a
« 4 pieds 10 pouces de large sur 3 pieds 10 pouces, nous
« avons fait entrer dans ledit tombeau un des ouvriers.

« Et l'ouverture dudit caveau ayant été faite assez grande
« pour y descendre, avons vu, par ladite ouverture, trois
« grands cercueils de plomb. Celui du milieu est parsemé
« d'hermines en relief. Vers la tête et au côté droit est une
« inscription ou est écrit ce qui suit en caractères gothiques :

*Cy dedans gist le corps du Duc François second de ce nom,
lequel régna trente ans, Duc de Bretagne, puis trépassa à
Couaron, le neuf septembre l'an 1488, et fust céans ensépulturé.*

« Au bout dudit cercueil, à la tête, est un écu des armes
de Bretagne en relief, sur une table de plomb avec une cou-
ronne au-dessus. »

Sans nous arrêter à cet acte brutal de vandalisme, à cette violation de sépulture par voie administrative, remarquons le passage de ce texte qui nous donne l'ancienne physionomie du mausolée tel qu'il était en sortant des mains de Michel Colombe. Dressé dans la partie la plus élevée du sanctuaire, bien éclairé par les verrières du chœur qui projetaient leur jour doré sur ses blanches statues, le monument de notre dernier duc devait avoir une merveilleuse beauté qu'il nous est difficile de retrouver aujourd'hui. Placé maintenant de plain-pied dans un des côtés sombres de la cathédrale, il n'est plus au point voulu par les Maîtres qui l'ont exécuté. De plus, on l'a entouré d'une grosse grille de fer qui sert de

Les monuments des Ducs de Bretagne. — P. de Lisle du Dreneuc.



Statue d'Arthur II (fragment) Cordeliers de Vannes.

3.

4.

5.

6.

vestiaire aux fidèles pendant les offices ; c'est à travers une haie de parapluies, de manteaux et de chapeaux que l'on entrevoit les idéales figures du chef-d'œuvre de notre Renaissance !

A la Révolution, le 17 février 1792, l'église des Carmes ayant été vendue nationalement, les sieurs Crucy, architecte, Lamarie, sculpteur, et Recommencé, sous-ingénieur du département, furent chargés de diriger la démolition du tombeau ducal et de le faire reconstruire dans la chapelle Sainte-Claire de l'église cathédrale. Mais dès le mois suivant, nous voyons, par les registres du Directoire du département, que ce projet de reconstruction fut abandonné. Les précieuses statues du tombeau des Carmes furent heureusement sauvées par M^e Crucy.

Après la Révolution, un autre danger vint les menacer. Sous l'empire, on eut le dessein bizarre d'utiliser les quatre figures du tombeau pour les placer à la base d'une colonne élevée à la mémoire des braves ! La Tempérance, la Sagesse, ont sans doute paru hors de place dans cet agencement, et une lettre de Lucien Bonaparte, datée du 22 thermidor an VIII, notifie au Préfet de Nantes l'abandon de ce malencontreux projet.

Sous le règne de Louis XVIII, on restaura enfin l'admirable tombeau de François II tel que nous le voyons aujourd'hui.

P. DE LISLE DU DRENEUC.

PRIEURÉ DE LEHON

PAR

M. l'Abbé FOUÉRÉ-MACÉ, Recteur de Lehon

Vous êtes sans doute encore sous le charme, comme moi, Mesdames et Messieurs, de la si intéressante communication qui nous a été faite hier soir, sur les *Origines de Dinan*, par notre illustre et vénéré maître, M. de la Borderie. Pour moi, je suis tout fier de penser que notre humble Lehon d'aujourd'hui donna jadis naissance à la chère ville de Dinan.

Pour expliquer l'origine de Dinan, M. de la Borderie nous a dit quelques mots de la fondation de Lehon. Au Congrès de l'Association Bretonne à Saint-Pol-de-Léon, en 1888, il avait donné en détail et avec un charme exquis le récit de l'expédition des moines de Lehon à l'île de Serk. Rien de plus piquant et de plus mouvementé que l'enlèvement du corps de saint Magloire, la course folle des pieux voleurs à travers la Manche, le dépôt de la châsse du saint dans un pommier, la destruction du vieux temple païen de Corseul, l'enlèvement de ses matériaux et leur transport à Lehon, et enfin la construction d'une chapelle avec ces splendides débris de marbres variés et de colonnes superbes. Ce récit formera le premier chapitre d'une *Histoire de Lehon* que je prépare. Je remercie de grand cœur M. de la Borderie d'avoir eu la délicate amabilité de traduire et d'écrire pour moi ces pages charmantes qui seront lues par tous, je n'en puis douter, avec le plus vif intérêt.

On a bien voulu me demander de narrer au Congrès l'*Histoire de Lehon*, marquée au programme archéologique de cette

session de Dinan. J'avoue très simplement que ce n'est pas sans une certaine émotion que je me vois ainsi transplanté hors de mon terrain habituel de parole. Je le ferai très volontiers cependant. J'ose, en effet, Mesdames et Messieurs, compter avant tout sur votre indulgente bienveillance. Je comprends aussi d'ailleurs que je remplis en cela un devoir que ma situation de Recteur de Lehon m'impose, non moins que l'œuvre de la restauration de l'église abbatiale que nous avons entreprise.

Je me dis aussi, me rappelant les sages conseils que notre pieux évêque nous donnait hier matin dans l'église Saint-Sauveur, que tout membre de l'Association Bretonne, qu'il soit prêtre ou laïque, doit être un apôtre de la vérité. L'histoire est la vérité. On doit donc la raconter telle qu'elle est : le mal pour apprendre à le détester et à le fuir, le bien pour s'inspirer de ses exemples, pour l'accomplir et pour l'aimer.

Le temps ne me permettra que d'esquisser à grands traits l'*Histoire du Prieuré*, d'en suivre les grandes lignes ; je serai même forcé de passer sous silence l'histoire particulière du *Château-fort*, de la *Chapelle abbatiale*, de la *Chapelle des Beaumanoir* et de l'*Eglise paroissiale*. Mais j'espère en dire cependant assez pour relever de l'oubli cet antique monastère et laisser au moins deviner quelque chose de ses gloires éteintes et de sa puissance écroulée.

Cela dit, entrons à pleine voile dans l'histoire du monastère.

Un mot cependant tout d'abord sur l'étymologie du mot même de *Lehon* — en latin *Lehum* ou *de Lehonio*. — M. le Président de la Société archéologique des Côtes-du-Nord, M. l'abbé Daniel, archiprêtre de Saint-Sauveur, pense que le mot *Lehon* vient de *lé lais*... bordure. M. Léon Maistre, le distingué archiviste de la Loire-Inférieure, propose ces deux mots : *Civitas legionum*. Lehon, situé sur les rives de la Rance, possédait sur une *montagnette* un château-fort construit, croit-on, sur l'emplacement d'un poste romain. J'abandonne cette discussion aux érudits.

La Providence semble n'avoir donné d'autre mission à Condan, le supérieur des six pauvres ermites de la forêt de Lehon, que de diriger l'expédition des moines à l'île de Serk, et de rapporter en Bretagne les reliques du saint évêque. En

effet, à peine le monastère de Lehon eut-il été bâti et la basilique édifiée, que Condan dit adieu à ses frères et se retira de nouveau dans la solitude. Siméon lui succéda dans la charge d'abbé en 869.

Le récit merveilleux de l'arrivée des reliques du saint dans la vallée de la Rance s'était répandu rapidement. Aussi, attirés par le renom du nouveau monastère, d'autres disciples ne tardèrent pas à venir s'adjoindre aux cinq premiers fondateurs. La jeune communauté pleine de ferveur, prospéra doucement ainsi, protégée par les rois de Bretagne et menant une vie tout angélique au milieu de sa pieuse solitude durant l'espace d'environ 120 ans. Mais sa paix fut subitement troublée vers 975. Les Normands, qui depuis plus d'un siècle ravageaient la France, fondirent tout-à-coup comme un ouragan furieux sur les côtes de Bretagne. Armés d'un simple casque de cuir, d'une cuirasse, d'un bouclier, d'une hache, d'une lance, d'une coustille ou long poignard, rien n'arrêtait ces barbares. « Nul orage, dit d'Argentré, nul tourbillon ne fut jamais tel : villes, châteaux, églises, monastères, maisons allèrent par terre sans nul respect ; tout fut massacré à souhait. » Profitant du flux de la mer, ces audacieux pirates remontèrent sur leurs barques légères le cours de la Rance, arrivèrent jusqu'à Lehon et livrèrent au pillage et aux flammes la royale abbaye.

Toutefois ils n'y trouvèrent plus la riche châsse, objet de leur convoitise, qui contenait les reliques de saint Magloire. Junan, abbé de Lehon, accompagné de ses religieux, avait enlevé à la rapacité sacrilège de ces barbares le précieux trésor, et l'avait déposé à Paris, dans la chapelle royale de Saint-Barthélemy qui prit de là le nom de *Saint-Magloire*.

Cependant les Normands étaient partis. Du splendide couvent de Lehon il ne restait plus qu'un affreux monceau de ruines. Mais les moines de Saint-Magloire n'avaient pas perdu le souvenir de Lehon. Vers le commencement du XI^e siècle, six d'entre eux furent envoyés par l'abbé Harduin relever de ses ruines le monastère de la Rance. Il firent si bien qu'en peu de temps ils rendirent à la fondation de Nominoë son ancienne splendeur. Pendant de longues années, la paix la plus édifiante régna au monastère. Mais les premiers religieux venus de Paris étant morts, les moines bretons qui compo-

saient la communauté résolurent de se soustraire à l'obéissance des français de Paris, et Durand, leur supérieur, prit le titre d'abbé. Elie, abbé de Saint-Magloire de Paris, soutint la défense de ses droits. L'affaire fut portée devant le pape qui nomma des commissaires pour terminer ce différend par les voies de la justice. On plaida longtemps. Les deux maisons allaient finir par se ruiner, lorsque Albert, évêque d'Aleth, proposa, comme arrangement, de soustraire Lehon à la juridiction de Paris et de le soumettre à l'abbaye de Marmoutier. La transaction acceptée des deux parties fut souscrite par le pape Lucius III, le roi Philippe-Auguste, Henri II d'Angleterre et son fils Geoffroi, alors duc de Bretagne. Cette convention fut ratifiée à Angers, en 1181, par l'évêque de Saint-Malo, l'abbé de Marmoutier, la duchesse Constance et Rolland de Dinan. Albert, en homme habile, profita de la circonstance pour terminer le différend qu'il avait lui-même avec les religieux de Marmoutier, au sujet de la propriété de l'île de Saint-Aaron. En voici l'objet : l'évêque d'Aleth, Benoît II, avait donné, en 1108, aux moines de Marmoutier l'église cénobiale de Saint-Malo, dans l'île de Saint-Aaron, avec son territoire ; cette donation avait été confirmée par Donoald, son successeur, et même par le pape Paschal II. Or, en 1141, Jean de Châtillon, évêque d'Aleth, avait transféré son siège épiscopal dans l'île de Saint-Aaron et s'était emparé de l'église pour en faire sa cathédrale. Les moines de Marmoutier protestèrent ; l'affaire fut portée devant le Pape qui condamna l'évêque et le déclara suspens. Mais Eugène III étant monté sur le siège pontifical, usa de son pouvoir souverain, à la sollicitation de saint Bernard, et rendit aux évêques d'Aleth la possession de l'île de Saint-Aaron. Malgré cette décision sans appel, les moines criaient toujours à l'injustice et réclamaient l'île de Saint-Malo comme leur propriété. C'est alors qu'Albert insista auprès des religieux de Marmoutier pour leur faire accepter Lehon en échange de Saint-Malo. Ils y consentirent, mais à la condition formelle que les évêques de Saint-Malo n'auraient aucune juridiction sur les religieux de Lehon.

Ces affaires terminées, le prieuré de Lehon reprit sa vie régulière. Hervé, abbé de Marmoutier, mit à sa tête un reli-

gieux de mérite, Geoffroi de Corseul, breton de naissance, homme d'énergie et de vraie piété. Il s'empressa de réparer les bâtiments du monastère et de construire une nouvelle église. On peut encore juger aujourd'hui, par ce qui reste de ces belles ruines, de l'intelligence et du bon goût de Geoffroi. Toutefois, la grande fenêtre du chevet de la chapelle ne fut ouverte qu'en 1490, par Guillaume Guéguen, évêque de Nantes, prieur commendataire de Lehon.

Malgré le titre de prieuré qu'on lui avait imposé et la défense qu'on lui avait faite d'élire des abbés, Lehon était resté de fait une véritable petite abbaye. Le prieuré possédait de nombreuses églises et des biens dans divers diocèses de Bretagne et de Normandie ; il avait des bénéfices même en Angleterre. La piété des seigneurs se plaisait à enrichir le monastère. Parmi ces pieux donateurs, il convient de mentionner tout particulièrement Gervaise de Dinan, qui fit don — 1233 — au prieuré, de sa forêt de la *Haie Ahia*. Les moines en défrichèrent une large partie, et grâce à leur travail et à leurs soins, la forêt était remplacée, un demi-siècle plus tard, par un gai village qui prit le nom de la *Grande-Haie* et qui s'appelle aujourd'hui le *Village du Saint-Esprit*.

Le couvent de Lehon n'était pas seulement important par ses nombreuses possessions de terres et d'églises et par ses droits de patronage ; il était encore puissant par ses droits et ses privilèges temporels. Un aveu de 1543, rendu au dauphin comme duc de Bretagne, par Pierre d'Acigné, prieur commendataire, reconnaît au prieuré le droit de haute, moyenne et basse justice, de sêpe, colliers et justice patibulaire. Le prieur exerçait sa juridiction par l'intermédiaire de sénéchaux, de baillis et d'alloués, et il ne relevait directement que de la Cour présidiale de Rennes.

Parmi ces droits, je ne puis, en historien fidèle, passer sous silence un usage bizarre, très commun dans la société laïque, mais auquel n'avaient droit dans la société religieuse que les Commenderies de Saint-Jean-de-Jérusalem, quelques évêchés et le prieuré royal de Lehon. Cette coutume s'appelait la *Quintaine*. Le jour de la seconde fête de la Pentecôte, les nouveaux mariés étaient obligés, sous peine d'amende, de venir à cheval rompre une lance contre l'écusson du monas-

tère, en présence du prieur, des moines, du sénéchal et des autres officiers du prieuré. Dès que cette cérémonie avait été accomplie par leurs époux, les nouvelles mariées s'avançaient à leur tour au milieu de l'assemblée où elles devaient chanter quelques couplets et donner ensuite l'accolade au sénéchal. On dit qu'elles chantaient :

« Si je suis mariée, vous le savez bien ;
« Si je suis à mal aise, vous n'en savez rien.
« Ma chanson est dite ; je ne vous dois plus rien. »

Il faut avouer que cette scène ne manquait pas de piquante originalité.

A partir du milieu du xv^e siècle, l'histoire du prieuré s'identifie avec celle des prieurs commendataires auxquels furent livrés, comme en coupe réglée, les revenus du monastère. Je donnerai plus tard la liste, aussi exacte que possible, des différents prieurs qui furent à la tête du prieuré. Je me borne aujourd'hui à vous citer les noms du cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, de Guillaume Guéguen, évêque de Nantes, de Louis d'Acigné, aussi évêque de Nantes, de Charles Bruslart, aumônier et conseiller du roi, et de Jean d'Estrades, ancien évêque de Condom. La vie régulière du monastère souffrit de cette institution de la Commende et ne reprit sa pleine sève qu'avec la reformation de l'Ordre bénédictin à Lehon, par le R. P. Noël Mars, au commencement du xvii^e siècle.

Avant d'entrer dans le récit de cette nouvelle période de mon histoire, permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous raconter une anecdote charmante et toute naïve. C'était dans les dernières années du xv^e siècle, la reine Anne, la *bonne duchesse* de Bretagne, quittait Dinan et s'en retournait à Rennes. A cette époque, la route de Rennes à Dinan, avant sa jonction avec celle de Saint-Malo en 1781, tournait au village des *Loges* — une ancienne voie romaine — et passait par Saint-James et Lehon pour arriver à Dinan par la *Porte du Guichet*, et plus tard, en 1620, par la *Porte Saint-Louis*. La reine, suivie d'une foule idolâtre qui lui faisait escorte, venait

de traverser Lehon ; son lourd carrosse avait franchi la *Rance* et monté avec peine la moitié de la côte rapide qui se dresse de l'autre côté de la vallée, lorsque tout-à-coup les mules lâchant pied, le carrosse royal recule et menace d'entraîner la duchesse dans une effroyable chute. Mais déjà les paysans ont vu le danger ; ils s'élancent vers le carrosse de la reine, ils le saisissent de leurs bras robustes comme dans un étau et l'arrêtent. Bien plus, ils détèlent les mules et prennent gaiement leur place. D'autres paysans non moins enthousiastes se pressent à l'arrière du pesant carrosse et le poussent en avant. Ensemble ils l'enlèvent pour ainsi dire et dans un clin d'œil ils arrivent au sommet de la côte. La reine, émue de cet acte touchant de fidélité, remercie avec bonté ces braves gens et leur dit : « En souvenir de votre dévouement pour moi, cette rue portera désormais mon nom ; je veux qu'elle s'appelle la *rue Anne*. » C'est le nom que porte encore aujourd'hui cette partie du chemin. Les ignorants l'appellent sans doute la *rue aux ânes*. Mais les habitants n'en sont nullement flattés, et il faut convenir qu'ils ont mille fois raison de protester contre ce nom pour eux si peu digne de respect.

La divine Providence avait ménagé, dans les premières années du *xvii^e* siècle, un grand honneur à l'antique abbaye de Saint-Magloire, en la choisissant pour devenir le berceau de la réforme de l'ordre bénédictin en Bretagne. Des abus s'étaient glissés peu à peu dans les monastères, le relâchement de la règle avait suivi ; une réforme s'imposait. Elle fut courageusement entreprise et vaillamment conduite par quelques religieux de Marmoutier. Au nombre de huit, ils vinrent, avec la permission de leurs supérieurs, au printemps de 1604, s'établir à Lehon, dont ils avaient fait choix, comme d'un lieu plus propre que tout autre par sa solitude, à l'exécution de leurs desseins. Les anciens religieux de Saint-Magloire furent rappelés à Marmoutier, et l'on donna pour supérieur aux nouveaux hôtes du prieuré, un jeune religieux d'une ferveur extraordinaire, nommé le P. Noël Mars. Sous sa direction prudente et ferme, la jeune communauté prospéra rapidement ; son renom de sainteté s'étendit au loin et les novices ne tardèrent pas à affluer au vieux prieuré royal. Ce n'était cependant pas certes l'amour du bien-être qui les atti-

rait. Les bons pères étaient pauvres, si pauvres même que pour subvenir à leurs besoins, ils étaient contraints de travailler une grande partie du jour, et que n'ayant pas le moyen de se procurer ni vin ni cidre, ils en étaient réduits à ne boire que « de la ptisane faite de houblon ».

Les monastères bénédictins de la contrée, saisis d'admiration au récit d'une vie si parfaite, ne tardèrent pas à sentir les effets de ces pieux exemples, et désireux d'introduire chez eux une réforme si bien commencée, ils vinrent demander des religieux au prieuré de Saint-Magloire, afin de se retremper sous leur sage conduite dans la ferveur de l'esprit monastique. C'est ainsi que des essaims de la ruche lehonaise allèrent porter la réforme dans les abbayes du Tronchet, de Lanténac, de Landévennec, de la Chaume, de Redon et jusque dans la ruche-mère de Marmoutier. Un essai d'union avec les Pères bénédictins anglais de Saint-Malo eut lieu aussi en 1615 ; mais en bons anglais qu'ils étaient, les moines de Saint-Malo n'osèrent renoncer à leur petit confortable et refusèrent d'accepter les austérités de la réforme. Je raconterai plus au long l'histoire de ces fondations et je montrerai quelles tribulations eurent à endurer les Pères de la Société de Bretagne, pour faire l'œuvre de Dieu et établir leur réforme. Le roi Louis XIII avait approuvé la Société de Bretagne en 1625 ; instruit, par les évêques de Bretagne, de la vie édifiante des religieux de Lehon et de leurs divers monastères, il demanda au pape d'ériger leur Société en Congrégation. Des négociations furent entamées à cet effet, mais elles n'aboutirent pas. Sur le conseil du pape, la Société de Bretagne fut réunie, en 1627, à la Congrégation de Saint-Maur. Dans le Bref de cette union, Urbain VIII rend un témoignage précieux de la sainte vie des religieux de Lehon et de leur amour de la stricte observance : « ... *In regulæ et constitutionum hujusmodi observatione vitæque sanctimoniam adeo profecerint...* » Je tenais à venger mes moines.

Dans ce court espace de temps, la Société de Bretagne produisit plusieurs hommes remarquables. Il convient tout particulièrement de citer le fondateur lui-même, le P. Noël Mars. Il mourut jeune encore, mais riche devant Dieu et devant les hommes des vertus héroïques qui font les plus grands saints.

Il avait reçu du ciel la grâce de faire des miracles. Je n'en citerai qu'un, dont le souvenir n'est pas encore éteint dans la mémoire des habitants de Lehon. Un gentilhomme étant venu le voir peu de jours avant sa mort et lui ayant demandé comment il se portait, il lui répondit qu'il se portait comme il plaisait à Dieu et qu'il lui serait agréable de manger des fruits de l'année prochaine. — « Vous en mangerez aussi, lui répliqua le gentilhomme, quand ils seront mûrs et que vous serez guéri. » — « Non ; pas si tard, dit le Père, je désire que vous alliez m'en quérir sur l'heure dans votre jardin. » On était à la fin de décembre 1610. Le gentilhomme, surpris de cet ordre mais plein de vénération pour le Père, se rendit aussitôt dans son jardin. Quel ne fut pas son étonnement de trouver six cerises mûres sur un petit cerisier et de voir ses carrés de fraises tout rouges, en un temps où la terre était toute gelée ! Il cueillit ces fruits et les apporta au saint homme qui en mangea avec plaisir.

Après sa mort, les miracles se multiplièrent tellement à son tombeau, que la vieille église abbatiale devint un véritable lieu de pèlerinage, et que le roi Louis XIII et l'évêque de Saint-Malo introduisirent en cour de Rome la cause de canonisation du saint religieux. Le procès fut interrompu, et depuis, les bouleversements révolutionnaires ont dérobé à notre vénération les reliques du saint homme, restées introuvables jusqu'à ce jour.

Sous la règle de la Congrégation de Saint-Maur, le prieuré de Lehon continua sa vie ordinaire de ferveur et de régularité jusqu'en 1722. Alors un événement déplorable vint subitement jeter le trouble dans son sein et commencer sa ruine. L'abbé commendataire et les religieux de Marmoutier se plaignaient, depuis longtemps déjà, de la modicité des revenus et de la multiplicité des charges de l'abbaye, et prétendaient n'avoir plus le suffisant pour vivre. Afin de se procurer des ressources, ils sollicitèrent du roi la suppression de douze prieurés bénédictins dont les revenus seraient reportés à leur abbaye. L'occasion paraissait favorable. L'abbé commendataire de Marmoutier était alors Louis de Bourbon, prince de Condé, parent du roi, un enfant de onze ans auquel l'enfant royal, plus jeune encore, ne pouvait rien refuser. Le cardinal Fleury

qui, selon l'expression de Cormenin, « administrait la France comme un ménage », obtint facilement du Parlement du roi la suppression demandée. Le 21 décembre 1720, Louis XV signa l'ordre de supprimer les menses prieurales et conventuelles de onze prieurés et la mense prieurale seulement de Lehon. C'était, pour le prieuré de Saint-Magloire, un sursis avant la condamnation à mort. Le Brevet du roi ne fut mis à exécution qu'en 1722. L'évêque de Saint-Malo, Monseigneur Vincent des Maretz, ordonne, en novembre de cette année, une enquête de commodo et incommodo, au sujet de la suppression de la mense prieurale de Saint-Magloire de Lehon et de son union à la mense de Marmoutier. Il nomme commissaire de cette enquête messire Jean Chottard, promoteur de son officialité ; celui-ci fait assigner les témoins à comparaître devant lui et le procureur de Marmoutier, dans la maison du sieur Claret, prêtre à Dinan. Dix témoins se présentent ; ils sont unanimes à reconnaître les services rendus par les religieux de Lehon, à vanter leur charité, à louer la régularité de leur vie et à déplorer la suppression que l'on veut faire. Joseph Ferron, chevalier, seigneur du Chêne, dit expressément que l'union projetée serait très préjudiciable au pays et contraire à l'intention des fondateurs du prieuré. Après une enquête dont le résultat est une opposition si formelle au transfert des biens du prieuré, le maintien de la mense prieurale s'imposait, et on devait s'attendre à voir le commissaire épiscopal donner des conclusions conformes au vœu si clairement exprimé des témoins. Pas du tout. On serait vraiment tenté de croire que Lehon était condamné d'avance. En effet, dans son rapport à l'évêque, l'official ne dit mot de la déposition des témoins et conclut à la suppression de la mense. L'évêque, à son tour, s'empresse de donner un mandement conforme aux conclusions de son official, et prononce, le 1^{er} décembre 1722, l'union définitive de la mense prieurale de Lehon à la mense abbatiale de Marmoutier. La lecture de ce document ne laisse entrevoir, dans cet acte, d'autre raison que la volonté du roi et le bon plaisir de Marmoutier. L'évêque fait toutefois la réserve expresse « qu'à l'avenir, les charges du prieuré seront bien et dûment acquittées par l'abbaye de Marmoutier. »

A dater de la suppression de la mense prieurale de Lehon, il est facile de comprendre que le pauvre monastère dut péricliter, sinon en ferveur, du moins en aisance et en ressources. Ses revenus ayant disparu, le nombre des religieux diminua également. De douze qu'ils étaient en 1722, il n'en restait plus que six en 1767. Aussi, le chapitre général de la Congrégation de Saint-Maur, tenu à Saint-Germain-des-Prés, en septembre 1766, prit-il la décision de supprimer la conventualité du prieuré de Saint-Magloire. Le roi en donna l'ordre exprès, par un arrêt rendu en Conseil d'Etat, le 3 avril 1767. Cet ordre douloureux fut apporté à la communauté de Lehon, par le Père Baron, le 24 mai de la même année. Les religieux se soumirent avec résignation, en sorte que le dernier acte de la vie monastique à Lehon fut un acte d'obéissance. Dès le soir de ce 24 mai, les cinq derniers religieux, accompagnés de leur supérieur, le Père de Langle, quittèrent le prieuré et se retirèrent chacun dans le monastère qui lui était assigné pour résidence.

Dès lors, les biens du prieuré furent administrés par les religieux de Saint-Malo, jusqu'en 1777. Ce fut cette année-là seulement que l'évêque de Saint-Malo prononça, le 11 septembre, la suppression de la mense conventuelle du monastère de Saint-Magloire et son union à la mense conventuelle de l'abbaye de Marmoutier-les-Tours. Les religieux avaient précédemment pourvu à l'administration des biens du prieuré et de ses fondations. Un traité conclu, en 1772, avait confié au sieur Jean Rimoneau l'administration temporelle du monastère, et une transaction passée la même année avec M. Julien Aubry, recteur de Lehon, avait assuré l'acquittement des fondations et des charges ecclésiastiques du prieuré.

Cet état de choses dura jusqu'en 1790. L'antique prieuré royal de Saint-Magloire devint, en cette année fatale, ainsi que ses tombes illustres, la proie de la Révolution. Un décret de l'Assemblée nationale, en date du 19 janvier 1791, prescrivit l'adjudication du monastère et de ses dépendances ; la publication en fut faite le dimanche 13 mars suivant ; cependant, le prieuré ne fut mis aux enchères, comme bien national, que le 19 mars 1792. L'acquisition en fut faite, ce jour-là, par un des membres du district de Dinan, pour la somme de vingt-

cinq mille cent livres. Ainsi finit tristement la vieille abbaye fondée par Nominoé, sur les bords de la Rance, au milieu du ix^e siècle. Elle avait vécu l'espace d'environ 950 ans.

Avant de terminer ce récit, permettez-moi de vous raconter un épisode de l'époque révolutionnaire à Lehon. Vivait alors, dans le bourg, une famille patriarcale dont le père s'appelait Jacques Bonnier. Lui et sa femme, Julienne La Sauce, avaient donné à leurs enfants une éducation non-seulement chrétienne, mais encore sérieuse et forte. Au risque de payer de leur vie leur dévouement, ils avaient pratiqué dans leur maison, entre le mur et l'escalier, une cachette où ils donnaient asile aux prêtres poursuivis. Leur ferme des Villots était également un lieu de refuge et le rendez-vous, la nuit, des fidèles de la contrée qui y venaient entendre en secret la messe et faire leur confession. Madeleine, une des filles du père Bonnier, âgée de 12 ans, préparait l'autel et prévenait les gens. Les *bleus* ne la soupçonnaient pas ; on la voyait tous les jours faire le trajet de la ferme au bourg, et du bourg à Dinan, portant sur la tête sa cuvette de bois pleine de pots de lait destiné aux pratiques de la ville. La cocarde tricolore attachée au côté, elle grimpait lestement le *roquet*, et passait fière et gaillarde au milieu des patrouilles, ayant réponse à tout et ne se déconcertant jamais. Un jour pourtant qu'elle avait oublié sa cocarde, on l'arrêta et elle se crut perdue. Elle portait en effet ce jour-là, cachée au fond de sa cuvette, sous ses pots à lait, une *pierre sacrée* qu'elle portait à Dinan, à un prêtre qui l'attendait pour célébrer la sainte messe. Son sang-froid la sauva et elle arriva heureusement à destination. Cette brave petite fille manqua de ne pas se tirer si facilement d'affaire dans une autre occasion. En ce temps-là, les deux moulins de Lehon et celui de Pont-Perrin étaient réservés à la mouture du blé de la troupe ; les particuliers n'y pouvaient faire moudre leur grain qu'après celui des soldats. Or il y avait quinze grands jours déjà que le père Bonnier avait fait porter un sac de froment au moulin de Pont-Perrin ; en attendant la farine pour faire le pain, on se nourrissait comme on pouvait, de lait, de pommes de terre et de galettes ; toutefois, les nombreux enfants — ils étaient dix — commençaient à crier famine et à demander du pain frais. On dépêcha au

moulin l'intrépide Madeleine. Le meunier était absent. En entrant dans la chambre de mouture, Madeleine aperçut couché sur son sac de blé, un paysan qui attendait son tour ; il dormait profondément. Tout à coup, une idée originale traversa le cerveau de la malicieuse enfant : elle cousit le bonhomme sur son sac, si bien cousu, pensait-elle, que tout mouvement lui serait impossible et qu'elle passerait avant lui. En effet, la trémie se vidait ; Madeleine courut à son sac de blé, l'ouvrit, en fit tomber le grain dans son tablier, et en porta ainsi à mesure tout le contenu dans la trémie. Mais voilà qu'arrive subitement au moulin un des membres du district ; apercevant le bonhomme qui se débattait sur son sac et l'enfant qui transportait son blé, au lieu de rire, il se fâcha : « Que fais-tu ici ? dit-il à la jeune fille. — Je fais moudre le blé de mon père, lui répondit-elle ; voilà 15 jours que nous sommes sans pain à la maison. — Tu aurais dû au moins attendre ton tour. » Ce disant, il saisit l'enfant par le bras pour la mettre dehors. Madeleine résista et fit si bien, qu'en se débattant, elle fit tomber son adversaire dans l'eau. « Au secours, criait le malheureux, je me noie ! » Ses cris furent entendus, on accourut à son secours et on le retira de la rivière trempé et furieux. Il se hâta de rentrer à Dinan et de dénoncer Madeleine. L'enfant fut arrêtée et traduite devant le tribunal révolutionnaire. On rit bien un peu de l'aventure. Madeleine n'en fut pas moins accusée d'avoir essayé de donner la mort à un membre du district, et on ne se gêna pas de lui dire que si elle avait été moins jeune, elle eût payé de sa tête ce forfait commis contre un des membres les plus dévoués à la cause de la République.

Pour terminer, enfin, je me permets de vous citer un *dicton* populaire sur les religieux de Lehon. Les moines, dit-on, détestaient surtout trois choses : le *traquet*, le *roquet* et le *caquet*. Le *traquet* c'était le bruit des moulins, le *roquet* ou la petite côte raide qui conduit à Dinan, et enfin le *caquet*, c'est-à-dire le bavardage des lavandières. Le *traquet* n'existe plus aujourd'hui ; mais le *roquet* et le *caquet* sont toujours là !

M. FOUÉRE-MACÉ.

FRANÇOISE DE DINAN

SON HISTOIRE

ET SA LÉGENDE

PAR LE

VICOMTE ARTHUR DU BOIS DE LA VILLERABEL

La Roche-Suhart, l'un des *quatre membres* du Penthievre, admirablement située sur l'une des crêtes de la vallée du Gouët et limitrophe des Villages de Saint-Brieuc, cette opulente seigneurie qui s'étendait dans les paroisses de Trémuson, Etables, Goudelin, Bringolo, Plérin, Trégomeur, Tréméloir, Plourhan, et même sur l'île de Bréhat, devait voir son redoutable donjon, sentinelle avancée à l'entrée du Goëlo, tomber en 1420, après l'attentat des Penthievre contre Jean V.

Donnée, en 1287, par Henry d'Avaugour, comte de Goëlo, en dot à sa fille Jeanne, lors de son mariage avec Geoffroy de Dinan-Montaflant, plusieurs générations de cette illustre maison, à l'encontre des Penthievre, dont la puissance balançait tant de fois celle des Ducs de Bretagne, leurs aînés et suzerains, devaient s'y montrer vaillantes et fidèles. En effet, quoique mêlés indirectement à la fortune de Charles de Blois, par la position même de leur domaine en plein Penthievre, les sires de Dinan n'hésitèrent pas, après l'issue de la guerre de la succession de Bretagne, tranchée sur le champ de bataille d'Auray, à se rallier à la cause de Montfort. Nous voyons même Robert

de Dinan, propre gendre de Marguerite de Clisson, comtesse de Penthievre, l'instigatrice du guet-apens de Chantoceaux, rester uni à son souverain, ainsi que Jacques, son frère et son héritier.

Cependant le château de la Roche-Suhart allait payer par une entière destruction cette fidélité et d'une façon assez imprévue (1).

Pendant que Robert et Jacques de Dinan partageaient la mauvaise fortune du duc prisonnier à Chantoceaux, leur beau-frère, Olivier de Blois, fils de la comtesse de Penthievre, s'emparait traitreusement de la Roche-Suhart et y plaçait garnison. Mais, voilà que les Bretons, fidèles à leur suzerain, s'étant levés sans hésiter pour le venger, assiégèrent la forteresse occupée par les gens d'Olivier, s'en emparèrent et, dans l'enthousiasme de leur victoire, la rasèrent sans merci. A sa sortie de prison, Jean V s'empressa de faire rentrer le sire de Dinan en possession de tout ce que Olivier de Blois avait confisqué ; il l'indemnisait même généreusement et lui octroya le droit de chasser et de prendre dans la *forest et garenne de Plélo* tout le bois nécessaire pour relever la Roche-Suhart. Robert de Dinan était payé pour savoir qu'il ne faisait pas bon être si près des Penthievre, et il se contenta de bâtir, non loin des ruines de la forteresse démantelée, une *maison de plaisance*, un simple rendez-vous de chasse, au bord d'un étang.

C'est là que nous allons voir naître la riche héritière des Dinan, restée célèbre dans nos *Annales*, par les déceptions et les péripéties qui agitèrent sa vie, Françoise de Dinan, *perle de noblesse, gentillesse et sçavoir*, au dire des chroniqueurs, la fiancée et non la *femme*, comme on le dit à tort, de l'infortuné prince Gilles de Bretagne.

(1) Plusieurs auteurs ont écrit que c'était en raison de leur révolte contre le duc Jean V que les possesseurs de la Roche-Suhart avaient vu raser leur château, en 1420. Il y a là une confusion évidente, et voici le fait qui a pu faire naître cette confusion. Françoise de Dinan, comtesse de Laval, ayant trempé dans la conspiration contre Landais, vit un moment ses biens confisqués, en 1483 ; mais, à la chute du favori du Duc, elle reentra en possession de la Roche-Suhart et de ses autres domaines. Nous expliquons ci-dessus ce qui amena la destruction du donjon de la Roche-Suhart.

La *Biographie bretonne* résume ainsi l'histoire agitée de la fille de Jacques, seigneur de Montaflant, chef de sa branche, grand Bouteiller de France, etc., et de Catherine de Rohan : « Françoise de Dinan, née à Dinan, le 20 décembre 1436, est devenue célèbre, non seulement parce que elle passait pour la princesse *la plus accomplie de son temps*, mais surtout parce que l'immense fortune de sa famille, qu'elle résumait à la mort de son oncle Bertrand de Dinan, maréchal de Bretagne, excita, parmi les prétendants à sa main, une rivalité qui fut une cause de troubles entre les cours de Bretagne, de France et d'Angleterre, et qui aboutit à un crime affreux. Destinée dès le berceau au sire du Gavre, fils aîné de Guy XIII, comte de Laval et d'Ysabeau de Bretagne, elle perdit son père en 1444, et fut enlevée des bras de sa mère par Gilles de Bretagne, seigneur de Chantocé, troisième fils du duc Jean V, et de Jeanne de France, sœur du roi Charles VI. Le prince Gilles la retint captive avec l'intention de l'épouser aussitôt qu'elle serait nubile. Ses projets furent traversés par un de ses rivaux, Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne, lequel exploitant la haine du duc François I^{er} contre son frère, parvint à le faire étouffer dans un souterrain de la Hardouinaie, après qu'il eut été traîné pendant quatre ans de cachots en cachots, où il eut à lutter contre la faim et le poison. Après la mort de son frère, le duc de Bretagne voulut marier Françoise de Dinan, mais elle lui résista et protesta même par écrit, en 1450, qu'elle ne voulait avoir d'autre mari que le sire du Gavre, auquel elle avait été promise. Néanmoins, pour recouvrer la liberté, elle fut contrainte d'épouser le père de son fiancé, dont elle eut trois fils, et dont elle reçut le dernier soupir le 2 septembre 1486, après avoir été unie à lui trente-six ans. Ne pouvant ensuite, malgré son veuvage, s'unir au comte du Gavre, que Louis XI avait marié, en 1461, à Françoise d'Alençon, elle épousa secrètement Jean de Proisy, chambellan du roi. Elle mourut le 3 janvier 1499. Avec elle s'éteignit la branche des seigneurs de Montaflant (1). »

Nous allons essayer de rectifier les erreurs qui se sont glissées dans cette biographie de Françoise de Dinan. Les

(1) *Biographie bretonne*, par P. Levot, art. *Dinan*.

annalistes, qui ont donné la date et le lieu de sa naissance, ne nous disent pas où ils ont puisé leurs affirmations, pour préciser ainsi le 20 décembre 1436, comme celle de sa naissance, et Dinan, comme son berceau. Nous pouvons, grâce à des documents contemporains et authentiques, récemment découverts, fixer le berceau de Françoise de Dinan, qui n'est autre que le château de la Roche-Suhart, en la paroisse de Trémuson, limitrophe de Saint-Brieuc, et dont nous venons de parler ; enfin jeter une lumière nouvelle sur la *chronologie* de cette princesse.

En effet, lors d'une *Enquête* faite en l'année 1483, par les officiers de la juridiction de la Roche-Suhart, au nom de la comtesse de Laval, Françoise de Dinan elle-même, au sujet des aveux de foi et hommages à rendre par les vassaux de cette seigneurie, deux d'entre eux déposent, savoir, Sylvestre Le Borgne, seigneur de la Ville-Balin, âgé de 53 ans, que : « *La dicte comtesse fust naquie audict lieu de la Roche-Suhart, environ 42 ans a (il y a), comme luy semble.* » (Déposition du 24 novembre 1483); et Perrot Tual, âgé de 80 ans, ajoute que : « *Auquel lieu de la Roche-Suhard, durant leur dicte demeurence, fust naquie lad. comtesse de Laval, et fust cest déposant la veoir baptiser en l'esglise parochiale de Trémuzon.* » (Déposition du 25 novembre 1483) (1).

On le voit, rien de plus affirmatif. Françoise de Dinan est née à la Roche-Suhart et a été baptisée à l'église de Trémuson, servant de chapelle au château, dont elle est proche voisine.

Mais, il y a plus, en étudiant les dates ci-dessus, l'âge de Sylvestre Le Borgne, seigneur de la Ville-Balin, qui accuse 53 ans, en 1483, et qui affirme que la comtesse de Laval *fust naquie il y a 42 ans*, nous arrivons, en retranchant 42 de 1483, à l'an 1441, qui serait en réalité celui de la naissance de Françoise de Dinan, et non 1436, comme on l'a écrit jusqu'ici. Voilà ce qui nous a permis de remanier la *chronologie* de la fiancée de Gilles de Bretagne, nous disons *fiancée* et non *femme*, car on va voir que des *impossibilités d'âge* s'y opposent absolument.

(1) Original aux Archives des Côtes-du-Nord, S¹e E, 1271.

Nous devons communication de cet important document à l'obligeance de M. D Tempier, archiviste du département.

Il est constant que Gilles de Bretagne enleva l'héritière aussitôt après la mort du père de cette princesse ; or, d'après les généalogistes et les historiens, Jacques de Dinan mourut en 1444. Françoise, née en 1841, n'avait donc en ce moment, que *trois* ans. D'un autre côté, Gilles de Bretagne fut assassiné en 1450. En 1450, Françoise de Dinan avait *neuf* ans. Nous laissons donc à chacun la liberté d'apprécier la curieuse lettre ci-après, écrite en 1450, tôt après la mort du prince Gilles, *par* ou *pour* Françoise de Dinan, et qui semble des plus apocryphes, bien que le sévère Lobineau l'ait insérée parmi ses *Preuves*.

« Je Françoise de Dignan, dame de Chasteaubriand et de
« Montaillant, certifie à tous qui ces présentes Lettres
« verront et ourront : que i'ay esté et suis bien acertennée
« que autrefois moy estant mineure et en bas aage, feu mon-
« seigneur mon père (que Dieu pardoint) et madame ma mère
« firent appoinctement ensemble avec monseigneur le conte
« de Laval et madame la contesse de Laval, du mariage de
« monseigneur du Gavre leur premier et aîné filz d'une part,
« et moy d'autre. Et pour ce que tous deux estions mineurs
« d'ans et en bas aage, accordèrent et promisdrent ledit
« mariage, et de ce en baillèrent leurs lettres les ungs aux
« autres telles qu'il appartenoit, promettant de consumer et
« accomplir ledit mariage, nous venuz en nos dits aages. Et
« tantost après ce ala feu mondit seigneur et père de vie à
« trespasement, et demeuroy en bas aage et en la garde de
« madite dame et mère, d'entre les mains delaquelle ie fus
« depuis prinse par monseigneur Gilles de Bretagne, lequel
« me vould avoir en mariage, et tous iours depuis m'a détenüe
« jusques à sa prinse derreinement au chasteau du Guilledou ;
« lequel Mgr Gilles est depuis alé de vie à trespasement,
« sans que ledit mariage d'entre luy et moy feust ne ait
« esté jamais acompli ne consumé, pour mon dit bas aage.
« Et, pour ce que de présent suis en âge suffisant de pouvoir
« contraicter et accorder de moy mesme mondit mariage avec
« mondit seigneur du Gavre ; comme i'ay tous iours eu bonne
« vouldonté, et encore ay de ce faire, ce que bonnement ne
« puis de présent, pour ce que suis détenüe de monseigneur
« le duc de Bretagne ; je, Françoise dessus dite, fais veu à

« Dieu et à Nostre-Dame, et jure aux saints Evangiles de
 « Dien, et prometz par la foy et serement de mon corps, et
 « par ces présentes, à mondit seigneur du Gavre : que jamais,
 « tant qu'il vivra, n'aurai autre mary ne espoux que luy ; et,
 « dès aprésent le prens pour espoux et mary, luy promet-
 « tant que, toutes et quantes fois que je seray en ma fran-
 « chise et liberté je serai preste et contente de l'espouser
 « et consumer ledit mariage en sainte mère Eglise, et acom-
 « plir de ma part les dites promesses et convenances d'entre
 « nos seigneurs et dames, nos pères et mères ; et rattiffie
 « et approuve par lesd. présentes lesd. promesses et con-
 « venances par eulx faictes, sans jamais aller à l'encontre.
 « Et, en tesmoing de ce, et affin qu'il cognoisse mieulx ma
 « bonne volonté, j'ay signé ceste présente cédule de mon
 « seing manuel cy-mis. A ... le... iour de may l'an M.CCCCL,
 « FRANÇOYSE (1). »

« Sur l'original, remarque Dom Lobineau, le lieu et le
 jour « du mois sont en blanc ; » et cette circonstance con-
 firme singulièrement nos soupçons sur l'authenticité de cette
 pièce.

En dépit du rapt que le prince Gilles avait fait de sa fille,
 Madame de Montaflant ne semble cependant pas lui en avoir
 gardé trop grande rancune, ainsi que nous l'apprend une
 lettre de Gilles lui-même *aux gens de ses Comptes*, au sujet
 d'un prêt d'argent à lui fait par sa future belle-mère. « Gilles,
 « fils du duc de Bretagne, seigneur de Chantocé, de Chas-
 « teaubriant, de Montaflant et de Beaumanoir, à nos chiers
 « et bien amez conseillers les gens de nos comptes, salut.
 « Nous vous mandons et comandons que vous allouez et
 « mettez en clere descharge à nostre chier et bien amé
 « escuier, conseiller et chambellan, Allain Labbé, la somme
 « de cent escuz d'or bons et de poys de francq, queulx il a
 « présentement baillé en nostre acquit et de nostre comman-
 « dement à nostre très chère et très amée cousine, belle
 « cousine de Montaflant, queulx elle nous avoit nagueres
 « prestez pour bailler à Lampet, lieutenant d'Avranches...

(1) Dom Lobineau (*Pr. de Bret.*, 1125-1126).

« Donné en nostre chastel du Guillédo, le 26^e iour de septembre, l'an mil III^e quarante et cinq.

« *Signé* : GILLES.

« Par monseigneur Gilles, de son commandement,

« *Signé* : Y. BOUGET. » (1)

Et cependant la *belle cousine* de Montaflant et sa fille, Françoise de Dinan, que l'on n'appelle plus que Madame de Chantocé depuis ses fiançailles avec Gilles de Bretagne, n'avaient pas eu à se louer de la façon dont on les avait traitées. Toutes deux avaient été de force claquemurées au Guildo, où l'on ne manqua pas, nous venons de le voir, de les exploiter et de les rançonner. De plus, à peine l'amiral de Coëtivy, sur l'ordre du duc François, s'était-il emparé de la personne de Gilles, à la tête de deux cents lances françaises, le 26 juin 1446, que Pierre, comte de Guingamp, faisait procéder, de par le duc, à la saisie des bijoux de Françoise de Dinan.

A titre de curiosité, nous allons donner le menu du riche écrin d'une grande héritière, au xv^e siècle.

« Estat des bijoux de Madame de Chantocé.

« Le 20^e jour d'aoust l'an 1446, rendit Jehanne d'Aunay, en la présence de monseigneur de Guingamp, Thébaud de la Clartière et Rolland de Carné, les bijoux et choses qui ensuivent, et queulx ladite Jehanne avoit en garde et charge pour Madame de Champtoucé, sçavoir est : Ung petit Benois-tier d'argent doré avec son aspergeoir. *Item* ung tableau d'argent doré, ouquel y a l'Annunciation Nostre-Dame. *Item* ung aultre tableau d'or à ung imaige de Saint Jehan. *Item* ung petit bacinet avec ung petit bouillouer d'argent doré. *Item* ung petite salière d'or enlaquelle y a au fond une licorne. *Item* ung joyau d'or en faczon de moricle garni d'un gros rubi, d'une grosse perle, d'ung diamant plat, avec trois autres perles pendantes. *Item* ung autre joyau en faczon d'une fleur, ouquel il y a ung oaeseau de perle, et audessus de

(1) Archives de la Loire-Inférieure, Ch. des Comptes, 15. L, *Cote ancienne*, original sur parchemin, publié, pour la première fois, par M. de la Borderie. *Mélanges historiques de la Soc. des Bibl. bretons*, T. II, 1883.

l'oaeseau y a ung diamant pointu, et audessous un rubi avec trois perles pendantes. *Item* une bague en faczon d'un compaignon, en laquelle y a trois perles, ung rubi avecq trois perles pendantes. *Item* ung collier d'or à la vieille faczon, ouquel y a quatre balais, quatre saffirs à sept couples de perles de compte, et y a oudit collier une bague pendante en laquelle y a trois perles, trois diamants pointus et ung diamant au milieu. *Item* ung autre collier à la vieille faczon à douze attaches garnis de perles, et à chacune attache ung rubi ou milieu, et est ledict collier en faczon d'une cierge. *Item* une rose blanche a ung diamant, une perle et ung rubi estant hors de son lien. *Item* une petite chesnette d'or à un petit gresillon. *Item* une petite chesnette d'or à quatre caiers. *Item* ung diamant plat assis en ung anneau d'or plain. *Item* ung autre diamant pointu esmaillé de rouge clier, et à petites rouczes clières. *Item* ung rubi enchassé en ung anneau d'or plein. *Item* ung autre rubi enchassé en une verge d'or esmaillée de blanc, et petites roses clières dessus. *Item* ung autre diamant a dos d'asne enchassé en une verge d'or esmaillée à chievron. *Item* ung autre diamant pointu esmaillé de gris à petites rosettes vermoilles. *Item* ung tissu cramois broché d'or a une garniture d'or esmaillé de bleu a petits solals d'or, et y a enladite garniture branlans. *Item* ung autre tissu violé garni d'or a branlans. *Item* ung autre tissu noir garni d'or, que madite dame porte. *Item* ung petit tablier d'iviere. Lesquelles choses dessus dites, et par les espèces que dit est, ont esté baillées en garde à la femme Charles de Lespervéz du commandement du Duc, et pour valloir à ladite Jehanne et ses causes ayans, leur a esté baillé ceste signée de la main de mondit sieur de Guingamp, et des mains dudit Clartière et de Charles de Lespervéz. *Signé* : PIERRE, et T. DE LA CLARTIÈRE présent fut. *Item* a esté baillé une verge d'or en laquelle avoit un grenet de rubi et une petite émeraude par mondit sieur Pierre à Jehan de Noncelles, quelle verge d'or estoit en la garde de ladite Jehanne d'Aunay, et non comprinse entre les autres choses et espèces cy-dessus.

Signé, PIERRE. »

Et est joint à l'acte précédent celui qui suit :

« Je, Bertran Millon certifie à tous à qui il appartiendra que bientoüst après la prinse de Monsieur Gilles, au tems après que Madame de Chantocé fut amenée devant la Duchesse, Madame de Montafilant retint devers elle ung tissu et saincture de la faczon d'Engleterre garni d'or, que elle avoit autres fois donné à madite dame de Chantocé sa fille, et qui estoit en la garde de Jehanne d'Aunay, et comprins en l'inventaire des choses que lad. Jehanne avoit en garde, pesante ladite garniture ung marc d'or ou environ : et disoit madite dame de Montafilant le faire pour ce que mondit sieur Gilles lui avoit ordonné une autre garniture du dit poys d'ung marcq d'or en rescompance dudit tissu, quelle elle n'avoit pas eu. Et pour valloir à ladite Jehanne ainsi qu'il appartiendra ly en ai baillé ceste présente relacion signée de ma main du commandement de madite dame, le 6^e jour de Décembre l'an 1446. »

Signé Bertrand MILLON. Original (1).

La fin tragique de Gilles de Bretagne semble avoir fait oublier les méfaits d'une orageuse jeunesse, voir même ses relations criminelles avec les Anglais, dont il est prouvé maintenant qu'il était bien réellement l'agent en Bretagne ; des documents contemporains font pressentir en effet une sorte de trahison. Nous passons également sous silence la conduite privée du jeune prince qui laissait, paraît-il, beaucoup à désirer, notamment pendant son séjour au Guildo. Ses escapades ont même fait dicton, dans nos parages, où l'on appelle encore de nos jours, « *courir le Guildou*, » pour dire *chercher aventures*.

Tout cela assurément n'excuse pas le déni de justice, les rigueurs, disons le mot, la barbarie du duc François I^{er}, à l'égard de son frère ; et la postérité semble n'avoir retenu que la cruelle agonie d'un prince trahi de tous côtés.

Il ne rentre pas dans notre cadre de retracer les étapes de la voie douloureuse suivie par celui dont saint Vincent

(1) Dom Morice. — P. 2. Col. 1406-1407.

Ferrier avait prédit le martyre à la duchesse de Bretagne, avant la naissance de ce prince infortuné.

Voici en quels termes le vieux chroniqueur Alain Bouchart résume *la cruelle occision de Monseigneur Gilles* : « Pendant le temps que le Duc et Mgr le Connestable faisoient la guerre aux Angloys en la Basse-Normandie, Monseigneur Gilles de Bretagne estoit detenu prisonnier au chasteau de Hardoynaie, en la garde de Ollivier de Mes, Robert Rouxel et autres qui avoient exprès commandement de par Arthur de Montauban, de le murdrir et occire. Et leur donnoit entendre celuy de Montauban que ce qu'il en faisoit faire c'estoit par ordonnance du Duc, mais pour ce qu'il ne leur en estoit rien apparu par lettres authentiques, ils craignirent loccire de glaive de peur d'en estre reprins. A celle cause, le refermèrent estroitement dedans une grosse tour en une chambre basse, et délibérèrent de le faire mourir de faim, car ils furent par le temps de six semaines sans luy bailler que manger ne que boire, tellement que le bon prince quant il véoit par la grille de la chambre où il estoit passer les gens, il crioit à la faim, suppliant humblement les passanz qu'ils eussent pitié de luy, mais personne n'en osoit faire semblant, fors une jeune femme voisine du chasteau qui se advantura une nuyt d'entrer ès fossez, en l'endroit de sa chambre, et par la grille lui mectoit du pain tel que elle en avoit, dont il fut substanté par six semaines, et une nuyt, ainsy que s'en vinz réciter a aucuns anciens de celuy temps, ladicte jeune femme fist venir à ceste grille, par devers Monseigneur Gilles et à sa requeste, un religieux de l'ordre de Monseigneur saint François, auquel il récita son piteux traitement, et comme on le vouloit faire mourir sans confession, et supplia à ce religieux qu'il le vouloit reconcilier et recevoir au sacrement de pénitence, ce quy luy octroya et l'ouyt en confession, et après qu'il eut esté confessé et absoubz, il en chargea le religieu que, incontinent qu'il seroit adverty de sa mort, qu'il sentoit estre prochaine, il se tirast par devers le duc son frère, quelque part qu'il fust, et que à sa requeste il luy assignast iour à comparoir en jugement, en personne, par devant Dieu, au quarantiesme iour après le iour qu'il les luy feroit assavoir, pour réparation ; ce que le religieux luy promist faire.

« Or est-il que ces mauvais garnemens icy qui en garde ce jeune prince avoient, furent moult effrayez de ce que il vivoit si longuement. Finablement, un iour de samedy vingt et quatriesme iour d'avril, l'an M.CCCC.L, au plus matin, Olivier de Mes et trois autres deses compaignons entrèrent en sa chambre en laquelle ils le trouvèrent couché au lit, et de plaine arrivée luy misdrent autour du col une longue serviette ou touaillon dont ils luy avironnèrent la gorge, et l'un tiroit decza et l'autre delà de toute leur force et les deux autres tenoient le corps affin qu'il ne se remuast, et tellement le pressèrent que, entre leurs mains, le jeune seigneur rendist l'esprit (1). »

Ainsi s'accomplit la prophétie de saint Vincent-Ferrier à la duchesse, mère de Gilles, *qu'elle devait donner le jour à un martyr.*

Gilles de Bretagne est assurément l'une des plus mélancoliques et des plus tragiques figures de notre histoire de Bretagne ; il semble avoir porté malheur à tous ceux qui lui tenaient de près ou de loin.

Quant à Françoise de Dinan, de nouvelles déceptions l'attendaient.

Ce ne fut pas, en effet, au jeune seigneur du Gavre que le duc de Bretagne allait donner la main de Françoise, mais bien au comte de Laval, père du sire du Gavre et veuf d'Ysabelle de Bretagne, vu que le très cauteleux roi Louis XI avait de sa propre autorité, arrêté le mariage du jeune sire du Gavre avec Françoise d'Alençon : la politique a des rigueurs à nulles autres pareilles ! Qu'on ne s' imagine pas cependant que Françoise de Dinan fut ici sacrifiée et livrée à un vieillard ; le comte de Laval était encore jeune et gaillard : ne devait-il pas faire son bonheur pendant trente-six ans et la rendre mère de trois enfants (2) ? Il est permis toutefois de

(1) Les grandes Chroniques de Bretagne, composées en l'an 1514, par *Maistre Alain Bouchart*, 4^e livre : « *Corament le duc François de Bretagne marcha en Normandie, et de la piteuse mort de Monseigneur Gilles, son frère.* »

(2) Jacques de Laval, troisième fils de Françoise de Dinan, eut en partage la Roche-Suhart, dont il jouit peu d'années, ainsi que son héritier, qui mourut sans enfants, en 1522. Jean de Laval, cousin-germain de ce dernier, et petit-fils comme lui de Françoise de Dinan, hérita de la seigneurie de la Roche-Suhart, qu'il vendit, en 1542, à Anne de Pisseleu, duchesse d'Etampes. Cette terre fit ainsi retour au Penthièvre devenu duché-pairie, en 1569, en faveur de Sébastien

croire que ces amours *imposées* à Françoise de Dinan n'avaient pas complètement réalisé l'idéal de ses rêves, car, après avoir perdu le comte de Laval, en 1486, nous la voyons épouser, secrètement il est vrai, un petit gentilhomme français, Jean de Proisy, chambellan du roi.

Il faut avouer que cette vie tourmentée prêtait matière aux romanciers, aussi le vicomte Walsh, entre autres, s'en est-il donné à cœur joie dans son roman pseudo-historique, *Le Fratricide*, où palpitent les angoisses réelles, l'innocence (très *contestée* aujourd'hui) de Gilles de Bretagne, auprès des tendresses imaginaires de Françoise de Dinan. Tout cela s'écroule devant les révélations de *l'histoire écrite sur preuves*.

En résumé, Françoise de Dinan n'a jamais été que la *fiancée* de Gilles de Bretagne ; elle n'est pas née à Dinan, comme on l'a cru jusqu'ici, mais bien au château de la Roche-Suhart, dans la banlieue de Saint-Brieuc, en 1441, et non en 1436, ainsi que nous venons de le voir (1).

Toutefois, si le pays de Saint-Brieuc vient enlever à Dinan le berceau de cette femme célèbre, du moins cette dernière ville possède son tombeau : Françoise de Dinan voulut en effet reposer auprès de ses aïeux, dans le chœur des dominicains de Dinan, 1499.

de Luxembourg, et porté par l'héritière de ce prince à la maison de Lorraine, en raison de son mariage avec le célèbre chef de la Ligue en Bretagne, Philippe Emmanuel de Lorraine, duc de Mercœur. Il devait être vendu et revendu plusieurs fois depuis, et devenir finalement la possession des Bourbon-Orléans.

(1) Si la ville de Dinan possède le tombeau de Françoise de Dinan, Saint-Brieuc, qui fut son berceau, possède par contre la statue tumulaire de Gilles de Bretagne, son fiancé. Cette effigie, en bois de chêne, provenant de l'abbaye de Boquen, représente Gilles en chevalier, armé en *harnois blanc*, c'est-à-dire avec l'armure à plates d'acier poli, le haubert couvert d'une cotte à manches courtes semée d'hermines, l'épée sur la jambe gauche, la tête nue à longs cheveux plats, mains jointes, les pieds chaussés de solerets à poulaines et appuyés sur un levrier. Un dais gothique protège la tête. Ce monument en assez mauvais état, demanderait une sérieuse restauration : nous le signalons à l'administration du musée briochin.

LES BÉNÉDICTINES DE DINAN

ET

LE COLLÈGE DES LAURENTS

PAR

Ch. ROBERT, prêtre de l'Oratoire de Rennes.

La maison des Bénédictines de Dinan fut fondée en 1628. Ces religieuses étaient installées dans la communauté de la Victoire, actuellement occupée par le Collège communal.

En 1746, un incendie détruisit une partie de leur Communauté; et, depuis lors, les Bénédictines, qui vivaient sans « fondation ny bienfait que des religieuses qui entrent auxdictes maisons » — selon le document récemment publié par M. de la Borderie, dans la *Revue de Bretagne et Vendée* (août 1890)⁽¹⁾, — les Bénédictines, dis-je, tombèrent peu à peu dans une véritable misère. Elles vivaient, comme nous allons le leur entendre dire, « des aumônes et charités de l'évêque de Saint-Malo et autres personnes charitables, et d'une rente faite par le Roy. »

En 1770, elles présentèrent une requête à M. l'abbé de Pontbriand, vicaire général de l'évêque de Saint-Malo, lui exposant la détresse dans laquelle elles se trouvaient et le priant de supplier l'évêque de Saint-Malo de leur assurer une pension viagère en échange de l'abandon qu'elles lui feraient de leur monastère et de ses dépendances.

L'année suivante, 28 octobre 1771, Monseigneur des Laurents, évêque de Saint-Malo, envoyait M. Jacob, son vicaire général, visiter la Communauté et s'enquérir de ses besoins.

M. Jacob dressa, comme suit, le procès-verbal de sa visite : (1)

(1) Arch. départ. d'Ille-et-Vilaine, G. 73, Evêché de Saint-Malo.

« L'an mil sept cent soixante-onze, le vingt huitième jour d'octobre, nous, vicaire général de Mgr l'Evêque de Saint-Malo, nous sommes transportés au *monastère des religieuses Bénédictines, dit de la Victoire de la ville de Dinan* en ce diocèse, accompagnés du sieur Jean Servan Pierre Puelle de Saint-Simon, directeur et chapelain dudit monastère, et du sieur René Derouillac, prêtre, professeur en théologie, où étant arrivés et nous ayant fait ouvrir les portes du monastère nous avons convoqué la Communauté, que nous avons trouvée composée de huit religieuses de chœur professes, savoir les sœurs Laurence Gauthier, dite Marie de Saint-Dominique, prieure. Thérèse Gillette Girard, dite Marie de Sainte-Pélagie, sous-prieure et dépositaire.

Angélique Baudet, dite, de Sainte-Croix.

Hélène-Thérèse Piednoir, dite, Marie de Jésus.

Anne-Marie Cardan, dite, Marie de Sainte-Anne.

Julienne Roüyer, dite, de Sainte-Rosalie, procureuse.

Julienne Dracke, dite, Marie-Angélique, tourrière.

Jeanne-Elisabeth Mahault, dite, Marie de Sainte-Agnès.

« De trois sœurs converses professes, savoir les sœurs :

Marie Nouri, dite, de Saint-Félix.

Mathurine Hautière, dite, de Saint-Joseph.

Julienne Nepveu, dite, de Saint-Jean.

« Et de plus une oblate, ou pensionnaire perpétuelle, demoiselle Rose Aubry.

« Nous leur avons exposé le sujet de notre visite, et avons requis que les religieuses vocales s'assemblaient capitulairement, afin de nous faire, chapitre tenant, une déclaration exacte de tous les biens, tant en fond qu'en mobilier que possède actuellement la Communauté, et des charges qu'elle est obligée de remplir. Sur cette requisition lesdites religieuses se sont rendues et assemblées au Chapitre, suivant les formes canoniques et ordinaires, et au son de la cloche, et ont fait par écrit la Déclaration suivante :

« Nous supérieure, sousprieure, procureuse et autres religieuses vocales du Monastère de la Victoire de Dinan en Bretagne, diocèse de Saint-Malo, capitulairement assemblées en notre dit monastère, déclarons à M. Jacob, vicaire général de

Mgr l'Evêque de Saint-Malo, que nous possédons ce qui suit :

1° Un trait de dixme du Vaulembert, paroisse de Corseul, affermée quatre vingt livres, cy.....	80 l.
2° Un colombier, trente livres, cy.....	30
3° Une petite maison et deux petits jardins au haut du champ, nonante-six livres, cy.....	96
4° Deux autres petits jardins, trentre-trois livres...	33
5° Un petit cellier, vingt livres	20
Total des biens fonds.....	259 l.

Charges annuelles

Deux cents quarante-six messes.

Aux PP. Jacobins deux cents quatre-vingt-cinq livres, seize sols	285 ^l 16 ^s
A la paroisse de Saint-Malo, dix livres.....	10
Aux PP. Cordeliers, cinq livres, dix sols.....	5 10
A la paroisse de Saint-Sauveur, quinze sols....	15
A l'abbaye de Beaulieu, seize sols, trois deniers.	16 3 ^d
Au Domaine, trois livres, un sol, six deniers...	3 1 6
A la chapelle des Deleguay, paroisse de Saint-Sauveur, cinq livres.....	5
Total des charges annuelles	310 ^l 18 ^s 9 ^d

« La susdite déclaration qu'elles nous ont mise en main est signée par les huit religieuses vocales composant le chapitre. Et sur ce que nous leur avons fait remarquer que parmi les charges, elles n'avoient fait aucune mention de ce qu'elles étoient obligées de paier à leur chapelain pour son honoraire; elles nous ont déclaré qu'elles payaient annuellement une somme de trois cents livres; laquelle ajoutée à celle ci-dessus, fait celle de six cents dix livres dix huit sols neuf deniers de charges annuelles. Elles nous ont déclaré en outre qu'elles sont redevables de plusieurs années d'arrérages de la somme de 285 l., 16 s., marquée ci devant due annuellement aux PP. Jacobins, pour quelque partie du terrain qu'occupe leur monastère; n'ayant pas été en état de les payer, à raison de l'extrême misère où elles sont réduites, ne vivant que des

aumônes et charités que leur font Mgr l'Evêque de Saint-Malo, et les autres personnes charitables, qui veulent bien avoir pitié d'elles ; et de la petite rente que veut bien leur faire Sa Majesté ; laquelle rente ayant été diminuée de cent livres à la mort de chaque religieuse, depuis l'incendie de leur monastère arrivé en 1746, a été réduite pour l'année dernière à cent écus.

« Elles ont ensuite ajouté qu'elles n'avoient aucune autre espèce de biens, que les ornemens et argenterie de l'Eglise, et les meubles, nipes et ustenciles servant à la Communauté. Et comme nous aurions voulu connaître au juste à quoi pouvait se monter la valeur de toutes ces choses, nous avons fait entrer, du consentement des religieuses, un *maître orfèvre* juré, avec lequel nous nous sommes transportés à la sacristie intérieure de la Communauté, accompagnés de la Prieure, de la Sacristaine et autres religieuses, et nous avons visité, examiné et fait peser en notre présence toute l'argenterie servant à l'Eglise et qui consiste en quatre chandeliers d'autel, une grande et une petite lampe, un bénitier avec son goupillon, un encensoir avec sa navette, trois paires de burettes avec deux plats ou cuvettes, un soleil, un plat de communion pour les religieuses, deux calices avec leurs patènes, et deux ciboires (dont un étant dans le Tabernacle avec les hosties, n'a pu être pesé) et toutes ces pièces d'argenterie ayant été pesées séparément, se sont trouvées faire ensemble la quantité de 79 marcs, 7 onces, un gros 1/2 lesquels à 48^l le marc font la somme de 3,835 l. 2 s. 6 d. et l'inventaire a été rédigé par écrit par ledit orfèvre qui l'a affirmé véritable, et après l'avoir signé, s'est retiré.

« Nous avons ensuite requis *deux revendeurs*, ou priseurs-jurés, pour faire l'estimation des ornemens de ladite sacristie, et sont alors entrés le *sieur Hyacinthe Hercouët, maître tapissier juré*, et la *demoiselle Marie Mallet, marchande jurée et priseuse*, tous deux de la ville de Dinan ; lesquels ont vu, examiné et estimé, en notre présence, séparément et pièce à pièce, tous les ornemens, qui consistent en chasubles avec leurs dépendances, chappes, dalmatiques et tuniques, paremens ou devants d'autel, étoles, etc., dont un certain nombre sont encore beaux, quelques-uns précieux en broderie, et le

reste d'étoffes simples, plus ou moins usés ; lesquels ont été estimés valoir ensemble la somme de 1,893 l. 10 s., et l'inventaire a été mis par écrit et signé par lesdits Hercouët et Mallet.

« Aïant ensuite fait, de la même manière, l'inventaire et l'estimation des linges de ladite sacristie, consistants en surplis, aubes, nappes d'autel, etc., ils se sont trouvés former ensemble la somme de 236 l.

« De là, nous nous sommes transportés dans toutes les chambres communes et particulières, cellules, et dans tous les lieux qui composent ledit monastère, où nous avons visité, examiné et fait estimer séparément et pièce à pièce, tous les meubles, linges, ustenciles, comme lits, armoires, tables, etc., et généralement tout ce qui sert à la Communauté ; toutes lesquelles choses se trouvant en fort mauvais état, et plus qu'à demi-usées, ne font tout ensemble, suivant l'inventaire exact que nous en avons fait faire, que la somme de 1,379 l. 8 s. Les religieuses nous ont assuré n'avoir pour leur service aucune pièce d'argenterie.

« Lesdits prisage et estimation étant finis, après avoir renvoyé lesdits priseurs, nous nous sommes transportés à la cellule de la depositaire ou procureuse, et là nous avons fait ouvrir, en présence des deux Messieurs qui nous accompagnaient et des mêmes religieuses que ci-devant, le coffre de dépôt, servant d'archives à la communauté, et nous avons vu, examiné et cotté tous les papiers qui s'y sont trouvés et qui consistent en :

1° Titres et contrats d'acquêt du terrain qu'occupe ledit monastère, lequel a été aggrandi et étendu successivement, par parties et en differens tems.

2° Un nombre de quittances des rentes et sommes payées par les religieuses.

3° Des ordonnances et réglemens des seigneurs évêques de Saint-Malo pour les religieuses.

4° Des requêtes, transactions, sentences et autres pièces concernant les procès qu'a été obligée de soutenir quelquefois la Communauté.

5° Les livres de compte et registres de recette et dépense de la Communauté, en due forme.

6° Enfin une quantité de papiers différents d'assez peu d'importance.

« Et sur ce que lesdites religieuses nous ont assuré qu'elles n'avoient aucune autre sorte de biens, papiers, titres, ni autre chose à déclarer, qu'elles ne connoissent aucuns fondateurs de leur monastère ; nous avons terminé notre visite, et avons dressé et arrêté le présent procès-verbal, pour servir où il appartiendra. Fait et arrêté sur les lieux le même jour et an que devant.

« Ainsi signé, Sœur Laurence Gaultier, dite Marie de Saint-Dominique, prieure. Sœur Thérèse Gillette Gérard, dite Marie de Sainte-Pélagie, sousprieure et dépositaire. Puella de Saint-Simon pour M^{de} Angélique Baudet, dite de la Croix, qu'une incommodité à la main empêche de signer. R. Derouillac pour Hélène Thérèse Piednoir, dite Marie de Jésus, qui ne peut signer. Anne Cordon, dite Sœur Marie de Sainte-Anne.

Sœur Julienne Roüyer, dite Marie de Sainte-Rosalie, procureuse. Sœur Julienne Dracke, dite Marie-Angélique, tourrière. Sœur Jeanne-Elisabeth Mahault, dite Marie de Saint-Agnès, lingère. Jacob, vicaire général. Et plus bas. Par ordre de M. le vicaire général, Simon, secrétaire. »

Malgré cette constatation de la misère des Bénédictines, les secours tardaient à venir. L'évêque fit une longue absence, pendant laquelle seules les dettes augmentèrent.

Le 6 juillet 1772, les religieuses écrivirent alors une lettre pressante à l'évêque de Saint-Malo (1).

« Monseigneur,

« Monseigneur l'Evêque de Saint-Malo,

« Supplient humblement les religieuses bénédictines de la Victoire de Dinan.

« Disant qu'elles ont déjà pris la liberté de vous représenter leur misère extrême, et de vous supplier d'y pourvoir, en leur assignant des communautés de votre diocèse, où elles puissent vivre convenablement et toujours sous votre obéis-

(1) Arch. départ., G. 73.

sance et votre protection. Leurs besoins, Monseigneur, n'ont fait qu'augmenter, pendant votre absence, en proportion de leurs infirmités. Leurs dettes, déjà considérables, augmentent également par les arrérages qui s'accumulent, et par l'impossibilité où elles sont d'en acquitter la moindre partie. Il en est de même des réparations de toute espèce nécessaires à leurs murs et édifices, qui deviennent toujours plus urgentes, et dont le défaut ne pourroit manquer d'en occasionner bientôt la ruine.

« Le comble de leur affliction est de ne pouvoir espérer d'adoucissement à leurs maux, tandis qu'elles seront réunies dans la maison qu'elles occupent. Leurs meubles, dont elles vous ont, Monseigneur, donné l'état avec celui de leurs dettes, ne leur sauroient être d'aucune ressource. Loin d'y trouver du superflu, elles n'en ont pas même suffisamment pour leur usage, et leurs revenus sont si minces, que, quand ils seroient exempts de dettes, ils ne suffiroient pas pour les besoins d'une seule religieuse, et à plus forte raison d'une Communauté composée de onze personnes accablées sous le poids de la vieillesse et des infirmités, et par là incapables de se subvenir les unes aux autres, ou de trouver des ressources dans le travail de leurs mains.

« Il est donc d'une nécessité pressante et absolument indispensable, pour la conservation de leurs vies, qu'elles soient incessamment dispersées en différentes maisons, pour n'être pas trop à charge à chacune, où, dégagées de tout autre soin que de celui de leur salut, elles trouvent du soulagement à leurs maux et de la ressource à leur indigence. Il n'y a que votre protection, Monseigneur, qui puisse leur ouvrir ces aziles, et votre charité peut seule y pourvoir à leur subsistance, ainsi qu'au paiement de leurs dettes en principaux et arrérages, et aux réparations nécessaires à leurs maisons et édifices.

« Mais comme il ne seroit pas juste que votre Grandeur en fit les frais sans en avoir reprise, et que d'ailleurs ces communautés feroient sans doute difficulté de les recevoir à moins d'avoir des hipoteques valables qui assurent leur paiement en toutes circonstances, les suppliantes déclarent y affecter dès aujourd'hui tous leurs biens fonds, vous priant,

Monseigneur, d'en prendre vous-même l'administration, avec faculté d'y commettre telle personne qu'il vous plaira, soit réservant seulement la propriété jusqu'au décès de la dernière vivante. Elles y affectent également leurs meubles et effets mobiliers, dont elles cedent à votre Grandeur la pleine et entière disposition.

« A ces conditions, elles osent se flatter de ressentir bientôt de nouveaux effets de votre bienfaisance qu'elles ont déjà tant de fois éprouvée, et elles redoubleront leurs vœux pour la conservation de votre illustre personne.

« Fait en notre monastère de la Victoire, le sixième de juillet mil sept soixante douze.

(Signé :)

Sœur Laurance Gaultier, ditte Marie de Saint-Dominique, prieure ;

Sœur Terese Gillette Girard, ditte Marie Pélagie, souprieure et dépositaire ;

Sœur Angélique Bodet de Sainte-Croix ;

Sœur Anne Cordon, ditte Mari de Sainte Anne ;

Sœur Julienne Roüyer de Sainte Rosalie, procureuse ;

Sœur Julienne Drake, ditte Marie de Saint Agnès. »

La réponse de Monseigneur des Laurents ne se fit pas attendre. Le 20 juillet 1772, il faisait paraître l'ordonnance suivante : (1)

« Antoine Joseph des Laurents (2), par la miséricorde de Dieu et la grace du Saint-Siège Apostolique, Evêque et Seigneur de Saint-Malo, baron de Beignon, conseiller du Roi en ses conseils, etc. Vû la requête à nous présentée par la communauté des religieuses Bénédictines du monastère de la ville de Dinan dans notre diocèse, en date du sixième, présent mois de juillet, tendante, pour les raisons y contenues, à ce

(1) Arch. départ. d'Ille-et-Vil., G. 73.

(2) Sur la lettre même des Religieuses se trouve une première rédaction de l'ordonnance, avec des renvois, et portant cependant la signature de l'évêque et celle de son secrétaire.

La dernière rédaction, celle que je donne, porte le grand sceau de Mgr des Laurents. C. R.

qu'il nous plaise les disperser et faire transférer dans d'autres communautés et maisons religieuses, où elles puissent vivre et finir leurs jours tranquillement, conformément à leurs vœux et profession, attendu que l'extrême pauvreté où elles se trouvent réduites dans leur dit monastère, les met absolument hors d'état de pouvoir y subsister : Vû le procès-verbal de la visite faite en forme canonique dans ledit monastère par M^r Jean Jacob, chanoine-pénitencier de notre Eglise Cathédrale et notre vicaire général, en date du 28 octobre 1771, par lequel procès-verbal il conste de l'état et extrémité où elles sont réduites : Vû les pièces jointes audit procès-verbal contenant en détail l'état circonstancié du peu de bien qui leur reste tant en fonds qu'en mobilier : Nous, attendu l'extrême pauvreté desdites religieuses, lesquelles ne peuvent absolument vivre dans le monastère de la Victoire de Dinan, et pour les raisons contenues et déduites dans la susdite requête, avons ordonné et ordonnons par les présentes que lesdites religieuses Bénédictines seront dispersées, et sortiront incessamment de leur dit monastère, pour se rendre dans les autres communautés et maisons religieuses qui leur seront assignées par Nous, ou nos grands vicaires, et y demeurer jusqu'à la mort dans l'observation de leurs vœux et profession autant que faire se pourra. En conséquence il sera fourni sur la valeur de ce qu'il leur reste de biens tant en fonds qu'en mobilier, à chacune d'icelles, tant aux Religieuses de Chœur, qu'aux Sœurs Converses et Oblate, une pension viagère alimentaire convenable et telle qu'il sera vû appartenir : parce qu'aussi lesdites Religieuses, avant de sortir de leur monastère, seront tenues de faire dresser par devant notaires et donner une procuration générale et spéciale, telle qu'il conviendra, à Nous, ou à tel autre que Nous leur désignerons, à l'effet de disposer de tous leurs biens, tant en fond qu'en mobilier et généralement de tout ce qui leur appartient, soit pour la gestion et administration desdits biens, soit même pour la vente, aliénation, transport, ou union d'iceux, à telle maison, communauté, institution, établissement, ou autre objet quelconque, suivant qu'il nous paraîtra convenable ou utile pour le bien de l'Eglise ou de notre diocèse : laquelle procuration portera la clause expresse que Nous pourrons

Nous en servir par Nous-mêmes, ou la transporter, et y substituer telle personne que bon nous semblera. Nous réservant au surplus à Nous ou à nos grands vicaires d'ordonner et régler ce que nous verrons appartenir, pour l'acquit des messes et fondations dont lesdits monastère et communauté de la Victoire de Dinan peuvent être chargés, afin de remplir autant qu'il sera possible et de la meilleure manière que faire se pourra l'intention des fondateurs. Donné à Saint-Malo, dans notre Palais Episcopal, sous notre seing, le contre-seing de Notre secrétaire, et le sceau de nos armes, le vingtième jour de juillet, mil sept cent soixante douze./.

(Signé) + ANTOINE-JOSEPH, évêque de Saint-Malo.

Par Monseigneur./.

(Place du sceau)

(Signé) Rousselin, chan^e, scrt.

Le 30 juillet 1772, les Bénédictines donnèrent à Mgr des Laurents la procuration qu'il demandait (Arch. départ. *ibid.*), et ce jour même elles quittèrent Dinan et furent dispersées dans d'autres communautés. L'Evêque de Saint-Malo s'engagea à faire à ces onzes religieuses, sur ses propres deniers, une rente viagère de 25,000 livres.

*
* *

Il y avait alors à Dinan un autre établissement dont l'état était presque aussi précaire que le monastère des Bénédictines. C'était le Collège. S'il faut en croire un rapport (1) fait, en 1763, sur sa situation, l'origine de ce collège est d'une date très éloignée et même inconnue. « La fondation de ce collège est si ancienne, lit-on en effet dans ce rapport, qu'on n'a pu trouver l'acte primordial de son établissement ; il subsistait dès les tems des Ducs de Bretagne, et avant l'union de la Province à la Couronne, ce qui se justifie par les anciens comptes de syndics, miseurs et receveurs des deniers communs successivement rendus, déposés aux archives de la ville, dont le plus ancien qu'on ait pu trouver, est de 1527 ;

(1) Archives de Saint-Malo, série II, N° 51.

il existait longtemps auparavant, puisque le compte de 1534 passe en décharge des réparations faites à la maison servant anciennement de Collège. »

Ce collège se trouvait primitivement au sud-est de la porte Saint-Malo, dans la rue dite de l'*Ecole*, précisément à cause du Collège.

Mais à l'époque dont nous parlons (1763), cet établissement était situé au nord de la place du Champ, dans la partie actuellement occupée par la librairie Peigné.

Il suffit de lire le rapport de 1763, déjà cité, pour se faire une idée de la triste situation du collège de Dinan. En voici quelques passages :

« *Bénéfices unis audit Collège :*

« Il n'y en a point.

« *Autres revenus du Collège :*

« Il n'y en a point.

« *Biens fonds :*

« Il n'y en a point d'autres que la maison anciennement « destinée au principal et à la tenue des classes, avec le « jardin y attenant. »

Si le Collège n'avait point de revenus, il ne manquait point de charges.

Le principal était payé 60 livres par la ville.

Les régents de sixième, cinquième, quatrième, troisième, seconde et rhétorique percevaient de chaque écolier vingt sols par mois.

Le professeur de philosophie et celui de théologie recevaient pour tout honoraire 15 livres par an de chaque écolier.

Quant au sous-principal, il n'avait point d'honoraires.

Ce Collège n'avait même pas le moyen d'avoir des domestiques.

Il y avait cependant un bon nombre d'élèves. A l'article du rapport de 1763, intitulé : *Consistance des écoliers actuels*, nous lisons :

« En théologie..... 44

« En philosophie 63

« Dans les humanités. 138

« Total..... 245 écoliers. »

Mais cela ne suffisait pas pour faire vivre les professeurs et entretenir les bâtiments.

Aussi le rapporteur déplorait-il cette situation. Et cependant « il est très nécessaire que ce Collège soit conservé, » écrivait-il, puisqu'il est le seul dans l'étendue de vingt « lieues de long, depuis Pontorson, entrée de la province de « Normandie jusqu'à Saint-Brieuc, sur quinze de large, dont « Dinan est à peu près le centre, si l'on excepte le collège de « Dol, situé à cinq lieues de Dinan, qui quoique fondé est « dezert, n'ayant que soixante dix ecoliers, y comprenant les « internes ; le mauvais air y est de notoriété publique con- « traire à la santé des ecoliers comme aux habitants, qui « quoique naturalisés en éprouvent les mauvaises influen- « ces (1) ; aussi la plupart des élèves de ce lieu et des environs « préfèrent de venir étudier à Dinan, à cause de la salubrité « de l'air, reconnu pour être le meilleur de la province. L'an- « cienneté de l'établissement du Collège de Dinan prouve par « elle-même qu'on en a jugé ainsi dans tous les tems.... »

Après cette plaidoirie *pro domo*, le rapporteur indiquait le moyen de sauver le Collège de Dinan :

« S'il plaisoit à Sa Majesté de maintenir un Collège à Dinan, « on y trouverait un lieu très propre, non seulement pour la « tenue des classes, logemens des professeurs et regens, cha- « pelle, etc., mais encore assez spacieux pour y tenir des « pensionnaires en tel nombre qu'on désireroit : la maison « conventuelle des relligieuses benedictines de cette ville, « auxquels depuis longtems il est deffendu de recevoir des « novices et qui ne tirent plus leur subsistance que des bien-

(1) Le collège de Dol fut bâti en 1737 par M. de Sourches, évêque et comte de Dol. Il est aujourd'hui occupé par l'école libre Saint-Samson, tenue par les Frères Lamennais. — Rendant compte des fêtes données à l'occasion de sa bénédiction, le *Mercur de France* (année 1738), — voir *Revue de Bretagne et Vendée*, décembre 1889, — écrivait : « Ce nouveau Parnasse est dans un très bon air. Sa « situation hors des murs de la ville et à l'opposite du marais « le met à l'abri des brouillards et de leur influence maligne. » Ce qui va absolument contre ces dires très intéressés du rapporteur dinannais. Il faut cependant accorder à celui-ci qu'avant le dessèchement des marais, l'air de Dol était beaucoup moins sain qu'actuellement.

« faits du Roy et du secours de leur famille, offre cette commodité et dispenseroit ainsi des frais d'un bâtiment. Ces relligieuses sont actuellement en très petit nombre, toutes caduques et infirmes. »

Le vœu du rapporteur ne fut pas immédiatement réalisé. Ce n'est que neuf années après que les Bénédictines abandonnèrent leur monastère aux mains de l'évêque de Saint-Malo (1779). Et il fallut encore attendre cinq années après leur départ pour voir enfin ce monastère restauré par Mgr des Laurents transformé en Collège.

C'est en effet le 3 décembre 1777, que Mgr des Laurents put lancer le décret d'extinction de la communauté de la Victoire et d'union de ce couvent au collège de Dinan. Voici ce décret (1) :

« Antoine Joseph des Laurens, par la miséricorde de Dieu et la grâce du Saint Siège Apostolique, Evêque et Comte de Saint-Malo, baron de Beignon, conseiller du roi en ses conseils, etc. Vu les lettres patentes en forme d'Edit, données à Marly au mois de juin 1776, par lesquelles sur notre requête présentée au Roy à l'effet de confirmer l'établissement par nous projeté d'un college dans l'ancienne maison et monastère des Religieuses Bénédictines de la Victoire de Dinan, en notre diocèse, passé de quoy sur l'abandon qui nous avoit été fait desdits monastère, maison et dependances, par lesdites religieuses, attendu leur extrême pauvreté et leur dispersion, que nous en avons canoniquement faite, par notre ordonnance du 20 juillet 1772, nous supprimerions la conventualité et monastère desdites religieuses, en unirions lesdits biens audit college, nous fournirions en outre une somme de vingt-cinq mille livres de nos propres deniers que nous avons en effet placé sur le clergé général de France, pour contribuer à la pension alimentaire de chacune desdites religieuses, leur vie durante et tourner à leur décès, tant au profit dudit college qu'à l'acquit des charges de ladite maison, Sa Majesté, conserve et confirme l'ancien établissement du college de la ville de Dinan, dont elle nous déclare fondateur, et ordonne

(1) Archives départ. d'Ille-et-Vil. G. 73

que nous et nos successeurs, à l'Evêché de Saint-Malo, en auront l'entière administration, tant pour le spirituel que pour le temporel, en nommeront les principal, régens et professeur, déclarant Sa Majesté décharger du droit d'amortissement les batimens destinés pour ledit college et l'Education de la jeunesse et pensionnaires, en conformité de l'art. 5 de l'arrêt du conseil du 21 janvier 1738 et de l'art. 13 de celui du 13 aoust 1751, lesdites lettres patentes signées Louïs et plus bas par le Roy, Amelot, scellées du grand sceau de cire verte en lacs de soye verte et rouge.

« L'arrêt d'enregistrement desdites lettres pattendes au Parlement de cette province du 10 décembre 1776, signé L. C. Piquet, par lequel la cour faisant droit sur notre requête et conclusions du Procureur général du Roy, ordonne que les susdites lettres patentes seront enregistrées au Greffe, pour être exécutées suivant leur forme et teneur, conformément à la volonté de Sa Majesté: requête et déclaration des Religieuses Bénédictines du monastère de la Victoire de Dinan, en notre diocèse, capitulairement assemblées, lesdites requêtes et déclaration présentées au sieur Abbé de Pontbriand, notre grand vicaire, dans le cours de sa visite faite dans ledit monastère, le 17 aoust 1770, par lesquelles lesdites Religieuses exposent l'état de dettesse et de misere où elles se trouvent reduittes, et nous supplient d'accepter la cession et abandon qu'elles nous font, de leur monastère et dépendances, pour par nous leur être assuré une pension viagère : Procès verbal d'une autre visite faite par le sieur Jacob, notre grand vicaire, par nous à ce commis le 28 octobre 1771, dans le monastère desdites Religieuses Bénédictines de la Victoire de Dinan, contenant l'état de leurs biens fonds et mobiliers, et leurs charges, tant actives que passives, duquel il résulte que la totalité de leurs biens fonds y déclarés, ne monte qu'à deux cent cinquante neuf livres de rente et revenu annuel, que leurs charges y compris 246 messes et fondation annuelle, montent à la somme de six cent dix livres dix sols neuf deniers, ce qui prouve qu'elles excèdent leurs revenus actifs de trois cent cinquante une livres dix sols neuf deniers, que leur mobilier y compris les vases sacrés, ornemens et linges de la sacristie, montent au total, suivant l'estimation en faite

par experts, à la somme de 7444 l. 10 s. 6 d., qu'elles ont déclaré ne pouvoir suffire et néanmoins déclaré nous abandonner pour payer, outre leurs pensions, toutes leurs dettes passives, dont il était dû plusieurs années, et faire toute leur réparation de leur maison reduitte dans le dernier delabrement, y declarent en outre lesdites religieuses qu'elles ne connoissent aucun fondateur de leur maison. Notre ordonnance du 20 juillet 1772, par laquelle sur la nouvelle supplique desdites religieuses reduites au nombre d'onze, nous aurions ordonné qu'elles sortiroient incessamment de leur dit monastere, comme elles sortirent en effet, pour se rendre dans les autres communautés et maisons religieuses que nous leur assignâmes, et où depuis ce tems elles vivent dans l'observation de leurs vœux et professions, au moyen de la pension alimentaire que nous leur complettons. Grosse de l'acte et procès-verbal, au rapport de Lohier et Beslay, nottaires royaux et apostoliques à Dinan, en datte du 30 juillet 1772, y controllé le même jour, par lequel lesdites religieuses assemblées capitulairement avant et lors de leur sortie et dispersion, nous ont donné et donnent en tant que besoin, pouvoir général et spécial de pour elles et en leur nom gérer et administrer tous leurs biens, tant en fonds qu'en mobilier, et même consentent à l'estinction et suppression de leur dit monastere et communauté, à la vente, aliénation où union desdits biens, à cette autre maison, communauté, établissement et autres objets quelconques qu'il nous plairoit d'ordonner, pour le bien de l'Eglise où l'avantage de notre diocèse, et nous autorisent à faire généralement tout ce qui pourroit être nécessaire et convenable, pour raison desdites gestion et administration où extinction, suppression et union, sous la condition néanmoins qu'il seroit payé à chacune d'icelles religieuses tant professes de chœur, que converses et oblates, une pension alimentaire convenable, et telle qu'il nous plairoit, dans les communautés et maisons religieuses où nous les aurions transferées ; lesquelles pensions viagères seroient hyppotequées et assurées sur la valler des biens réels et mobiliers qui leur restoient cy devant mentionnés, laquelle condition a été constamment exécutée jusqu'à ce jour, depuis leur sortie du 30 juillet 1772, comme il conste par les quittances que nous en ont consenties

les supérieures et depositaires ou procureuses des maisons où lesdites religieuses ont été par nous placées : Etat et procès-verbal rapporté le 8 octobre 1772, par le S^r Jacques Etienne Le Maître de Baugran, architecte et ingénieur, demeurant à Dinan, des réparations urgentes et nécessaires aux batimens dependans dudit monastère de la Victoire, lesquelles réparations sont portées en neuf articles principaux à la somme de vingt deux mille neuf cent douze livres quinze sols : Grosse de la délibération de la communauté de ville de Dinan, en datte du 4 may 1775, par laquelle ladite communauté délibérant sur l'utilité, commodité ou incommodité du projet d'établissement du collège, dans ladite maison de la Victoire, reconnoit qu'il n'en peut résulter qu'un très grand avantage tant pour la ville de Dinan en particulier que pour le diocèse en général, celui de Dol et la ville de Saint-Malo, et en conséquence a arrêté de nous ceder à perpetuité par nous et nos successeurs à l'Evêché de Saint-Malo, en qualité de fondateur dudit college, la nomination du principal et des régens, en ce qu'elle compette à ladite communauté, laquelle deliberation a été jointe et est referée dans les lettres patentes et arrêt d'enregistrement cy devant mentionnés : Requête du S^r Croupier de Keraudran, promoteur de notre officialité, dans l'archidiaconné de Dinan, tendante à ce que sur les causes y contenües, vu ce qui résulte de toutes les pièces cy devant enoncées, il nous plut de lui permettre de faire faire, en tant que besoin, enquête de la nécessité, commodité ou incommodité tant de l'extinction et suppression dudit monastère de la Victoire, que de l'union de ses biens, emplacement et revenus au college par nous fondé en la ville de Dinan, et à cet effet d'assigner et contraindre temoins, devant tel commissaire qu'il nous plairoit de nommer, ladite requête de nous répondüe le 28 novembre 1777, d'un soit fait ainsy qu'il est réquis, commettant à cet effet le S^r Durand de la Furonnière, chanoine de notre Eglise cathedrale de Saint-Malo et vice gerant de notre officialité.

« L'assignation donné en exécution de notre précédente ordonnance à sept témoins, qui sont les sieurs Sénéchal et procureur du Roy de la Senéchaussée royale de Dinan, le maire de ville, les recteurs et trésoriers en charge des deux paroisses de ladite ville, par exploit de Raimond, huissier

royal en ladite ville en date du 1^{er} décembre 1777 : Le cahier et procès verbal de l'enquête desdits sept témoins fait ledit jour par le S^r Durand de la Furonnière, de laquelle il résulte une preuve complète de l'utilité et commodité de l'établissement du collège, dans ladite maison de la Victoire, ainsy que de la nécessité de la suppression et extinction du titre de ladite maison : Réquête et conclusions définitives dudit S^r de Keraudran, promoteur, tendant à ce que vû ce qui résulte de l'enquête et des pièces cy devant référées, il nous plaise déclarer le titre du monastère des religieuses Bénédictines de la Victoire de Dinan, éteint et supprimé à perpétuité ; et en conséquence unis en notre collège les emplacements, fruits et revenus en dependans, pour conformément aux lettres patentes de Sa Majesté, du mois de juin 1776, enregistrées le 10 décembre suivant, au Parlement de cette Province, en jouir dès à présent et être employés par nous et nos successeurs, comme fondateurs et administrateurs, temporels et spirituels dudit collège, tant à sa dotation et paiement des personnes y attachées qu'à l'éducation des pauvres étudiants, à la condition néanmoins de faire acquitter les décimes ordinaires et extraordinaires, et généralement toutes les autres charges et rentes dont ledit monastère était tenu, et spécialement de faire celebrer dans l'église dudit monastère les 246 messes de fondations reconnues par lesdites religieuses, dans le procès-verbal de visite du 28 octobre 1771, quoique ce soit tel nombre qu'il sera justifié par les titres : ladite requête par nous répondue d'un soit communiquée au syndic du clergé de notre diocèse pour sur son avis être par nous statué deffinitivement ainsy qu'il appartiendra ; l'avis et déclarations du sieur Dufresne, syndic du clergé de notre diocèse en datte du 2 décembre 1777.

« A CES CAUSES, le tout murement considéré, le saint nom de Dieu invoqué, et après en avoir conféré avec plusieurs personnes prudentes, nous avons éteint et supprimé, éteignons et supprimons à perpétuité par les présentes le titre et communauté du monastère des Bénédictines de la Victoire de la ville de Dinan en notre diocèse et en consequence avons uni et unissons pour l'établissement et dotation du collège fondé et établi par nous dans la maison dudit monastère, les terrein,

emplacement, batimens et dependances d'icelui, ainsi que de tous les biens et révenus, de quelque nature qu'ils soient, pour par nous et nos successeurs dans l'évêché de Saint-Malo, comme fondateurs et seuls administrateurs spirituels et temporels dudit collège, en disposer ainsy qu'il nous verra appartenir pour ledit collège, et premierement pour avec les arrérages des deux contrats de constitut au capital ensemble de vingt cinq mille livres par nous placés sur le clergé général de France les 11 decembre 1775 et 20 janvier 1776, que nous appliquons et unissons pareillement audit college pour sa dotation, être employés au payment et acquit de la pension alimentaire des religieuses professes de chœur, sœurs converses et oblate perpetuelle qui restent encore vivantes dudit monastère pendant leur vie et tourner en entier après leur mort au seul profit de notre dit college. Ordonnons en outre que les deux cent quarante six messes fondées dans ladite communauté continueront d'être acquittées dans l'église du collège, conformément aux actes et titres de fondation et declaration desdites religieuses lors de leur sortie et dispersion ; et qu'au surplus toutes les autres charges quelconques et de quelque nature qu'elles soient, auxquelles lesdites religieuses pouvoient être tenües, continueront également d'être acquittées par le collège, ainsy que les décimes et subventions auxquels il pourroit être imposé.

« Donné à Saint-Malo, dans notre palais épiscopal, sous notre seing, le contre-seing de notre secretaire et le sceau de nos armes, le 3^e jour du mois de decembre 1777, signé + ANTOINE JOS : évêque de Saint-Malo, et plus bas, par Monseigneur, ROUSSELIN, chanoine.

La présente expedition conforme à l'original déposé au Secrétariat de l'Evêché de Saint-Malo.

Place du sceau (cire rouge). (Signé) ROUSSELIN, chan^e Scrtre. »

Ce collège reçut le nom de *Collège des Laurents*, du nom de son fondateur. A son frontispice, on lisait en effet cette inscription :

COLLEGIUM EPISCOPALE LAURENTIANUM DINANNENSE

En 1791, ce collège fut enlevé aux ecclésiastiques qui le dirigeaient pour devenir ensuite collège communal. — Mais l'un des anciens professeurs du collège des Laurents, le vénérable abbé Berthier, fit l'acquisition du couvent des Cordeliers et y rétablit le collège ecclésiastique qui existe encore, et dans lequel j'ai eu l'honneur de passer dix années.

POÉSIES DE SAINT YVES

PAR

M. l'Abbé FRANCE, Curé-Doyen de Lannion

MESDAMES, MESSIEURS,

Je ne m'attendais pas à l'avantage de vous adresser la parole, sur le grand saint breton auquel nous allons rendre de si grands honneurs dans quelques jours. Ayant travaillé, avec amour et bonheur sur cette vie incomparable de saint Yves, je venais ici pour m'instruire de bien des faits qui m'ont échappé dans mon travail, et en faire mon profit.

Ce matin ç'a été une joûte édifiante et instructive à la fois, entre un religieux dont l'éloquente parole est vivement appréciée à Dinan, et un savant de premier ordre que nous nous plaçons à appeler l'*historien* de la Bretagne, en général, et de notre saint breton en particulier (1).

Ce soir, pour terminer cette séance si bien commencée, j'ai accepté de vous dire un mot sur les chants populaires, hymnes ou cantiques qui ont été consacrés à son honneur. C'est un sujet bien vaste, si l'on voulait le traiter avec tout le développement qu'il mérite ; je ne ferai que l'effleurer, et bien imparfaitement, je le crains, mais d'autres plus savants achèveront de creuser le sillon que j'aurai commencé.

La poésie, car c'est bien ce dont il s'agit, la poésie, on le dit tous les jours, c'est le langage des dieux, c'est-à-dire de ces âmes élevées, qui n'ont pour ainsi dire rien de commun avec ce monde réel, avec les usages ordinaires de la vie. Si l'on

(1) Le P. Arthur et M. de la Borderie.

veut exprimer un de ces sentiments de l'âme qui émeuvent vivement, de quelque nom qu'on les qualifie, on a recours à la poésie, et en pareil cas, tout le monde est poète ; car celui qui ne l'est pas, n'éprouvera jamais de ces sentiments sur lesquels je n'appuie pas davantage ; et cette poésie ne consiste pas seulement dans les vers que l'on rime si difficilement, même lorsqu'ils semblent faciles, mais dans toutes ces attentions minutieuses dont on entoure l'objet que l'on aime. Voyez cet enfant ! Avec quel soin il habille sa poupée ! Il n'y a ni soie assez fine, ni or assez brillant pour lui faire robe et coiffure. Je pourrais pousser plus loin ; mais j'en viens à nos saints et à saint Yves en particulier, et demande pardon de cette longue digression.

Donc le peuple exprime lui-même la poésie de son âme, jusque dans l'habillement de nos saints. Voyez les brillants manteaux que de tous côtés on brode pour nos madones vénérées, depuis la ville de Rome jusqu'aux hameaux les plus ignorés de notre Bretagne. N'est-ce pas ces sentiments qu'éprouvaient les guerriers bretons de notre si célèbre combat des Trente, lorsqu'ils promettaient à saint Cado, le protecteur de leur valeur, s'ils revenaient victorieux de la lutte, *un manteau bleu comme le ciel*, avec une ceinture d'or et une brillante épée, afin que chacun dise en le voyant : Non, sur la terre, comme au ciel, saint Cado n'a pas son pareil !

Laissez-donc la piété du peuple, aussi bien que le génie de nos artistes, habiller nos saints avec cet éclat qui blesse un peu l'histoire peut-être, mais n'offensera jamais nos bienheureux. L'histoire ! le plus brillant des orateurs de la Grèce, Périclès, qui consolait les mères en appelant leurs enfants morts dans la guerre le *printemps de la Grèce* ! disait qu'il faut embellir, habiller, en un mot, l'histoire pour couvrir aux yeux des hommes tout ce qu'il y a de laideur dans sa triste réalité. C'est ce qu'ont fait, Messieurs, les orateurs qui m'ont précédé. L'histoire de Dinan, en particulier, nous a été racontée avec ce charme dont parlait l'orateur d'Athènes, et la poésie qui en fait le principal ornement.

L'Histoire de saint Yves, comme toute histoire, d'ailleurs, a été écrite tout d'abord dans ce langage élevé qui séduit les âmes les plus vulgaires. Ce n'est pas, sans doute, dans ce pays

de Dinan où tout est poésie, mais dans nos landes et nos foyers si pauvres, où brûlent péniblement quelques mottes à peine séchées au soleil. La poésie a un charme tout particulier. Aussi, prières, historiettes, nouvelles, complaints, satires légères, enseignements graves et sérieux, tout se chante dans notre vieille langue bretonne; et ce qui se grave dans la mémoire, sous cette forme cadencée qu'on appelle le rythme, ne s'oublie jamais.

Les images d'Epinal, que je vois disparaître avec regret des murs de nos chaumières, joignaient les deux sortes de poésie qui plaisaient aux yeux et charmaient l'esprit. On y voyait le portrait du saint, fortement enluminé, avec sa vie en une suite de strophes que chacun s'empressait d'apprendre pour la chanter aux soirées et sur le grand air des montagnes où, comme le dit Brizeux, les voix répondaient aux voix et les sentiments aux sentiments, plus facilement encore que par nos signes rapides des temps modernes. C'est ainsi que je voyais naguère notre saint Yves représenté en surplis et barrette élevée, à peu près comme celle du P. Bridaine, dans les journaux illustrés, et un chant breton ou *guerz*, comme nous le disons en breton. Je voulus l'avoir, mais voyant les larmes de la vénérable grand'mère, je le lui laissais, et je le regrette un peu, parce que j'aurais pu vous le communiquer et vous le chanter au besoin, sur l'air de *Joseph vendu par ses frères*, inscrit en tête avec le nom de l'imprimeur.

Les poésies les plus sérieuses, sinon les plus belles, sont sans contredit, les hymnes que l'Eglise a consacrées à son office. Ces hymnes sont en grand nombre, depuis l'office primitif, découvert par notre savant président, M. de la Borderie, jusqu'à celui que j'ai vu composer moi-même, il y a un demi-siècle, par mes maîtres, selon l'usage, assez blâmé depuis, mais qui était bien toléré à cette époque.

Tantôt le poète s'adresse à l'Eglise elle-même, et lui dit : *Gaude Mater ecclesia* : réjouissez-vous, Eglise notre mère, et vous terre de Bretagne, tressaillez d'allégresse, car le monde entier célèbre la gloire de saint Yves qui, puissant comme le fils du tonnerre, se distinguait par sa prédication, la sobriété de sa vie et son amour pour les pauvres !

La gaieté brillait sur ses traits, la constance raffermissait son âme qu'elle élevait au-dessus de toutes les adversités. Il par-

courait tout le pays de Tréguier, prêchant à tous, pauvrement vêtu, mais brillant par l'éclat de ses miracles.

Dans une autre hymne, c'est la France elle-même qui est appelée à se réjouir parce qu'elle a vu naître dans un coin de cette terre, qu'elle regardait un peu comme son domaine, saint Yves d'une de ses plus nobles familles ; saint Yves qui, comme un ruisseau limpide, réfléchit dans son âme les plus douces clartés des cieux, saint Yves, qui par sa science, surpassait les compagnons de son âge, et parut au monde avec une auréole d'une incomparable perfection, en qui les pauvres, les pupilles et les orphelins trouvaient un généreux défenseur ; qui devenu official et juge apaisait les discordes, étouffait les procès en supprimant les causes qui les faisaient naître ; puis prêtre et curé, par ses prédications savantes et éclairées montrait à tous le chemin du ciel ! *Gaude terra Franciæ*, xv^e siècle. Tantôt c'est à saint Yves lui-même que le poète s'adresse : *Yvo quis tibi debitas !*

Yves, qui pourrait chanter dignement vos éloges, et notre reconnaissance pour vos bienfaits ! Vous ressuscitez les morts, vous éteignez les incendies, et par vos puissantes prières, chassez les démons des corps qu'ils tourmentaient depuis de longues années. Vous qui rendez la lumière aux aveugles, le marcher aux boiteux, terminez les discordes et les procès, guérissez toutes les infirmités humaines, apaisez les tempêtes et calmez la fureur des flots ! Vous qui brisez les fers des prisonniers et apparaissez au milieu des dangers, pour secourir ceux qui vous invoquent avec confiance ! Yves, tournez encore vos regards de compassion vers nous, pour nous délivrer de tous les maux qui nous affligent !

Tantôt c'est une pieuse cantate que le poète compose pour célébrer la gloire de son saint patron. *Laus resonnet hymnidica*. Cette hymne a dû être chantée bien longtemps dans les églises de cette ville, puisqu'elle est extraite du *Propre* de Saint-Malo au xv^e siècle. Elle commence par une invocation :

Afin que la louange exprimée dans cette hymne retentisse à l'oreille des fidèles, que saint Yves, si puissant au ciel, nous prête son appui. Le concert des anges et de tous les bienheureux réjouira le ciel des accents de leur reconnaissance pour les bienfaits de saint Yves.

Dans une autre hymne plus récente, qui porte l'empreinte

de la poésie du XVIII^e siècle : *Qualis mane novo*, que l'on chante encore, le poète remonte les cordes de sa lyre. Tel, dit-il, le matin quand le soleil sort sa tête radieuse dans un ciel sans nuage, annonce au laboureur une abondante moisson et présage à la terre un jour pur et brillant, ainsi, par sa naissance, Yves annonce, dès sa plus tendre enfance, à ses pieux parents, les heureuses prémices de son âme et présage déjà la sublimité de sa vertu à un âge plus parfait ! Accourez près de lui, pauvres que la dureté des riches sans cœur, ou la puissance des grands tiennent sous le poids de l'oppression, sa parole victorieuse défendra vos droits méconnus et portera aux affligés l'aumône de son cœur, etc.

Une autre hymne, du XVIII^e siècle encore, est sur le même ton que la précédente : *Aurora nondum fulgida*. Elle chante le travail studieux de saint Yves qui, longtemps avant l'aurore feuilletait ses livres et répandait aux pieds de son Dieu, ses prières brûlantes, fruits de la piété de son cœur avec les soupirs de son âme. Il serait trop long, Messieurs, de vous dire toutes ces hymnes et proses extraites de ses différents offices. Vous me permettrez cependant d'en citer encore une qui pendant deux siècles au moins, a été chantée dans vos églises. Elle est encore du diocèse de Saint-Malo, et commence par ces mots : *Hymnis laudes concrepamus*. Faisons dans nos hymnes, retentir ses louanges, et pour mériter le ciel, chantons Yves trônant au-dessus des astres. Il a su triompher de lui-même par son ardente charité, et l'austérité de sa vie. Son lit, c'était la terre nue avec une pierre pour appuyer sa tête. Fort comme un lion il triomphe seul des employés du roi qui usurpaient les droits de son évêque, etc. Toutes ces hymnes se terminent par une doxologie ou *gloire à Dieu*, qui renferme toujours le nom de notre saint.

Encore une hymne, si vous voulez me le permettre, pour finir, si ce n'est pas trop abuser de votre patience. Celle-ci, plusieurs de vous l'entendront peut-être chanter dans quelques jours : elle est conservée, si je ne me trompe, dans l'office actuel du glorieux saint Yves : *Quæ dies tanto celebrata cultu* ! Quel est donc ce jour célébré avec tant de solennité ! L'antique cité de Trécor accourt au sépulcre de celui dont la terre recouvre encore les cendres bénies ! Le peuple de Tré-

guier vient vénérer les ossements de saint Yves dans leur tombe de granit. Cette sollicitude que vous eûtes pendant votre vie, bon et saint pasteur, conservez-la nous, maintenant que vous êtes placé par delà les astres ; et comme protecteur vigilant de nos cités, jetez un regard favorable sur votre peuple. Vos compatriotes ont élevé à Dieu ce temple qui portera éternellement votre nom. Oui c'est avec raison qu'habitait le même pays et la même ville, ils vous ont tous choisi pour protecteur et pour patron !

Les cantiques en l'honneur de saint Yves sont assez nombreux, tant en breton qu'en français. Tous n'ont peut-être pas la même valeur littéraire ; mais il reste toujours un fonds de piété et de science aussi, qui n'a pas peu contribué à perpétuer parmi nous le culte de notre saint compatriote.

Il existait autrefois dans toutes les maisons, à Tréguier, une toute petite brochure qui, avec l'office de saint Yves, tel qu'on le célébrait dans la cathédrale et non ailleurs, hélas, contenait un long cantique. Il n'est pas sans valeur et a l'avantage au moins de contenir en abrégé la vie de saint Yves :

Tréguier par des chants d'allégresse,
Célèbre ton heureux patron,
Qu'à ton bonheur tout s'intéresse
Et que tout exalte ton nom.
Pleins de respect pour sa mémoire
Bénéissons-le en ce beau jour,
Saint Yves du sein de la gloire
Sera sensible à notre amour.

Suivent dix-huit autres couplets.

Saint Yves est chanté ailleurs qu'en Bretagne. Notre ami M. l'abbé Le Pon, qui signe ses chants en l'honneur de notre saint, du nom de *Roitelet de saint Yves*, nous a apporté d'Angers même, un cantique que les Angevins chantent encore sur un air assez semblable à la marche des Vendéens ! Il se compose de quinze couplets, dont voici quelques-uns :

Yves de Tréguière (*Ils prononcent de cette manière*)
Patron des Bretons
Ils aiment sur terre
Chanter votre nom.

Vertueux modèle
Du prêtre ici-bas,
Du chrétien fidèle
Et du magistrat (*bis*).

Grand Saint de Bretagne
Gardez notre terre,
Villes et campagnes,
Et la France entière.

Un autre cantique, composé par une muse lannionaise, qui a déjà eu plusieurs fois la rose d'or aux jeux floraux, ne manque ni de grandeur ni d'élévation. Fille d'un artiste que nous pleurons encore, je me permets d'en citer quelques strophes dans une ville où son père a fait de si belles sculptures.

O Trécor, chante à tes campagnes,
L'honneur de posséder ton saint prêtre breton
Jusqu'au delà des mers, aux échos des montagnes,
De saint Yves redis le nom.

Béni soit le manoir antique
Où saint Yves reçut le jour ;
Béni soit le sol d'Armorique
Empreint des pas de son amour !

Bientôt la cathédrale antique,
Qui renferme son chef si beau,
Pour trône à la sainte relique,
Aura son merveilleux tombeau !

Ces cantiques français sont généralement chantés dans nos églises, dans les champs, sur tous les chemins, les jours de pèlerinage. Il en est un autre en langue bretonne, qui se chantait depuis bien des années sans doute : *Aotro San Ervoan Viniquet*. Un autre, dû encore au Roitelet de saint Yves, se prête plus à la marche, et a eu le mérite, depuis quelques années, de faire résonner les échos de nos montagnes par tous les pâtres et pèlerins de la Bretagne bretonnante : *N'en euz ket en Breiz*, c'est-à-dire : Il n'est point en Bretagne, il

n'est point un saint, mais pas un, qui soit comparable à saint Yves. Je vous fais grâce, Messieurs, de quelques autres encore. C'est déjà bien trop long sans doute ; mais votre attention m'a encouragé à continuer.

Je finis par un drame breton, écrit en vers, assez semblable aux mystères du moyen-âge, qui reproduit en action la vie de saint Yves. Je l'ai découvert depuis peu de temps, mais il est déjà vieux, et a dû être représenté bien souvent sur les tréteaux qui forment le théâtre en Bretagne. L'annonce des actes et des scènes, ainsi que la marche des différents acteurs est en français. Le style, à s'en tenir à l'orthographe surtout, dénoterait le ^{xviii}^e siècle où le brillant siècle littéraire n'avait pas encore éclairé les chaumières de mon pays. Il y a des lacérations regrettables. En compensation, nous y trouvons des longueurs désespérantes. Le drame devait durer au moins huit jours. Vous voyez que nos pères, j'entends les acteurs, tenaient à gagner consciencieusement leur argent, à moins qu'ils ne se contentassent des applaudissements qui ne devaient pas leur manquer.

Le drame commence par une dispute pieuse entre le père et la mère de saint Yves. Il s'agit de l'envoyer à l'école avec sa sœur : il y a un maître d'école à Tréguier, à un petit quart de lieue. Mais le père a besoin de son fils pour garder ses champs de blé contre les innombrables pigeons du voisinage. Cet obstacle ayant été surmonté par le saint jeune homme, qui fermait les champs avec une roue de charrette, pour les défendre contre ces pigeons maraudeurs, on fait marché avec le magister, après bien des discours d'une courtoisie parfaite et d'une éloquence académicienne. Jugez-en un peu. Je traduis naturellement. Tout le monde est sur la scène. Kermartin, c'est ainsi qu'on désigne le père de saint Yves, Kermartin parle au maître d'école :

Nous vous saluons, maître d'école ; nous sommes venus chez vous pour avoir l'avantage de vous saluer et aussi pour vous supplier d'avoir la bonté de prendre, pour écoliers, mon fils et ma fille et de leur apprendre à servir Dieu, à écrire et à lire, s'il vous plaît. Je vous paierai comme cela se doit, ou si vous le préférez, venez dans ma maison et je vous paierai d'avance, ô jeune clerc, ou en argent blanc ou en monnaie de

cuivre, et ajouterai de plus quelques bouteilles que nous boirons ensemble, moi, ma femme et mes enfants avec vous.

Le maître d'école lui répond naturellement et fait parade de sa science :

Seigneur, allez vite chez vous trouver votre épouse, et laissez-moi, je vous prie, le soin de ces enfants : Je leur apprendrai en peu de temps le *Pater* et l'*Ave*, et, en outre, le *Credo*, le *Benedicite* et le *Salve Regina*, avec le *de Profundis*, et l'*Ave Maris Stella*, les *Commandements de Dieu* et le *Veni Creator*, comme on doit l'enseigner en tout honneur et tout ce qu'il faut, s'ils veulent bien m'écouter pour bien servir le bon Dieu.

Tout cela se déroule de la même manière, et les anges, les archanges et jusqu'à la Sainte-Trinité, y jouent un rôle et sont représentés par des personnages réels. Nous passons sur ces milliers de vers, assez bien rimés, et j'arrive à un miracle bien connu de tout le monde, celui d'un pont en bois construit sur le *Guindy* et pour lequel le maître charpentier avait coupé ses poutres trop courtes. Ce drame nous en explique la raison. Le passage est un peu lesté, nous le gazerons. Le maître charpentier, qui s'appelait Kerguézenec, fait marché de reconstruire ce pont qui avait été brûlé et que pour cela on a appelé depuis : *pont ars*, ou pont losquet, c'est-à-dire pont brûlé. Il abat les arbres, prend ses dimensions et en confie l'exécution à un de ses ouvriers, lequel était plus occupé d'une connaissance qu'il avait dans la paroisse de Minihy, qu'à bien écouter les leçons de son patron. C'est peu de chose, dit-il, je vais me dépêcher afin d'aller la voir avant la fin de la journée. Et là-dessus, il chante sur un air de musique (*sic*), une sorte de rondeau assez libre et que j'omets. Je sais, ajoute-t-il, que je ne fais pas bien, mais bah ! j'irai à confesse à Yves de Kermartin, qui me donnera l'absolution très facilement. Ceux qui sont les amis des prêtres et qui leur donnent à boire peuvent aller à confesse en toute sécurité et seront toujours absous. Il y a ici, Messieurs, une petite pointe de jansénisme, de rigorisme au moins, contre les prêtres qui, comme saint Yves, étaient portés à la miséricorde.

Tout en chantant son rondeau grivois, il coupe les poutres trop court, et veut aller se pendre avant d'être pendu par son maître, lequel survient dans une grande colère. Heureusement

que saint Yves, revenant de Louannec, arrive presque en même temps ; maître et valet se jettent à ses pieds, les larmes aux yeux, le priant de leur venir en aide. Saint Yves se contente de leur dire : Mes amis, vous n'aurez pas bien mesuré ! recommencez. Ils le firent et trouvèrent les bois beaucoup plus longs qu'il ne le fallait.

Ce drame est un vrai poème, qui raconte avec un développement considérable les particularités les plus minutieuses de la vie de saint Yves. Le breton laisse un peu à désirer, mais on le comprenait et cela suffisait, et bien des générations se sont exercées à en remplir les rôles pour se graver dans la mémoire et le cœur, la vie de notre grand saint breton.

La mise en scène de ce drame est parfaite et dénote un *cloarec* qui aura fait plus d'une année de rhétorique. Calquée sur l'antique, chaque scène nouvelle, ou plutôt chaque acte, quoiqu'il emploie le mot scène, fait l'exposé de tout ce qui sera traité dans cet acte, et il résume les scènes sous le nom de *marc'h*. Je prends au hasard le second acte. Saint Yves, devenu avocat, est congédié par son maître ou régent comme on l'appelle.

Adieu, à vous, Messieurs, de bon cœur, dit-il, que nous ayons le bonheur de nous voir un jour au ciel. Vous serez maintenant reçu où vous voudrez, ou pour être avocat ou pour être prêtre. *Elec'h ma queret c'houi a vo recevet, pe da vean avocat pe da vean bellec*. C'est la fin du premier acte. Le second prologue entre. L'acteur parle en ces termes :

Honorables auditeurs, vertueux et prudents, je viens vous saluer avec un cœur ardent ! pour vous faire connaître en peu de mots ce que nous avons le désir de vous apprendre dans ce second acte !

1^o MARCHE. — Maintenant, dans ce premier acte, vous allez voir venir le roi de France, accompagné de sa suite, pour leur commander d'aller à Poulantrégulier pour mettre le feu aux quatre coins de la ville.

2^o MARCHE. — Vous verrez ensuite le capitaine, son représentant et le porte-enseigne, et le sergent fanfaron, venant se vanter de brûler Landregulier. Son espoir était de mettre le feu à la ville.

3^o MARCHE. — Il leur commande, dès qu'ils seront arrivés à

Tréguier, de commencer le train, de poser leurs canons, d'abattre le grand clocher pour écraser toute la ville depuis le plus petit jusqu'au plus grand.

4^e MARCHE. — De prendre les reliques de saint Tugdual, les calices et chandeliers, la croix d'argent, le trésor, tout ce qu'ils rencontreront, et de les apporter au roi.

5^e MARCHE. — Il leur recommande encore de prendre d'autres soldats, au nombre de trente mille, au moins, tous piétons avec six mille cavaliers, et des provisions, pour terrifier tout le canton.

6^e MARCHE. — Et quand ils seront arrivés à Tréguier, les mettre à faire le tour de la ville, en tirant à poudre seulement pour effrayer le pays. Vous verrez ensuite le pauvre Geffroy François, venant parler à Kerillis, alors procureur, et le prier de vouloir bien prendre en main sa cause.

7^e MARCHE. — Il est renvoyé parce qu'il n'a pas d'argent. Alors arrive Cosquer (Vieux-Ville) avec une somme importante, et malgré l'injustice de sa cause, il gagnera, hélas ! sur le pauvre Geffroy qui est ainsi condamné injustement.

8^e MARCHE. — Geffroy n'était que fermier, Cosquer était propriétaire (mot à mot *Monsieur*) qui demeurait au Quenquis ou dans les environs : il avait donné pouvoir à un clerc de toucher deux livres.

9^e MARCHE. — Il fit payer trente écus à François Geffroy, qui n'avait pas demandé quittance, et fut condamné à les payer une seconde fois.

10^e MARCHE. — Mais le Dieu du ciel est le vrai avocat pour le pauvre peuple. Il condamna Cosquer et Kerillis d'aller brûler en enfer.

11^e MARCHE. — Quand ils seront condamnés, vous verrez la mort venir les surprendre, le diable les prendra sur ses épaules pour les punir de leur mauvaise sentence. C'est à prix d'argent qu'ils ont ruiné le pauvre.

12^e MARCHE. — Keravel, procureur du pauvre Geffroy, le jour où finit le procès, eut un songe : il y vit que ces gens étaient perdus et un ange vint le lui apprendre.

13^e MARCHE. — Cette voix lui disait d'introduire immédiatement la cause du pauvre Geffroy, et d'appeler pour le défendre Yves Héloury, alors à Rennes, qui viendrait la plaider.

14^e MARCHE. — Après, vint Le Goff, héritier de Cosquer, à la maison de Rennes où il était, pour choisir un procureur, et il vint trouver Yves Héloury et lui offrit de l'argent pour prendre en main sa cause.

15^e MARCHE. — Yves Héloury poursuit le procès, et le pauvre Geffroy gagnera sa cause. Alors le sénéchal renonce à juger et met Yves Héloury à sa place.

16^e MARCHE. — Alors vous verrez le roi venir et commander à l'un de ses pages de rappeler son armée pour aller combattre les Turcs qui nous menaçaient.

17^e MARCHE. — Mais auparavant, de faire ce qui était recommandé pour Tréguier. Après vous verrez Yves allant trouver l'évêque pour demander à être admis au sacerdoce.

18^e MARCHE. — L'évêque de Rennes vient à consentir, poussé par la voix de Dieu, pour que Yves soit prêtre et ordonné avec une grande solennité.

Je ne puis plus vous en dire davantage, car je vois le roi de France arriver. Nous lui laissons la place pour nous retirer en silence.

Vous me pardonnerez, Messieurs, ces trop longs détails ; ils nous font voir au moins le caractère de saint Yves, et cette scène, représentée si souvent de notre saint assis entre le riche et le pauvre, c'est sans doute, le pauvre Geffroy et le riche Cosquer. Rien de nouveau sous le soleil, dit le Saint-Esprit ; si donc nous sommes encore assez souvent victimes de la puissance et de la fortune des méchants, au ciel un jour, nous serons assez récompensés auprès de notre saint patron, si nous avons recours à lui pendant notre vie.

LE CULTE
DE
SAINT YVES A ROME

MESDAMES, MESSIEURS,

Le programme de votre Congrès comporte toute une série de questions relatives au culte de saint Yves.

Dans leur désir de s'associer aux triomphales manifestations qui se préparent (1), les savants organisateurs ne pouvaient avoir une plus heureuse inspiration que de nous inviter tous à venir déposer, sur cette tombe renouvelée de notre grand thaumaturge, le témoignage de la dévotion de nos pères.

N'est-ce pas là, en effet, une belle couronne ?

Les popularités humaines sont fragiles et éphémères, et bien peu survivent à l'épreuve du temps ! Le culte de saint Yves a traversé les siècles ; et, c'est à peine si on peut signaler çà et là quelques rapides éclipses. Les fêtes de demain ne seront que l'écho des fêtes d'hier ; — et le splendide monument de la cathédrale de Tréguier ne fait que continuer la longue série des monuments de tout genre, au frontispice desquels la piété reconnaissante a voulu inscrire, depuis plus de cinq cents ans, le nom béni d'Yves de Kermartin.

Je ne m'étonne plus, dès lors, si ceux qui se sont donné la noble mission de raviver l'amour de notre patrie, en faisant revivre toutes ses gloires, prennent sans cesse l'initiative de

(1) Le Congrès de Dinan précédait, de quelques jours, le triduum solennel célébré à Tréguier, pour l'inauguration du nouveau tombeau de saint Yves.

provoquer de nouvelles recherches destinées à mieux faire connaître la grande place que tient, dans l'histoire, ce savant, ce prêtre, ce saint, dont le nom est partout comme la personification de la Bretagne.

C'est pour répondre à leur invitation que j'ai la témérité de vous présenter cette étude. Il y sera tour à tour question d'églises et de confréries érigées en l'honneur de saint Yves, de monuments hagiographiques et iconographiques qui le concernent, des précieuses reliques qui nous en restent.

Un poète a dit :

... Pius est patriæ facta referre labor (1).

Ce sera mon excuse. — J'oserai en invoquer une autre : si minimes qu'en soient les résultats, ce travail m'a coûté de nombreuses recherches. Je n'insiste pas ; aussi bien peut-être serait-ce ingratitude de ma part, car, les joies, non plus, ne me furent pas ménagées. Que de fois, en fouillant ces vieux monuments, où se voit, à chaque ligne, un nom ou le récit d'un fait intéressant la Bretagne, que de fois n'ai-je pas eu, pour un instant, la douce illusion de me croire encore au sein de la patrie absente.

Il faut avoir vécu longtemps loin des siens pour savoir estimer, à sa juste valeur, ce bonheur aussi transitoire que mensonger !

Cependant, je l'avoue, il me vient un scrupule : s'il s'agissait du culte de saint Yves dans nos régions, je serais sans inquiétude. Mais enfin, malgré la grande latitude accordée par l'*Association Bretonne*, n'est-ce pas dépasser les limites de son programme que de vous transporter jusqu'à Rome.

Peut-être ; — en tout cas, si cela est, je suis sûr à l'avance de votre pardon. Une Société, dont tous les travaux tendent à mettre en lumière ce qui est à la gloire de la Bretagne, ne saurait m'en vouloir un seul instant de lui montrer l'un de nos compatriotes, entouré des plus grands honneurs, dans cette capitale du Monde Chrétien, dont les triomphes sont encore plus recherchés et plus rares que ne le furent jamais ceux de l'ancienne Rome.

(1) Ovide. *Trist.* II.

Or, je ne crois pas qu'on puisse signaler, dans les temps modernes, un seul saint étranger qui ait été, à Rome, l'objet d'un culte, sinon plus populaire, du moins plus sérieux, plus officiel, que notre saint breton.

Ce ne fut pas, en effet, — comme beaucoup seraient portés à le croire et comme plusieurs l'ont écrit, — ce ne fut pas seulement la colonie bretonne qui lui dédia des églises et érigea des confréries et des hospices en son honneur et sous son patronage. Les romains de naissance, les gens de loi ; que dis-je, les personnages les plus considérables de la *Curie*, aussi bien que les étudiants de l'Université, doivent être rangés parmi ses fidèles dévots.

Aussi, en classant les différentes notes que j'ai recueillies sur ce sujet, pendant mon séjour à Rome, je crois pouvoir ramener l'histoire du culte de saint Yves dans cette ville à trois chefs principaux :

I. Saint Yves *des Bretons*. — Eglise — Hospice — Confrérie — Paroisse.

II. Saint Yves *des Pauvres* ou de l'Assistance judiciaire. — Chapelle — Archiconfrérie.

III. Saint Yves *de la Sapience* ou des Avocats consistoriaux. — Eglise — Confrérie.

De plus, il existe, dans les bibliothèques de Rome, tout un ensemble de compositions littéraires inspirées par la dévotion à notre bon saint.

A Saint Yves *des Bretons* — se rattache une curieuse vie de notre bienheureux, écrite en italien, par un breton ;

A Saint Yves *des Pauvres*, — une vie latine à l'usage des membres de la Confrérie ; et aussi un petit poëme manuscrit, plus inconnu encore que l'ouvrage précédent, et dû, comme lui, à la plume d'un pieux avocat romain ;

A Saint Yves *de la Sapience*, — la collection des discours prononcés dans la célèbre université *mère et maîtresse*, au jour solennel de la fête du saint patron.

Nous nous proposons de les ranger, selon leur origine, autour de ces trois monographies : elle formeront comme l'appendice de chacune d'elles.

PREMIÈRE PARTIE

SAINT YVES DES BRETONS

Cette monographie de notre église nationale, qui fut l'objet d'une première communication, au Congrès de Dinan, a pris, lorsque nous nous sommes mis en devoir de la rédiger, des proportions considérables. Elle forme maintenant la matière d'une brochure dont-il serait indiscret, sinon prétentieux, de demander l'insertion intégrale dans les Annales de l'Association Bretonne.

D'un autre côté, ce travail est de telle nature, qu'il se prêterait difficilement à une analyse ; son intérêt, — si tant est qu'il en offre, — consistant surtout dans un ensemble de détails fort difficiles à résumer.

Dans ces conditions, nous croyons préférable d'en détacher seulement quelques chapitres.

Toutefois, afin de donner au lecteur bienveillant une idée de notre étude, nous ferons suivre ces extraits d'un sommaire de tout l'opuscule.

.....

CHAPITRE II

FONDATION DE L'HOSPICE NATIONAL DES BRETONS

Les Bretons très nombreux à Rome au ^{xiv}^e siècle. — Anciens hôpitaux bretons.
— Projet de les unir et de les fondre en un seul. — Le cardinal de Coëtivy,
— Bulle d'érection de l'hospice national breton. — Procès-verbal de la prise
de possession.

Le grand schisme d'Occident, qui scinda la chrétienté en plusieurs obédiences, venait de prendre fin, et toutes les provinces de France avaient fait retour à l'unité Romaine. Cet

heureux événement, en rendant à la ville de Rome son prestige de capitale incontestée du monde catholique, y ramena, du même coup, tous les personnages mêlés, à divers titres, à l'expédition des affaires ecclésiastiques.

Parmi cette foule de prélats et d'agents, attachés à la CURIE, — *sequentes curiam romanam*, — aucune nation étrangère ne comptait plus de représentants que la Bretagne.

Il y avait à cela plusieurs raisons.

D'abord, les relations de notre province avec le Saint-Siège n'ayant fait l'objet d'aucun Concordat, les bénéfices vacants y étaient distribués d'après les règles édictées par Martin V (1). Cette situation du clergé breton nécessitait la présence, auprès du Pape, d'agents chargés de poursuivre ces questions de provisions bénéficiales, et jouant le rôle d'intermédiaires officiels entre les postulants et la Curie. De là ce grand nombre de Bretons qui remplissaient, à Rome, les fonctions de procureurs, notaires, banquiers, agents, etc.

Une autre cause qui explique la présence des prélats de notre pays, auprès du Saint-Père, était, si je ne me trompe, l'affection toute particulière que les Papes français, — et plus spécialement les Pontifes limousins, — ne cessèrent de témoigner à la Bretagne. Nous en avons une preuve signalée dans le discours prononcé par Clément VI, à l'église des Dominicains d'Avignon, lors de la canonisation de saint Yves. Il y revenait hautement le titre de Breton (2) : « Et forte non casu, « sed divina dispensatione, factum est, ut mihi istud negotium « servaretur. (*I. Reg. IX : De industriâ servatum est tibi*). Et « ratio videtur : prima, ut, quia Dux Britanniae Joannes ex « parte patris Brito est, Brito quoque Yvo Hælori, per papam « Lemovicensem sanctorum catalogo adscribatur..... (3) »

Les successeurs de Clément VI héritèrent de sa sympathie pour les Bretons. L'histoire nous apprend que Grégoire XI, en quittant Avignon, pour retourner à Rome, emmena avec lui les employés de la Daterie qui, presque tous, appartenaient

(1) Cf. Jus canon. *Regula de mensibus et alternativa*.

(2) Arthur II, duc de Bretagne (†, 1312) avait épousé, en 1275, Marie, fille et héritière de Guy IV, vicomte de Limoges.

(3) Act. Sanct. Maii, IV. 579.

par la naissance à notre province. Il y a lieu de croire que nos compatriotes firent effort pour se maintenir dans cette haute charge. Toujours est-il qu'ils y étaient encore nombreux au xv^e siècle : les souscriptions des documents pontificaux en font foi.

Cette belle colonie bretonne, établie à Rome, possédait déjà, à la fin du xiv^e et au commencement du xv^e siècle, plusieurs maisons hospitalières destinées à recueillir ses pèlerins et ses malades. Cependant, elle souffrait de ne pas avoir, comme plusieurs autres nations, une église plus spécialement affectée à ses réunions de dévotion.

La bulle d'érection de *Saint-Yves des Bretons*, publiée par Calliste III, nous renseigne parfaitement sur ce double point : «.... Considerantes quod ipsi, — il s'agit de nos nationaux, — « in alma Urbe romana aliquas domos hospitalitatis haberent « in quibus pauperes personæ et peregrini dictæ nationis « recipiebantur, tamen nullum habebant adeo condecens « proprium hospitale, ad quod omnes ejusdem nationis pere- « grini et infirmi declinare ; nec etiam ecclesiam, qua, cum « simul pro divinis celebrandis pariter et audiendis conve- « niebant, recipi congrue poterant... (1). »

Cet état de chose ne pouvait durer.

Or, à l'époque que nous étudions, nos compatriotes comptaient dans leur rang un personnage illustre, à qui son mérite personnel, sa haute situation et aussi le souvenir des services rendus, assuraient une influence considérable à la cour pontificale. J'ai nommé Alain de Coëtivy. Ce cardinal a joué un rôle trop important dans la fondation de notre *Saint-Yves des Bretons* pour que nous n'essayons pas d'esquisser, au moins à grands traits, sa biographie.

Alain de Coëtivy, — ou Coativy, — naquit le 8 novembre 1407, au château de Coët-Lestremeur, en Plouneventer, paroisse du diocèse de Léon (2).

Sa famille appartenait à la plus ancienne noblesse de Bretagne. Nous relevons le nom d'un Coëtivy parmi les chevaliers

(1) Cf. Bulle « *Rationi congruit* », 20 avril 1455.

(2) Cf. : P. Anselme : tome VII, *Généalogie de la maison de Coëtivy*, p. 843 ; — et aussi les différents armoriaux de Bretagne, surtout celui de Courcy, 3^e édit. I. 268.

qui accompagnèrent le duc Jean I à la croisade que saint Louis dirigea contre Tunis en 1270 (1).

Le père de notre futur Cardinal est mentionné dans le procès-verbal de la prise de possession de l'évêché de Léon, par Philippe de Coatkis, en 1422. « Il eut l'honneur de porter l'un des *potteaux* ou *pilliers* de la chaire épiscopale, comme vassal et noble chevalier du diocèse », et fut admis à recevoir le serment de l'évêque, « comme représentant les chevaliers et nobles de l'évêché de Léon » (2). Cet Alain de Coëtivy, qui fut tué en 1425 au siège de Beuvron, laissait plusieurs enfants. Les plus connus sont Prigent, amiral de France, l'un des meilleurs soldats de son siècle, qui fut emporté par un boulet au siège de Cherbourg, en 1450 ; — Alain, qui entra dans les ordres ; — et Olivier, qui épousa Marguerite de Valois, fille de Charles VI et d'Agnès Sorel.

Alain entretint une correspondance très suivie avec sa belle-sœur ; nous emprunterons à ces lettres (3) d'intéressants détails sur la vie de notre cardinal.

Issu d'une si noble maison, Alain de Coëtivy franchit rapidement les premiers degrés de la hiérarchie, à une époque où les Bretons étaient en faveur à la cour Pontificale. Dès 1438 (4), nous le trouvons sur le siège d'Avignon : il n'avait encore que 31 ans. Dix ans plus tard, il fut élevé au Cardinalat.

Le roi de France ne lui témoignait pas moins de bienveillance que le Pape. Plusieurs quittances, signées de l'évêque d'Avignon (5), attestent qu'il fut souvent l'objet de la munificence royale. Honoré de l'amitié de Charles VII, qui le nomma son conseiller, admis dans l'intimité du monarque, le prélat breton ne tarda pas à acquérir une grande influence à la cour.

Marie de Valois surtout en avait fait son confident. Lorsque, en 1456, Alain fut nommé légat en France, l'un de ses premiers

(1) De Fourmont : *L'Ouest au Croisades*, II, 310.

(2) Hauréau : *Gallia Christiana*, XIV ; *Instrumenta*, 228.

(3) Elles ont été publiées par Marchegay, dans la *Revue d'Anjou*.

(4) C'est à tort que plusieurs auteurs, à la suite du *Gallia* I, 822, le font évêque de Dol en 1437 et de Quimper en 1438. — Ils ont confondu avec un Alain de Lespervéz qui, à cette époque, occupa ces deux sièges. Cette erreur a d'ailleurs été réparée par Hauréau, XIV, 826.

(5) Cf. Biblioth. nat. mss. latin 17022, f. 12.

actes fut d'accorder à cette princesse, que le malheur de sa naissance rendait si digne d'intérêt, de nombreux privilèges : le droit de l'autel portatif, le choix de son confesseur, la dispense d'un vœu de pèlerinage en Terre Sainte (1). Les sentiments de reconnaissance, que la fille de Charles VI professait pour le Cardinal d'Avignon, furent-ils étrangers au choix qu'elle fit plus tard d'Olivier de Coëtivy pour son époux ? Nous ne croyons pas.

Nicolas V étant mort, — 1455, — le Conclave, réuni à Rome pour l'élection de son successeur, fut très mouvementé. Les Français désiraient vivement ressaisir la suprême dignité de l'Eglise. Coëtivy mit au service de cette idée la haute influence que lui donnaient son talent, sa naissance et ses relations avec la cour de France. Il eût bien voulu faire monter Guillaume d'Estouteville sur la chaire pontificale. N'y pouvant réussir, il reporta ses préférences sur le cardinal espagnol Alphonse Borgia, archevêque de Valence. On raconte même qu'il en vint jusqu'à combattre la candidature de Bessarion (2) avec une vivacité difficile à expliquer chez un breton, si nous ne savions que, depuis longtemps déjà, notre illustre compatriote séjournait parmi les populations plus ardentes du midi. Quoi d'étonnant, après cela, si le nouveau Pontife, désireux d'envoyer une ambassade solennelle en France, jeta les yeux sur celui qui avait pris une si grande part à son élection ?

La mission dont Alain fut chargé était assez complexe.

Il devait d'abord agir, auprès de Charles VII, pour déterminer ce prince à organiser la croisade contre les Turcs, qui venaient de s'emparer de Constantinople. Mais il ne réussit guère dans l'exécution de cette première partie de son programme. Son zèle vint se briser contre l'opposition tenace du roi de France, qui craignait toujours un retour offensif des Anglais.

Parallèlement à cette demande de troupes, le légat était chargé de lever, sur le clergé français, une large dîme destinée

(1) Marchegay : *Lettres de Marie de Valois*, mai 1456.

(2) Une partie du discours qu'il prononça en cette circonstance nous a été conservée par Platina : « *Latinae ecclesiae groecum pontificem dabimus, et in capite libri neophytum collocabimus ! Nondum barbam rasis Bessario et nostrum caput erit ! Et quid scimus an vera sit ejus conversio ? Heri et nudius tertius fidem ecclesiae impugnabat.....* »

à l'entretien de l'armée catholique. Sur ce point encore notre Cardinal rencontra de violentes résistances. Il en vint cependant à bout, grâce à l'énergie de Calliste III, grâce aussi à l'habileté avec laquelle il sut user des pouvoirs très étendus dont il était revêtu.

Les faveurs qu'il distribua, avec une libéralité jusque là sans exemple, nous permettent de suivre la trace de son passage à travers la France. Nombre d'abbés reçurent de lui le droit de porter les insignes épiscopaux (1). Serait-il exagéré de prétendre que ces privilèges étaient destinés à récompenser la générosité de ces prélats, sinon à vaincre leurs dernières résistances ?

Calliste III avait chargé son légat d'une dernière mission, mais celle-ci beaucoup plus agréable, et beaucoup plus facile à remplir. Il devait présider, au nom du Pape, à l'ouverture solennelle du tombeau de saint Vincent Ferrier. Ce n'était que justice, après le zèle déployé par notre cardinal pour procurer la canonisation du grand missionnaire dominicain. La cérémonie eut lieu à Vannes, le 4 avril 1456, au milieu d'un immense concours d'évêques, de prêtres et de fidèles, accourus de tous les points de la Bretagne.

Le 16 du même mois, l'évêque de Dol vint à mourir. Fut-ce le désir de joindre à tous ses titres le gouvernement d'un diocèse de sa province natale, ou bien l'envie d'ajouter à ses bénéfices les revenus d'un riche évêché, toujours est-il que de Coëtivy demanda et obtint le siège de Dol.

Deux mois plus tard, il reçut en commende l'évêché de Nîmes. Déjà, en 1442, il avait été nommé administrateur perpétuel du diocèse d'Uzès ; et il était, depuis 1452, prévôt du chapitre de Toulouse (2).

Sans vouloir approuver complètement cette conduite d'un prince de l'Eglise, nous ferons remarquer toutefois que l'Evêque d'Avignon se trouvait dans une situation fort difficile. Légat du Pape en France et en Bretagne, tenu par conséquent à des déplacements fort onéreux et à un train de maison con-

(1) Notamment les abbés de Saint-Jacques[de]Montfort, au diocèse de Saint-Malo ; — de Cormery, au diocèse de Tours ; — de Saint-Jouin de Marnes, au diocèse de Poitiers, etc. Cf. *Gallia Christiana*, XIV, 1027, 269 ; II, 1276 ; — bibl. nat. mss. lat. 17022.

(2) Cf. *Gallia*, VI. 457, 651 ; VII.

sidérable, on s'explique qu'il ait cherché à couvrir ses dépenses en se faisant adjuger quelques grasses commendes. Le Pape, tout entier absorbé par la grave question d'Orient, — au point de vendre ses joyaux pour entretenir une flotte contre les Turcs, — ne devait pas faire à son ambassadeur un bien gros traitement.

Un coup d'œil sur les nombreuses pérégrinations du légat, — de 1455 à 1458, — lui vaudra, nous l'espérons, le bénéfice des circonstances atténuantes. Aussi bien, ce n'est peut-être pas à notre époque, quand de simples ambassadeurs perçoivent les sommes considérables que chacun sait, qu'il conviendrait d'être trop sévère à l'égard d'un cardinal, qui ne jouissait pas même de la faveur du parcours gratuit.

En 1457, de Coëtivy est à Avignon, où il préside, de concert avec Pierre de Foix, un concile célèbre par les décisions qui y furent prises, touchant la doctrine de l'Immaculée-Conception de la Bienheureuse Vierge Marie.

Les années suivantes nous le voyons devenir prieur de Béré et de la Franceule, au diocèse de Rennes ; — de l'abbaye-sous-Dol, au diocèse de ce nom ; — prévôt de Saint-Martin de Vertou, au diocèse de Nantes ; — titulaire de la fameuse abbaye de Saint-Sauveur de Redon, au diocèse de Vannes, qui avait failli devenir un évêché quelque temps auparavant ; — abbé de Saint-Jean d'Angély, au diocèse de Saintes ; — abbé des SS. Cosme et Damien, à Rome ; — évêque de Sabine, etc., etc. (1). Vraiment, nous comprenons que le compilateur du cartulaire de Marmoutiers se soit oublié à lui donner le nom, peu flatteur, de *beneficiorum caupona*. Je sais bien que, sous le Pontificat de Pie II, comme précédemment sous celui de Calliste III, il fut sans cesse employé à des missions difficiles ; — je sais qu'il rebâtit à ses frais le palais épiscopal d'Avignon (2) ; — qu'il restaura et orna la belle chapelle de Notre-Dame de

(1) Cf. *Gallia christiana*, passim ; — de Corson : *Pouillé du diocèse de Rennes* ; — Ciacconius : *Vita pontif* ; — La correspondance de Marie de Valois nous apprend, de plus, qu'il fut sur le point d'être nommé à l'évêché de Saintes en 1460. Cf. Marchegay, *Revue d'Anjou*.

(2) Cf. *Gallia christiana*, I. 828 : *Avenioni palatium episcoporum, propriis sumptibus, ædificasse dicitur*.

Folgoet (1) ; — je n'oublie pas non plus que Saint-Yves des Bretons le compta parmi ses bienfaiteurs insignes, et que, par ses largesses vraiment royales, il sut faire respecter et aimer le nom français dans la Ville Eternelle... Cependant, je n'oserais lui accorder, pour ces dernières commendes, comme je l'ai fait pour les premières, le bénéfice des circonstances atténuantes, jusqu'à entière absolution : il est des limites aux compensations même les plus légitimes, et je crains que notre cardinal ne les ait un peu dépassées, dans le partage des bénéfices ecclésiastiques. Tous ses contemporains s'accordent à louer ses éminentes qualités, la dignité de son caractère, l'intégrité de ses mœurs, son dévouement au Saint-Siège. Nous eussions voulu trouver en lui un peu plus de désintéressement. A notre sens, il n'a pas porté la pratique de cette vertu à ce degré d'héroïsme que l'Eglise requiert de ceux dont elle inscrit les noms aux diptyques sacrés. Aussi, n'irions-nous pas jusqu'à devancer sa décision, en inscrivant Coëtivy au nombre des bienheureux, comme l'a fait un bon curé de Quimper du commencement de ce siècle (2). Mais en revanche, nous n'hésiterions pas à lui assigner une des premières places parmi les prélats les plus remarquables que la Bretagne s'honore d'avoir donnés à l'Eglise.

Alain de Coëtivy, qui habitait à Rome un magnifique palais, près des ruines du théâtre de Pompée, mourut dans cette ville le 22 juillet 1474.

Il fut inhumé dans l'église de Sainte-Praxède, son premier titre cardinalice. Son tombeau, exécuté par un artiste de talent, dans le goût de la première renaissance italienne, est considéré, à bon droit, comme l'un des plus beaux spécimens de l'architecture funéraire au xv^e siècle. Le défunt est représenté, revêtu de ses ornements sacrés, et les doigts ornés de plusieurs anneaux qui rappellent les nombreux évêchés dont il fut pourvu. Au-dessous de sa statue se lit l'inscription suivante :

(1) Cf. Le P. Cyrille Le Pennec. *Le dévot pèlerinage du Folgoët*.

(2) *Le Chemin du Paradis avec un abrégé de la vie des SS. de Bretagne*, par l'abbé Dumoulin, Quimper, 1805.

D. O. M.

SEDENTE. XYSTO. IV.

ALANUS. EPISCOPUS. SABINENSIS. E. R. CARDINALIS.

NOBILISSIMUS. IN. BRITONIBUS. COETICIORUM. GENTE. NATUS.

ILLUSTRI. LEGATIONE. AD. GALLOS. PRO. FIDE. FUNCTUS.

CUJUS. VITA. EXEMPLUM. VIRTUTIS.

ACTIONES. AUTEM. PRIVATIM. ET. PUBLICE. SALUTARES. FUERE.

HOC. MONUMENTO. CONDITUS. EST.

VIXIT. ANNOS. LXVI. MENS. VIII. DIES. XV.

MCCCCLXXIII.

Tel fut l'illustre personnage qui servit d'intermédiaire entre le Souverain Pontife et la colonie bretonne. Ses démarches furent couronnées d'un plein succès, et Nicolas V, acquiesçant à sa demande, accorda à nos compatriotes, — le 24 septembre 1454 (1) — l'église de Saint-André *de Marmorariis*.

Malheureusement ce pape mourut, — 1455, — avant l'expédition des pièces relatives à cette affaire. Coëtivy ne se découragea pas. Il poursuivit immédiatement, auprès du nouveau Pontife, l'exécution des promesses qui lui avaient été faites. Et, non seulement Calliste III ratifia les engagements pris par son prédécesseur, mais il accrut encore les faveurs et les privilèges déjà concédés. Bien plus, la bulle d'érection fut publiée avec un empressement extraordinaire : elle est datée du jour même du couronnement, — 20 avril 1455. — Ces gracieusetés (2) s'expliquent aisément si on veut bien se rappeler que, le Cardinal de Sainte-Praxède, en s'opposant, avec une... ardeur extraordinaire, à la candidature de Bessarion, avait contribué, pour une large part, à l'élection d'Alphonse Borgia.

Certes, il me répugnerait de discuter l'acte si généreux de Nicolas V et de Calliste III. Cependant, je me persuade qu'ils accédèrent d'autant plus volontiers à la demande des Bretons, que la plupart des Eglises de Rome se trouvaient alors dans un état de délabrement, dont les Papes, abandonnés à leurs seules ressources, n'auraient pas réussi, de longtemps, à les retirer.

(1) «... Sub datum octavo Kalendas Octobris, pontificatus sui (Nicolas V) anno octavo..... » Cf. Bulle : « *Rationi congruit.* »

(2) «... Consideratione dilecti filii nostri Alani, tituli Sanctæ Praxedis presbyteri cardinalis, avenionensis vulgariter nuncupati » Cf. Bulle : « *Rationi congruit.* »

Le long séjour des Souverains Pontifes en France fut un véritable désastre pour la ville de Rome et ses édifices religieux. La misère en était venue à ce point, à la fin du xiv^e siècle, que Saint-Jean de Latran, — *l'église mère et maîtresse*, — manquait de toiture. Pétrarque écrivait à Urbain V : « Jacent
« domus, labant mœnia, templa ruunt, sacra pereunt.... Late-
« ranum humi jacet et Ecclesiarum mater omnium, tecto
« carens, ventis patet ac pluviis. Et Petri ac Pauli sanctis-
« simæ domus tremunt..... »

Et lorsque déjà, quelques années auparavant, l'illustre poète pressait Clément VI de revenir à Rome, le triste spectacle qu'il avait sous les yeux arrachait à son âme d'artiste ces accents déchirants :

..... Quot sunt mihi templa, quot arces,
Vulnera sunt totidem, crebris confusa ruinis,
Mœnia reliquias immensæ et flebilis Urbis
Ostentant, lacrymasque movent spectantibus..... (1)

Sans doute, depuis leur retour dans la Ville Eternelle, les Papes avaient déployé un grand zèle pour réparer tous ces malheurs. Mais la restauration des vieilles basiliques, plus particulièrement chères à la piété chrétienne, fut naturellement l'objet de leurs premiers soins, et les revenus dont ils disposaient étaient trop restreints, pour que les églises secondaires eussent encore bénéficié de leur munificence. Qu'on se figure, dès lors, le triste état dans lequel devait se trouver la petite basilique de *Saint-André* ! La confrérie des marbriers-mosaïstes, qui en avait la charge, avait disparu. Et comment n'aurait-elle pas souffert, plus qu'aucune autre, de la terrible crise ? Ce n'était pas à une époque, où les ressources ne pouvaient suffire à soustraire les plus beaux édifices aux injures du temps, que l'on devait songer beaucoup à ces travaux artistiques, auxquels s'adonnaient les *Marmorarii* du Moyen-Age.

Toutes ces suppositions sont d'ailleurs parfaitement confirmées par la bulle de concession (2). Nous y lisons : « ...paro-
« chialis ecclesia S. Andreæ de Marmorariis... in suis tectis,

(1) Pétrarque : *Epistolæ familiares*.

(2) Bulle « *Rationi congruit* ».

« structuris et aliis ædibus plurimum desolata, collapsa et « ruinosam... »

Ce document a déjà été plusieurs fois imprimé. Dom Lobineau (1) l'a publié d'après les mss. de Paimpont, et Mgr Lacroix (2) d'après l'original, actuellement *invisible*, conservé aux archives des *Pieux Etablissements*. Le lecteur, curieux de le lire en entier, le trouvera aux pièces justificatives. Le texte que nous reproduisons a été collationné avec soin, et nous indiquons en note les variantes des éditions précédentes.

Nous allons l'analyser brièvement :

Après avoir rappelé que la question a déjà été traitée par Nicolas V, Calliste III approuve à nouveau le désir, exprimé par les Bretons, de réunir en un seul les différents hospices qu'ils possèdent dans la ville de Rome. Puis, ratifiant ce qui avait été réglé par son prédécesseur, il leur concède à perpétuité l'église paroissiale de Saint-André de *Marmorariis*, dont la cure était à la collation du cardinal de Saint-Laurent in *Lucina*. Les Bretons pourront ériger, près de cet édifice, ou dans les maisons contigües, un hospice sous le vocable de SAINT YVES, et le faire desservir, ainsi que l'église, par un prêtre du clergé séculier ou régulier, qui exercera aussi les droits de curé dans toute l'étendue de la paroisse. Ce curé sera nommé par les administrateurs de saint Yves et révocable à leur volonté.

Afin de favoriser le développement de l'hospice projeté, le Souverain Pontife supprime toutes les maisons de secours que nos compatriotes avaient déjà établies à Rome, et il en transporte les fruits et revenus à la nouvelle fondation, laissant aux nationaux le soin d'édicter tels règlements qu'ils jugeront utiles pour la bonne organisation de leur établissement. Il déclare de plus que les recteurs et gouverneurs jouiront de tous les privilèges, exemptions, immunités, indulgences, grâces et indults... etc., accordés aux maisons similaires, antérieurement établies à Rome. La seule charge qu'il leur impose, consiste dans l'obligation de présenter chaque

(1) Lobineau, *Hist. de Bretagne*, II.

(2) Mgr Lacroix : *Mémoire historique sur les institutions de France à Rome*. Paris ; Goupy. 1868.

année une livre de cire, au maître-autel de Saint-Laurent *in Lucina*, le jour de la fête patronale, pour rappeler les anciennes relations qui existaient entre les deux églises.

L'exécution de cette bulle, datée du douzième des calendes de mai, — 20 avril 1455, — est confiée aux évêques de Spolète, de Comdom et d'Oloron.

Quelques jours plus tard, — 16 mai, — l'évêque de Condom (1) remit officiellement, aux représentants de la nation bretonne, l'église qui leur avait été cédée. Cette cérémonie se fit à la requête de l'un d'entre eux, Guillaume de Wewmore, et en présence de Philippe Barbrois, du diocèse d'Albenga, et de Dominique Pomodaide, du diocèse d'Acqui.

Le procès-verbal de cette prise de possession est conservé aux archives des pieux établissements. Il est ainsi conçu :

« Anno Domini millesimo CCCC LV, indictione 2^a, die vero
« mensis maii XVI, Pontificatus Domini Calisti Papæ III anno
« primo, venerabilis in Christo Pater, Dominus Episcopus
« Condomiensis iudex et executor decrevit, concessit et indu-
« xit nationem in possessionem in formâ; instante Domino
« Guillelmo de Wewmore prædictæ nationis, ut asseruit, pro
« eadem natione.

« Præsentibus Philippo Barbrois, et Dominico Pomodaide
« Albigan, et Aquen. diœces. testibus. »

Nous donnons ce texte d'après Mgr Lacroix, qui, plus heureux que nous, a pu, grâce à sa qualité de député-administrateur, franchir le seuil des archives des *Pieux établissements*. Nous eussions pourtant été heureux de contrôler cette lecture, car il y a une telle ressemblance entre Guillelmus de Wewmore et un certain Guillermus de Altonemore, — bienfaiteur insigne de l'hospice breton, — dont nous aurons occasion d'étudier l'épithaphe non datée, qu'il nous eût peut-être été possible d'identifier les deux personnages. Quelles sont les raisons qui déterminent les administrateurs, *pro tempore*, à faire une garde aussi vigilante autour de leur précieux dépôt ? C'est ce que nous ne saurions dire, sous peine de nous associer à certaines insinuations méchantes qui pourraient bien toutefois n'être que des médisances.

(1) C'était alors Guillaume d'Estampes. Cf. *Gallia christiana*, II, 966.

CHAPITRE III

SAINT ANDRÉ DE MARMORARIIS

Souvenirs historiques qui se rattachent à l'emplacement occupé par l'église Saint-André. — Antiquité de cette basilique. — Elle est mentionnée dans les plus anciens catalogues officiels. — Origine et justification de son titre. — Rareté de documents relatifs à son histoire et à celle de la confrérie des *Marmorarii*.

Avant d'aller plus loin, arrêtons-nous quelques instants pour recueillir ce que l'histoire nous apprend sur cette antique basilique qui va devenir, — pendant plus de quatre siècles, — comme un coin de la Patrie bretonne.

L'église de Saint-André *de Marmorariis* était située sur la rive gauche du Tibre, à quelques pas du fleuve.

L'emplacement qu'elle occupait est très célèbre dans l'histoire des antiquités romaines ; c'est le lieu autrefois désigné sous le nom de *Terentum* (1). Enée, d'après une tradition dont Ovide nous a conservé le souvenir, y aurait débarqué à son arrivée d'Arcadie :

Jamque ratem doctæ monitu carmentis in omnem
Egerat et thuscis obvius ibat aquis ;
Fluminis illa latus, cui sunt vada juncta Terenti
Arripit, et sparsas per loca sola casas.... (2)

Là, fut érigé l'autel souterrain de Dite et de Proserpine, que l'on découvrirait seulement tous les cent dix ans, pour y célébrer, pendant trois nuits, de terribles mystères : *Trina terentino celebrata trinocia ludo* (3).

Ces rives, qui retentiront plus tard des hymnes sacrées, chantées dans la langue des vieux Celtes, à la gloire du vrai Dieu, durent entendre souvent, pendant la célébration des

(1) Peut-être parce que le fleuve ronge continuellement ses rives en cet endroit ?

(2) Ovide *Fastor.*, lib. I.

(3) Ausone, *Idyl. II.*

jeux séculaires, les cris de désespoir de nos ancêtres que l'on égorgeait sur les autels des divinités infernales ! Le choix que les Romains aimaient à faire des hommes de notre race, pour ces sortes de sacrifices, autorise, ce semble, une pareille supposition.

Si nous voulions pousser plus avant la recherche des souvenirs qui se rattachent à cette région, nous pourrions montrer, non loin de là, les fameux Champs Quinctiens, illustrés jadis par la simplicité, un peu trop admirée peut-être, de Cincinnatus ; et, plus près encore, le temple de Lucine, et le fastueux mausolée d'Auguste. Ses ruines majestueuses se voient toujours à l'entrée de cette grande voie flaminienne, toute ornée de tombeaux célèbres, qu'il surpassait par sa magnificence. Mais il faut s'arrêter, sans prétendre épuiser un pareil sujet. Aussi bien, c'est de Rome qu'on peut dire, avec plus de vérité encore, cette parole que Cicéron appliquait à Athènes : *Impossibile d'y faire un pas sans évoquer un souvenir : Quâcumque ingredimur in aliquam historiam vestigium ponimus* (1). »

Si déjà la célébrité de cette partie du Champ de Mars ne nous était attestée par la tradition, les ruines imposantes qui la couvrent suffiraient, seules, à nous rappeler la grande place qu'elle occupa dans l'histoire de Rome. On a constaté que les matériaux employés à la construction de l'église de Saint-André, furent empruntés, pour la plupart, à des édifices païens. Quelles furent ces constructions dont on utilisa ainsi les débris ? Nous ne le savons pas. Les diverses restitutions de la ville des Césars (2) ne mentionnent, dans le voisinage immédiat de notre église, aucun monument historique, en dehors de ceux que nous avons signalés. A quelle époque la petite basilique de Saint-André vint-elle prendre la place de ces temples ? Nul ne saurait non plus le dire d'une manière précise. Ce que l'on peut affirmer cependant, sans crainte d'être démenti, c'est qu'elle remontait à une très haute antiquité.

Deux preuves suffiront à le démontrer.

D'abord, on utilisa, pour sa construction, comme nous

(1) Cicéron, *De fin.* V. 2.

(2) Entre autres Dezobry : *Rome au siècle d'Auguste.*

venons de le dire, des colonnes et des chapiteaux empruntés, soit aux temples voisins de Proserpine et de Lucine, soit à quelqu'autre monument inconnu. Or personne n'ignore combien l'emploi de ces sortes de matériaux dénote, pour la seconde construction, une très haute antiquité.

Autre preuve : le pavé de l'église de Saint-André était de beaucoup au-dessous du niveau actuel du sol. Ceux qui connaissent Rome savent que ses plus vieilles basiliques offrent cette particularité, dont il serait superflu d'expliquer la cause ! (1)

Mais, encore une fois, fixer la date de la construction de Saint-André, c'est ce que nous ne saurions faire avec exactitude.

Le plus ancien catalogue officiel des églises romaines qui nous soit parvenu, en fait mention. Ce travail fut rédigé en 1198 par le camerlingue Cencius, qui monta plus tard sur la chaire de Saint-Pierre sous le nom d'Honorius III. Chargé d'établir l'état des revenus de l'Eglise romaine, il inséra dans son grand ouvrage (2), un *Ordo* (3) dans lequel, à propos du presbyterium distribué par le Pape aux jours de grande solennité, il est amené à dresser la liste de toutes les églises qui participaient à ces gratifications. Nous y voyons figurer Saint-André pour six deniers, sous cette rubrique, et avec cette orthographe :

S. Andreæ de Mortarariis VI den.

Après l'ouvrage de Cencius, le plus antique catalogue, où se trouve signalée notre église, est celui de la bibliothèque de Turin (4). Il remonte à la fin du XIV^e siècle. Rédigé sur des

(1) Saint Clément, sainte Pudentienne, etc. Le sol s'est exhaussé à ce point que, pour déblayer le forum, il a fallu faire une tranchée d'une dizaine de mètres de profondeur.

(2) *Liber Censusum Ecclesie romanæ*... Il a été, dans les derniers temps, l'objet d'études très importantes de la part d'un membre de l'école française de Rome, M. Paul Fabre. Cf. Bibl. des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

(3) Mabillon a reproduit cette partie : *Iter Italicum*, II 192.

(4) Bibl. de Turin, *Mss. E. V. 17*. — Il a été publié, mais incomplètement, par Papencordt : *De Hist. Urbis Romæ*, et par Urlics : *Codex Urb. Rom.* Une meilleure édition en a été donnée, tout récemment, par Armellini : *Osservat. Rom.* 1887.

documents officiels et antérieurs, il nous offre une véritable statistique du clergé séculier et régulier de Rome à cette époque. Nous y voyons que l'église de Saint-André n'avait pas alors de prêtre régulièrement attaché à son service, mais seulement trois clercs :

Ecclesia Sancti Andreæ de Marmorariis habet III clericos.

Enfin nous retrouvons le nom de Saint-André dans un troisième catalogue compilé par Nicolas Signorili, secrétaire du Sénat romain sous le pontificat de Martin V, et dont il existe plusieurs exemplaires manuscrits dans les bibliothèques de Rome et de Naples. On y lit :

S. Andreæ de Mortarariis.

Le lecteur aura déjà remarqué la diversité de l'orthographe de ce dernier nom, dans les textes que nous venons de citer. Cette diversité se retrouve chez tous les auteurs qui traitent de Rome, et on y voit notre église désignée sous les titres les plus fantaisistes : Saint-André de Marmorariis, — de Montarariis, de Mortarariis, etc.

Evidemment, une telle variété est due à ce qu'aucun de ces écrivains ne s'est rendu compte de l'origine du complément : la chose semble pourtant bien simple.

Essayons de fixer ce point.

On désignait, au moyen-âge, sous le nom de *marmorarii* les marbriers-mosaïstes dont les magnifiques ouvrages font encore aujourd'hui l'admiration des amis de l'art. Ducange, dans son « Glossarium mediæ et infimæ latinitatis », cite ce nom *marmorarii* (1) ; de plus il signale l'usage du verbe *marmorare*, et il en donne cette définition : *marmoribus exornare*, en s'appuyant sur un texte, emprunté aux actes de saint Léon III : « Tamque presbyterium quam totam ecclesiam marmoravit (2). » Dès lors tout s'explique. On comprend que les nom-

(1) Nous retrouvons aussi ce nom dans plusieurs inscriptions lapidaires. Citons celle qui se lit sur le *ciborium* de Saint-Laurent hors les murs : *Anno Domini MCXLVII ego Hugo humilis abbas hoc opus fieri feci † Johannes Petrus Angelo et Sasso filii Pauli marmorarii hujus operis magistri fuerunt.*

(2) *Acta Sancti. Junii II. 589.*

breux marbriers mosaïstes, qui vivaient à Rome, se soient associés, comme la plupart des autres corps de métier, en une confrérie religieuse, et qu'ils aient possédé un lieu de réunion et de prières.

D'ailleurs, ils y laissèrent de magnifiques traces de leur passage ; je veux parler de ce beau pavé en mosaïque dont ils décorèrent leur église. Rome n'en comptait ni de plus artistique, ni de plus précieux. Nous aurons bientôt occasion d'en traiter plus longuement.

Pourquoi *Saint-André* fut-il choisi comme siège de leur confrérie ? Peut-être ne serait-il pas impossible de trouver, dans la position même de cette église, l'explication de cette préférence.

La Rome des Césars possédait deux ports, ou *Navalia*.

Le premier (1) était situé sur la rive gauche du Tibre, au pied du mont Aventin. Il a été, dans les temps derniers, l'objet de fouilles remarquables, entreprises sous la direction du savant archéologue, le baron Visconti. Les résultats ont dépassé toutes les prévisions. On y a trouvé, en quantité considérable, les marbres les plus précieux de l'Afrique et de l'Asie. La munificence de Pie IX en a fait bénéficier plusieurs sanctuaires de France, d'Allemagne et de Suisse.

Le second port (2) occupait cette partie de la rive droite du fleuve, qui fait face au Champ de Mars ; précisément dans le voisinage de notre établissement national. Offrait-il aux marbriers du moyen-âge une carrière aussi abondante que celui de l'Aventin, et faut-il aller chercher dans cette considération la cause de leur groupement sur ce point de la ville ? C'est une explication que nous nous permettons de hasarder, sans vouloir l'imposer.

Peut-être quelques-uns trouveront-ils plus simple d'admettre, que la seule proximité d'un débarcadère commode avait rassemblé, en ce lieu, les marbriers qui, comme leurs collègues du XIX^e siècle, n'aimaient pas sans doute à être obligés de transporter au loin les lourds matériaux dont ils se servaient ?

Quoiqu'il en soit de la cause, nous croyons qu'il n'est pas

(1) Cf. Dezobry III, 408, et Plan de Rome, n° 275.

(2) Cf. Dezobry II, 64, et Plan de Rome, n° 323.

possible d'hésiter sur la manière d'orthographier le nom de notre église, dont la véritable titulature ancienne était incontestablement *Saint-André de Marmorariis*.

Ce complément déterminatif, — *de Marmorariis*, — n'était pas d'ailleurs superflu. Rome comptait, pendant le moyen-âge, un grand nombre de sanctuaires dédiés à saint André. Ainsi, à nous en tenir aux seuls catalogues cités plus haut, — nous y trouvons : S. Andreas *Indæ* ; — S. Andreas *Transtiberim* ; — S. Andreas *de Columna* ; — S. Andreas *de Ursa* ; — S. Andreas *de Curtis*, — S. Andreas *Putei*, — S. Andreas *in Palatina*, — S. Andreas *de Suburra* ; — S. Andreas *de Funariis* ; — S. Andreas *de Acquarariis* ; etc. (1) L'amour des Romains pour le Prince des Apôtres, n'était sans doute pas étranger à ce merveilleux développement de la dévotion populaire à l'endroit du frère de saint Pierre.

C'est ici le lieu de signaler quelques inexactitudes qui se sont glissées dans les *Acta sanctorum*, sur la question que nous étudions. Nous lisons, en effet, dans l'étude consacrée à saint Yves par les Bollandistes, au 19 mai : « ... Romæ, Britonum
« natio jam olim anno M.D.XI (juxta vetustam quamdam
« ecclesiam, quæ nomen habebat scrophæ), sub nuncupatione
« S. Yvonis construxit hospitale, pro suæ gentis pauperibus
« peregrinis ; cui postea, anno M.D.L.VIII concessa est ipsa
« ecclesia restauranda et cum cura animarum possidenda... (2) »

Il y a dans ce texte plusieurs inexactitudes. L'église, comme le prouvent les pièces officielles que nous avons citées, fut concédée aux Bretons en 1455 et non en 1558 ; — de plus, la fondation de l'hospice remonte à la même époque et non à 1511 ; — enfin la vieille église en question, dont nous venons d'établir l'exacte titulature, n'a jamais porté le nom de Scrophæ. Qu'il nous suffise de dire que ce mot désigne l'animal le moins gracieux de la basse-cour. La cause de cette erreur, c'est le nom de la rue, dans laquelle s'élève notre établissement national. Elle était connue, au xv^e siècle, comme de nos jours, sous le nom de *Via della Scrofa*, parce qu'on y voyait une

(1) Cf. Cencius ; — mss. de la bib. de Turin ; — Signorili. — Voir plus haut p. 143 et 144.

(2) Cf. *Acta sanct.* Mai IV. 539.

petite fontaine, dont la décoration présentait en bas relief l'image d'une... truie. Ce petit monument existe toujours. Il est actuellement encastré dans le mur du couvent des Augustins, devenu pour un temps, de par la raison du plus fort, le Ministère de la marine piémontaise. Si nous avons insisté sur ce dernier point, c'est que le nom de Scrofa ou Scrophia, accolé à une église, ne manque pas de provoquer certains sourires, chez ceux qui connaissent la langue italienne. Jamais la piété romaine ne se fût permis de donner un tel nom à un sanctuaire chrétien ! Cependant on s'explique cette erreur, que nous trouvons répétée dans la plupart des ouvrages qui traitent de saint Yves, si on veut bien se rappeler une judicieuse réflexion formulée par notre savant Ropartz : « Toutes les fois qu'on entreprendra d'écrire l'histoire anecdotique loin des lieux qui en furent le théâtre, on s'expose à de véritables bévues (1). »

Après avoir établi l'ancienneté de l'église de Saint-André, et le véritable nom sous lequel elle était connue, il serait bien à désirer que nous puissions ajouter quelques détails sur son histoire antérieure à 1455, date de sa cession à la colonie bretonne. D'après la bulle de Caliste III, elle dépendait de Saint-Laurent *in Lucina*, et son curé était à la nomination du titulaire de cette diaconie.

J'ai cru un moment que cette indication me mettrait sur la voie de nouveaux renseignements ; mais, je dois l'avouer, mes espérances ont été complètement déçues.

Il n'existe, à ma connaissance, dans les bibliothèques de Rome, — pourtant si bien fournies en ces sortes d'ouvrages, — aucune monographie de Saint-Laurent *in Lucina* ; aucune d'ailleurs ne se trouve signalée par Ranghiasi (2), ni par les autres bibliographes romains. Quant aux manuscrits, je n'en ai trouvé qu'un seul traitant de cette diaconie. Ce travail, inséré par Terribilini dans son grand ouvrage inédit (3), occupe les pages 226 et sqq, du tome VI. Il porte pour titre : *Memorie*

(1) Ropartz : *Histoire de saint Yves*, Introduction xv.

(2) Ranghiasi : *Bibliografia storica delle città e luoghi dello stato pontificio*.... Roma 1790.

(3) Terribilini : *Descriptio templorum urbis Romæ*. Ce mss. est conservé à la bibliothèque Casanatense, où il est coté : XXI, XX, 6.

spettanti alla chiesa di S.-Lorenzo in Lucina, cavate da documenti autentici, dalle lapidi e da gravi autori. » L'auteur anonyme s'occupe surtout de l'origine apostolique de la basilique, et, dans le résumé, assez court d'ailleurs, des événements remarquables dont elle fut le théâtre, il n'est fait aucune mention des églises filiales, et partant de *Saint-André*.

Une autre source d'information est venue se joindre à celles que nous connaissons déjà, sans toutefois satisfaire pleinement ma curiosité.

Vers le milieu du VIII^e siècle, des religieuses orientales, vivant sous la règle de saint Basile, abandonnèrent Constantinople, emportant avec elles un grand nombre de reliques et de saintes images. Le précieux dépôt dont elles enrichirent Rome, la sympathie qu'excite toujours dans les cœurs chrétiens le spectacle de la vertu persécutée, leur valurent un accueil d'autant plus bienveillant, que le trône pontifical était alors occupé par l'un de leurs compatriotes, le pape Zacharie. Les successeurs de ce pontife continuèrent de donner à la pieuse communauté l'appui de leur haute protection, et la comblèrent de toutes sortes de privilèges. Aussi, bien peu de monastères, au moyen-âge, jouirent d'une puissance plus considérable que celui des religieuses basiliennes de Sainte-Marie *in Campo Marzo*. Dès lors n'y avait-il pas lieu de penser que l'église de Saint-André, comme la plupart des autres églises voisines, avait dû entretenir, à un moment ou l'autre de son histoire, quelques relations avec la célèbre abbaye ? Pour m'en assurer, j'ai parcouru les annales de Sainte-Marie. Il en existe un résumé, composé au XVIII^e siècle par le P. de Nobili (1), et inséré dans la *Roma ex ethnicâ sacrâ* de Martinelli. Or, l'une des pièces les plus importantes, publiées par l'annaliste, est la bulle de Célestin III, du 7 mai 1194. Dans ce document, le Souverain Pontife déclare prendre sous son patronage le monastère de Sainte-Marie et tous ses biens, dont il confirme la possession. A ce propos, il les énumère, et nous y voyons que l'église de Saint-André avait fait l'objet d'un don anté-

(1) *Cronaca del venerabile monasterio di S. Maria in Campo Marzo di Roma... scritta dal fr. Hiacinto de Nobili.* — Cf. Martinelli, tome VI, p. 188-208.

rieur d'Innocent II (1) : « ... A l'exemple du Pape Innocent, « notre prédécesseur, nous vous donnons, à vous, et à votre « monastère, l'église de Saint-André *de Mortariis* (sic), avec « toutes ses dépendances et possessions. Lorsque le prêtre, « placé à la tête de cette église, viendra à disparaître, c'est à « l'abbesse, de concert avec les fidèles, qu'il appartiendra de « choisir un nouveau chapelain. Il sera présenté au cardinal de « Saint-Laurent *in Lucina*, afin qu'il reçoive de lui l'institution « canonique. Cet ecclésiastique rendra compte de son administration spirituelle au cardinal titulaire de Saint-Laurent, « et il dépendra pour le temporel de l'abbesse de Sainte-Marie. En reconnaissance de ces droits, il devra donner « chaque année au monastère, le jour de l'Assomption de la « B. V. Marie, un flacon d'huile et deux torches du poids de « deux livres, et aux fêtes de Pâques et de Noël douze pains « et deux deniers.... »

Voilà, à peu près, tout ce que nous avons pu recueillir sur l'histoire de *Saint-André*, avant sa cession à la colonie bretonne. Il reste acquis, par l'étude de ces différents catalogues et diplômes pontificaux, que cette église remonte à une époque fort reculée ; — qu'elle fut, au moyen-âge, le siège de la corporation des marbriers ; — enfin qu'elle dépendait, au spirituel, de la basilique de Saint-Laurent *in Lucina*, et, au temporel, de l'abbaye de Sainte-Marie *in Campo-Marzo*. Quant à la description de cet édifice, nous n'en dirons rien ici, afin de ne pas faire double emploi. Nos compatriotes ne firent subir à la vieille église, lorsqu'ils la restaurèrent, après son changement de titulature, que des modifications de détail. La description de *Saint-Yves des Bretons*, qui trouvera place dans la suite de ce travail, sera donc en même temps, du moins pour l'ensemble, la description de l'antique basilique de *Saint-André de Marmorariis*.

(1) La bulle d'Innocent II est de 1130. — Cf. *Cronaca...*, p. 148.

CHAPITRE IV

L'ANTIQUE ÉGLISE DE SAINT-YVES-DES-BRETONS

Restauration de 1568. — Vue extérieure d'après une gravure du XVIII^e siècle.

— Plan relevé par Letarouilly. — Le pavé en mosaïque : un curieux manuscrit de la Vaticane. — Colonnes; lambris; autels : autel monolithe; tableaux.

— Nouvelles preuves en faveur de l'antiquité de cet édifice. — Son aspect général dans les années qui précédèrent la démolition. — Protestations qui accueillirent cet acte : « Les barbares du dehors. »

Avant l'établissement de la voie ferrée, tous les voyageurs d'au-delà des Monts, pèlerins ou touristes, faisaient leur entrée à Rome par la magnifique porte Flaminienne. A peine en avaient-ils franchi la masse imposante, qu'un spectacle, bien propre à frapper l'imagination déjà surexcitée par l'attente, se présentait à leurs regards. De cette immense place du Peuple, au milieu de laquelle ils se trouvaient immédiatement transportés, leurs yeux éblouis étaient saisis par l'ensemble vraiment imposant de trois grandes voies qui, se déployant en éventail, et plongeant jusqu'aux extrémités de la Ville Eternelle, venaient justifier, pour un moment du moins, la magnifique idée qu'ils s'étaient faite de sa splendeur et de son étendue. Celle du milieu, la plus longue et la plus belle, se termine à la place de Venise : c'est le *Corso*, si célèbre dans l'histoire de la Rome moderne; — celle de gauche finit à la place d'Espagne; — enfin, celle de droite, qui ne le cède qu'au *Corso* en développement, conduit à la place de Saint-Louis-des-Français. C'est vers le milieu de cette dernière rue, là où elle quitte le nom de Scrofa, pour prendre celui plus gracieux de Ripetta, que s'élevait notre église nationale. Si son entrée principale ne donnait pas immédiatement sur la grande artère dont nous venons de parler, elle était cependant disposée de telle sorte, qu'il eût été impossible de passer par la Scrofa, sans l'apercevoir. D'ailleurs, son élégant clocher eût suffi à appeler sur elle l'attention du pèlerin distrait.

Il était donc facile, dès la première heure, de retrouver *Saint-Yves* dans le dédale des rues tortueuses de l'ancien Champ de Mars; et ce n'était pas là un mince avantage pour les Bretons, peu familiarisés avec la topographie de Rome.

Dès qu'ils furent mis en possession de Saint-André *de Marmorariis*, nos compatriotes n'eurent plus qu'une pensée : faire disparaître les traces du long abandon dont avait souffert la vieille basilique ; la réparer, l'orner, la rendre digne, enfin, de la patrie bretonne ! Mais il ne leur fut pas possible d'aborder de sitôt cet important travail.

N'était-il pas urgent de pourvoir, avant tout, à la construction et à l'aménagement de l'hospice national ?

N'était-il pas prudent aussi de le placer dans une situation telle que son fonctionnement fût assuré, même dans l'hypothèse qu'une crise vint passagèrement tarir les sources, toujours problématiques, de l'aumône quotidienne ?

Pour obtenir ce résultat, il était nécessaire de ne pas laisser la générosité des fidèles s'égarer vers aucun autre but. C'est ainsi que nos pères le comprirent ; et ils réussirent pleinement. Moins d'un siècle après sa fondation, l'hospice Saint-Yves jouissait d'un revenu fixe et abondant, qui le classait au premier rang des maisons de ce genre. Il nous serait impossible d'en préciser le chiffre ; mais il devait être fort élevé, puisque, quelque vingt ans plus tard, lors de sa réunion à *Saint-Louis-des-Français*, notre *Saint-Yves* bénéficiait d'une rente de 7,000 écus romains, soit environ 40,000 fr. ; — nous disons quarante mille francs !

Lorsqu'elle eut ainsi assuré l'avenir de sa maison hospitalière, — mais alors seulement, — la confrérie bretonne songea à réaliser le projet, depuis longtemps caressé, d'une restauration complète de l'église nationale. A quelle époque commencèrent ces travaux ? Quel en fut l'architecte ? Nous ne le savons pas. Seule la date de l'inauguration du nouveau monument nous est connue. Avant 1875, deux inscriptions la rappelaient au visiteur.

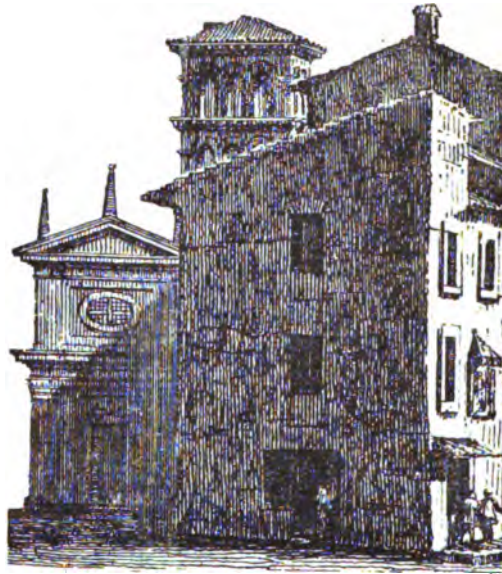
La première, placée au-dessus de la porte principale, était ainsi conçue :

DIVO IVONI TRECORENSI PAUPERUM
ET VIDUARUM ADVOCATO NATIO BRITANNIÆ
ÆDEM HANC JAMPRIDEM CONSECRATAM
RESTAURAVIT ANNO MDLXVIII. (1)

(1) En l'année 1568, la nation de Bretagne a restauré cette église depuis longtemps dédiée à saint Yves de Tréguier, défenseur des pauvres et des veuves.

La seconde, qui se voyait au-dessus de l'entrée latérale de la rue de la Scrofa, était plus laconique et ne contenait que ces deux lignes :

SANCTI IVONIS PAUPERUM VIDUARUMQUE ADVOCATI
 TEMPLUM INSTAURATUM ANNO DOMINI MDLXVIII. (1)



SAINT-YVES DES BRETONS

Reproduction de la gravure insérée par Vasi dans son ouvrage sur *Les magnificences de Rome*. Les maisons à droite séparaient l'Eglise de la *Via della Scrofa*, et dépendaient de notre établissement national. Celle qui se voit au premier plan, fut successivement la résidence des Curés et des Recteurs de *Saint-Yves*.

J'étais très désireux d'avoir une idée de notre vieille église, détruite bien avant mon arrivée à Rome. Longtemps mes

(1) Cette église, dédiée à saint Yves, l'avocat des pauvres et des veuves, a été restaurée, l'an du Seigneur 1568.

recherches furent vaines, et je commençais à désespérer de rien découvrir, lorsque j'eus la joie de rencontrer une vue de la Scrofa, dans un ouvrage (1) dont les exemplaires sont excessivement rares, même à Rome.

C'est afin de faire partager au lecteur le plaisir que me fit éprouver cette trouvaille, que j'ai pris soin de reproduire la gravure de Vasi.

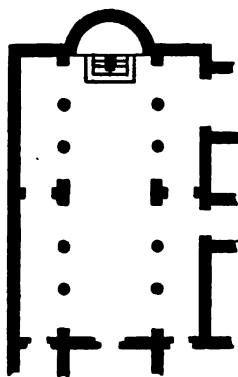
La façade de Saint-Yves-des-Bretons, telle qu'elle se présente, n'est pas antérieure à la restauration de 1502. C'était l'époque où l'on croyait devoir accoler à toute église, sans égard pour son style, l'une de ces entrées greco-romaines, dont le premier défaut consiste à n'être pas en rapport avec le monument qu'elles précèdent. *Saint-Yves*, quoique construit dans le style des basiliques primitives, subit le sort commun. Ce qu'était sa façade, avant cette transformation, nous pouvons nous en faire une idée par l'aspect des églises qui échappèrent au remaniement général : l'*Ara Cœli*, *Saint-Clément*, etc.

Revenons à la façade moderne : bien qu'imparfaite, la gravure, qui accompagne le texte, nous dispensera d'une longue description. A première vue nous constatons d'abord qu'elle se composait de deux ordres, supportant un fronton triangulaire, que terminaient trois pyramides, aussi bizarres que disgracieuses. Elle était percée de deux ouvertures : une vaste porte sans ébrasement, amortie en linteau ; et, au dessus du bandeau, un oculus en forme de circonférence déprimée. Les corniches du fronton, dont les moulures sont fort difficiles à reconnaître dans le dessin de Vasi, enfermaient un tympan absolument lisse et sans ornement. Cependant on peut dire que l'ensemble de ce fronton eût formé à l'édifice un couronnement fort gracieux, s'il n'avait été surmonté d'acrotères pyramidaux sans style et sans goût.

(1) Il en existe aussi un exemplaire à la Nationale de Paris. En voici le titre : *Delle magnificenze di Roma antica et moderna* || libro sesto || che contiene le chiese parochiali || dedicato || all' Altezza reale eminentissima || di Enrico Benedetta, duca di Yorck || della S. R. E. prete cardinale ed arciprete della basilica vaticana || da Giuseppe Vasi || e dal medesimo fedelissamente disegnate et incise in rame || secondo lo stato presente || aggiugnendovi una breve spiegazione || di tutte le cose notabili intorno alle medesime.

In Roma || nella stamperia di Niccolo, et Marco Pagliarini || mercanti di libri a Pasquino || MDCCLVI.

Au second plan, à droite de la façade, on apercevait le sommet du clocher, caché en partie par la maison du curé. C'était une tour carrée, en briques, d'un aspect solide et sévère, trouée, sur ses quatre faces, de plusieurs rangs d'arceaux trilobés, soutenus par deux colonnettes, — ou deux piliers ? Chacun des étages était orné d'une corniche à tuiles rondes avec des modillons dont les denticules faisaient saillie. Une toiture écrasée, à quatre pans, couronnait le tout.



Entrons maintenant dans la basilique. Letarouilly (1) a publié un petit plan par terre de notre chère église, dont l'ordonnance architectonique l'avait frappé. Nous le reproduisons tel quel ; malheureusement il n'est accompagné d'aucun texte explicatif. J'ai consulté pour y suppléer un nombre considérable de guides, itinéraires, diaires, ... soit italiens, soit français. J'ose dire qu'il en est bien peu qui ne m'aient passé entre les mains. Tous sont sobres de détails quand il s'agit de *Saint-Yves* : Une courte notice de cinq à dix lignes constitue généralement la description

de notre église nationale. Encore ces quelques phrases sont-elles, depuis deux cents ans, à peu près les mêmes. Car, — et je n'apprendrai rien à personne en le constatant une fois de plus, — il n'est pas un genre d'ouvrages dans lequel on voie s'étaler, avec plus d'impudence, ce produit de l'indélicatesse littéraire qui s'appelle le plagiat. Les trois grands érudits romains : Terribilini, Garampi, et Cancellieri, qui ont amassé tant et de si précieuses notes sur les églises de la Ville Eternelle, ne nous donnent rien, ou presque rien sur Saint-Yves.

Dans les dix volumes in-4° de Terribilini (2), je ne trouve qu'une petite notice sur la sépulture de la famille Farri, et encore elle est empruntée à Amydenus. Cancellieri (3) repro-

(1) Letarouilly, *Edifices de Rome moderne*, Paris 1857.

(2) Bibliot. Casanat. Dix vol. in-4°, cotés XX. XI.

(3) Bibl. du Vatican, fonds Vatican latin, n° 9163-9167.

duit quelques inscriptions copiées dans Galletti. Il est vrai que le catalogue de ses œuvres complètes, — une véritable brochure, — publié en 1846, indique au n° 13 un travail sur quelques églises nationales ; mais, le nouveau catalogue, publié en 1881 par Moroni, avertit le lecteur que ce n° 13 fait double emploi avec le n° 17. De fait, j'ai vainement cherché le manuscrit signalé dans les bibliothèques de Rome. Plusieurs détails intéressants m'ont été fournis par mes anciens confrères de Saint-Louis : il n'y a pas jusqu'aux habitants du *Vicolo della campana* ou de la *Via della Scrofa* que je n'aie mis à contribution.

Aidé des renseignements puisés à ces diverses sources, nous allons tenter une rapide description de l'intérieur de *Saint-Yves*.

L'église, y compris le vestibule, avait 28 mètres de long sur 12 mètres de large. Elle offrait la forme d'une basilique primitive ; une grande nef, sans transept, terminée par une abside peu profonde, et accostée de deux collatéraux très étroits.

La régularité de ce plan n'était modifiée qu'en un seul point : à l'extrémité de la petite nef méridionale s'ouvrait une chapelle dédiée à sainte Anne, et probablement ajoutée à l'édifice primitif, lors de la restauration de 1592.

Chacun des bas côtés communiquait avec la nef principale par six baies, dont les arcades en plein cintre reposaient, soit sur des colonnes monolithes, soit sur des pilastres. De ces huit colonnes, cinq étaient en granit rouge, deux en granit gris et une en cipollin. Les chapiteaux, de dimensions inégales, affectaient aussi différentes formes : les uns étaient corinthiens, les autres composites.

Le lecteur, en jetant les yeux sur le petit plan intercalé dans le texte, aura déjà remarqué que la colonnade est interrompue, vers le milieu de la nef, par une petite partie de mur plein à laquelle correspond, à droite et à gauche dans les collatéraux, un pilastre qui se détache très nettement sur le plan. Ce mur et ces pilastres supportaient trois arcades dont les extradors se terminaient par un pignon engagé sous le comble. De cette façon, l'édifice se trouvait divisé en deux pièces, complètement indépendantes l'une de l'autre à la

partie supérieure, ce qui eût permis, en cas d'incendie, de le préserver d'une destruction totale. Cette disposition des basiliques romaines a été signalée pour la première fois par Quicherat, à propos de *Sainte-Praxède*, dont la construction a une date certaine (817-824) (1).

Pour comprendre cette ordonnance architectonique, il ne faut pas oublier que l'abside seule était protégée par une voûte. Au-dessus de la nef et des bas côtés s'étendaient des lambris qui furent restaurés, — sinon complètement renouvelés, — à la fin du XVII^e siècle. J'ai relevé, sur la garde de l'un des registres paroissiaux, cette petite note : « Les lambris de l'église ont été faits en 1692. » Ils étaient décorés de riches peintures dans lesquelles l'hermine de Bretagne alternait avec les lys de France. Au centre de la grande nef se voyait l'écusson royal, au chiffre de Louis XIV.

L'autel majeur, placé au fond de l'abside, était orné d'un tableau de saint Yves, peint par Jacques Triga. Cet artiste n'est guère connu : il ne fut pourtant pas sans valeur. Plusieurs fois on fit appel à son pinceau pour la décoration des églises romaines (2). Dans le tableau qu'il peignit pour notre église nationale, il a représenté le saint titulaire en extase et, auprès de lui, une colombe lumineuse. C'est sans doute la reproduction d'une scène miraculeuse rapportée par le 150^e témoin qui déposa dans l'enquête de canonisation.

Un jour (3), pendant qu'Olivier Lannuic sonnait les matines,

(1) Quicherat : *Fragments d'un cour d'Archéologie...* réunis et publiés par de Lasteyrie. 1886.

(2) J'ai relevé, entre autres travaux exécutés par Triga, une Annonciation à Sainte-Marie du Peuple ; une sainte Madeleine, à Saint-Marcel du Corso. Lors de la restauration de Saint-Nicolas des Préfets, Benoît XIII confia à Triga la décoration de la voûte.

(3) *Processus de vita et miraculis* ; testis CL : ... « Item contigit quod, alia vice, cum idem testis pulsaret signa seu simbalia ad matutinum, vidit quamdam columbam refulgentem, cujus fulgore et claritate tota illuminabatur ecclesia, de dicta sacristia, ubi dictus dominus Ivo remanserat, ac procedentem ad altare. Quod videns idem testis, cessavit a pulsacione, et ivit ad videndum quid hoc esset ; et statim evanuerunt columba et claritas supra-dicte... » Mss. de la bibl. de Saint-Brieuc. — *Monuments originaux...* p. 216. — Cf. aussi : *Summarium de miraculis*, mss. du Grand Séminaire de Saint-Brieuc, X miraculum ; — *Monuments originaux* ; p. 381.

il vit le bienheureux Yves sortir de la sacristie, où il avait passé la nuit. Au même instant apparut une colombe merveilleuse qui planait au-dessus du saint prêtre, et remplissait toute la cathédrale d'une éblouissante clarté. Le sacristain, laissant là ses cloches, s'approcha du sanctuaire, afin de contempler de plus près le prodige : mais déjà colombe et lumière s'étaient évanouies.

Cette toile de Triga est actuellement conservée à Saint-Louis-des-Français, dans l'oratoire qui sert aux exercices de la communauté. Il est bien regrettable que l'architecte n'ait pas songé à lui ménager une place dans la nouvelle église ! Quelle que soit la valeur des fresques qui la décorent, le pèlerin eût été heureux d'y retrouver aussi cette vieille image, devant laquelle tant de Bretons se sont agenouillés !

L'autel de droite, dédié à la Sainte-Vierge, était surmonté d'une Annonciation de Bonaventura Lamberti († 1721). Les travaux de Lamberti sont nombreux à Rome, et ce fut d'après ses dessins qu'Ottaviani exécuta la mosaïque qui forme le pavé de la basilique de Saint-Pierre.

A l'extrémité de la nef méridionale s'élevait un troisième autel, sous le vocable de saint Joseph. Il était orné d'un excellent tableau de Charles Maratta, († 1713), l'un des peintres les plus célèbres de l'école romaine, le favori d'Alexandre VII, de Clément XI, et de Louis XIV. Le chiffre des œuvres de cet artiste est immense : il n'est pas un musée en Europe qui n'en compte plusieurs. Rome surtout en possède un grand nombre. La plupart sont des Madones de petites dimensions et si originales que ses contemporains l'avaient surnommé *Carluccio delle madonne*. Le tableau de la chapelle Saint-Joseph peut se rattacher à ce genre de compositions, si recherchées par l'artiste romain. La Vierge n'y est pas oubliée. Elle est là tout occupée à méditer les saintes lettres, pendant que le saint Patriarche reçoit du divin enfant les plus aimables caresses. Une inscription tumulaire, placée autrefois dans cette même chapelle, nous révèle le nom du généreux donateur. Cette épitaphe se trouve complétée par une notice nécrologique des registres paroissiaux. Il ressort de la lecture de ces deux monuments que le précieux tableau dont nous venons de parler fut donné à la chapelle Saint-

Joseph, par un marchand de bois, Modeste *Scaramelli*, qui avait choisi sa sépulture en ce lieu. Là ne s'arrêtèrent pas les largesses de ce pieux romain ; il voulut encore orner toute cette partie de la basilique de peintures et de marbres précieux et y fonder une chapellenie d'une messe hebdomadaire pour le repos de son âme (1) :

...SACELLUM HOC AD EJUSDEM OBSEQUIUM MARMORIBUS
PICTURIS PRETIOSA ICONE DECORANDO RENOVAVIT...

Nous reviendrons sur cette inscription et sur la biographie de Scaramelli, dans le chapitre consacré à l'étude des monuments épigraphiques de *Saint-Yves*.

Au haut du collatéral sud, mais en dehors du plan général de la basilique, s'ouvrait une quatrième chapelle dédiée à Sainte-Anne. Sa décoration n'offrait rien de bien remarquable. Le retable de l'autel renfermait un petit tableau représentant la Patronne de la Bretagne. Plus heureux que les trois autres, celui-ci a trouvé grâce devant l'architecte de la nouvelle église, et on peut le voir actuellement à Saint-Yves-des-Bretons.

Les quatre autels dont nous venons de parler, présentaient dans leur architecture l'aspect ordinaire des autels romains : un massif de maçonnerie revêtu de marbres plus ou moins précieux.

Il n'en était pas de même d'un antique monument relégué dans la nef latérale de droite, auprès de la porte du *Vicolo* et qui servait, dans les derniers temps, de support à un bénitier. Ce vénérable autel mérite une description particulière.

Légèrement évasé de 3 à 4 centimètres à sa partie supérieure, il mesure 0^m 90 centimètres de hauteur sur 0^m 80 de longueur et 0^m 58 de largeur. Les colonnettes des angles ont 0^m 12 de diamètre. Leurs chapiteaux sont ornés de huit feuilles palmées, disposées symétriquement. La colonne centrale mesure 0^m 22 de diamètre : elle ne présente, pour toute décoration, que deux larges moulures en doucine, disposées en

(1) Cette fondation est mentionnée dans le registre des fondations actuellement à Saint-Louis.

sens contraire. Sur la table, absolument plane et dépourvue de gradins, on voit encore le petit tombeau qui contenait autrefois les reliques.

Chacun sait que ces sortes d'autels, qui ont été et sont encore d'un usage ordinaire en Orient, ne se rencontrent qu'exceptionnellement dans nos contrées occidentales. Parmi les monuments de ce genre, parvenus jusqu'à nous, les uns sont supportés par une seule colonne, les autres par plusieurs (1). Ceux qui comptent cinq colonnettes, sont excessivement rares. Les divers traités d'archéologie en mentionnent toutefois à Beauchemin, près Langres ; à Ratisbonne : chapelle de Tous-les-Saints ; à Avignon : église de Notre-Dame-des-Doms ; à Vaucluse : église paroissiale ; à Tarascon : crypte de Sainte-Marthe (2). Ces deux derniers sont monolithes. Tous les auteurs qui traitent de ces autels à colonnettes les font remonter au commencement de l'époque romane ; ils insistent surtout sur l'antiquité de ceux qui, comme le nôtre, sont faits d'un seul bloc de marbre ou de granit. Nous n'hésiterons donc pas de notre côté à avancer que celui de *Saint-Yves* est antérieur au *x^e* siècle.

A quelle époque ce vénérable monument fut-il retiré de la place d'honneur qu'il occupait autrefois, pour être déposé dans un des collatéraux ? Très probablement, quand la vieille église changea de titre et de propriétaires, c'est-à-dire en 1455. Cessa-t-il pour cela de servir à la célébration des saints mystères ? Nous pensons plutôt que, tout en étant relégué au second plan, il n'en continua pas moins d'être dédié à Saint-André, et voici les raisons qui nous portent à adopter ce sentiment.

Dans sa *XXI^e* session (16 Juillet 1562), le saint Concile de Trente exprima le désir que, pour conserver le souvenir de toute église disparue, on érigeât, dans l'église qui la remplaçait, et à son défaut dans la plus voisine, une chapelle ou au

(1) Autels d'Auriol (Bouches-du-Rhône) ; de Sainte-Cécile, à Rome ; de Saint-Victor, à Marseille, etc.

(2) Cf. Demmain, *Encyclopédie des beaux arts plastiques* ; Godard : *Manuel d'archéologie*, II. 153. Cahier : *Annales de philosophie chrétienne*, XIX. 496 ; Eorblet : *Revue de l'art chrétien*, IV. 111 ; de Caumont : *Abécédaire...* édit. 1859, p. 46.

moins un autel sous l'ancien vocable. La confrérie bretonne, qui comptait toujours de nombreux prélats dans son sein, n'ignorait pas le décret de Réformation : au besoin, quelque membre de la Congrégation du Concile, qui ne siégeait pas loin de là, n'eût pas manqué de le lui rappeler. Un autel fut donc certainement réservé dans l'église de Saint-Yves, à l'ancien titulaire de la vieille basilique (1). Or, ce ne fut aucun des autels placés au chevet de l'édifice : nous connaissons le vocable de chacun d'eux. Nous sommes donc amenés à conclure qu'on dédia à Saint-André l'autel monolithe, placé dans la nef septentrionale. J'ai relevé, dans les registres paroissiaux, divers passages qui transforment ces probabilités en certitude. Plusieurs fois, en effet, l'autel de Saint-André s'y trouve mentionné. Ainsi, dans l'acte de sépulture d'une dame Olympia, décédée en 1594, il est dit qu'elle fut enterrée devant l'autel de Saint-André (2).

Depuis le commencement du XVIII^e siècle, nous ne trouvons plus trace d'un autel dédié à cet apôtre. Les *guides*, non plus que les registres de catholicité, ne signalent, dans notre église nationale, que les quatre chapelles nommées plus haut. Bien plus nous savons qu'au jour de la démolition de *Saint-Yves* le vieil autel servait de support à un bénitier ! A quelle époque et dans quel cerveau germa l'étrange idée de réduire un monument si vénérable au rôle de console ? Nous l'ignorons. Aussi bien est-il préférable de ne pas connaître l'auteur d'un pareil acte : il échappera ainsi à l'ennui de se voir qualifier d'une épithète fort désagréable, que nous n'eussions pas hésité à lui appliquer, au nom de la religion et de l'art également outragés ! — Depuis, l'autel de Saint-André, de plus en plus négligé, continua son exode, pour venir échouer à Saint-Louis-des-Français. Il aurait déjà disparu, si une âme charitable, lui donnant asile sous les cloîtres de ce palais, ne l'avait arraché aux mains des bâtisseurs.

Que penser des membres de l'administration actuelle qui n'ont pas su, malgré de pressantes sollicitations, réparer la

(1) Sacr.-Conc. Trident. sess. XXI. *Décret. de reformat.* cap. VII.

(2) *Reg. des sep.*, I. fol. 80 vers. : « Sepulta est in ecclesia nostra, ante altare Divi Andreæ... »

faute de leurs devanciers en ménageant une petite place dans la nouvelle église à cette chère relique du passé (1) ? Quelle excuse peuvent-ils invoquer. Serait-ce, par hasard, que les dimensions de l'autel monolithe sont trop exigües ? Était-il donc impossible de l'approprier aux exigences de la liturgie moderne, en y adaptant une table plus large. Pour cela, il n'y aurait pas eu grand chose à faire, si j'en juge par les proportions des nouveaux autels de *Saint-Yves* ! Il me semble, au contraire, que le peu de place qu'il demande eût dû lui assurer le premier rang dans cet oratoire, « quatre fois grand comme la main », — selon la pittoresque expression d'un spirituel écrivain (2) — et qui pourtant a la prétention de remplacer l'antique basilique de Saint-Yves-des-Bretons.

Un mot du pavé en mosaïque de Saint-Yves-des-Bretons. Tous les guides de Rome, antérieurs à 1875, signalent *l'opus alexandrinum* de notre église nationale parmi les plus beaux de la Ville Eternelle. Cependant, il serait difficile, par les deux ou trois lignes qu'ils lui consacrent, de s'en faire une exacte idée.

Quelques fragments, très habilement utilisés par l'architecte Carimini, pour le pavé de la nouvelle église, ajoutent aux données que nous possédons déjà, sans les compléter ; aussi, à qui désirerait être plus amplement édifié sur l'ensemble de ce magnifique travail, nous nous permettons de signaler une autre source de renseignements beaucoup plus abondante.

Il existe, à la bibliothèque Vaticane, — fonds Capponiano, — deux manuscrits dans lesquels un amateur plein de goût s'est appliqué à reproduire les plus célèbres pavés en mosaïque des églises de Rome.

Le premier est inscrit sous ce titre : « Anciens pavés dessinés et peints au naturel tels qu'ils existent dans les églises de Saint-Celse, Sainte-Marie-Majeure, Saint-Yves-des-Bretons, Sainte-Cécile au Champ de Mars et Sainte-Cécile-

(1) Signalons, au premier rang de ceux qui intervinrent, le savant M. de Laurière, secrétaire général de la Société française d'Archéologie.

(2) Robert Oheix, dans le compte-rendu analytique des *Monuments originaux*. *Revue de Bretagne et de Vendée*, avril 1887.

du-Transtevère (1). » C'est un volume in-4°, de 143 feuilles, non folioté. Une petite note, qui se lit sur la garde, nous donne la date de son acquisition : Juillet 1729. Malheureusement, aucun texte n'accompagnant ces planches, il serait très difficile de discerner celles qui reproduisent les mosaïques de *Saint-Yves*, si un second manuscrit, appartenant à la même bibliothèque, ne venait combler cette lacune. En voici le titre (2) : « Recueil d'anciens pavés en mosaïque, tels qu'ils existent encore à Rome dans les églises de Saint-Yves, de Saint-Marc, de Saint-Clément et de Saint-Grégoire. Dessin et peinture de Joseph Lucch... » Ce petit volume in-4°, beaucoup moins compact que le précédent, — il ne compte que trente-neuf planches, — porte la date de son entrée à la Vaticane : Septembre 1733. Dans ce second ouvrage, on lit, au bas de chaque dessin, le nom de l'église qui l'a fourni. Dix planches, du N° 11 au N° 21, sont occupées par les mosaïques de Saint-Yves-des-Bretons. En collationnant ces deux manuscrits, il est facile de constater qu'ils sont l'œuvre d'un même artiste. Chacune de ces petites aquarelles mesure un décimètre carré. Elles sont d'une exécution ravissante. Il a fallu une bien grande patience, jointe à une rare habileté de pinceau, pour reproduire, avec autant de perfection, les multiples enroulements et les nuances diverses des marbres qui composent ces riches pavés.

Au chapitre précédent, j'ai dit un mot de l'antiquité de *Saint-André*. Déjà, comme nous l'avons vu, les monuments littéraires nous autorisent à lui assigner un âge très respectable. Les plus anciens manuscrits qui mentionnent cette église ne datent, il est vrai, que de 1130, 1194, 1198. Mais, la manière dont ils en parlent, nous permet de reporter bien au-delà, l'époque de sa construction. Pour que *Saint-André* se soit trouvé, en 1130, dans cette situation d'une propriété tombée

(1) Bibl. du Vatic., fonds 225 : « Pavimenti antichi disegnati et coloriti al naturale, e esistenti già nelle chiese di san Celso in Bianchi, di S. Maria Maggiore, di S. Ivo de Britoni, allo scrofa ; di S^a Cecilia in campo Marzo, e di S^a Cecilia in Transtevere. »

(2) Biblioth. Vaticane, fonds Capponiano, N° 236 : « Raccolta divari pavimenti antichi di mosaico che presentemente si vedono in alcune chiese di Roma, qui sotto descritte ; cio e in S. Ivo, S. Marco, S. Clemente e S. Gregorio. Delin e dipin. da gius. Lucch ».

en déshérence, et dont le Pape disposait sans conteste, en faveur d'une communauté religieuse, il faut admettre que cette basilique n'était pas très récente. Ce n'est pas la coutume d'abandonner ainsi une église, sans réclamation, au lendemain de sa fondation !

Saint-André était donc bien antérieur à 1130. Le rapide tableau que je viens de tracer des différentes parties de cet édifice confirme cette conclusion, et l'archéologie monumentale vient affirmer une antiquité que l'étude des textes faisait déjà entrevoir.

Il existe, à Rome, un certain nombre d'églises, auxquelles les critiques les plus sévères n'hésitent pas à fixer une origine antérieure au IX^e siècle. La liste en serait assez longue à établir. Or, si l'on veut bien comparer les différentes parties de *Saint-Yves* avec les parties similaires de ces monuments, sur l'antiquité desquels tout le monde est d'accord, il me semble que l'on trouvera des ressemblances qui autorisent un rapprochement. Sa forme, imitée des basiliques primitives, avec son abside peu profonde, son lambris sculpté ; puis ses colonnes et ses chapiteaux d'inégale hauteur, de marbres divers, de provenance païenne ; enfin, sa tour quadrangulaire avec son architecture archaïque et sa position en dehors de l'édifice ; sans oublier ce curieux autel dont nous avons si longuement parlé, etc..., tout cela ne rappelle-t-il pas les caractères les plus tranchés des vieilles basiliques de *Sainte-Marie in Cosmedin*, *Saint-Clément*, *Sainte-Pudentienne*, *Sainte-Praxède* etc., etc. Et, dès lors, ne sommes-nous pas en droit de conclure à la contemporanéité de notre église et des monuments précédents, dont personne n'hésite à reporter l'origine aux VIII^e et IX^e siècles ?

Nous ne saurions mieux compléter cette description que par les extraits suivants, empruntés aux derniers pèlerins qui eurent le bonheur de voir notre vieille basilique, avant sa démolition. M. Sigismond Ropartz écrivait en 1856 :

« Cette pauvre église, si vénérable à tant de titres, fait mal à voir. Un chapelain, de je ne sais quelle nation, y dit une messe solitaire chaque matin, et le soir, une congrégation inconnue y tient parfois ses assemblées. Les mosaïques, les lambris, les quatre autels dédiés à saint Yves, à l'Annon-

« ciation, à la Sainte-Famille et à sainte Anne, gardent encore
 « des traces de leur richesse déchue, mais tout l'édifice a l'aspect
 « d'une ruine ; on ne veut même pas, chose incroyable, le
 « tenir à couvert et à l'abri de l'intempérie des saisons... (1) »

Dix ans plus tard un autre pèlerin breton rendait compte en ces termes de sa visite à *Saint-Yves* :

... « Je ne crois pas que le triste état de Saint-Yves-des-
 « Bretons ait reçu de notables améliorations ; tout au plus
 « a-t-on restauré la couverture. Quant à l'intérieur, c'est en
 « 1806 comme en 1856 le même abandon, la même pauvreté.
 « J'ai déjà dit que cette église est continuellement fermée ;
 « un prêtre corse y dit la messe chaque matin lorsqu'il se
 « trouve à Rome. En son absence, un autre prêtre le remplace,
 « mais seulement les dimanches et les fêtes. La désolation
 « semble vraiment régner dans ses murs délabrés, que ne
 « réjouit plus le chant des saints cantiques, et le cœur du
 « pèlerin se serre de douleur à la vue d'une inévitable ruine...
 « Il est difficile, je pense, de trouver une église à Rome aussi
 « négligée. Loin de se croire dans la Ville Eternelle, si juste-
 « ment célèbre par la magnificence de ses édifices religieux,
 « le voyageur breton peut se regarder, à Saint-Yves, comme
 « le jouet d'un songe, qui, pour quelques instants, le
 « ramène en Bretagne, et le transporte tristement dans une
 « des plus modestes et des moins propres églises du Morbihan
 « ou de l'Ille-et-Vilaine (2). »

Ce triste état de choses ne fut pas sans provoquer de nombreuses protestations. Pie IX lui-même manifesta hautement, et à diverses reprises, aux administrateurs français, toute la peine qu'il en éprouvait. Les plaintes étaient d'autant plus fondées que ces Messieurs auraient eu mauvaise grâce à exciper du manque de ressources, chacun connaissant la situation prospère de leurs finances, et aussi le sobre usage qu'ils en faisaient : le gaspillage n'était guère connu au palais de Saint-Louis.

En 1870, à l'occasion du concile, les récriminations devin-

(1) S. Ropartz. *Histoire de saint Yves, patron des gens de justice*, p. 335, éd. 1856.

(2) Guillotin de Corson ; *Revue de Bretagne et Vendée*, XIX, 13 janvier 1866.

rent très vives. Un journal religieux de Paris écrivait à ce propos : « Il est à Rome une église que la colonie française « serait heureuse de voir sortir de son obscurité et de l'état « un peu trop délaissé où elle se trouve : c'est l'église de « Saint-Yves-des-Bretons... Espérons que Nosseigneurs les « évêques de Bretagne daigneront s'occuper de cette église, « durant leur séjour à Rome, et que leurs vœux seront « favorablement accueillis et exaucés.... Ce serait là un acte « qui comblerait de joie la Bretagne et ferait sortir l'église « de Saint-Yves de son délaissement, pour lui faire reprendre « sa splendeur et sa renommée des siècles passés. »

Les *Semaines Religieuses* de notre province ecclésiastique et, en particulier, celles de Rennes et de Saint-Brieuc (1) se firent l'écho de ces doléances. Rien n'y fit ; et plusieurs années se passèrent sans qu'il en fût tenu le moindre compte. Enfin, — en 1875, — le gouvernement de Victor Emmanuel, moins tolérant que celui des Papes, signifia à la Congrégation française, qu'elle eût à restaurer *Saint-Yves* ou à l'abattre. Ainsi mise en demeure de s'exécuter, la Congrégation opta pour le dernier parti : la démolition de Saint-Yves-des-Bretons fut décidée.

Cette nouvelle souleva dans la presse romaine d'énergiques protestations. Une revue (2), dont l'autorité et la compétence en matière d'archéologie et d'art sont reconnues de tous, consacra un long article à l'oraison funèbre de la vieille basilique. Les membres de l'administration des Pieux Etablissements entendirent, à ce propos, des paroles très dures ; on ne craignit pas de leur appliquer les épithètes fort peu flatteuses de « Vandales » et de « Barbares du dehors. » Plusieurs d'entre eux en furent tellement affectés qu'ils donnèrent leur démission.

Cependant l'œuvre de destruction se poursuivait quand même, et la vieille église tomba sous la pioche des démolisseurs !

Pendant longtemps encore le pèlerin breton cherchera à

(1) *Semaine religieuse* du diocèse de Saint-Brieuc, N° du 12 tév. 1870.

(2) IL BUONAROTTI — *Scritti sopra le arti e le lettere* di Benvenuto Gasparoni, *continuati per cura* di Enrico Narducci. Ser. II. Vol. X. lib. V. Mag 1875, pag. 166 et seq.

découvrir, sur les rives du Tibre, quelques restes de ce sanctuaire si cher à sa foi et à son patriotisme. Ce sera en vain : tout a disparu. Et, devant le spectacle d'une telle destruction, il se verra réduit à répéter avec amertume, la parole du poète antique : ... *etiam periere ruinæ* (1).

CHAPITRE VII

LES CURÉS DE SAINT YVES

Absence de documents pour la fin du *xv^e* et le commencement du *xvi^e* siècle. — Les registres paroissiaux de saint Yves. — Liste des curés à partir de 1556. — La moitié d'entre eux sont bretons. — Biographie des plus célèbres : Lasciver, Chevet, etc. — Importance de la paroisse de Saint-Yves d'après les *Etats* relevés dans les registres.

Comme nous l'avons vu plus haut, le titre paroissial fut maintenu à *Saint-André de Marmorariis*, lorsque cette église devint *Saint-Yves-des-Bretons*.

Par la bulle d'érection (2) le Souverain Pontife avait concédé à la Confrérie bretonne la nomination et la révocation *ad nutum*, des curés de la nouvelle paroisse. Hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons pas trouvé trace de conflit entre les curés et la Confrérie : un seul doute pourrait naître dans l'esprit à propos du départ de Fouillen, en 1586. Cette disposition créa entre nos compatriotes, et les titulaires de *Saint-Yves*, des relations d'autant plus étroites, que souvent ces derniers furent choisis parmi les ecclésiastiques originaires de notre province.

Aussi, il nous a paru intéressant de reconstituer la liste des curés qui administrèrent cette paroisse, depuis son changement de titulature, — 1455, — jusqu'en 1824, date de sa suppression par Léon XII (3).

(1) Lucain : *Pharsale*, IX.

(2) Bulle de Calliste III, « *Rationi congruit* » 20 avril 1455.

(3) Bulle de Léon XII, « *Super universam cœlestis Patris familiam*, » 1^{er} nov. 1824.

Malheureusement, pour toute la durée du premier siècle, nous ne connaissons aucune source d'information (1).

A partir de 1556, le travail devient plus facile. Depuis cette époque, nous possédons la collection, non interrompue, des registres paroissiaux. Ils sont actuellement déposés dans la sacristie de Saint-Augustin, où nous avons eu la bonne fortune de les découvrir.

Disons, tout d'abord, un mot de ces vénérables manuscrits.

Ils se divisent en deux classes, par la nature même des actes qu'ils contiennent.

Les registres des sépultures sont au nombre de huit :

Le premier de 1556 à 1614.

Le second de 1615 à 1659.

Le troisième de 1660 à 1717.

Le quatrième de 1718 à 1772, — janvier.

Le cinquième de 1772 à 1781.

Le sixième de 1782 à 1802.

Le septième de 1803 à 1810, — août.

Le huitième de 1810 à 1824.

Les registres des mariages forment six volumes ainsi distribués :

Le premier de 1566 à 1602. — Il débute par ces mots :
« Liber sponsalitarum ecclesie parochialis S. Yvonis, natione
« Britannie, incipiendo ab anno domini nostri 1566. »

Le second, de 1600 à 1717. — On y a inscrit à nouveau les mariages des années 1601 et 1602.

Le troisième de 1718 à 1781.

Le quatrième de 1782 à 1802.

Le cinquième de 1803 à 1810.

Le sixième de 1811 à 1824.

(1) En France on ne commença à tenir les registres de l'état civil, avec régularité, qu'au xvi^e siècle. Ce fut François I^{er} qui, par l'ordonnance de Villers-Coterets, établit cette loi. Encore ne fut-elle généralisée et étendue à tout le pays que par l'ordonnance de Blois, 1577, sous Henri IV. — Nos rois furent devancés sur ce point par les évêques. Un synode du diocèse de Séz, 1524, enjoignait aux ecclésiastiques, sous peine d'amende, de tenir exactement les registres du baptême. Il est vrai que des documents authentiques prouvent qu'il exista, dès le xv^e siècle, dans certaines paroisses, des registres plus ou moins réguliers. Mais ce fut là une exception. Cf. Merlet, archiviste d'Eure-et-Loir : *Notice sur les actes de l'Etat civil au XV^e siècle*.

Essayons maintenant, d'après ces registres, d'établir, dans l'ordre chronologique, la liste des curés de notre église nationale. Inutile de dire que nous aurons soin, à l'occasion, de compléter et de contrôler les renseignements qu'ils nous fournissent, à l'aide des autres monuments de *Saint-Yves* et de *Saint-Louis*.

.....

1566-1574. Jean ROSSINI, — du diocèse de Sienne.

Les actes dressés par lui, portent cette double signature : « Joannes Rossinus, Senensis » ; — et « Giovanni Rossini da Chianciano di Siena. » — Chianciano est actuellement un gros bourg de la Toscane, à 10 kilomètres de Chiusi, dans la belle vallée de la Chiana, si célèbre par ses eaux thermales. (1)

1574-1576. Pierre François DE GRATINIS, — du diocèse d'Ancone. — Il signe : « Petrus Franciscus, Anconitanus. (2) »

1576-1577. Louis de PENACHIIS, — du diocèse de Padoue : « Ludovicus de Penochiis, Paduanus. (3) »

1577-1582. Louis XUAREZ : — « Aloysius Xuarez. (4) »

1582-1585. François ACCONCIAGIOCUS : — « Franciscus Acconciagiocus. » Sa signature est quelquefois accompagnée de cette mention : « Utriusque juris doctor (5). » La présence de ce curé est mentionnée dans le procès-verbal de prise de possession de notre église nationale par la Confrérie de Saint-Louis-des-Français : « ... actum, intra sacristiam supradictæ ecclesiæ S. Yvonis, præsentibus... D. Joanne Francisco, curato dictæ ecclesiæ..... (6) »

1285-1588. Ferdinand BASYLI, — du diocèse d'Aquila : « Ferdinandus Basylius, Aquilanus. (7) »

1588-1589. Antoine CORNUZ, — de la Savoie. Le nom du diocèse n'est pas indiqué : il signe ordinairement : « Cornuz sabaudus. (8) »

1589-1593. Modeste de GRASSIS, — du diocèse d'Assise : « Modestus de Grassis, Assisiensis. (9) »

1592-1594. Nicolas BALLUS, — du diocèse de Genève. Dans une

(1) Reg. des Sép. I et rég. des mar. I. *passim*. — (2) Ibid. — (3) Ibid. — (4) Ibid. — (5) Ibid.

(6) Archives de Saint-Louis. Cf. : LACROIX : *Mémoire historique sur les institutions de France...* pièces justificat. n° XXXVI, *circa finem*.

(7) Reg. des sep. I ; reg. des mar. I, *passim*. — (8) Ibid. — (9) Ibid.

note autographe du registre des décès, Nicolas nous donne la date exacte de sa prise de possession : « Ego Nicolaus Ballus, « sabandus, curatus S. Ivonis, incepti inservire et ministrare « sacramenta 20 martii 1592 die veneris et eo die abiit Domi- « nus modestus (1.) »

1594-1598. Nicolas GOTTRUIS. — Pas d'indication de patrie. Il signe : « Rector eccl. S. Ivonis (2). »

1598-1600. François LASCIVER — ou LARCHIVER. — C'est le premier breton dont nous rencontrons le nom, dans la liste des curés de *Saint-Yves*.

Lasciver naquit au village du Rest, dans la paroisse de Plouezoc'h, qui faisait partie de l'ancien diocèse de Tréguier. Il était depuis deux ans à la tête de notre église nationale lorsque survint le grand jubilé de 1600. Le concours des pèlerins bretons à Rome, pendant cette année sainte, fut extraordinaire. Or, il n'y avait, paraît-il, aucun autre prêtre à même de les entendre en confession, sinon le curé de Saint-Yves (3). Dom Lasciver s'employa avec un tel zèle à ce saint ministère, il se dépensa avec une telle ardeur au service de ses compatriotes, que le bruit en vint aux oreilles du Souverain Pontife, et notre bon curé dut, en grande partie, à cette circonstance, d'être nommé évêque de Rennes. C'est sans doute ce qui a donné lieu à une petite erreur qui s'est glissée dans le *Gallia Christiana*. Il y est dit que Dom Lasciver était pénitencier des Bretons (4), lorsqu'il fut nommé évêque de Rennes : il eût été plus exact de dire : curé de *Saint-Yves*, et occasionnellement pénitencier des Bretons. Lasciver fut sacré le 24 juin 1600? et fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale le 1^{er} septembre de la même année. La confiance dont il jouissait en Bretagne lui valut plusieurs fois la présidence du clergé, lors de la réunion des Etats de notre province; et il laissa en mourant une grande réputation de sainteté.

L'évêque de Rennes fut inhumé dans sa cathédrale. Sa pierre tombale était ornée de ses armes : *D'argent à l'ancre*

(1) Reg. des sep. I. fol. 74. — (2) Ibid., fol. 98.

(3) Frizon : *Gallia purpurata*. 680.]

(4) *Gallia Christiana*, XIV. 762 : « Franciscus, Trecorensis, e pœnitentiario Britonum Romæ.... »

de sable, au chef d'azur, chargé d'un croissant d'or (1). On y lisait l'épithaphe suivante :

HIC JACET CORPUS D. FRANCISCI LASCIVER.

BRITONES ME GENUERE INTER CAPITOLIA CREVI
SUSPEXIT MORES INCLYTA ROMA MEOS
AD RHEDONUM ASCENDI ROMANO E COLLE THIARAM
HINC AD CÆLUM JAM ALTIUS IRE NOLO.

OBIIIT XXII FEBRUARII MDCXIX (2).

Ici se présente une petite difficulté.

Nous lisons, dans tous les grands recueils de biographies ecclésiastiques, que Lasciver fut promu à la dignité épiscopale, alors qu'il était à Rome, — et que cette nomination eut lieu en 1602 (3).

Or ces points sont inconciliables.

De deux choses l'une : Ou Lasciver n'exerçait plus les fonctions de curé de *Saint-Yves*, quand il fut nommé évêque ; — ou bien, (si l'on persiste à maintenir qu'il est passé, sans transition, de ce poste au siège de Saint-Melaine), il faut reporter à 1600 la date de sa promotion. Les registres paroissiaux sont formels à ce sujet. Ce fut le 15 octobre 1600 que Paul de Bernardi, successeur de Lasciver, entra en fonction : « Le 15 octobre de l'année du Jubilé, moi, Paul de Bernardi, j'ai pris l'administration de l'église de Saint-Yves (4). »

Quelle que soit l'opinion adoptée, il y a une petite rectification à introduire, dans la rédaction des notices biographiques consacrées à ce personnage.

1600-1615. Paul de BERNARDI, — du diocèse d'Embrun. — Ce dauphinois a pris soin de nous indiquer lui-même la date exacte de son entrée à Saint-Yves : ce fut le 15 octobre 1600 (5) :

(1) Potier de Courcy : *Nobil. et Arm. de Bret.* 3 édit., II. 159.

(2) Guillotin de Corson : *Pouillé de Rennes*, I. 93.

(3) Hauréau : *Gallia christiana* XIV ; Frizon : *Gallia purpurata*, 680 ; Chenu : *Archiep. et epis. Gallix chronologica historia*, 68 ; Guillotin de Corson : *Pouillé de Rennes*, I. 92.

(4) Reg. des sep. I. fol. 95.

(5) Reg. des mar. II. fol. 2.

« Die xv octob. anni sancti Jubilei, ego Paulus de Bernardi, « delphinatus, in Galliâ, cœpi curam animarum in sac. eccl. « S. Yvonis. Omnia ad Dei opt. max. majorem gloriam. « Amen. » Et ailleurs (1), après avoir mentionné le départ de Lasciver, l'humble prêtre ajoute : « ... in illius locum ego « indignus ingressus sum, Paulus de Bernardi, diœc. Embrod., « in provinciâ Delphinatus. Omnia ad Dei opt. max. gloriam, « B. Mariæ, sancti Yvonis patroni et omnium sanctorum. « Amen. » De plus, nous possédons l'acte de décès de Paul de Bernardi. Malheureusement le feuillet est en partie détruit ; voici ce que j'ai pu y déchiffrer (2) : « R. D. Paulus de Bernardi... hujus ecclesiæ rector meritissimus in Domino..., « sacramentis munitus. Ejus corpus nunc quiescit et sepul- « tum... ante altare majus, in propria sepultura... stat in « lapide ad sui honorem et ornamentum posita. » La place occupée par cette pierre tombale, dans l'ancienne église, se trouve ainsi déterminée d'une manière exacte. Ce marbre est actuellement conservé à Saint-Louis-des-Français. Nous en avons donné l'inscription, en traitant des monuments funéraires de Saint-Yves. Rappelons seulement qu'elle complète, d'une manière très heureuse, les renseignements précédents. Cette épitaphe nous apprend, en effet, que Paul de Bernardi était protonotaire apostolique lorsqu'il mourut, pleuré de tous, après avoir exercé pendant 16 ans les fonctions de curé à Saint-Yves-des-Bretons.

Il y a lieu de croire que ce jeune prêtre, aussi remarquable par sa piété que par ses talents, et déjà protonotaire apostolique, était destiné à remplir les plus hautes charges, si la mort n'était venue prématurément le frapper à l'âge de 42 ans. C'est d'ailleurs le sentiment de ses contemporains et, entre autres, de son successeur immédiat, qui lui consacre les lignes suivantes (3) : « R. D. Paulus de Bernardi, delphinus, « nobilis, mortuus curatus et sepultus in ecclia ; vir frugis et « magnæ spei ni mors vitæ ejus cursum resecasset. »

Impossible de faire, en moins de lignes, un plus bel éloge ! 1615-1630. Noël CHEVERIER. — Il prit possession le 7 janvier

(1) Reg. des sepult. I. fol. 95. — (2) Ibid. II. fol. 25.

(3) Reg. des mar. II. 12.

1616. Nous lisons à cette date, au registre des mariages (1) :
 « Ad majorem Dei gloriam, honoremque beatissimæ inteme-
 « ratæque Virginis, S. Yvonis, omniumque sanctorum, ego
 « Natalis Cheverier. pbr indignissimus, in sacrâ theologiâ
 « doctor, et rector hujus ecclæ S. Yvonis, matrimoniis in
 « eadem ecclâ celebrandis manuque propriâ scribendis juxta
 « sacri concilii Tridentini decretum interfui. »

Cet ecclésiastique était breton d'origine, sans qu'il soit possible de préciser le diocèse auquel il appartenait. Sa nationalité nous est indiquée par son successeur qui écrit, à l'occasion du départ de Noël Cheverier (2) : « Præfatus R. D. Natalis Che-
 « verier curatus hujus ecclæ S. Yvonis de Urbe, nationis
 « Armoricæ, alias Britannicæ, die festiva et solemni Imm.
 « Conc. B. Virginis Mariæ, prædictam hanc curam et admi-
 « nistrationem ejusdem ecclæ deseruit, in cujus locum... »

Que devint Noël Cheverier, après qu'il eut abandonné sa cure ? Il n'en est pas question parmi les dignitaires ecclésiastiques de la Bretagne à cette époque.

1630-1640. Pierre CHEVET. — De la ville de Rennes; fut nommé curé de Saint-Yves le 8 décembre 1630; c'est lui-même qui nous l'apprend dans la suite de la note, dont nous avons donné plus haut le commencement : « ... in cujus locum ego Petrus
 « Chevet, brito, Rhedonensis urbis et diœcesis alumnus et
 « civis, fui suffectus et admissus ab illustrissimis et reveren-
 « tissimis rectoribus et congregatione perillustri et venera-
 « bili eodem die predicto, anni Domini 1630. »

Le style de cette communication semble indiquer une très grande satisfaction de la part du nouveau titulaire. Dans sa joie, il prodigue les superlatifs les plus élogieux à la Congrégation bretonne, et à ses administrateurs.

Hâtons-nous d'ajouter que Pierre Chevet méritait, à tous égards, d'attirer l'attention de ses compatriotes et que, dans la suite, il justifia amplement leur choix. Aucun curé de *Saint-Yves* ne s'occupa plus que lui de tout ce qui pouvait contribuer à développer le culte de notre grand saint breton. Dans ce but il composa, en italien, une vie de notre Bienheureux, qui fut imprimée à Rome en 1640. Ce fut aussi à

(1) Reg. des mar. II, 13. — (2) Ibid. 26.

l'initiative de Pierre Chevet, que notre église nationale dut de s'enrichir d'une relique insigne de son saint titulaire. Les lettres échangées, à ce propos, entre le chapitre de Tréguier et notre bon curé, prouvent que ce dernier ne réussit, qu'après de longues démarches, à obtenir ce précieux cadeau. Nous nous contenterons de signaler ici ces deux événements si remarquables de l'administration de Pierre Chevet, nous réservant d'en faire l'objet d'une étude plus complète, à la fin de notre travail.

Pierre Chevet fut une dizaine d'années curé de Saint-Yves-des-Bretons. En 1640, il abandonna sa paroisse pour devenir recteur de Pluvigner, au diocèse de Vannes. C'est son successeur qui nous donne ce renseignement. A la date du 21 avril nous lisons dans les registres mortuaires de *Saint-Yves* : « Huc usque finiunt nomina eorum qui sepulti sunt a multo »
« reverendo Petro Chevet, ante hunc diem hujusce parochiæ »
« pastor dignissimus, nunc vero rector ecclæ de Plevignier, »
« diocesis Venetensis, in Arcmorica Britannorum (1). »

Pluvigner, actuellement chef-lieu de canton du Morbihan, est situé non loin du sanctuaire béni de Saint-Anne, et compte parmi les plus belles paroisses du diocèse de Vannes. Son église monumentale du *xvi^e* siècle ; le sanctuaire, beaucoup plus ancien, dédié à la Vierge, sous le vocable de Notre-Dame des Orties ; sans parler de nombreuses chapelles, y forment tout un ensemble de monuments religieux qui témoignent de l'importance de ce bénéfice aux temps passés. A la fin du siècle dernier, on y comptait, au dire d'Ogée, 4,000 communicants. La cure était à l'alternative. Le Souverain Pontife y nomma l'abbé Chevet (2).

Il y avait dans ce poste de quoi tenter l'ambition d'un curé de *Saint-Yves*. Cependant, en acceptant l'offre qui lui en fut faite, notre compatriote n'obéit sans doute qu'au désir, — d'ailleurs bien légitime, — de retourner dans sa patrie, dont il était depuis si longtemps éloigné. Ce qui nous confirme dans cette opinion c'est que, dix ans plus tard, nous le retrouvons au nombre des religieux qui suivaient, à Saint-Maurice

(1) Reg. des sép. II. 84, 85.

(2) Ogée *Dict. de Bret.*, édit. Marteville et Varin. -

de Carnoët, la stricte observance cistercienne (1). Car, le Pierre Chevé, que le *Gallia Christiana* (2) signale comme ayant été le dernier abbé régulier de ce monastère, ne serait-il pas notre ancien curé de Saint-Yves ? En tous cas l'homonymie et la concordance des dates permettent d'identifier jusqu'à preuve du contraire, les deux personnages.

1640-1646. Gilles PERROGIUS. — Il prit possession, comme nous l'avons vu, au commencement de 1640 (3). Voici en quels termes il annonce sa nomination : « In nomine Domini, se-
« quantur nomina eorum omnium qui extremum diem obie-
« runt in parochia S. Yvonis, nationis Britannicæ Aremonicæ,
« et quorum corpora, per me curatum infrascriptum, sepulta
« sunt in Ecclia prædicta aut alio translata de meo consensu,
« a septimo nono maii (4) anni Domini MDCXXXX... Ægidius
« Perrogius, brito, pastor curatus qui supra. »

1647-1650. Jean MARQUIER. — Ce curé signe : « Joannes Marquier brito. » Il était donc breton, mais de quel diocèse ? C'est ce que nous ignorons. Toutefois, je serais porté à croire qu'il était vannetais. En effet, quelques années après, — 19 mars 1694, — je relève dans les mêmes registres (5) le nom d'un autre Marquier, Joseph, du diocèse de Vannes, décédé chapelain de Saint-Louis des Français, et inhumé à *Saint-Yves*. Ne s'agirait-il pas d'un neveu, qui sera venu rejoindre à Rome son vieil oncle, et qui aura désiré plus tard lui être réuni dans la mort ?

Un autre détail qui nous confirme dans cette opinion sur la patrie de Marquier, c'est que nous trouvons, à la même époque, un P. Marquer, de la Société de Jésus, originaire de Vannes, l'un des principaux collaborateurs aux mémoires de Trévoux (6).

(1) Elle avait été introduite dans cette maison en 1641 par André Gaudesche : « Andreas Gaudesche, monachus Fontis Danielis, ab anno 1641. Strictam Cisterciensis legis observantiam in abbatiam intromisit. » *Gall. Christ.* XIV. 910.

(2) « Petrus Chevé, regularium ultimus, abbatiali munere donatus est anno 1650. » *Gall. Christ.* XIV. 910.

(3) Reg. des sépult. II. 85.

(4) Le premier décès enregistré par Perrogius est bien du 17 mai, mais il était déjà curé depuis longtemps, puisqu'il souscrit, le 13 janvier, à un acte de mariage.

(5) Regist. des sépult. III. 215.

(6) Levot, *Biograph. bret.* art. Marquer.

1650-1653. René MALNOS était breton. — Au nombre des actes de décès rédigés par lui, il s'en trouve un que nous tenons à rapporter ici. Il s'agit d'un prêtre du diocèse de Saint-Brieuc, mort au cours de son pèlerinage *ad limina* : « Die 29 decembris 1650. Dominus Alanus Audrou presbyter diœc. Briocensis fuit a me Renato Malnos, curato ecclæ S. Yvonis, in mea ecclesia sepultus, qui hesternâ die feliciter obiit in Domino in hospitali S. Spiritus, munitus omnibus sacramentis Ecclæ, et in tumultu sanctissimo crucifixus viciniori reconditus fuit (1). »

1654. Claude LE DROGO. — Il était originaire du diocèse de Saint-Brieuc, et fut nommé curé de Saint-Yves au commencement de 1654. Nous lisons, en effet, au registre des mariages : « Sequuntur matrimonia facta a me, Claudio Le Drogo, sacerdote britanno, dioc. briocen., in parochum nostræ ecclesiæ assumpto, initio hujus anni 1654 (2). »

Une autre notice du registre des décès nous apprend que ce prêtre appartenait, auparavant, au clergé de Saint-Louis-des-Français : « Sequuntur sepulturæ factæ a me Claudio Le Drogo..., ex S. Ludovico Francorum, in S. Yvonis Bretonorum parochia assumpto... (3) »

1654-1656. Balthasar CHIBERT. — Ce prêtre naquit en Bourgogne, sans qu'il soit possible de préciser son diocèse d'origine. Après avoir administré, pendant deux ans, la paroisse de Saint-Yves-des-Bretons, il fut transféré à Saint-Louis-des-Français. Sa pierre tombale existe encore dans cette dernière église : elle est placée dans la nef à droite, vis-à-vis la chapelle de Saint-Denis. Malheureusement, c'est à grand peine si l'on peut y déchiffrer ces quelques mots :

D. O. M.

VENERANDÆ MEMORIÆ

R. D. BALTASSARIS CHIBERT

..... DIAC AEDVEN

..... SACERDOTIS

(1) Reg. des sépult. II, fol. 137.

(2) Reg. des mariages II, fol. 62.

(3) Reg. des sép. II, fol. 151.

..... CHARITATE CONS

 PAROCHIA S. YVONIS

 TANDEM
 PAROCHOS

 SEMPER
 OBIT XI KAL. IVL. MDCLXXVIII

Cependant cette inscription nous permet, malgré ses lacunes, de compléter, sur plusieurs points, la biographie de notre bon curé. Tout d'abord, nous sommes fortement porté à croire qu'il était honoré de quelque dignité ecclésiastique dans son diocèse d'origine. Aussi, lirions-nous volontiers *archidiaconus eduensis* à la seconde ligne de l'inscription. De nombreux exemples nous prouvent qu'il existait, à cette époque, entre les évêques de France et les prêtres français de Rome, un échange de bons procédés qui se traduisait, chez les uns par de nombreux services, et chez les autres par la concession fréquente de titres honorifiques. Nous voyons de plus, par cette épitaphe, que le commerce habituel de Balthasar Chibert avec notre saint Yves, développa en son âme l'amour de la vertu préférée du grand saint Breton ; la bonté envers les déshérités de ce monde, puisqu'il est dit qu'il fut remarquable par sa charité : *charitate conspicuus*. Enfin, l'inscription, en déterminant d'une manière précise la date de son décès, nous permet de constater que le vénérable ecclésiastique fut pendant 22 ans curé de Saint-Louis-des-Français. Est-il nécessaire d'ajouter que le souvenir de son passage à *Saint-Yves* est expressément mentionné par ces mots (*e*) *parochia S. Yvonis*.

1656-1659. Etienne VACHON, — de Marseille, mourut à Saint-Yves-des-Bretons, et y fut inhumé. Nous n'avons pas trouvé trace de monument érigé en son honneur.

Il signe aux registres « Stephanus de Vaconis » (1).

(1) Cf. reg. de sep. et reg. des mar. — *passim*.

1659-1660. Hervé de QUERGOET ou GUERGOET. — Ce noble personnage était breton. Il prit possession le 19 avril 1659, comme le prouvent les lignes suivantes, empruntées au registre des décès : « Sequuntur nomina et cognomina horum omnium
« qui mortui sunt in parrochia S. Yvonis, nationis britanniae
« aremoricae, quorum corpora per me curatum infrascriptum
« sepulta sunt in dicta eccla, aut alio translata sunt, de meo
« consensu, a decimo octavo mensis aprilis anni millesimi sex-
« centesimi quinquagesimi noni, cujus fidem et indubitatum
« testimonium facio praesenti pagina quam subscripsi manu
« propria. Roma, in aede presbiterali praedicti S. Yvonis, die
« vigesima quarta mensis aprilis, anno Dni 1659. — Herveus
« du Quergoet curatus S. Yvonis nationis britanniae, manu
« propria (1). » M. Potier de Courcy (2) signale les possessions et les armes de plusieurs branches de la famille de Kergoat ou Kergouet, des diocèses de Tréguier, Cornouailles et Léon. Nous ne doutons pas que Hervé de Quergoët n'appartînt à l'une d'elles. Mais à laquelle ? Lévot (3) nous parle aussi d'un A. de Kergoët, qui, de concert avec Petau, engagea une controverse contre Saumaise, à propos de l'interprétation de certains passages de Tertullien.

1660-1667. Bertrand MARTIN. — Du diocèse et de la ville de Saint-Malo. Il entra en charge le 1^{er} mai 1660 « ... a die prima mensis maii... Bertrandus Martin... (4) »

1667. Jean LE RAT. — Originaire de Vitré, au diocèse de Rennes.

Le séjour de cet ecclésiastique, à la cure de Saint-Yves, fut de si courte durée que les registres ne présentent aucun acte dressé par lui. Cependant, une petite note, placée par son successeur en tête du second registre des mariages, ne permet pas de douter que Jean Le Rat n'ait été vraiment nommé à ce poste : « R. D. Joannes Le Rat, brito, ex loco de Vitreia, « Redonen. dioc. nullum matrimonium celebravit (5). »

1667-1678. Jean LUET. — De Châteaubriant, au diocèse de

(1) Regis des sept. III. fol. 2.

(2) *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, 2^e éd. II, 16, 17 ; 3^e édition II, 87, 88.

(3) Lévot ; *Biograph. breton*. Vannes, 1852.

(4) Reg. des sep. III, fol. 9.

(5) Regist. des mar. II. fol. I.

Nantes. M. Potier de Courcy mentionne une famille Luette, originaire de l'Anjou, dont l'un des membres fut sénéchal de Châteaubriant en 1680 (1). A rapprocher de notre curé, qui nous indique lui-même sa patrie en ces termes : « Anno Domini « 1667, die vero 13^e sept., ego Joannes Luette, sacerdos bri- « tannus, ex diœcesi Nannetensi, urbe vero Castro a Bri- « ando, vulgo Châteaubriant, possessione curam animarum « hujusce ecclesie S. Yvonis, nationis Britanniaë suscepi (2). »

En quittant *Saint-Yves*, Jean Luet fut nommé curé de Saint-Louis-des-Français ; nous le retrouvons, en effet, quelques années plus tard, 29 mars 1680, assistant au mariage de deux de ses anciens paroissiens, et signant : curé de Saint-Louis (3).

1678. Robert TAILLEFER. — Du diocèse de Saint-Malo (4), n'occupa que deux ou trois mois la cure de Saint-Yves-des-Bretons.

Une note, laissée par lui sur le registre des mariages, précise le lieu de son origine : « Robertus Taillefer, Brito, dioec. « macloviensis, ex parochia S. Petri, prope Castrum Novum, « duabus leucis distante ab urbe Maclovio (5). » Il s'agit donc de la commune Saint-Père-Marc-en-Poulet, qui fait actuellement partie du diocèse de Rennes.

A la fin de l'année 1678, Robert Taillefer fut nommé curé de Pléhérel, au diocèse de Saint-Brieuc. Son successeur nous l'apprend par cette note, insérée au registre des décès : « Huc « usque Reverendus dominus Robertus Taillefer nunc curatus « de Plehirel, briocensis (6). »

1678-1680. Julien LE THIEIS. — Nous voyons par sa signature qu'il était de la paroisse de Grand-Champ, au diocèse de Vannes.

1680-1684. Charles GUILLO. — De Sérent, au diocèse de Vannes, où nous rencontrons en effet plusieurs familles Guillo (7). Il

(1) Potier de Courcy. *Nobiliaire et armorial de Bretagne*, 3^e édit. II, 2, 11.

(2) Reg. des sépult. III, fol. 63.

(3) Reg. des mar. II, fol. 98.

(4) Il y avait au XVII^e siècle des Taillefer au diocèse de Saint-Malo. Cf. de Courcy. *Nobil. et arm.* 3^e édit. III, 140.

(5) Reg. des sep. II, fol. 2.

(6) Reg. des mar. III, fol. 126.

(7) Cf. : Potier de Courcy : *Nobil. et arm. de Bret.*, 2^e et 3^e édit.

devint, en septembre 1684, curé de Noyal-Musillac, dans son diocèse d'origine. Cette belle paroisse était encore beaucoup plus importante, à la fin du XVII^e siècle, puisqu'elle comprenait, outre le territoire actuel, la trêve du Guerno (1).

1684-1686. Jacques FOUILLEN. — Nous ne savons rien de la patrie de cet ecclésiastique, ni de ce qu'il devint en quittant *Saint-Yves*. Mais l'un des derniers actes, rédigés par lui, est accompagné de cette amère réflexion : « Ja. Fouillen curatus pro brevi tempore S. Yvonis (2). » Est-ce la prévision d'une mort imminente ou d'une disgrâce prochaine qui se révèle dans cette confiance ?

1686-1723. Antoine BERNARD. — Il précise lui-même la date de son entrée en fonctions par ces lignes, les premières écrites en français que nous ayons rencontrées sur les registres paroissiaux : « Moy Antoine Bernard, entray dans cette cure le premier jour du mois de décembre 1686 (3). »

Bernard était probablement breton ; mais à quelle branche de la famille des Bernard appartenait-il ? — Qui sait ; peut-être à celle qui, en ce même siècle, donna un maire à Saint-Brieuc (1719) et un sénéchal à Lamballe (1740) (4). Le dernier acte rédigé par Antoine Bernard porte la date du 11 décembre 1724 ; mais l'écriture est presque illisible.

Le fait le plus important de la longue administration de Bernard fut la réfection du lambris (5).

1726-1744. Jean-Baptiste FAURE. — Dès l'année 1723, le grand âge de Bernard avait nécessité la nomination d'un coadjuteur ; c'est, en effet, à partir du 29 août de cette année, que nous rencontrons, pour la première fois, le nom de Faure, avec cette mention : « econom. et coadj. S. Yvonis. »

Mais, ce n'est que le 4 octobre 1726, que nous voyons J. B. Faure prendre le titre de curé.

1744-1745. François GUÉGO.

1746-1760. Antoine VEDEL.

(1) Cf. Ogée, *Dict. hist. de géog.*

(2) Reg. des sepult. III, fol. 168.

(3) Reg. des sep. III, fol. 169.

(4) Cf. Potier de Courcy. *Nobil. et arm. de Bret.*, 3^e édit. I. 74.

(5) Reg. des sep. III. sur la garde : « *La soffita della chiesa fu fatta l'anno 1694.* »

1760-1767. Jacques AVEROS. — Ce français naquit à Estagel, village du Roussillon. Après avoir gouverné, pendant près de huit ans la paroisse de *Saint-Yves*, il venait d'être nommé, par le pape Clément XIII, chanoine de la cathédrale de Perpignan, et s'apprêtait à aller prendre possession de son bénéfice, lorsqu'il fut subitement emporté, après une maladie de quelques jours. Nous empruntons tous ces renseignements à son acte de décès, rédigé par son charitable voisin, le curé de Sainte-Lucie *della Tinta*, avec un luxe de détails qui en font une véritable biographie (1), mais nous n'osons, à cause de sa longueur, le reproduire ici.

1767-1769. Jean-Lazare ROUX.

1769-1770. A partir du mois de juin 1769, jusqu'au mois de juillet 1778, les actes sont signés « Hieronymus Bianchi, vicarius S. Yvonis (2). » Il y eut donc une vacance de plus d'un an après la mort de Jean Roux.

1778-1816. Joseph PARÈS. — Ce curé fut pendant près d'un demi siècle, — 46 ans, — à la tête de la paroisse Saint-Yves.

Il mourut à l'âge de 85 ans, et fut inhumé dans son église, devant l'autel dédié à Saint-Joseph. Pendant les dernières années de sa vie, on lui avait donné un coadjuteur, qui signe : « Bruni vice parochus,... de licentia,... de mandato. »

Les funérailles de Parès eurent lieu le 2 janvier 1817. Elles sont mentionnées au registre des décès : « Anno Dni 1816, « die 31 Decem. Joseph Parès, parochus hujus ecclesiæ, ann. « 85 ætatis suæ, munitus omnibus sacramentis, obiit. Ejus « cadaver, domi expositus, ad meridiem usque sequentis diei, « translatus fuit in Ecclesiam et die secunda mensis Januarii, « post solemnia funera, cum interventu RR. parochorum, « fuit ante aram S. Josephi tumulatum. In fidem. J. Tho- « mas (3). »

1817-1823. Jean-Antoine THOMAS. — L'acte de décès de ce curé nous apprend qu'il était originaire de Montpellier, et qu'il fut enterré à *Saint-Yves*, le 9 décembre 1823. Voici ce document, tel qu'il fut rédigé par le curé de Saint-Louis-des-Français :

(1) Reg. des sep. IV. 177.

(2) Reg. des mariages, VI. *passim* ; reg. des sep. VIII. *passim*.

(3) Reg. des sep. VIII. Ce volume n'est pas folioté.

« Anno Dni 1823, die dominicâ 7 mensis decembris, R. D.
 « Joannes Antonius Thomas, ex Monte Pesulano, parochus,
 « S. Yvonis Brittanorum, ætatis suæ annorum 72, in commu-
 « nione sanctæ matris Ecclesiæ, hora tertia noctis, animam
 « Deo reddidit confessus, sanctissimoque viatico refectus, ac
 « sacri olei unctione roboratus; cujus corpus die 9 sequenti
 « cum magna pompa funebri et interventu omnium parochio-
 « rum urbis et cleri romani camerarii et post solemnes exe-
 « quias, in dicta parochiali S. Yvonis Brittanorum, sepultum
 « fuit; degebat in eadem parochia. — Joannes, Forzioli
 « paroch. S. Ludovici, æconomus (1). »

1824. Paul FABIANI. — Ce fut le dernier curé de Saint-Yves-des-Bretons ! En 1824, le 1^{er} novembre, le Souverain Pontife Léon XII, par la bulle : « *Super universam cœlestis patris familiam*, » réorganisa et régla la circonscription actuelle des paroisses de Rome, au dedans et au dehors des murs. Au nombre des cures abolies fut celle de Saint-Yves-des-Bretons.

Son territoire fut en grande partie ajouté à la paroisse voisine de *Saint-Augustin*, et ses registres y furent plus tard transférés.

La paroisse de Saint-Yves-des-Bretons avait duré trois cent soixante-neuf ans ; et, depuis l'année 1566, date à laquelle remontent les plus anciens registres qui nous soient parvenus, elle fut gouvernée par 35 curés.

Une vingtaine de ces ecclésiastiques appartiennent par leur naissance à notre province ; nous avons vu que, pour quatorze d'entre eux, la nationalité bretonne est certaine.

Après avoir si longuement parlé des pasteurs, disons un mot du troupeau confié à leurs soins.

Nous emprunterons encore nos renseignements aux registres de catholicité. Ils contiennent çà et là plusieurs *Etats des âmes*, dressés par les soins des curés. Nous nous contenterons • d'en publier trois ; ce sera suffisant pour avoir une idée de cette paroisse, aux différentes époques de son existence (2).

(1) Reg. des sep. VIII.

(2) Ces tableaux se rencontrent dans les registres de catholicité, si fréquemment cités par nous. Il existait aussi des registres spéciaux de l'*Etat des âmes*,

Le premier fut dressé, à la fin du seizième siècle, par Nicolas Ballus. Il est rédigé en italien ; je le traduis en français pour la commodité du lecteur.

Etat de la paroisse de Saint-Yves en 1592.

Maisons et familles.....	129	} sauf erreur.
Ames.....	728	
Hommes.....	492	
Femmes.....	224	
Communians.....	536	
Non communians.....	80	
N'ayant pas l'âge de communier..	98	
Evêques.....	1	
Chanoines.....	1	
Bénéficiers.....	1	
Musiciens.....	6	
Prêtres.....	19	
Païens.....	5	
Gentilshommes.....	10	

Deux siècles plus tard, le nombre des habitants était notablement plus considérable, comme il est facile d'en juger par le tableau suivant, qui porte la date de 1790 :

Familles.....	204
Hommes.....	(562)
Femmes.....	459
Communians.....	789
Non communians.....	232
Prêtres.....	22
Religieux.....	12
Chanoines.....	17
Attachés à la cour pontificale.....	5
TOTAL.....	<u>1.021</u>

mais ils ont disparu, lors du transfert des archives romaines à Paris, à la fin du siècle dernier.

- Enfin, en 1823, un an avant la suppression de Saint-Yves-des-Bretons comme paroisse, voici quelle était sa population.

Familles	206
Prêtres.....	3
Communians	580
Non communians.....	347
Hommes de tout âge.....	478
Femmes de tout âge.....	<u>449</u>
TOTAL.....	927

Sans doute, à ne s'en rapporter qu'aux tableaux précédents, la paroisse de Saint-Yves, même en ses années les plus prospères, doit nous paraître un bénéfice tout à fait secondaire. Mais il ne faut pas oublier que, de nos jours encore, — c'est-à-dire après la réduction considérable des cures (1) et le développement très notable de la population ; — les paroisses de Rome, qui comptent plusieurs milliers d'habitants, sont rares. A plus forte raison, en était-il ainsi aux siècles précédents. Saint-Yves-des-Bretons ne le cédait donc pas en importance aux autres paroisses romaines. Nous n'hésiterons même pas à avancer qu'au point de vue bénéficiaire, sa cure l'emportait sur beaucoup d'autres. A côté des fruits ordinaires, elle offrait à son titulaire de nombreuses ressources provenant de la générosité des pèlerins bretons, de la dévotion des romains envers le grand thaumaturge, et surtout, des fondations pieuses qui constituaient une source de revenus aussi sûrs qu'appréciables. Nous savons, en effet, que lors de sa réunion à Saint-Louis-des-Français, la Confrérie bretonne jouissait du modeste revenu de 40,000 livres ! La plus grande partie de cette somme, je le concède, était absorbée par l'entretien de l'hospice ; mais pas au point cependant que la cure et l'église fussent totalement oubliées. D'ailleurs, c'eût été une injustice, puisque l'église était représentée, dans ce chiffre, par une rente annuelle de 550 écus, 50 baïoques et 2 livres de cire. C'est ce qui ressort d'un état conservé aux archives et signalé par M^{re} Lacroix dans son ouvrage sur les Pieux établissements (2).

(1) Depuis 1824, Rome ne compte plus que 54 paroisses.

(2) Cf. Lacroix : *Mémoire historique*... pièces justificatives, N° XXXV.

CHAPITRE VIII

UNE RELIQUE INSIGNE DE SAINT YVES

Buste de saint Yves en abbé du xvii^e siècle. — La colonie bretonne écrit à Tréguier pour demander une relique de saint Yves. — Accusé de réception d'une première relique : remerciements et plaintes de Pierre Chevet. — Le Chapitre se laisse toucher. — Réception solennelle d'une seconde relique beaucoup plus importante.

Lors de la démolition de notre église nationale, en 1875, on transporta, dans la sacristie de Saint-Louis-des-Français, un reliquaire dont le lecteur trouvera ici la photogravure. C'est un buste, en bois doré, de soixante centimètres de hauteur, environ. L'artiste ne s'est guère inquiété de reproduire notre grand saint avec le costume traditionnel ; il a trouvé plus simple de le revêtir de l'habit qu'il voyait porter aux ecclésiastiques de son temps. Nous avons donc, grâce à lui, un saint Yves en abbé du xvii^e siècle : soutane à boutons, ample manteau, sans oublier la moustache à la Richelieu. Dans le socle, qui sert de support au buste, on a ménagé une petite, cavité pour y placer un reliquaire de huit ou neuf centimètres de hauteur, qui contient une côte du bienheureux. Mais soit que cette côte fût déjà brisée, soit qu'on l'ait rompue afin de ne pas être obligé de donner à la cassette des dimensions trop considérables, toujours est-il qu'elle se présente aujourd'hui sous la forme de deux fragments, à peu près égaux, et réunis par un ruban de soie.

Telle quelle, cette relique n'en est pas moins l'une des plus remarquables qui soient parvenues jusqu'à nous.

Mais, à quelle époque fut-elle envoyée à Rome ? D'où vient ce trésor ? S'agirait-il, par hasard, de l'une de ces côtes distribuées çà et là, à Rennes, en Chypre, en Hollande, en Belgique, etc. (1), et qui, après de nombreuses pérégrinations, sera venue se réfugier dans la vieille basilique de Saint-Yves, pour échapper à la haine dont l'hérésie et l'impiété poursuivent

(1) Cf. *Acta Sancti Mai*, IV. *Appendix de reliquiis S. Yvonis*.



Buste-Reliquaire de saint Yves, conservé à Rome.

les restes des saints ? Ou bien, si elle a été directement reçue de Tréguier, à quelle époque et dans quelles conditions fut-elle concédée ?

Précisément, à l'époque où nous nous posions ces questions — 1885-1886, — un érudit, fort connu dans notre pays, publiait dans les *Mémoires de la Société archéologique et historique des Côtes-du-Nord* (1), une remarquable collection de documents sur le tombeau, les reliques et le culte de saint Yves. Au nombre des pièces, mises au jour par le savant archiviste, se trouvent deux lettres adressées par les Bretons de Rome à l'Evêque et au Chapitre de Tréguier. Mais elles ne semblent pas, du moins à première vue, devoir nous apporter beaucoup d'éclaircissement sur la question que nous étudions. Car, si ces lettres nous permettent de constater la demande et la réception d'une relique par la colonie bretonne, elles s'expriment aussi avec une telle précision sur l'exiguité du cadeau, fait par l'église de Tréguier, qu'il n'est pas possible de les rapporter à la côte, actuellement conservée à Saint-Louis-des-Français.

Voici ces deux documents, tels que M. Dauphin Tempier les a publiés en 1885, d'après les originaux conservés à la Préfecture de Saint-Brieuc.

« *A Monsieur, Monsieur l'Evêque de Lantreguier.*

MONSIEUR,

Ne pouvant d'ailleurs satisfaire à l'instance prière que plusieurs gens d'honneur, ecclésiastiques et autres de Bretagne, residans à present en ceste ville, nous ont souvent faict de leur procurer des reliques de saint Yves, à qui leur eglise nationale est dédiée, nous recourons à vous, priant en leur

(1) Extrait du procès-verbal de la séance du 30 janvier 1885 : « M. Tempier, archiviste du département, soumet à l'assemblée de très intéressantes découvertes qu'il vient de faire dans les vieux comptes du Chapitre de la Cathédrale de Tréguier... L'importance de ces documents, à la veille des travaux qui vont être exécutés, nous engage à les publier in extenso ».

nom et au nôtre, qu'il vous plaise leur faire part de ce grand thresor que vous possédez. La demande semble très juste, attendu que le Saint Siège à honoré ce saint, et recogneu l'obéissance de toutte la nation, leur assignant l'une des église parochiale de Rome, qui jusques ici a été tenüe en tel respect, que le jour et feste de saint Yves, Messieurs les Cardinaulx, les auditeurs de Rote, et avocats consistoriaux s'assemblent pour y ouir la grand messe et l'oraison qui se faict chacun an en sa louange, et sans parler du concours du peuple, Dieu la favorisant par diverses grâces qu'il a faictes à l'intercession dudict saint. L'effet que nous nous promettons de vostre courtoisie, accroistra cette dévotion, conservera la memoire de la piété des Bretons *et nous obligera de plus en plus à embrasser les occasions qui se presenteront de vous servir* et cognoistre que nous sommes, Monsieur, vos biens humbles et très affectionnés serviteurs.

E. D., recteur.

P. JENNET, recteur.

TRISTAN LAMOUREUX, trésorier des églises de Saint-Louis et de Saint-Yves.

DE SILVAN, syndic desdites églises.

THOMAS V., visitator ecclesie sancti Yvonis,

« A Rome, ce 29^e Aoust 1634. »

*« A Messieurs, Messieurs du chapitre de la cathédrale
de Tréguier.*

MESSIEURS,

Ne pouvant assez vous témoigner le réssentiment que j'ay des faveurs qu'il vous a pleu faire à vostre église nationale de S. Ives de Rome, la décorant d'une sienne sainte relique il me suffira vous asseurer que ainsi que je partage ce bonheur avec Messieurs de la congregation de S. Louys de Rome, de mesme avec eux je vous en ay une éternelle obligation ; et,

comme curé de ladite eglise de S. Ives, je vous en remercie tres affectueusement, vous adressant celle de Messieurs de la susdicte congregation, aux mesmes fins, lesquelles aussi vous serviront pour ma décharge, et du sieur Bocou qui m'adressa la sainte relique de S. Ives, et moi la presentay a mesdicts sieurs de la susdicte congregation, ainsi qu'ils vous en font foy par leur lettres expresses que je vous envoie, dont je vous supplie n'en blâmer pas le retardement, n'estant causé d'aucune ingratitude ou nonchalance, mais du desir qu'ils avoyent de vous servir en l'obtention de l'indulgence perpetuelle, que vous leur demandiez pour vostre eglise cathédrale, avec la production d'un procès verbal de l'incendie de vostre sacristie et (1) papiers de vostre dicte eglise ; *toutes faveurs et patience qu'ils ont peu y apporter, ils n'ont peu l'obtenir que pour dix ans, ainsi que vous en recevrez le bref exprès de Sa Sainteté cyenclos, lequel il vous plaira agréer de leur part*, vous assurant que si vous nous envoyer quelques notes et memoires du temps, ou du Pape qui vous accorda ceste indulgence pleniére perpetuelle, *nous nous efforcerons de vous y servir et effectuer vos volontés*. En la reception de la susdicte sainte relique, nous nous sommes infiniment consolés. Toutes fois *la quantité d'icelle estant si petite qu'elle ne passe pas la grandeur de l'ongle*, nous nous sommes aussi un peu mortifiés de ne pouvoir *honnorer d'une partie plus insigne votre eglise nationale proportionnement au lieu où elle est, qui est la ville capitale du monde, ce qui eust accrue davantage la dévotion du peuple, la gloire du saint et l'honneur de la nation*.

Ce néantmoins vous assurant que *nous l'honorerons de tout nostre possible*, vous en demeurant, avec Messieurs de la susdicte congregation, infiniment redevable, *je rechercheray*

(1) Il s'agit de l'incendie du 6 septembre 1632, dans lequel disparurent « les trésors sacrés, les plus précieux ornements et les plus importants tiltres, lettres et garants dudict chapitre et de ladite eglise... » Les pièces relatives à cet événement, sont conservées aux archives des Côtes-du-Nord. M. Tempier en a publié plusieurs, entre autres le procès-verbal « dudict brullement » rédigé par « Jean du Trevou, sieur de Balloré, conseiller du Roy et seneschal en sa cour de Tréguier, au siège de Lannyon ». Cf. *Mém. de la Soc. arch. et hist. des Côtes-du-Nord* II^e série, tom. II, pag. 33 et seq.

sans cesse les occasions de vous tesmoigner que je seray toute ma vie, Messieurs, vostre tres humble et tres obligé serviteur.

PIERRE CHEVET, curé de S. Yves de Rome.

De Rome, ce 25 Mars 1637. »

Ainsi, nous avons le procès-verbal authentique de la demande et de la réception d'une relique de saint Yves avant le 25 mars 1637. De plus, nous sommes autorisés, par les termes mêmes de la lettre, à reculer cet envoi de l'évêque de Tréguier jusqu'en 1636 ou 1635, puisque le signataire s'excuse d'être bien en retard à en accuser réception et qu'il « supplie n'en blâmer pas le retardement, n'estant causé d'aucune ingratitude ou nonchalance ».

Mais il y a loin de cette relique « la quantité d'icelle estant si petite, qu'elle ne dépasse pas la grandeur de l'ongle », à la parcelle très considérable dont nous donnons ci-joint la photogravure. Il ne saurait donc être question dans les documents précités de la relique insigne, honorée dans l'église Saint-Yves, jusqu'en 1875, et qui fut transportée alors à la sacristie de Saint-Louis-des-Français. Faut-il en conclure que cette dernière relique n'est pas authentique ?

Tout d'abord, remarquons, qu'après le premier envoi, le curé de Saint-Yves ne se tient pas pour satisfait. Il revient à la charge avec une insistance qui, pour être discrète dans l'expression, n'en est pas moins fort pressante. Son petit plaidoyer ne manque pas d'habileté. Après avoir très délicatement fait allusion aux services que les Bretons de Rome ont précédemment rendus « avec toutes faveurs et patience », à messieurs les chanoines de Tréguier ; après avoir protesté de la disposition dans laquelle ils se trouvent encore pour l'avenir de « les servir et effectuer leurs volontés, » notre bon curé montre comment l'honneur national est en jeu en toute cette affaire. Une relique plus considérable eût été bien placée en cette capitale du monde chrétien : « elle eut accru d'avantage la dévotion du peuple, la gloire du saint et l'honneur de la nation ».

Comment les bons chanoines auraient-ils pu résister à une demande si bien justifiée, si adroitement formulée ? Aussi,

durent-ils s'exécuter de bonne grâce et comprendre, selon l'expression de Chevet, qu'il y allait de leur devoir, sinon de leur intérêt, « d'honorer d'une partie plus insigne l'église « nationale, proportionnellement au lieu où elle est, qui est « la capitale du monde ».

Ainsi, une lecture attentive des pièces relatives à l'envoi de la première relique, nous permet déjà d'expliquer la présence, à Rome, d'une partie plus notable du corps de saint Yves. Mais ce n'est pas tout. Nous possédons de plus un monument authentique qui relate la réception solennelle, deux ans plus tard, d'une relique insigne ; et, comme cette pièce est rédigée par l'auteur même des lettres précédentes, on ne peut l'accuser d'avoir dédoublé un même événement et assigné deux dates différentes à un même fait. Pierre Chevet, comme nous avons déjà eu occasion de le dire, publia à Rome, en 1640, une vie de saint Yves. Or, voici ce que nous lisons à la page 123 de cet ouvrage :

« A di 30 novembre 1638, fu con processione molto solenne
« e publica ricevuta in Roma nella chiesa parochiale de
« medesimo S. Ivo, della natione Britannica in Francia, una
« parte di costa del detto S. Ivo, mandatavi da quel Reveren-
« tissimo Vescovo e Capitolo Trecorense cavata dal proprio
« sepolcro e ricevuta autentica ; la quale al presente si honora
« e riverisce con particolar divotione, nella sudetta sua chiesa
« di Roma (1). »

Il ne saurait être question ici de la première relique : il ne s'agit plus en effet d'une parcelle *grande comme l'ongle*, mais d'une côte ; de plus, la date officielle de la réception est expressément mentionnée, — 30 Nov. 1638, — et elle est de dix-huit mois postérieure à l'accusé de réception du premier envoi : — 25 Mars 1637 (2). — Aucun doute n'est donc permis :

(1) « Le 30 Novembre 1638, on organisa une magnifique procession publique
« pour recevoir une côte de saint Yves et la transporter dans l'église que la
« nation bretonne possède à Rome. Cette relique, prise dans le tombeau même
« du Bienheureux, comme l'atteste l'authentique qui l'accompagne, nous a été
« envoyée par Mgr l'Evêque de Tréguier et son vénérable Chapitre. Elle est
« maintenant vénérée, avec une dévotion et un respect tout particulier, dans
« l'église de Saint-Yves-des-Bretons ».

(2) Noter que l'accusé de réception, à s'en tenir aux termes dans lesquels il est libellé, est lui-même bien postérieur à l'envoi du Chapitre.

il s'agit bien dans ce passage de la relique insigne, conservée jusqu'en 1875 à Saint-Yves-des-Bretons, et transférée, à cette époque, à Saint-Louis-des-Français, relique qui consiste précisément en une côte presque entière d'adulte.

Lorsque la Congrégation française remerciait le Chapitre de Tréguier de l'envoi d'une parcelle du corps saint, elle écrivait : « Ce neantmoins vous assurant que nous l'honorerons « de tout nostre possible. » Certainement, cette promesse ne contribua pas peu à motiver le don d'une relique plus considérable. Mais, ne constitue-t-elle pas aussi une sorte d'engagement qui lie les administrateurs actuels ? Et ce devoir, l'ont-ils fidèlement rempli pendant ces derniers temps ?...

Espérons que cette insigne relique, l'une des plus belles après celles de la cathédrale de Tréguier, ne restera pas indéfiniment sans honneur, qu'elle sera transportée dans la nouvelle église, et exposée, au moins une fois l'an, à la vénération des fidèles ! J'ai peine à croire que les vénérables chanoines eussent consenti à se jamais dessaisir de ce précieux trésor, s'ils avaient prévu qu'il serait un jour relégué, sans honneur, au fond d'un meuble de sacristie !!!

CHAPITRE X

UNE VIE DE SAINT YVES PUBLIÉE EN ITALIEN AU XVII^e SIÈCLE PAR UN PRÊTRE BRETON

Une vente de livres à Rome. — Vie de saint Yves, par Pierre Chevet. — Titre et dédicace : le Cardinal Barberini. — Sources utilisées par Dom Chevet : un exemplaire romain du procès de canonisation du thaumaturge breton. — Analyse sommaire de l'ouvrage. — Contribution à l'hymnographie et à l'iconographie de saint Yves.

..... Le titre de l'ouvrage de Pierre Chevet est très long. Il ne faut pas oublier que nous sommes en plein xvii^e siècle. En ce temps-là, tout auteur qui se respectait, se croyait obligé de faire précéder ses œuvres d'une annonce assez complète

pour remplir entièrement la première page. Qu'on en juge par ce spécimen :

« Vie et miracles || de saint Yves, prêtre || et confesseur ||
 « avocat des pauvres, || des veuves et des orphelins || composée,
 « sur les ouvrages de plusieurs auteurs très sérieux et dignes
 « de foi || et aussi d'après || le procès de canonisation du saint
 « et suivi du discours prononcé par Clément VI au jour de la
 « canonisation, || avec des réflexions pieuses sur différents
 « points de || la vie du Bienheureux || qui seront très utiles aux
 « chrétiens || de tout état et condition. || Ce livre a été écrit
 « en italien || par le Très Révérend Pierre Chevet, || prêtre du
 « diocèse de Rennes, en Bretagne, et curé || de la paroisse de
 « Saint-Yves-de-Rome. || On y a joint une table des réflexions
 « morales qui accompagnent le récit. || A Rome, chez Manelfe
 « Manelfi MDCXL. || Avec l'autorisation des supérieurs (1). »

Et de fait, le livre se présente revêtu d'un certificat accordé le 29 avril 1639, par Sébastien Venturelli, sur la demande du Maître des Sacrés Palais. L'imprimatur est signé par F. Reginald Lucarinus.

Le volume, du format petit in-4°, compte xrv. 172 pages. Il est dédié « à l'Eminentissime et Reverendissime seigneur et
 « protecteur Monseigneur Antoine Barberini, neveu de Notre
 « Saint Père le Pape Urbain VIII ».

Quels étaient les titres du Cardinal Barberini à cet hommage ? Il paraît que ce prince de l'Eglise professait une grande dévotion envers le thaumaturge breton. Il avait même, l'année précédente, doté et marié un grand nombre d'orphelines en l'honneur de saint Yves. Chacun sait que, de nos jours encore, c'est là l'une des formes les plus gracieuses, et aussi les plus moralisatrices, de la charité romaine. Toujours est-il

« (1) Vita, e miracoli || di S. Ivo, sacerdote || e confessore, || avvocato dé po-
 « veri, || vedove, & orfani. || Cavata da molti gravi & approbati auttori, &
 « anche dall'informatione presa per la Canonizatione del Santo ; con un ser ||
 « mone fatto da Clem. VI. nella detta Canonizatione. || Con un discorso morale
 « fatto nell'occorrenza d'alcuni punti della || vita del Santo, molto utile ad
 « ogn'uno di qualsivo || glia stato, e conditione. || Composta in lingua italiana
 « || da molto R. Pietro Chevet || prete della diocese redonense in Brettagna,
 « curato || della parochiale di S. Ivo di Roma || Con una tavola della moralità
 « che vi si tratta || In Roma, appresso Manelfo Manelfi. M. DC. XL. || Con
 « licenza dé superiori. »

que, d'après l'épître dédicatoire, cet acte de générosité valut à notre cardinal de voir son nom, son portrait et ses armes en tête de l'ouvrage de Dom Chevet.

Analysons rapidement ce livre : Une préface « *Al divoto lettore* » nous fait connaître à quel mobile a obéi l'auteur, et quel but il poursuit. C'est sur les instances de l'ambassadeur du roi très chrétien près de Sa Sainteté, « Mgr le Maréchal d'Estrée, ce guerrier non moins célèbre par sa piété que par sa valeur militaire (1), » que notre compatriote s'est décidé à prendre la plume. Mais son dessein étant avant tout de montrer les beaux exemples de vertus offerts par saint Yves, il ne se contentera pas de raconter l'histoire du Bienheureux, il essaiera de tirer de chacun des faits une leçon pour l'édification des lecteurs. Il convient que cette manière de procéder s'éloigne quelque peu de la méthode historique, mais il prie le lecteur de vouloir bien l'excuser, car il préfère manquer aux lois de l'histoire, qu'à la loi de Dieu, qui nous a chargé de veiller à l'instruction et au salut de nos frères.

L'argument, présenté par un pasteur ayant charge d'âmes, ne manque pas d'une certaine habileté.

A la suite de cette préface, nous trouvons cinq pièces de vers adressées à Dom Chevet par ses amis de Rome, pour le féliciter sur son ouvrage. La première, est écrite en grec (2). Son auteur est Léon Allatius, le savant bibliothécaire de la *Vaticane*, (+1669). Il fut, au XVII^e siècle, l'un des connaisseurs les plus érudits de la littérature byzantine. On lui doit beaucoup d'éditions critiques des auteurs grecs de la période chrétienne, sans compter un très grand nombre d'ouvrages de théologie, de liturgie et de philologie.

Dans l'épître qu'il adresse à notre compatriote, le savant helléniste fait un magnifique tableau des bienfaits de toute sorte, dûs à l'intervention du thaumaturge breton.

(1) Nous ne saurions souscrire aux éloges donnés ici à M. le Maréchal duc d'Estrée. Les diplomates sortis de l'Eglise, à la manière de Talleyrand, ne nous plaisent guère, surtout lorsqu'ils ont, comme lui, l'audace de ne pas s'en tenir au sacrement de l'ordre.

(2) C'est la première fois que nous trouvons le nom de notre saint traduit en grec : Υἱὸν.



SAINT YVES RECEVANT LES PÉTITIONS DES MALHEUREUX

Reproduction de la gravure de Pionnier et Veuillemont insérée dans l'ouvrage de Dom Chevet — Rome, 1640

Viennent ensuite deux petites pièces, reproduisant la même pensée, l'une en grec, l'autre en latin. Elles sont dues à un certain Octavien Castelli, personnage fort peu connu. Celui-ci ne promet à Pierre Chevet rien moins que l'immortalité. Puis une poésie italienne, pleine d'exagérations, dites dans un style des plus ampoulés. Il n'y est question que du Pinde, du Parnasse... Notre bon curé est un cygne, son ouvrage est le chef-d'œuvre du siècle... Bref, on l'écrase sous les fleurs, les palmes, les couronnes.

Cependant le bouquet appartient à un Français, qui adresse « à monsieur Pierre Chevet » une série de bouts rimés ridicules. Qu'on en juge par ce specimen :

Ce Chevet si bien érigé
 Sur les mérites de Sainct Yve ;
 Sa vie, ses mœurs, son plaidoyé
 M'inciteront que pur ie vive,
 Suivant donc l'object desormais
 En Dieu dormiray pour iamais.

Il n'y a pas moins de trois *couplets* de cette force ! Leur auteur signe « Sébastien de Partou ». En tout cas, il n'avait pas fait long séjour au pays du bon goût ! Qu'on nous pardonne ce jeu de mots à l'adresse d'un homme qui en a commis de si détestables à propos de notre saint !

Avant d'aller plus loin dans l'étude du livre de Pierre Chevet, signalons les sources qu'il a utilisées pour le composer. Ce sera d'autant plus facile, que l'auteur a pris soin de dresser lui-même (1) la bibliographie des ouvrages qu'il a consultés. En voici la liste : « La vie du Bienheureux Yves » a été écrite par divers auteurs : Marianus, liv. VI. ch. I ; « Surlus, au 19 mai ; — Pierre de Natalis, livre V, ch. 21 ; « — Un auteur inconnu, mss. ; Marc, 2^e partie, liv. VI, ch. 24. « Le légendaire, manus. Titre II. fol. 12 ; — le breviaire « des frères Mineurs, au 27 octobre ; — Luc Wadding, irlandais, au livre des annales de saint François, fol. 18 ; — Le « P. Ribadeneira, dans sa vie des Saints ; — André de la

(1) Chevet : *Vita e miracoli di S. Ivo*, p. 123, 124

« Vallée, docteur en Sorbonne; — Le martyrologe français, « publié en 1637 par André du Saussay; — Pierre de la Haye, « jurisconsulte;... et autres graves auteurs.

La plupart des ouvrages énumérés par notre compatriote sont très connus. Un mot seulement du procès de canonisation mentionné dans le titre. Il existait donc à Rome, au commencement du xvii^e siècle, un exemplaire de cette pièce officielle. C'est là un fait bibliographique important. Mais d'où provenait ce manuscrit ?

Était-ce celui que nous trouvons signalé, dès le xiv^e siècle, dans le catalogue de la *Librairie des Papes d'Avignon*, publié en 1886, par un savant élève de l'Ecole française de Rome ? (1) Quoiqu'il en soit, il reste acquis que Dom Chevet a eu connaissance d'un exemplaire du procès de canonisation de notre Bienheureux. Sans parler de son affirmation, que l'on ne saurait révoquer en doute, la distribution de son livre en est une preuve incontestable. Ainsi les miracles accomplis par saint Yves s'y trouvent racontés, non seulement dans les mêmes termes, mais encore selon le rang qu'ils occupent dans le *Relatio processus de vita et miraculis* (2).

Revenons à l'ouvrage de Pierre Chevet. Il se divise en deux livres. Le premier (pages 1-132), traite de la vie et des vertus du saint; le second (pages 135-154), des miracles obtenus par son intercession.

Dans la première partie, l'auteur vise moins à donner une biographie de son héros qu'à inculquer au lecteur l'amour des vertus pratiquées par saint Yves. Pour obtenir ce résultat, voici comme il procède : Dès que son travail l'amène à parler d'une vertu chère à notre grand saint, il entame immédiatement un petit sermon sur son excellence, la manière de l'ac-

(1) Maurice Faucon : *La librairie des Papes d'Avignon. — Sa formation, ses catalogues (1316-1420) d'après les registres de comptes et d'inventaires des archives vaticanes*. Thorin : *Bibliothèque des Ecoles Françaises d'Athènes et de Rome*. Fascicule XLIII. — Le procès de canonisation de saint Yves s'y trouve mentionné sous ce titre : « *Item attestaciones super vita Sancti Yvonis in papiro cooperte pergamenno, que incipiunt in secundo folio TRECOREN et finiunt in penultimo folio CORPORIS. — Item aliud cartularium in papiro super eodem.* »

(2) Cf. *Mss. du Grand Séminaire de Saint-Brieuc*, — et *Monuments originaux*, p. 301 et seq.

quérir et de la conserver... Ainsi, aux premières pages, il est question de la grande pureté de mœurs du jeune Hælori. Aussitôt notre bon curé de gémir sur la manière dont la jeunesse se perd par le sens dépravé, et d'indiquer les moyens à employer pour se conserver pur. S'agit-il, plus loin, de l'éducation chrétienne que reçut, au sein de sa famille, le jeune seigneur de Kermartin, notre biographe en profite pour traiter de l'éducation des enfants,... et ainsi de suite. On voit immédiatement que Dom Chevet désirait, avant tout, utiliser son livre pour continuer, par la plume, les conseils et les enseignements qu'il distribuait à ses ouailles, du haut de la chaire chrétienne. Aussi n'a-t-il pas inséré moins de 35 homélies dans sa *Vie de saint Yves*.

En voici les sujets, d'après le tableau qu'il en a dressé lui-même en tête du volume (1) :

« Comment la jeunesse se perd par le sens dépravé.

Moyen de conserver la pureté.

De l'éducation des enfants.

De la douceur.

De la charité dans les rapports entre les maîtres et les serviteurs.

De la justice.

Comment nous devons fuir les occasions d'offenser Dieu.

Du sacrement de mariage.

Du jeûne.

De la pénitence.

Des œuvres de miséricorde.

De l'oraison.

De la sécheresse dans l'oraison.

De l'amour de Dieu.

De l'humilité.

Que notre humilité ne doit pas nous empêcher de prendre soin de notre réputation.

Il faut accomplir le bien avec une grande pureté d'intention.

Des obligations de ceux qui ont charge d'âmes.

De la différence entre les aliments matériels et la nourriture spirituelle.

(1) Chevet : *Vita e miracoli*... Introduction, p. v et vi.

Du pardon des injures.

De la mortification.

Combien il importe d'être réservé dans ses paroles.

Du péché d'impureté et des moyens de s'en corriger.

Qu'il faut fuir les mauvaises habitudes.

De la foi.

De l'aumône et de son efficacité.

Il est nécessaire que nous soyons dans l'état de grâce pour que nos actions soient méritoires.

De la pauvreté volontaire au milieu des richesses.

Vivre en paix avec Dieu est le seul moyen d'être heureux.

Des murmures et des plaintes.

Que nous devons nous confier en la miséricorde de Dieu.

Moyen de prêcher efficacement la parole de Dieu.

Que la vie dévote convient aux hommes quelle que soit leur condition.

Comment les pécheurs devraient s'abstenir du péché, sinon par amour pour Dieu, du moins dans leur propre intérêt.

De la crainte de Dieu. »

Ces sermons dénotent chez notre compatriote de sérieuses études patrologiques et scripturaires. Les emprunts faits à l'Ecriture Sainte, aux Saints-Pères et aux Ecrivains ascétiques, sont généralement choisis avec goût. Nous n'oserions pas nier cependant, qu'on ne voit percer çà et là cette manie de la *citation* qui fut le défaut des écrivains de ce siècle. Mais l'ensemble prouve que le curé de *Saint-Yves* avait une grande érudition ; cela seul suffirait à nous expliquer pourquoi il compta, parmi ses amis, d'illustres personnages comme Léon Allatius.

Le livre second de l'ouvrage de Dom Chevet traite des « Miracles obtenus par l'intercession de saint Yves après sa mort. » C'est l'abrégé de la partie correspondante du *Rapport* présenté par les Cardinaux chargés du procès de Canonisation. Cependant, comme le titre l'indique, il n'y est question que des miracles postérieurs à la mort du Bienheureux. Notre auteur n'a pas voulu se répéter, en relatant à nouveau les prodiges opérés par saint Yves, pendant sa vie, puisque déjà ils avaient trouvé place dans la biographie, qui fait l'objet de son premier livre. Laissant donc de côté les § 1 à 21, il commence au § 22

du *Relacio processus de Vita et Miraculis*. Il suffit de collationner son travail, — pages 136 à 153, — avec celui des Cardinaux, — fol. XLVII, — tel que le manuscrit du Grand Séminaire nous le présente ; ou encore avec la copie qui en a été publiée dans les *Monuments originaux*, — pages 386 à 382, — pour constater que Dom Chevet avait sous les yeux, au moment où il écrivait, une pièce semblable à celle que nous possédons. Il ne faut pas oublier que, dans tous les procès de Canonisation de cette époque, on faisait dresser au moins trois exemplaires, exactement semblables, du Rapport des Cardinaux : un pour chacun des prélats chargés de poursuivre l'affaire. La bibliothèque Vaticane possède un grand nombre de ces manuscrits ; quelques-uns aussi sont conservés à la Nationale ; sans doute depuis le voyage des Archives Pontificales à Paris, à la fin du siècle dernier.

Nous avons insisté sur les rapports qui existent entre la *Vie de saint Yves* et le manuscrit légué au Grand Séminaire de Saint-Brieuc par Monseigneur Bouché. C'est que leur parfaite concordance est pour nous d'un grand intérêt : ils se prêtent l'un à l'autre un mutuel témoignage d'authenticité.

En effet, si l'on veut bien rapprocher notre manuscrit de l'ouvrage de Dom Chevet, il sera facile de constater que l'auteur s'est vraiment servi, comme il le dit, pour écrire son livre, d'un monument exactement semblable à celui que nous possédons, et, partant, qu'un exemplaire du procès de Canonisation existait à Rome au XVII^e siècle ; — d'un autre côté, le livre confirme ce qui a été si magistralement démontré par le savant M. de la Borderie : à savoir, que le manuscrit du Grand Séminaire est véritablement l'une des copies officielles du Rapport des Cardinaux, puisqu'il concorde, de tout point, avec l'exemplaire romain, que le curé de Saint-Yves avait sous les yeux quand il écrivait.

Nous ne voulons pas terminer l'analyse de la *Vie de saint Yves* sans dire un mot de quelques pièces latines qui occupent les dernières pages du volume.

La première est due à la plume de Pierre Chevet. C'est un résumé de la vie de notre grand Saint, rédigé en latin, dans le style épigraphique. Ne pouvant le reproduire en entier, nous nous contenterons d'en donner le prologue et la conclusion :

S. YVONIS ELOGIUM

I

Yvonem

Maximum pauperum patronum
 Britannia tulit :
 Non illa magna toto orbe divisa
 Quæ anglos parit ;
 Sed Gallica minor,
 Quæ Angelos generat

.....

XX

Sic Yvo dum pauperes domi privatus
 Liberalitate ;
 In foro patronus, eloquentia ;
 In tribunali judex, æquitate ;
 In templo concionator, doctrina ;
 In altari sacerdos, precibus
 Juvit :
 Sic bene de miseris mortalibus
 Merendo,
 Immortalitatem obtinuit.
 Omnia in Yvone, Lector, habes
 Si imitaris, advocatum
 Si non imitaris, judicem.

Les autres poésies sont empruntées à l'Office de saint Yves, tel qu'il se célébrait dans la cathédrale de Tréguier, au commencement du xvii^e siècle : « Ex officio, quod recitatur in « ecclesiæ cathedrali Trecorensi, in qua quiescit corpus « S. Yvonis (1). »

Il est bien regrettable que notre compatriote n'ait pas donné place, dans son livre, à tout l'office de ce temps-là. Il nous eût ainsi permis de combler une lacune que tout le monde regrette. Cependant, tel qu'il est, ce fragment ne cesse pas d'offrir un grand intérêt : l'hymnographie de saint Yves, qui est encore loin d'être complète, s'en trouve accrue d'autant.

M. Gaultier du Mottay a publié, en 1869, dans la 4^e livraison

(1) Chevet : *Vita e miracoli...* p. 165-172.

du tome III, des « *Mémoires de la Société historique et archéologique des Côtes-du-Nord*, » — pages 318-337, — un office de saint Yves, extrait du Bréviaire de Saint-Brieuc, imprimé en 1532, et du Missel à l'usage du même diocèse, imprimé en 1543.

Il accompagne cette publication de la note suivante : « Nous « tirons cet office, comme les précédents, de l'ancien Bré-
« viaire de Saint-Brieuc, ne connaissant aucun Propre de
« Tréguier antérieur à celui qui fut édité, en 1769 (1), par
« Mgr de la Royère, évêque de cette ville... Tout nous porte
« à croire que ces hymnes sont, ainsi que le reste d'office
« qu'on va lire, la reproduction du Propre usité à Tréguier
« pendant le xvi^e siècle. »

Or, soit que ce Propre ne fût pas le même que celui de Saint-Brieuc, relativement à l'Office de saint Yves ; soit qu'il ait été modifié à la fin du xvi^e siècle ; toujours est-il qu'il exista dans le diocèse de Tréguier, bien avant 1769, un (2) Office de notre saint tout autre que celui réédité par M. du Mottay. Nous trouvons, en effet, dans l'ouvrage de Chevet, deux hymnes, une sequence, sans parler de plusieurs antiennes, différant complètement du Propre de 1769, et aussi de l'Office primitif publié par M. de la Borderie (3). Le lecteur pourra s'en assurer par ces quelques strophes :

HYMNUS

Quæ summe Deus cantica te decent,
Yvoni celebris cum rutilat dies
Cujus personuit moribus inclytis
Laudis perpetuum melos.

.....

Sic Sanctam Triadem perpetuis, plo
Certemus studio, tollere laudibus ;

(1) Ce travail a été réédité aux pages 136-144 du volume intitulé : *Essai d'Iconographie et d'Hagiographie bretonne*, par J. Gaultier du Mottay, Saint-Brieuc, Prud'homme, 1869, in-8°.

(2) A ma connaissance il en a même existé deux : je me propose de rééditer incessamment un second office, datant des premières années du xviii^e siècle, et qui ne se trouve pas mentionné dans les publications précédentes.

(3) *Monuments originaux de l'Histoire de saint Yves*, p. 437 et seq.

ASSOCIATION BRETONNE

Ut præstet superis sedibus additos
Yvoni comites dari.
Amen.

.....

HYMNUS

Amicus Yvo pauperum,
Dum se, suasque largiter
Opes egenis immolat,
Artem lucratur artium.

.....

Yvonis artem quæsumus
Hanc Christe tu nos edoce :
Qui te, tuis in parvulis,
Ali jubes, et suscipi.
Amen.

.....

SEQUENTIA

Patri miserationum
Deo consolationum
Referamus gratias,

.....

Aucto pane, turbam pavit :
Tactu morbos effugavit
Undas verbo separavit,
Fretus cœli munere.

.....

Da te Christe sic pascamus
Sic potemus, sic tegamus.
Ut in tuis te noscamus
Pusillis, et capiamus
Sempiterna gaudia.
Amen.

L'ouvrage, dont nous venons de donner un rapide résumé,
est orné de trois gravures hors texte.

La première n'offre qu'un intérêt secondaire : c'est le portrait du Cardinal Barberini, à qui le livre est dédié.

Mais les deux autres, exclusivement consacrées à saint Yves, méritent que nous nous y arrêtions un instant ; par leur provenance étrangère et leur belle exécution, elles ont une place marquée dans l'iconographie de notre grand Saint.

L'une, — qui se trouve encartée entre les pages VI et VII de l'Introduction, — représente saint Yves recevant les pétitions des malheureux. Dans un magnifique appartement, tout entouré de bibliothèques aux rayons surchargés d'in-folio, l'artiste a représenté le patron des avocats, en costume de chanoine, et donnant audience à de nombreux pauvres, qui lui présentent humblement leurs suppliques. Le bon Saint les accueille avec une bienveillance qui se reflète sur son visage et dans toute sa personne. La légende explicative est ainsi conçue : « S. Yvoni pauperum viduarum et orphanorum ad-
« vocato. » La composition et l'exécution de cette planche sont fort remarquables. Elle porte la signature de C. Pionnier, et Sébastien Vouillemont (1).

Une autre estampe, qui occupe la page 135 de notre volume, est plus difficile à analyser. Au premier plan, la scène se dédouble. A droite, c'est un port de mer, très animé, avec de nombreux vaisseaux, et des barques plus nombreuses encore ; un vieux donjon battu par les flots ; et, dans le lointain, de hautes falaises.... A gauche, l'intérieur d'une vaste basilique, construite dans le style classique, et au milieu de laquelle on aperçoit un personnage en extase, dans l'attitude de la prière, et tout enveloppé d'une auréole lumineuse. Au-dessus de ces deux petits tableaux, c'est l'apothéose de saint Yves. Le Bienheureux, revêtu des ornements sacerdotaux, est emporté au Ciel par les anges. Tout autour de lui voltigent d'autres messagers célestes, — aux formes un peu trop charnelles, — qui soutiennent divers emblèmes rappelant la dignité, les travaux et les vertus du Saint. Les uns portent un calice, un livre, une plume... ; les autres, un lys, un rameau d'olivier.... La légende latine rappelle que saint Yves, après son triomphe, continue d'être secourable aux mortels, comme il le fut autrefois, quand

(1) C. Pionnier, inv. ; Sebast. Vouillemont, sculpsit.

il vivait parmi eux : « S. Ivo de mortalibus bene meritus,
« etiam inter cœlites triumphans supplicibus suis patrocini-
« natur. »

C'est aussi notre conviction, ô Saint bien-aimé ! Et, voilà pourquoi, nous ne voulons pas déposer cette plume, avec laquelle nous avons eu tant de fois le bonheur d'écrire votre nom béni, sans vous redire la prière que notre pieux compatriote vous adressait en terminant son livre : Prosternés à vos pieds, ô puissant Avocat, nous vous en supplions, demandez à Dieu pour l'auteur, et pour tous ceux qui liront ces pages, le bonheur d'aller un jour vous rejoindre dans les cieux :

**« Finisco la presente historia, prostrato alli piedi
« di quel glorioso santo supplichevole, pregandolo
« che ottenga da Dio, si per il suo historiografo,
« come anco per quelli, che leggeranno la sua vita,
« e presente historia, et altri suoi devoti, la vita
« eterna. »**

L'Abbé T.-M. LECOQU.

FIN.



SAINT-YVES-DES-BRETONS

INTRODUCTION

La fondation de notre établissement national est l'un des faits les plus intéressants de l'Histoire de la dévotion au Pape.

CHAPITRE I

LES PÈLERINAGES A ROME AUX PREMIERS SIÈCLES

Les pèlerinages à Rome remontent aux temps apostoliques. — Nouveaux témoignages fournis par l'Archéologie sur leur fréquence et leur universalité. — Accueil fait aux pèlerins dans la Ville Eternelle. — L'hospitalité chrétienne revêt trois formes, qui correspondent à autant d'époques distinctes : *l'hospitalité privée* pendant l'ère des persécutions ; — *les xenodochia pontificaux* après la paix constantinienne ; — *les hospices nationaux* à partir du VII^e siècle. — Quel rang occupe Saint-Yves-des-Bretons dans la liste de ces fondations.

CHAPITRE II

FONDATION DE L'HOSPICE NATIONAL DES BRETONS

Les Bretons très nombreux à Rome au XIV^e siècle. — Anciens hospices bretons. — Projet de les unir et de les fondre en un seul. — Le cardinal de Coëstivy. — Bulle d'érection de l'hospice national breton. — Procès-verbal de la prise de possession.

CHAPITRE III

SAINT ANDRÉ DE MARMORARIIS

Souvenirs historiques qui se rattachent à l'emplacement occupé par l'église Saint-André. — Antiquité de cette basilique. — Elle est mentionnée dans les plus anciens catalogues officiels. — Origine et justification de son titre. — Rareté de documents relatifs à son histoire et à celle de la confrérie des *Marmorarii*.

CHAPITRE IV

L'ANTIQUE ÉGLISE DE SAINT-YVES-DES-BRETONS

Restauration de 1568. — Vue extérieure d'après une gravure du XVIII^e siècle. — Plan relevé par Letarouilly. — Le pavé en mosaïque : un curieux manuscrit de la Vaticane. — Colonnes ; lambris ; autels ; autel monolithe ; tableaux. — Nouvelles preuves en faveur de l'antiquité de cet édifice. — Son aspect général dans les années qui précédèrent la démolition. — Protestations qui accueillirent cet acte : « Les barbares du dehors. »

CHAPITRE V

LA CONFRÉRIE ET L'HOSPICE DES BRETONS A ROME

Bulle d'érection : Léon X et le Cardinal Guibé. — Concession de nombreux privilèges spirituels. — Résumé de l'histoire de la Confrérie bretonne. — Son annexion à la Confrérie française sous Henri III. — Documents officiels relatifs à cette affaire. — Situation de l'église et de l'hospice pendant le *xvii*^e et le *xviii*^e siècles : soins donnés aux nationaux ; zèle de nos compatriotes pour les cérémonies religieuses ; le clergé de *Saint-Yves*. — Fondations nombreuses. — Décadence de la Confrérie bretonne. — Protestations devant les Etats de la Province : écho de ces réclamations dans le procès-verbal de 1620. — Les inconvénients de la centralisation à outrance : l'établissement breton définitivement absorbé par Saint-Louis-des-Français.

CHAPITRE VI

LES MONUMENTS ÉPIGRAPHIQUES DE SAINT-YVES-DES-BRETONS

Coup d'œil sur les publications antérieures. — Nouvelle source d'informations : découverte des registres paroissiaux de *Saint-Yves*. — Essai de reconstitution du pavé monumental de notre église. — Curieux spécimens de la sculpture funéraire aux *xv*^e et *xvi*^e siècles. — Les bienfaiteurs et les amis de notre établissement national d'après les épitaphes recueillies. — Contribution à la biographie bretonne. — Le musée lapidaire de Saint-Louis des-Français.

CHAPITRE VII

LES CURÉS DE SAINT YVES

Absence de documents pour la fin du *xv*^e et le commencement du *xvi*^e siècle.
 — Les registres paroissiaux de Saint-Yves. — Liste des curés à partir de 1556.
 — La moitié d'entre eux sont bretons. — Biographie des plus célèbres : Lasciver, Chevet, etc. — Importance de la paroisse de Saint-Yves d'après les *Etats* relevés dans les registres.

CHAPITRE VIII

UNE RELIQUE INSIGNE DE SAINT YVES

Buste de saint Yves en abbé du *xvii*^e siècle. — La colonie bretonne écrit à Tréguier pour demander une relique de saint Yves. — Accusé de réception d'une première relique : remerciements et plaintes de Pierre Chevet. — Le Chapitre se laisse toucher. — Réception solennelle d'une seconde relique beaucoup plus importante.

CHAPITRE IX

LA NOUVELLE ÉGLISE DE SAINT-YVES-DES-BRETONS

Une prophétie. — Quinze ans pour construire un oratoire « quatre fois grand comme la main. » — Une magnifique maison de rapport. — Description de la nouvelle chapelle, par M. l'abbé André du Bois de la Villerabel. — Les Sœurs de Bon-Secours. — La commission des Pieux Etablissements met la dernière main à un plan d'expropriation projeté depuis longtemps. — Doléances et vœux d'un breton.

CHAPITRE X

UNE VIE DE SAINT YVES PUBLIÉE EN ITALIEN AU XVII^e SIÈCLE
PAR UN PRÊTRE BRETON

Une vente de livres à Rome. — Vie de saint Yves, par Pierre Chevet. — Titre et dédicace ; le Cardinal Barberini. — Sources utilisées par Dom Chevet : un exemplaire romain du procès de canonisation du thaumaturge breton. — Analyse sommaire de l'ouvrage. — Contribution à l'hymnographie et à l'iconographie de saint Yves. — Une prière à notre cher saint.

SAINT YVES A FAIT PARTIE

DU

TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Réponse à M. DE LA BORDERIE.

Dans l'Introduction de l'ouvrage intitulé : *Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, M. de la Borderie avait écrit ces mots : « Saint Yves a-t-il fait partie du T. O. de Saint-François ? — Je n'hésite pas à répondre : non. — La preuve, c'est que dans ce long défilé de deux à trois cents témoignages qui constitue l'Enquête, pas l'ombre d'allusion à ce fait... »

Il aurait pu ajouter : Saint Yves ne fut ni baptisé, ni ordonné prêtre, *puisque* l'Enquête n'en dit rien (!!)

A la veille des fêtes de Tréguier, la *Revue Franciscaine*, et bien auparavant les *Annales Franciscaines*, publièrent quelques notes démontrant brièvement et facilement la faiblesse de la prétendue preuve apportée par l'illustre archéologue contre saint Yves tertiaire. — M. de la Borderie devait traiter à nouveau la question du « tierçage » au Congrès de Dinan. J'avais été invité à y assister. Je crus dès lors qu'il était de mon devoir, comme Franciscain et Breton, et pour des raisons spéciales, de ne pas laisser passer sans contradiction les assertions de l'honorable Académicien. Je me servis des notes susdites, car je n'avais pas eu le loisir d'étudier la question par moi-même. Mon raisonnement fut celui-ci : Le silence des actes — si silence il y a — ne peut être une preuve contre une

tradition positive remontant jusqu'à saint Yves et approuvée par l'Eglise.

En effet, dès 1351, un *Chapitre Général* de notre Ordre reconnaît solennellement à ce saint son titre de Tertiaire (Cf. Wading, anno 1303).

Les *Chroniques* du couvent des Cordeliers ou Franciscains de Guingamp rapportent que « saint Yves, patron des Bretons, prit l'habit du T. O. de Saint-François, audit couvent « de Guingamp, peu d'années avant son trépas ». L'auteur des chroniques atteste que les faits qui y sont relatés ont été pris sur les actes et registres, d'après l'inventaire qui en fut fait en 1636 par le P. Guillaume-le-Court. Ce témoignage est donc une copie de la pièce originale constatant que saint Yves fut reçu au T. O. dans ce couvent.

Toute la *Tradition*, les *historiens*, comme saint Antonin, de Florence (1389-1459), Albert Legrand, Dom Lobineau (T. III. p. 18., édition de Tresvieux), tous nos annalistes, comme Rigo de Santo Urso (1480), Mariano de Florence (1430-1528), Bernardin de Bustis (1498), Marc de Lisbonne, François de Gonzague, etc., etc., nos *Ménologes*, les expositeurs de la règle du T. O., tous, attestent que saint Yves fut tertiaire.

Aurait-on encore un doute ?

Le *Bréviaire Franciscain*, le propre du *Bréviaire de Saint-Brieuc*, etc., un *Rescrit de Paul III*, daté de 1547, donnent au saint son titre de Prêtre du T. O. de Saint-François.

Les livres liturgiques, composés avec le plus grand soin, ne sont pas absolument infaillibles, mais ils constituent un grave document historique qu'il n'est pas permis, surtout à un laïque, de nier à la légère, sous peine de se faire censurer à Rome.

Venons maintenant aux objections formulées par M. de la Borderie. Quiconque connaît la règle du T. O. peut les réfuter.

1° Deux cordeliers de Guingamp, témoins au procès de canonisation, n'ont pas fait mention de son « tierçage ».

R. Les Cordeliers en ont fait mention dans les registres du couvent ; cela suffit.

2° Le P. Papebroch nie *expressément* le « tierçage » de saint Yves.

R. Il ne le nie pas *expressément* (Cf. *Acta Sanctorum*, t. IV. Maii).

3° Saint Yves, à moins de dispense, devait porter la bure grise des Franciscains, mais il est dit dans l'Enquête qu'il était habillé de grosse bure blanche à deux sols l'aune.

R. La règle n'oblige pas les Tertiaires à porter la bure grise des Franciscains.

4° La règle des Tertiaires les obligeait à jeuner le mercredi (?) et le vendredi, et l'Enquête dit que saint Yves jeunait tous les mercredis et samedis.

R. Voici le texte de l'Enquête des Cardinaux :

« Ter in septimana, quarta silicet et sexta feria et sabbato
« in pane et aqua jejunabat ; aliis autem diebus semel in
« die panem et potagium sumebat ». « Trois fois la semaine,
« à savoir, le mercredi, le vendredi et le samedi, il jeunait au
« pain et à l'eau ; les autres jours (dimanches et fêtes excep-
« tés) il ne prenait qu'un repas qui se composait de pain et
« d'un potage ». — Tout commentaire est superflu.

5° L'introduction du propre du Bréviaire Franciscain peut être mise sur le compte du Général de l'Ordre ; le Saint-Siège, en l'approuvant, s'en est rapporté à lui.

R. C'est une objection fantaisiste.

6° M. de la Borderie a cherché partout le nom d'un Tertiaire en Bretagne au XIII^e siècle, il ne l'a pas trouvé.

R. Les Tertiaires étaient très nombreux ; ils portaient alors habituellement le nom de « Frères de la Pénitence ».

Je ne refute pas ici en détail toutes ces objections, parce qu'elles ont été relevées dans l'*Indépendance Bretonne* du 9 septembre dernier, et parce qu'un *travail* sur saint Yves tertiaire paraîtra, je crois, prochainement.

J'avais dit qu'un tableau ancien, représentant l'Enfant Jésus donnant la corde franciscaine à saint Yves, se trouvait dans une des chapelles de la cathédrale de Tréguier. Mon honorable contradicteur me répondit que jamais il n'avait vu un pareil tableau. Lors des fêtes de Tréguier, j'ai pu examiner de *visu* le tableau en question.

La corde est le signe caractéristique qui distingue les enfants de Saint-François. Les tertiaires la portent dessus ou par dessous leurs habits. Au rapport de nos annalistes, saint

Yves la portait extérieurement sur sa tunique de grosse bure blanchâtre.

La dame qui eut le bonheur, à la mort du saint, d'avoir sa ceinture, dit que c'était « un lien étroit de laine. » — « Habuit « unum frustum et partem etiam zonæ quæ erat de *modico* « *ligamine laneo* » (t. 16). Ces termes n'indiquent-ils pas la corde franciscaine, mince lien de laine qu'on porte sur les reins en signe de pénitence ? Le Cérémonial du T. O. appelle la corde « une ceinture, un *lien* de pénitence », *cingulum ligamen pœnitentiæ*. »

Le mot lien est aussi employé dans l'Enquête (Témoin 61^e), pour désigner ce qu'on appelle vulgairement une corde.

Enfin, l'expression : « Un lien étroit de laine », exclut formellement la courroie qu'on portait habituellement au XIII^e siècle. Si un mince lien de laine n'est pas une corde, quelle espèce de ceinture faut-il alors donner aux statues de saint Yves ? Le comité du monument de Tréguier, composé d'archéologues et d'artistes, ayant pour président M. de la Borderie, n'a donné, si je ne me trompe, aucune ceinture à la statue du tombeau. J'avoue que c'est une façon peu archéologique de tourner une difficulté !

En terminant, me serait-il permis d'attirer l'attention des membres de l'Association Bretonne sur l'étude de la question du T. O. J'allais dire de la question sociale. Léon XIII a dit, en effet, cette grave parole : « Ma réforme sociale, à moi, « c'est la règle du T. O. de Saint-François. »

Ce grand Pape a modifié l'ancienne règle, pour l'accommoder aux besoins des temps présents. Dans son immortelle Encyclique *Auspicato*, du 17 Septembre 1882, et dans une foule de circonstances, il a fait un appel solennel auprès des Evêques et des catholiques du monde entier en faveur du T. O., qui est la *lique des gens de bien*, que la papauté a toujours opposée à la franc-maçonnerie et autres sectes impies. « Nous exhortons les chrétiens, dit-il, la chose étant on ne peut plus « opportune, à ne point refuser de donner leur nom à cette « sainte milice de Jésus-Christ. »

Que ce soit la conclusion pratique de ce pacifique débat.

P. A., *Franciscain*.

SAINT YVES

ET LE

TIERS-ORDRE DE SAINT-FRANÇOIS

Saint Yves a-t-il fait partie du tiers-ordre de saint François ?

Dans la vie de l'illustre patron de la Bretagne et de la Justice, cette question est secondaire, et parmi les *points contestés* de son histoire dont le programme du Congrès de Dinan appelait l'examen il en est sans doute de plus intéressants.

Mais si dans la vie, dans la figure de saint Yves, ce trait n'est pas de première importance, il est, semble-t-il, au contraire, d'une importance capitale pour l'ordre de saint François, — à en juger du moins par la vivacité, l'ardeur, on pourrait presque dire la passion — et aussi le talent — que les représentants de cet ordre vénérable apportent dans la discussion de cette question historique. C'est ce que nous avons vu encore, en septembre 1890, à Dinan, où le développement donné à cette discussion par les révérends disciples de saint François n'a pas permis d'aborder les autres « points contestés » de l'histoire du grand thaumaturge trégorois (1).

J'ai l'intention d'examiner prochainement ces « points contestés » dans un travail d'ensemble, où je traiterai avec

(1) J'écris *trégorois* et non *trécrois*, comme c'est la mode aujourd'hui ; cet adjectif est fait sur le nom de *Tréguer*, qui, comme le breton *Landregher*, a un *g* et non un *c* ; pourquoi donc vouloir prétentieusement le tirer du latin *Trecoria* ? Les Bretons disent *Tregeriad* avec le *g* dur.

détail la question du *tierçage* (1) de saint Yves. Ici je me bornerai à indiquer les principaux arguments pour et contre, et à en apprécier la valeur.

I

Le premier point est de rechercher le document le plus ancien où se trouve attribuée à saint Yves la qualité de tierçaire de saint François.

La grande et incomparable source de l'histoire de saint Yves, — incomparable en richesse, en pureté, en authenticité, — l'Enquête de canonisation de l'an 1330 ne contient rien qui de près où de loin puisse faire soupçonner le tierçage de saint Yves.

Rien non plus sur le tierçage de saint Yves dans le Rapport officiel des cardinaux au pape Jean XXII : rapport qui est une analyse minutieuse et méthodique, parfaitement faite, de cette Enquête, qu'elle complète et éclaircit au besoin par d'excellents commentaires.

Rien encore dans la Vie ou légende authentique de saint Yves, composée immédiatement après sa canonisation en 1347, pour fournir les leçons de son office primitif au bréviaire de Tréguier, et qui est en réalité une biographie étendue, ayant toute l'autorité d'un témoignage contemporain (2).

Rien enfin dans la Vie plus développée, écrite en 1470 par Maurice Geffroi, religieux dominicain, sur l'invitation du chapitre de Tréguier, d'après les documents et renseigne-

(1) Pour éviter une longue périphrase, je me sers de ce mot, qui n'est pas très régulier, mais se comprend sans peine, et indique la qualité de tierçaire. J'écris *tierçaire*, parce que c'est la forme adjectivale française régulièrement dérivée du mot *tiers*; c'est aussi celle qu'on employait d'ordinaire au xvii^e siècle. *Tertiaire*, plus usité aujourd'hui, a été formé directement au dernier siècle sur le latin *tertiarius* et s'est répandu surtout avec la nomenclature géologique, où reviennent souvent les époques *tertiaire*, quaternaire, etc. : nomenclature qui n'a rien de commun avec le tiers-ordre de saint François.

(2) L'Enquête de canonisation, le Rapport des cardinaux, la Légende primitive, ont été publiés *in extenso* en 1887 dans les *Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, Saint-Brieuc, Prud'homme, éditeur, grand in-4^e.

ments fournis par ce chapitre. Cette Vie reproduit presque entièrement la légende primitive dont on vient de parler, en y joignant (outre divers développements phraséologiques) certains faits nouveaux, en petit nombre, tirés apparemment de la tradition. Mais là encore pas un mot, d'où on puisse inférer que saint Yves ait été tierçaire de saint François (1).

Ce sont là cependant les véritables sources, les seules sources authentiques de l'histoire de saint Yves.

On a prétendu, il est vrai, depuis peu, que l'Enquête de canonisation ne donne pas de renseignements sur l'histoire de saint Yves. Singulière assertion : que donne-t-elle donc alors, cette enquête ? Il suffit de l'ouvrir pour voir qu'elle décrit en grand détail toute la vie religieuse et tous les miracles du saint ; elle remplit près de 300 pages in-quarto. Que veut-on de plus ? Et certes, dans la vie religieuse du saint, la qualité de tierçaire était une circonstance à noter.

D'autres objectent que cette Enquête, comme elle nous est parvenue, et si longue qu'elle soit, n'est pas complète. Elle a 243 dépositions ; pour être complète elle devrait en avoir 249. — C'est là une erreur : le chiffre (faux) de 249 a été substitué à celui de 243 dans le texte des Bollandistes par suite d'une faute d'impression, qui d'un 3 a fait un 9 : erreur facile à commettre et qui se commet encore tous les jours quand on a affaire à de mauvaises écritures.

Ce qui est décisif, ce qui prouve nettement que l'Enquête comme nous l'avons est complète, c'est que le Rapport des cardinaux, qui analyse toutes les dépositions en indiquant leurs numéros d'ordre, n'en cite aucune au-dessus du chiffre de 243.

Ainsi, en 1470, quand le P. Maurice Geffroi écrivait sa grande Vie de saint Yves résumant les documents écrits et les traditions tenues à Tréguier pour sérieuses et authentiques, on n'avait encore vu paraître *nulle part* cette attribution à saint Yves de la qualité de tierçaire franciscain, et il semble qu'on n'en avait aucune idée. Mais le moment approchait où cette idée allait se faire jour.

(1) La Vie de saint Yves du P. Maurice Geffroi est publiée dans les Bollandistes, Mai IV, p. 582 à 608, édit. de Paris.

Le premier, à notre connaissance, qui l'exprima en public, fut un prédicateur franciscain de la fin du xv^e siècle, le père Bernardino de Busti, désigné dans les textes latins et dans ses propres ouvrages sous le nom de *Bernardinus de Bustis* ou à *Bustis*. Il vivait dès 1440, il était en vogue vers 1480, il mourut probablement de 1490 à 1500. Les premières éditions de ses sermons se placent entre ces deux dates ; celui où il met saint Yves dans le tiers-ordre fait partie d'un recueil intitulé *Rosarium sermonum predicabilium* (1), imprimé en 1498. Le passage se trouve dans le 27^e sermon de la seconde partie du recueil, fol. 256, col. 1 ; je le cite *in extenso*, en raison de la rareté du volume :

[Fol. 255 v^o.] « Dominus Jesus de seipso ait, Joh. XV : « Ego « sum vitis vera. » Et similiter B. Franciscus dicere potest illud : « Ego quasi vitis fructificavi suavitatem odoris, et flores « mei fructus honoris et honestatis. » Hec enim vitis, scilicet S. Franciscus, emisit tres propagines, id est, tres ordines, a quibus multi flores et fructus suavissimi emanarunt. — De primo enim ordine emanarunt... [Fol. 256, col. 1.] De secundo ordine..... De tertio etiam ordine produxit multos flores, scilicet S. Ludovicum regem Francie, S. Elzearium comitem Ariani... item, S. Yvonem, *juris utriusque doctorem, presbyterumque et confessorem, de Britannia minori*, qui fuit magne devotionis et contemplationis ac miraculis claruit, ac semel, cum missam celebraret, in elevatione Sacramenti, visus globus igneus super caput ejus. »

Tel est le texte le plus ancien où la qualité de tierçaire de saint François est attribuée à saint Yves, deux siècles environ après sa mort, un peu tard, par conséquent, pour donner autorité à cette assertion.

II

Ici on m'arrête, on me dit :

— Vous oubliez un texte beaucoup plus ancien qui mentionne explicitement le même fait. En 1351, quatre ans après

(1) Voir Hain, *Repertorium librorum impressorum usque ad annum MD*, n^o 4163 et 4164.

la canonisation de saint Yves, le chapitre général des Franciscains décida qu'on en ferait désormais la fête dans l'ordre, le 27 octobre, du rite semi-double ; en conséquence, on rédigea pour le bréviaire franciscain, un office, dont la quatrième leçon porte en toutes lettres : « *Yvo, presbyter ordinis Pœnitentium beati Francisci, in Britannia, regione Gallia* » etc. — Cet office a dû être composé très peu de temps après la décision du chapitre général de 1351 ; voilà donc, dès le milieu du xiv^e siècle, un texte qui mentionne, qui atteste le tierçage de saint Yves, car l'ordre des Pénitents ou de la Pénitence de saint François et le tiers-ordre de saint François, tout le monde sait que c'est la même chose.

Personne n'en doute. Seulement l'office d'où on tire ces paroles est dans le bréviaire franciscain *révisé* après la réforme liturgique de saint Pie V, c'est-à-dire après 1566 ; ce texte est donc de la fin du xvi^e siècle et non du milieu du xiv^e. Ce qu'il faudrait trouver, ce qu'il faudrait produire, ce sont les leçons de l'office de saint Yves dans l'*ancien* bréviaire franciscain, antérieur à la réforme de saint Pie V, leçons dont la rédaction dut être en effet très peu postérieure au chapitre général de 1351 qui avait décrété cet office. Seules, ces leçons primitives peuvent nous dire ce qu'on pensait alors du tierçage de saint Yves, et si c'est, comme on le prétend, pour sa qualité de tierçaire qu'on lui décerna une place dans le bréviaire franciscain. — Hé bien, ces leçons primitives, je les ai retrouvées, j'en donnerai le texte complet à la fin de ce mémoire : non seulement on n'y lit rien de semblable, non seulement on n'y donne point à saint Yves la qualité de tierçaire ou de pénitent de saint François, mais on y trouve sur la vie de saint Yves des circonstances incompatibles avec cette qualité. J'y viendrai tout à l'heure ; auparavant, je veux débarrasser le terrain de quelques objections.

On dit en effet : — L'introduction de l'office de saint Yves dans le bréviaire franciscain suffit, seule, à prouver le tierçage de saint Yves ; car l'ordre de saint François ne peut admettre dans son bréviaire que les saints qui lui appartiennent ou ceux du bréviaire romain — où saint Yves ne figure pas.

Je réponds : — Cette règle existe aujourd'hui, mais elle

n'existait pas autrefois, avant la réforme de saint Pie V ; elle ne pouvait même pas exister ; car, tous les liturgistes le proclament, entre le bréviaire romain et le bréviaire franciscain il y avait alors identité ; aussi, dans les vieux bréviaires romains imprimés au xv^e siècle ou dans la première moitié du xvi^e, figure la fête de saint Yves.

— Mais, insiste-t-on, si saint Yves ne lui appartenait pas, pourquoi l'ordre franciscain avait-il mis sa fête dans son bréviaire ?

C'est avoir, ce semble, une idée assez médiocre d'un ordre religieux, de le croire incapable d'honorer la vertu et la sainteté quand elles ne se produisent pas dans ses couvents.

D'autre part, nous n'avons plus, dans son texte original (1), la décision du chapitre général de 1351 ; et ce texte, si nous l'avions, conçu et concis comme tous les textes législatifs, ne dirait sans doute rien du motif qui dicta la décision. Mais si ce motif avait été, comme on le prétend, la qualité de tierceaire de saint François afférente à saint Yves, il est évident

(1) Voici comme le principal historien de l'ordre de saint François, Luc Wadding (né en 1588, mort en 1657) mentionne, dans ses *Annales Minorum*, la décision du chapitre général concernant la fête de saint Yves : — « Celebrata hoc anno (1351) comitia generalia Ordinis Minorum in civitate Lugdunensi, in quibus decretum est ut fieret officium divinum de beato Ivone sub ritu semi duplici die XXVII. Octobris, quo translatus est ejus corpus ad locum nobiliorem. » (*Annal. Minor.* edit. 1733, t. VIII, p. 56). — Ici nulle mention du motif de cette décision, dont il est probable que le texte original n'existait déjà plus du temps de Wadding, sans quoi il l'aurait imprimé, comme il fait de tous les documents importants. — Mais déjà ailleurs, sous l'année 1303, à propos de la mort de saint Yves, Wadding avait parlé de la décision de 1351, en ces termes : — « In Ordine Minorum, ob susceptum Tertii Ordinis institutum, ex præcepto capituli generalis Lugdunensis anno MCCCCLI habiti, celebratur ejus (S. Ivonis) festivitas die XXVII Octobris, quo translatus est corpus ejus ad sepulcrum honorifice præparatum. » (*Ibid.* t. VI, p. 25). On remarquera que la façon dont l'auteur a détaché et placé ici l'incidente « ob susceptum Tertii Ordinis institutum » indique que c'est là son opinion personnelle et non une clause du décret (*præceptum*) du chapitre général de Lyon. S'il avait voulu dire le contraire, il se fût exprimé autrement ; tout au moins eût-il placé l'incidente après la mention du chapitre général afin de la mettre ainsi sous la dépendance d'*ex præcepto*. Il a tenu au contraire à la mettre auparavant, afin de l'en isoler et de l'en rendre indépendante. — Si nous insistons sur ces minuties, c'est qu'à défaut de mieux on a essayé de donner à ces cinq mots une importance capitale.

que les leçons de l'office rédigé en vertu de cette décision n'eussent pas manqué de donner à saint Yves la qualité qui lui valait l'honneur de cet office : or ces leçons ne la lui donnent pas du tout. Tirez la conclusion.

On a dit aussi que le Pape avait approuvé l'introduction de l'office de saint Yves dans le bréviaire franciscain en 1351, « parce que saint Yves était du tiers-ordre. » Cette assertion est parfaitement inexacte : il n'existe aucun acte, aucun écrit du pape régnant en 1351, ni d'aucun de ses successeurs avant le ^{xvi}^e siècle, qui porte rien de semblable.

Au demeurant, tierçaire ou non, saint Yves s'était montré toute sa vie grand ami de l'ordre de saint François ; à Rennes il suivait assidument les leçons de théologie du couvent des Cordeliers ; à Tréguier il avait fait son intime, le confident de sa conscience, du gardien des Cordeliers de Guingamp ; il dirigeait de préférence vers cet ordre les vocations religieuses qui venaient le consulter. Quoi d'étonnant si, au lendemain de la canonisation de S. Yves, quand la gloire de celui-ci était célébrée avec enthousiasme dans toute la France et presque dans toute l'Europe, quoi d'étonnant si l'ordre de saint François tint à se parer (comme il en avait le droit) de l'amitié du nouveau saint, à la proclamer hautement en l'honorant d'un culte spécial ? Nul besoin de chercher ailleurs le motif de la décision prise par le chapitre des Franciscains en 1351.

Au bout de cette recherche, il reste que le texte le plus ancien produit jusqu'à présent, donnant à saint Yves la qualité de tierçaire, c'est le sermon de Bernardino de Busti cité plus haut, imprimé en 1498, prêché probablement de 1480 à 1490 (1).

De Busti, dans ses prédications, s'employa activement, paraît-il, à propager cette opinion nouvelle, pour la plus

(1) On mentionne aussi « vers 1480 le « maistro Rigo de Sancto Urso, » « imprimant à Venise un légendaire franciscain, dans lequel on lit la *Legenda de sancto Yvo* » (*Annales Franciscaines*, Paris, librairie Poussielgue, cahier de Mars 1889, p. 198). On ne dit point ce qu'était-ce « maistro Rigo, » on ne cite rien de sa légende *de sancto Yvo*, on ne dit même pas si elle fait d'Yves un tierçaire, ou si, au contraire, comme les leçons du bréviaire romain-franciscain à la même date, elle évite de lui donner cette qualité. Par tous ces motifs, la priorité de cette opinion reste jusqu'ici à Bernardino de Busti, aussi ancien en tous cas que le « maistro Rigo. »

grande gloire de l'ordre *séraphique*, — dont tous les écrivains venus après lui s'empressèrent, sans doute par le même motif, de l'adopter.

Toutefois elle ne réussit pas (croyons-nous) à forcer la porte de l'ancien bréviaire romain-franciscain ; dans les éditions que j'en ai pu consulter, les leçons de l'office de saint Yves persistent à rester muettes sur sa prétendue qualité de tierçaire. Et pourtant la révision, la correction du texte de ce bréviaire était confiée d'ordinaire aux Franciscains eux-mêmes, comme le prouve, entre autres, la souscription de l'édition de 1492, où on lit :

« Explicit Breviarum secundum morem Sancte Romane
« Ecclesie, magna cum diligentia *revisum* et fideliter *emenda-*
« *tum* per fratrem Antonium de Castello, Mantuanum, *Ordinis*
« *Minorum de Observantia*. Impressum Venetiis.., anno Domini
« M. CCCC. XCII. Kalendas Julias » (1).

Y eut-il donc d'abord parmi les Franciscains quelque résistance à l'opinion nouvelle ? Cela semble peu probable, mais on n'osait pas porter la main sur un texte liturgique consacré depuis longtemps. Plus tard, quand la réforme de saint Pie V amena une refonte générale du bréviaire, on fut moins timoré, d'autant plus qu'à ce moment-là, l'opinion de de Busti était devenue dans l'Ordre (nous le verrons) une sorte de dogme.

III

Les leçons de l'ancien bréviaire romain-franciscain ne se bornent pas à passer sous silence la qualité de tierçaire prêtée à saint Yves ; elles contiennent, je l'ai dit, des traits qui l'excluent formellement. On pourrait y en relever plusieurs ; pour abrégé, je me réduirai à un seul.

L'Enquête de canonisation de saint Yves, par la voix d'une quarantaine de témoins, nous apprend que ce saint, dans les douze dernières années de sa vie (1292 environ à 1303), renonça aux vêtements de drap fin conformes à sa condition, à son office, et se réduisit à un costume fait tout entier d'un gros

(1) Biblioth. Nat. Impr. Vélins 1459, f. 457 v°.

drap de petit prix et de couleur blanche. Les leçons primitives du bréviaire romain-franciscain ont noté ce fait avec soin en ces termes :

« Vestes panni delicati, quos antea, secundum exigentiam
« sui status, deferebat, dimisit, et *panno albo*, rudi, modici
« valoris, se vestivit. »

La règle du tiers-ordre de saint François, promulguée en 1289 par le pape Nicolas IV, a tout un chapitre de prescriptions sur le costume des frères et sœurs de cet ordre vivant dans le siècle ; en voici les premières lignes :

« TERCIMUM CAPITULUM. — *Deforma habitus
et qualitate indumentorum*

« Fratres hujus Fraternitatis de humili panno in pretio et
« in colore *non prorsus albo vel nigro*, communiter vestiantur,
« nisi fuerit ad tempus in pretio per visitatores, de consilio
« ministrorum, ob causam legitimam, cum aliquo dispen-
« satum » (1).

Donc les tierçaires doivent se vêtir d'un gros drap à bon marché, qui ne soit ni tout à fait blanc ni tout à fait noir : telle est la prescription formelle de la règle. Il est vrai, il peut y avoir des dispenses ; mais saint Yves aurait-il pu y prétendre ? Voyons là-dessus les meilleurs commentateurs de cette règle, entre autres, Denys le Chartreux, que les écrivains de l'ordre de saint François ont toujours considéré et cité comme une autorité. Sur le texte ci-dessus il fait cette glose :

« Oportet namque interdum a rigore et observantia generalis
« statuti seu legis recedere propter rationabilem causam, et
« ita relaxare rigorem in casu particulari, quando sic expedit.
« Et quoniam tertia regula primo instituta est pro sæcularibus
« et conjugatis poteratque accidere quod excellentes personæ

(1) *Firmanenta trium ordinum beatissimi patris nostri Francisci* (édit. de Paris, goth. 1512). Quinte partis tractatus secundus, f. 32 v°. — Il y a dans ce chapitre d'autres prescriptions, relatives au costume des tierçaires, tout à fait opposées à ce que nous savons de celui de saint Yves. Les *chlamydes* par exemple diffèrent essentiellement de l'*epitogium* de notre saint ; mais je ne veux pas insister. Je remarquerai seulement que certains critiques (anonymes et autres), en raillant, il y a peu de temps (et fort lourdement) la traduction d'*epitogium* par *houss*, et croyant ainsi faire de l'esprit, ont tout simplement montré une absolue ignorance des choses du moyen âge.

« eam assumpserint, idcirco cum talibus fuit rationabile dis-
 « pensandum, ut panno aliquantulum præciosiore, propter
 « status sui decentiam, uterentur. *Hic autem non dicitur quod*
 « *dispensandum fuit in panni colore.* Ideo contra statutum
 « videntur hoc facere fratres de tertio Ordine qui generaliter
 « nigro panno utuntur (1). »

Ainsi on peut dispenser de la rigueur de la règle quant au prix et à la qualité du drap ; si l'on a affaire à des personnes de haute condition (*excellentes persone*), prises dans les obligations du monde et les liens du mariage, on peut autoriser ces tierçaires, pour soutenir convenablement leur rang (*propter status sui decentiam*), à user d'étoffe plus chère et plus fine. Pour la couleur, au contraire, il n'y a pas de dispense, ceux même qui s'habillent de noir violent la règle.

A plus forte raison la viole ceux qui s'habillent de blanc, car un docteur de l'ordre nous dit :

« *Habitus ergo debet esse humilis et compositus ex nigro*
 « *et albo, cujus color vocatur griseus vel beretinus* (gris ou
 « brun), *magis pendens ad nigredinem quam ad albedinem ;*
 « non tamen totus niger esse debet, et ita hoc capite declarat
 « Dionysius Cartusianus, art. XIV (2). »

Rien de plus précis. Le vêtement des tierçaires ne doit être ni tout blanc ni tout noir, il doit être mélangé de l'un et de l'autre, de façon pourtant que le noir domine ; gris ou brun par conséquent, non pas gris ou brun clair, mais au contraire brun ou gris foncé tirant sur le noir.

Voyons maintenant ce que l'Enquête nous dit du vêtement de saint Yves. Premier témoin :

(1) Dionysii Carthusiani in Tertiam S. Francisci regulam Elucidatio, art. XIV ; dans Antonius de Sillis, *Studia originem, propectum atque complementum tertii Ordinis de Pœnitentia S. Francisci concernentia* (1619, in-4°), p. 19. — Denys le Chartreux, ou Denys de Rickel ou Ryckel, ou encore Denys Leuwis ou Leeuwis de Rickel : auteur d'un grand nombre d'ouvrages religieux ; né à Rickel, village du diocèse de Liège, en 1402 selon Moréri, selon d'autres en 1394 ; Chartreux à Ruremonde en 1423 ; mort à Ruremonde en 1471.

(2) *Cronologium fratrum et sororum Tertii Ordinis S. Francisci, tam regularis quam sæcularis*, digestum per R. Patrem Franciscum Bordonum (Parme, 1658, in-4°), p. 251. — Ces prescriptions de la règle du tiers-ordre quant au costume des tierçaires sont tombées aujourd'hui en désuétude ; mais aux XIII^e, XIV^e, XV^e siècles (comme on le voit par le commentaire de Denys le Chartreux), elles étaient en pleine vigueur.

« Habitu vili et humili, videlicet epitogio et tunica longis
« usque ad talos, PANNI ALBI modici precii et valoris, vocati
« *cordet* seu *burel*, induebatur... per duodecim annos ante
« mortem suam. » (*Monum. orig. de l'hist. de saint Yves*, p. 9.)

Deuxième témoin :

« Dixit se vidisse dominum Ivonem portantem, in signum
« humilitatis, per duodecim annos ante mortem suam, epito-
« gium longum et tunicam talarem et capucium grossi et vilis
« PANNI ALBI, vocati *cordet* seu *burel*, nec ipsum dominum
« vidisse in alio habitu incedentem a tempore supradicto. »
(*Ibid.*, p. 13-14.)

Ainsi, pendant les douze dernières années de sa vie, saint Yves ne quitta jamais ce costume de drap blanc, qui l'enveloppait tout entier depuis le chaperon (*capucium*) ou, si l'on veut, depuis la tête jusqu'aux talons (*usque ad talos*) ; quarante des témoins de l'Enquête le représentent ainsi, tous amis ou familiers du saint, tous concordants dans leurs témoignages (1).

Ce drap blanc était une variété spéciale de *burel* ou bureau, qu'on appelait *cordet* et qui ne se fabriquait que dans le pays de Léon, pour quoi on l'appelait aussi *drap de Léon*, comme le prouvent plusieurs dépositions, entre autres, la 8^e où on lit :

« Indutus incedebat (dominus Ivo) epitogio et tunica longis,
« PANNI ALBI vilissimi vocati de *Leonia*, cujus alna habebatur
« pro duobus solidis ad carius. » (*Ibid.* p. 33).

Et encore un peu plus loin (9^e déposition) :

« Honestum et humilem habitum deferebat, videlicet epito-
« gium longum et tunicam grossi PANNI ALBI de *Leonia*, modici
« precii seu valoris, manicis tunice usque ad pugnum pro-
« tensis et clausis, sine botonibus, ad modum Predicatorum (2),

(1) Les divers passages des dépositions relatifs aux vêtements blancs de saint Yves, outre les deux que nous venons de citer, se lisent dans les *Monuments originaux de l'histoire de saint Yves*, p. 10, 16, 18, 24, 26, 29, 32, 35, 37, 39, 46, 47, 51, 53, 56, 60, 62, 65, 66, 70, 73, 76, 79, 82, 88, 92, 95, 96, 97, 99, 103, 105, 108, 113, 116, 119, 120.

(2) Ces manches, dites ici « manicæ clausæ ad modum Predicatorum » sont dans d'autres dépositions qualifiées « manicæ largæ, manicæ amplæ » (*Mon. orig. de l'hist. de S. Yves*, p. 47, 60, 65, 73) ; la contradiction avec l'épithète *clausæ* n'est qu'apparente ; nous le montrerons prochainement en étudiant « les points contestés » de l'histoire de saint Yves.

« et sotulares altos et corrigiatis ad instar etiam eorumdem
« Predicatorum seu fratrum ordinis Cisterciensius. » (*Ibid.*,
p. 35).

IV

Certaines pièces du costume de saint Yves ressemblaient, on le voit, aux parties correspondantes du vêtement monastique soit des Dominicains, soit des Cisterciens ; on trouve ce double rapprochement indiqué dans plusieurs dépositions ; mais entre le costume de notre saint et celui des Franciscains, du premier ou du tiers-ordre, aucun témoin ne signale le moindre rapport — parce qu'il n'y en avait point.

En effet, au premier coup-d'œil, par sa couleur, le costume de saint Yves se distinguait nettement de celui des tierçaires de saint François.

La règle du tiers-ordre excluait le blanc pur et le noir sans mélange ; elle prescrivait le brun ou le gris foncé. Pour la couleur, on l'a vu, il n'y avait point de dispense ; saint Yves d'ailleurs n'avait pour en demander aucun des motifs admis par les docteurs. Et alors, se représente-t-on saint Yves embrassant une règle religieuse pour la violer le lendemain et pendant douze ans jusqu'à sa mort, — pour la violer dans un de ses préceptes dont l'infraction était publique, évidente, éclatante aux yeux de tous, on pourrait dire, scandaleuse. — Une telle supposition est absolument extravagante.

La règle prescrit aux tierçaires, pour leurs vêtements, le brun ou le gris foncé.

Saint Yves était vêtu de blanc de la tête aux pieds.

Donc il n'était pas tierçaire,

C'est limpide. — Aussi contre cette conclusion inéluctable il est curieux de voir les partisans du tierçage de saint Yves, se débattre et chercher mille petites industries pour teindre en gris ou en brun le manteau blanc de notre saint.

Un d'eux n'hésite pas à donner un démenti brutal à tous les témoins de l'Enquête. — Puisque (dit-il) saint Yves était vêtu de drap *bureau*, il ne pouvait être vêtu de blanc ; car, aujourd'hui, dans quelques vallées des Pyrénées on fait encore du bureau et l'on n'en fait que là : tout le bureau qu'on y

fait est gris ou brun : donc le bureau de saint Yves ne pouvait être blanc (1).

C'est-à-dire : Parce que, au *xix^e* siècle, on fait dans les Pyrénées du drap de bureau gris et brun, on ne pouvait pas, au *xiii^e* siècle, en faire de blanc dans le pays de Léon, — alors que quarante contemporains, témoins de l'Enquête de canonisation, déclarent que cette étoffe était blanche, que même elle s'appelait *drap blanc de Léon*, ou *bureau blanc* (2).

On raisonne ainsi, je suppose, à Charenton.

Les autres procédés de teinture sont moins héroïques. On se borne à dire :

— Il y a blanc et blanc. Le blanc des vêtements de saint Yves était un blanc mat, un blanc sévère, un blanc sombre ; cela ressemble beaucoup au gris : c'est du gris.

— Le drap grossier de ces vêtements était fait sans doute avec de la laine écrue ; le blanc écru ressemble beaucoup au gris : c'est du gris.

— Saint Yves, par austérité, changeait rarement de vêtement, par conséquent il les portait souvent sales ; le blanc sale ressemble beaucoup au gris ; c'est du gris.

J'ai lu ou entendu cela, je le repète fidèlement.

Par le même procédé on pourrait, à volonté, teindre le manteau de saint Yves en vert pâle, en bleu clair, en jaune serin, etc. : il y a des blancs qui ont (comme on dit) un œil jaune, un œil vert, un œil bleu, etc.

Le malheur, pour toutes ces choses ingénieuses, c'est que ce sont des inventions, des additions arbitraires, auxquelles le texte de l'Enquête, seule source authentique, originale, seule autorité sérieuse, ne prête pas le moindre appui ni le moindre prétexte (3). Les quarante témoins n'ont qu'un seul mot pour

(1) Je résume fidèlement, je ne cite pas le texte même de ce beau raisonnement, il est trop long... et trop drôle. Quant à l'auteur, je m'empresse de le dire, il n'appartient point à l'ordre de saint François.

(2) « *Panni albi vocati de Leonia* ; » — « *grossi panni albi de Leonia* ; » — « *vestes grossas de panno vocato burello albo*, etc. » (*Mon. orig. de l'hist. de S. Yves*, p. 32, 35, 79). — Notez d'ailleurs que ce drap du pays de Léon était une espèce particulière de *bureau*, appelée *cordet*, qui probablement ressemblait fort peu au bureau d'aujourd'hui.

(3) Il y a deux dépositions où l'on lit : « *panni albi grossi*. » On a voulu traduire cela par « un drap d'un *blanc grossier* ou d'un *gros blanc*. C'est un

exprimer la couleur du vêtement de saint Yves : ALBUS, qui ne peut se traduire que par BLANC, sans commentaire. Cette blancheur était si bien la caractéristique du vêtement et de la figure de saint Yves, admise, connue de tous ses contemporains, que, dans l'office composé pour le bréviaire franciscain après le chapitre général de 1351, c'est, nous l'avons déjà dit, le premier trait dont on peint notre saint : *Panno ALBO, rudi, modici valoris, se vestivit* (1).

Inutile d'insister davantage : contester par de pareils moyens le sens d'*albus* dans l'Enquête, n'est pas, il faut bien le dire, d'une discussion sérieuse.

V

En histoire, on appelle argument négatif le silence gardé par un témoin ou un document sur un fait contesté, que ce témoin était à portée de connaître si le fait avait eu lieu, et dont, le connaissant, il eût dû naturellement parler. L'argument négatif donne une probabilité plus ou moins forte contre l'existence du fait contesté, on en tire souvent des inductions très utiles qui, combinées avec des preuves d'un autre ordre, mènent à la certitude. Mais par lui-même il n'a pas une force décisive pour prouver absolument la non-existence d'un fait ; et la raison en est simple : la plupart du temps, quoi que nous en pensions, le témoin a pu ou ignorer l'événement ou omettre par négligence d'en parler.

Mais si l'on est en mesure de prouver que le témoin invoqué *n'a pas pu* ne pas connaître, au cas où il aurait eu lieu, le fait contesté, et que, le connaissant, il *n'aurait pas pu* n'en pas parler ; si, dans ces conditions, il n'en a rien dit, ce silence est une preuve décisive, concluante, de la non-exis-

véritable contre-sens, cela veut dire simplement « un gros drap blanc ; » *grossi* se rapporte à *panni*, non à *albi*, comme le prouvent nettement toutes les autres dépositions qui portent : *de grosso panno albo*, ou, *de panno albo et grosso*, etc. Qu'est-ce d'ailleurs que le *gros blanc* ou le *blanc grossier* ? Cela n'a aucun sens, et l'on n'a jamais, en latin ni en français, parlé de la sorte.

(1) Voir aussi dans l'office primitif du bréviaire de Tréguier, la seconde leçon de l'octave, dans *Mon. orig. de l'hist. de saint Yves*, p. 453.

tence du fait, et l'argument négatif vaut, en ce cas, l'argument positif.

Ce principe a été encore, il y a peu de temps, lumineusement exposé et confirmé par l'éminent président des Bollandistes, le R. P. de Smedt (1).

Dans l'Enquête de canonisation de saint Yves, il y a parmi les témoins, deux frères Mineurs (2), Guiomar Morel et Guillaume Roland, qui n'auraient pu ignorer le tierçage de notre saint, s'il eût été réel. Nous parlerons seulement du premier.

Guiomar Morel, Cordelier au couvent de Guingamp (fondé en 1283), fût pendant une trentaine d'années en relations avec saint Yves dont il devint bientôt l'ami intime, au point qu'ayant à la jambe un mal assez grave, il fut, certain jour, emmené à Kermartin par saint Yves, qui l'y garda trois semaines, pour le soigner, et lui révéla alors, sur ses instantes prières, l'histoire de sa conscience, les combats livrés en son âme, entre la « sensualité » et la « raison », pendant dix ans, au bout desquels la raison l'emportant, Yves adopta pour régime de vie l'ascétisme transcendant jusqu'à sa mort. Admis à de telles confidences, comment le frère Guiomar n'eût-il pas connu aussi la profession de saint Yves dans le tiers-ordre, si elle avait eu lieu ?

D'autant que Guiomar Morel fut non seulement religieux mais aussi gardien du couvent de Guingamp, le seul qui existât alors dans cette partie de la Bretagne, et à ce titre, d'après la règle du tiers-ordre, il avait la surveillance des tierçaires de sa région. L'article XVII porte en effet :

« Quia presens vivendi forma institutionem a beato Francisco suscepit, consulimus ut visitatores et informatores de Fratrum Minorum ordine assumantur, quos custodes vel guardiani ejusdem ordinis duxerint assignandos (3). »

Donc, si saint Yves eût été tierçaire, il se fût trouvé sous la juridiction du gardien de Guingamp et des visiteurs nommés par lui, qui rendaient compte de leurs visites au gardien :

(1) Dans son beau livre des *Principes de la certitude historique*.

(2) Mineurs, Cordeliers, Franciscain, c'était tout un.

(3) Dans *Firmamenta trium ordinum*, quinta parte, f. 34 ; Anton. de Sillis *Studia*, t. II, p. 13.

comment celui-ci aurait-il pu, dès lors, ignorer le tierçage de saint Yves.

Le connaissant, comment aurait-il pu ne pas en déposer dans l'Enquête de canonisation ? — Il ne pouvait y manquer ; car ç'aurait été manquer à son ordre, et tout le monde sait qu'un bon religieux se fait un devoir (il a raison) de ne rien taire qui puisse tourner à l'honneur de son ordre ou de son couvent. Or si la qualité de tierçaire importait peu à la gloire de saint Yves (ce n'est pas moi qui le dis, ce sont mes adversaires en cette question), elle importe beaucoup à celle de l'ordre de saint François, nous le voyons à l'ardeur mise aujourd'hui encore par les Franciscains à le réclamer ; au ^{xiv}^e siècle, au moment où toute la France, presque toute l'Europe acclamaient avec enthousiasme sa canonisation, c'était bien mieux encore : on le voit à l'empressement mis par l'ordre à se parer de son amitié avec le nouveau saint en le plaçant, dès 1351, dans son bréviaire.

Enfin, quand on lit attentivement la déposition de Guiomar Morel, on se convainc que, si saint Yves eût été tierçaire, ce témoin n'eût pu se dispenser de le dire.

Tous les partisans du tierçage de saint Yves soutiennent que le vêtement ascétique porté par lui dans les douze dernières années de sa vie — blanc selon l'Enquête, gris selon eux, — était justement l'habit imposé aux tierçaires par leur règle. Donc, l'adoption de ce vêtement par le saint marque, pour eux, son entrée dans le tiers-ordre. Guiomar Morel, dans sa déposition, parle de ce changement d'habit, accompli dans la dixième et dernière année de cette longue bataille ou plutôt de cette longue guerre entre la « sensualité » et la « raison, » qui avait tant agité l'âme de notre saint, et dont nous avons parlé plus haut. Voici ce que dit Guiomar :

« In decimo autem anno perfecta ratione se rexit, et dedit « bonas suas raubas (1), Dei amore ; et assumpsit raubas « viles (2), videlicet tunicam cum manicis longis et amplis « sine botonibus, satis longas et penitus honestus, de panno

(1) Ses vêtements de drap fin, de couleur perse, dont l'évêque de Tréguier lui donnait l'étoffe chaque année, à cause de sa charge d'official.

(2) Dans les *Mon. orig. de l'hist. de S. Yves*, p. 73, ligne 25, *viles* est omis ; mais il existe dans la version des Bollandistes (Mai IV, p. 547, édit. de Paris).

« grosso albo vocato burello, ut oves Dominicas reduceret ad
« amorem Christi (1). »

Selon nos adversaires, ce changement d'habit n'avait d'autre cause que l'entrée de saint Yves dans le tiers-ordre, et Guio-mar Morel, selon eux, racontelà précisément la prise par notre saint de l'habit tierçaire. — Mais alors pourquoi Morel ne le dit-il pas (2) ? Est-il possible d'admettre que ce religieux, ce dignitaire franciscain, pour qui c'était un devoir de signaler, de célébrer une si belle conquête de son ordre, se soit appliqué au contraire à la dissimuler, au point de taire complètement ici la véritable cause du changement de costume de saint Yves, c'est-à-dire son entrée dans le tiers-ordre, et le caractère topique de son nouveau costume, c'est à-dire sa qualité d'habit du tiers-ordre ? Est-ce vraisemblable ? Est-ce possible ?

Si aujourd'hui, par exemple, on venait à rappeler l'entrée en religion du P. Lacordaire, qui donc aurait l'idée de dire seulement : « Cédant à la grâce, il cessa de porter des habits mondains, d'une belle coupe et d'un beau drap, pour se vêtir d'une robe blanche couverte d'un manteau noir, afin de ramener à Dieu ses contemporains. » — Impossible de n'ajouter pas, tout au moins, que ce manteau et cette robe sont l'habit de l'ordre dominicain, et que Lacordaire prenait cet habit parce qu'il était entré dans cet ordre.

Impossible également — si saint Yves était entré dans le tiers-ordre — que Guio-mar Morel, en ce passage de sa déposition (tout au moins) ne l'eût pas dit.

Il ne l'a pas dit. — C'est donc là une seconde preuve décisive et coucluante, tirée de l'Enquête de canonisation, contre la réalité du tierçage de saint Yves.

VI

Reste à indiquer les arguments ou, si l'on veut, les autorités dont s'appuie l'opinion favorable au tierçage de saint Yves. Ce

(1) *Mon. orig. de l'hist. de S. Yves*, p. 73, l. 24-27.

(2) Il était d'autant plus nécessaire de le dire que, grâce à la différence de couleur entre l'habit tierçaire (gris ou brun) et le vêtement de saint Yves (blanc), on ne pouvait s'en douter, et il eût fallu aussi, nécessairement, rendre compte de cette différence de couleur.

sont les affirmations des écrivains, des historiens et des documents divers qui depuis la fin du ^{xv}^e siècle ont répété, après Bernardino de Busti, que saint Yves avait fait partie du tiers-ordre de saint François. Nous allons énumérer les principaux en suivant l'ordre chronologique.

Vers 1480-1490. — Bernardino de Busti, dont il a été question ci-dessus, p. 212.

1513. — *Firmamenta trium Ordinum beatissimi Patris nostri Francisci* (Parisis 1512 (v. st.) VII Id. Jan. in-4°). C'est une sorte d'encyclopédie franciscaine, contenant les règles des trois Ordres et un abrégé de leur histoire. Elle répète Bernardino de Busti ; on trouve aussi dans la première partie de ce livre (f. 41) un *Tractatulus de illustrioribus viris et feminis trium ordinum S. Francisci*, où on lit : « *De tercia regula S. Francisci* : S. Ludovicus rex Francie, S. Elsiarius comes, S. Yvo « *doctor utriusque juris*, confessores. »

1547, 28 février. — Bulle du pape Paul III, accordant aux frères du tiers-ordre de Saint-François le privilège de célébrer, malgré l'interdit et la *cessatio a divinis*, portée contre le lieu où ils se trouvent, les offices des principaux saints de leur ordre, savoir : saint Lucius, saint Louis, roi de France, saint Roch, saint Yves, saint Elzéar, sainte Rose de Viterbe, sainte Angèle, et sainte Elisabeth de Hongrie : dans *Archivium bullarum, privilegiorum, etc. Tertii Ordinis S. Francisci, collectum per R. P. Franciscum Bordonum, ejusdem Ordinis professum, Generalem*. (Parme, 1658, in-4°), p. 442-443. C'est, à notre connaissance, le plus ancien acte pontifical où saint Yves soit mentionné comme tierçaire.

Fin du ^{xvi}^e siècle, vers 1570-1580. — Légende de saint Yves dans le nouveau bréviaire franciscain, portant : « Yvo presbyter ordinis Pœnitentium beati Francisci. » Pour concorder avec cette affirmation on a modifié son costume ; on ne dit plus, comme dans l'ancien bréviaire romain-franciscain : « *Panno albo se vestivit*, » mais : « *Vestibus despectis ac vilibus indutus est*. »

1586. — Pierre-Rodolphe Tossinianus, auteur d'une *Historia seraphicæ religionis* (Venise 1586), met saint Yves *in seraphico ordine*. Je n'ai pas vu ce livre, je cite d'après un auteur franciscain.

1587. — Francisco Gonzaga, général de l'ordre de saint François, dans son histoire de cet Ordre, intitulée : *De origine seraphicæ religionis Franciscanæ ejusque progressibus* (Rome, 1587, in-fol.), dit (p. 676) : « Clarum evadit ex informationibus « factis super canonizatione S. Ivonis ipsum tertii Ordinis habitum suscepisse in conventu Guingampensi. » — Il ne donne aucune autre preuve du tierçage de saint Yves ; on sait qu'il n'y a rien de pareil dans l'Enquête de canonisation ; probablement Gohzaga fait allusion au passage — largement interprété ou plutôt complété par voie hypothétique — de la déposition de Guiomar Morel citée plus haut.

Cette assertion de Gonzaga fut répétée à peu près dans les mêmes termes, entre autres : 1° par Wadding, qui publia sa première édition des *Annales Minorum* de 1625 à 1648, en 8 vol. in-fol. ; — 2° par le P. Arthur du Moustier, dans son *Martyrologium Franciscanum*, 1653, in-fol. ; — 3° par Hueber, dans son *Menologium Franciscanum*, 1698, in-fol. — Wadding lui-même, pour toute preuve du tierçage de saint Yves, cite l'Enquête de canonisation en ces termes : « In hac ecclesia « (conventus Guingampensis) sanctus Ivo suscepit habitum « tertii Ordinis, ut in actis canonizationis ejusdem commemoratur apertè (*Annal. Minor.* édit. 1733, V, p. 125). » — Ce *commemoratur apertè* est évidemment la reproduction du *clarum evadit*, de Gonzaga.

1613. — Henricus Sedulius, *Historia Seraphica* (Anvers, 1613, pet. in-fol. p. 615) affirme à plusieurs reprises sa foi dans le tierçage de saint Yves, mais sans en donner d'autres preuves que le sermon de Bernardino de Busti cité par nous, p. 212 ci-dessus.

1647. — Sous cette date, les Franciscains du couvent de Guingamp (alors transféré à Grâces, ce me semble) eurent l'idée de compiler un mémoire historique sur l'histoire de leur maison (1), où ils affirment, bien entendu (entre autres choses), que S. Yves y avait pris l'habit du tiers-ordre, et qui se termine par cette déclaration : « Certifions que le tout « ci-dessus a été recueilli dans les mémoires et archives du « couvent, en ce qui concerne les antiquités. » On veut nous

(1) Feu M. Ropartz a publié cette pièce dans son *Histoire de Guingamp*.

faire croire que ces expressions si vagues « *mémoires et archives* » désignent « les *primitives archives* » du couvent, c'est-à-dire des pièces du XIII^e ou XIV^e siècle attestant la prise d'habit de saint Yves, pièces que l'on n'a jamais publiées, qu'aucun historien n'a jamais vues. — C'est une mauvaise plaisanterie. On mettait cette formule, ou autre analogue au pied de tous les factums de ce genre pour leur donner créance ; il y a d'ailleurs dans celui-ci, outre le tierçage de saint Yves, bien des choses inexactes ; et enfin il est certain que le couvent des Cordeliers de Guingamp et ses archives avaient été durant les guerres de la Ligue fort maltraités.

1658. — Bordone, général du tiers-ordre franciscain, affirme très énergiquement sa foi au tierçage de saint Yves dans son *Cronologium Tertii Ordinis S. Francisci* (Parme, 1658), p. 47 à 50. Cependant la 5^e leçon de l'office de saint Yves au bréviaire franciscain l'inquiète ; elle fait jeûner le saint le mercredi et le samedi de chaque semaine, alors que le jeûne prescrit par la règle du tiers-ordre est celui du vendredi. Bordone examine cette difficulté, il en triomphe, et conclut par cette foudroyante déclaration (p. 50) :

« In bulla canonizationis S. Yvonis non fit mentio quod « fuerit de Tertio Ordine ; in bulla canonizationis S. Francisci non fit mentio de sacris stigmatibus, neque in ea « S. Dominici quod fuerit inventor Rosarii : *et tamen prædicta « negare absurdum et impium est.* »

Ainsi — nier le tierçage de saint Yves « est une absurdité et une impiété ». Voilà donc ce point devenu (comme nous l'avions dit) un dogme dans l'ordre de saint François.

Inutile pourtant de rappeler que c'est là une matière parfaitement libre, dans laquelle tout chrétien — surtout en se plaçant exclusivement au point de vue historique — a toute latitude pour défendre l'opinion jugée par lui la meilleure.

Inutile aussi de poursuivre (on pourrait le faire) cette liste d'auteurs et de documents de seconde main, qui se répètent et se copient les uns les autres, sans fortifier d'une seule preuve, d'un seul argument historique la gratuite assertion de Bernardino de Busti (1).

(1) A l'appui du tierçage de saint Yves on a encore invoqué parfois le chapitre IX de la règle du tiers-ordre : *Quod omnes qui de jure possunt*

Notez aussi que tous ces auteurs, presque sans exception, appartiennent à l'ordre de saint François.

VII

La conclusion ?

Je n'en formulerai pas. Que le lecteur conclue lui-même.

Il m'eût été infiniment agréable de pouvoir conclure dans le même sens que mes adversaires, pour lesquels je ne sens en moi qu'estime et respect. Mais les études historiques seraient un jeu ridicule si, malgré les séductions contraires, malgré aussi les ennuis de diverse nature qu'on en peut recueillir, on n'y observait constamment, au besoin courageusement, la règle : *Ante omnia Veritas*.

ARTHUR DE LA BORDERIE,

Membre de l'Institut.

faciant testamentum. C'est justement, nous dit-on, pour obéir à cet article que saint Yves a fait son testament, et l'on renvoie à la pièce dite en effet d'ordinaire *Testament de saint Yves* ; il suffit de la lire pour voir que cet acte n'est point un testament, mais une simple fondation de chapellenie ; voir *Mon. orig. de l'hist. de S. Yves*, p. 488. — Quant à la ceinture (*zona*) avec laquelle la chemise de S. Yves était serrée autour de son corps (*Mon. orig. de l'hist. de S. Yves*, p. 49, l. 25), même en la supposant apparente et placée extérieurement sur les vêtements du saint (ce qui répugne tout-à-fait au texte de l'Enquête), on ne voit pas quel avantage en pourraient tirer les partisans du tierçage, — puisqu'au temps de S. Yves (l'art. 3 de la règle du tiers-ordre le prouve) le costume des tierçaires ne comportait ni ceinture ni cordon.

APPENDICE

LEÇONS DE L'OFFICE DE SAINT YVES

DANS L'ANCIEN BRÉVIAIRE ROMAIN-FRANCISCAIN (1).

Sancti Ivonis confessoris [XXVII Oct.]

Lectio I. — Cum, nostris temporibus, quandam stellam novam (2) in celesti firmamento produxerit Altissimus, pro cuius splendore decorarentur celestia et corpora illuminarentur humana, videlicet sanctissimum Christi Ivonem presbyterum et confessorem, de Britannia; pro cuius meritis congaudet celestis patria, triumphat Ecclesia, supprimitur potestas diabolica, humana reparatur natura, et ubique terrarum jam refulgent sua miracula :

Lectio II. — Inde, ipso sancto presbytero inter mortales agente et demum immortalibus congaudente ejus meritis, apparere ceperunt salutis ejus exempla roborantis flamme tonitrua, et ubique diversa miracula, ex quibus fides est multiplicata, spes fidei erecta, charitas excitata, fidelium devotio fervefacta, gaudia ipsorum densata, et ad meliorem vitam

(1) Les éditions de ce bréviaire que j'ai pu consulter sont les suivantes : Edition de 1481 et 1482, à Venise, imprimée par Nicolas Girardenghi (Bibl. Nat. Invent. B. 50); — 1486, Venise, par Jean Leowiler, de Hall (B. N. Vélins 1448); — 1492, Venise, par Jean Hamman, de Landau. (B. N. Vélins 1459); — 1494, Lyon, par Perrin Le Maçon, Boniface Jouan et Jean de Vieilleville (communiquée par M. Claudin, libraire); — 1504, Lyon, par Jannot Deschamps (B. N. Invent. B. 1488); — 1512, Lyon, sans nom d'imprimeur (B. N. Invent. 3618). — Le texte de cet office est le même, à très peu de chose près, dans toutes ces éditions.

(2) Ces expressions prouvent que la rédaction de ces leçons suivit de près la canonisation de saint Yves.

sunt merito invitata : que omnia (1) prout super his apicibus apostolicis, solenniter attestantibus, et diversorum Ecclesie prelatorum principumque secularium quamplurimorum atque multorum aliorum fidelium, dignorum fide, ipsis testimonio communitis.

Lectio III. — Nam vestes panni delicati, quos antea, secundum exigentiam sui status deferebat, jam statim dimisit, et panno albo, rudi, modici valoris, se vestivit, et subtalares quidem altos (2) et corrigiatis, ad instar pauperum religiosorum, sibi sumpsit. Cilicium quoque juxta carnem suam continue ipse deferebat; unam camisiam grossam de stupis supra cilicium assidue gestabat. Et nihilominus, cuncta jejunia ab Ecclesia indicta in pane et aqua tantum jejunabat.

Lectio IIII. — Ceteris vero temporibus, feria quarta et sabato, cum magna cibariorum abstinentia etiam jejunabat. Et panem grossum ac potagium rudissimum quandoque tantum cum medico ferculo comedebat. Cum autem esset in domo sua, semper continue vel quasi orationi et contemplationi libenti animo secrete vacabat : in tantum quod de aliquo alimento temporali recipere aliquid non curabat, ut apparet evidenter subsequenti exemplo.

Lectio V. — Nam, quadam die, contigit quod ipse sanctus presbyter stetit solus in camera sua per quinque dies in oratione et contemplatione, absque tamen aliquo cibo temporali sibi administrato nec ab eodem requisito. Qui quidem in bono statu et facie jocunda omnibus apparuit, acsi omnia cibaria delicata illis diebus ipse comedisset.

Lectio VI. — Ipse namque tante erat devotionis quod, omni die, exceptis illis quibus legitime erat impeditus, cum summa affectione et devotione missarum solennia celebrabat, ut ex sequenti exemplo evidenter demonstratur manifesto. Quadam enim die, accidit quod ipse beatus Ivo sacra missarum solennia

(1) Au lieu de « *que omnia* », les éditions que nous avons vues portent « *quoniam* » — faute évidente.

(2) Les éditions porte *albos* — faute.

celebraret et corpus Dominicum, prout est moris, elevaret. Supervenit quidam globus magni splendoris, qui, circumdans ipsum Christi corpus et etiam calicem, statim post ipsorum elevationem ab oculis omnium evidenter disparuit.

Lectio VII. — Vacabat etiam assidue circa horas canonicas, nisi necessitate vel piis negotiis prepeditus fuisset. Nam juxta morem prophetarum, semper media nocte pro officio matutino Deo persolvendo, et cunctis diei horis interesse non deficiebat. Nam illius prophete exemplo erat inductus, qui septies in die Deo cantum persolvebat. Et raro, de die vel de nocte, ipse dormiebat, nisi labore orationis, studii vel in verbis fuisset fatigatus, seu naturali somno gravatus. Et tunc, necessitate compulsus requiescebat, sed tamen omnibus vestibus indutus remanebat (1).

Lectio VIII. — Lectus vero ipsius erat nuda terra, vel cleda grossis et nodosis virgulis seu baculis contexta. Cervical autem ejus liber Biblie, considerans verbum Dominicum, quod plus esset esse cum rege eterno quam cum rege terreno, quia qui mollibus induuntur in domibus regum sunt. Tenebat autem magnam hospitalitatem in domo sua, in tantum quod aut raro vel aut nunquam sine pauperibus esse volebat. Erat enim misericordiosus et circa elemosynas pauperibus erogandas valde attentus.

Lectio IX. — Nam pauperes, egenos, languidos et deformes tanquam suos fratres reverenter et benigne suscipiebat, et etiam sua bona eis libenti (2) animo et facie alacri distribuebat, et in suo hospitio recipiebat atque juxta se in mensa collocabat, et de suis alimentis sine distinctione eos reficiebat (3); de lectisque etiam illis decenter providebat, et propriis manibus aquam super eorum manus et pedes lavando devote infundebat. Administrabat pro quibus infuse sibi charitatis adimplere posset, in tantum quod ipse frequenter ultro subsidia humana sibi subtrahebat.

(1) Le texte des leçons de l'édition de 1494 s'arrête ici ; quoique plus court, ce texte étant coupé autrement, forme également neuf leçons.

(2) Les éditions portent *libenter*, qui semble une faute.

(3) Dans l'édition de 1492, ici finit la 9^e leçon.

APPENDICE

L'EXPOSITION ARTISTIQUE DE DINAN

L'exposition artistique qui s'est ouverte quinze jours avant le Congrès et fermée le 15 septembre, a jeté sur la réunion de l'Association Bretonne un éclat inaccoutumé. Nous publions, ci-dessous, un compte-rendu de cette Exposition que M. Albert Durand a bien voulu rédiger sur notre demande, avec une compétence qui nous faisait défaut.

A ce compte-rendu nous ne trouvons à reprendre qu'une seule chose, le silence que M. Albert Durand, — nous devons nous y attendre, — a gardé sur sa propre participation à l'Exposition artistique. Non content d'en avoir été le principal organisateur, il y figurait au premier rang, par les œuvres de son pinceau et de son crayon. Qui, parmi les visiteurs de l'Exposition n'a admiré ses deux grands portraits au pastel, sa miniature intitulée le *Un vieux blasé* et surtout une étude à l'huile représentant une vieille femme coiffée d'un madras ? Quelle fermeté de touche, quelle perfection du modelé ! Nous ne croyons pas trop nous avancer en prédisant à notre jeune, habile et si aimable compatriote, un brillant avenir.

L'EXPOSITION ARTISTIQUE

A côté de l'Association Bretonne et comme pour rehausser l'éclat de ses fêtes, une autre société amie avait organisé, place Duguesclin, une Exposition des plus brillantes. La Société

artistique et littéraire de l'Ouest, récemment fondée, donnait, pour la première fois, signe de vie. Heureux début ! Rarement, en Bretagne, une plus belle manifestation artistique rencontra plus de sympathies, rarement aussi plus de noms célèbres se trouvèrent réunis en province pour donner à une exposition une valeur plus incontestable. Nos compliments à M. Even, qui en a été l'instigateur et comme la condition « *sine quâ non* ».

La municipalité dinannaise avait grandement fait les choses, elle avait préparé pour ses hôtes un local vraiment digne de les recevoir.

La première salle de ce petit salon de peintures est consacrée aux dessins, pastels, etc. L'œil s'y arrête d'abord aux aquarelles de M. Lansyer ; que dirions-nous de ses œuvres, le public est le meilleur juge, on les admire beaucoup et c'est justice, car M. Lansyer est un maître. — Une composition magistrale de M. Albert Maignan représente le *paradis perdu*. La couleur est séduisante et le dessin de la plus parfaite correction. *La prise de Dol*, par M. Julien Le Blant, nous montre le talent bien personnel du peintre des Chouans. Ils dansent autour de l'arbre de la liberté dont ils ont fait feu de joie ; ne croit-on pas les voir s'agiter réellement.

De M. Louis Delafosse, de belles aquarelles prises en Algérie, donnent bien l'impression de ces pays ensoleillés. Ses *falaises de Rothéneuf* méritent une mention spéciale. — De M. le V^{ie} du Pontavice, deux portraits largement traités, physionomies bien vivantes d'expression. — Les aquarelles de M. F. Ollivier accusent une grande sûreté de main, observation très juste des valeurs. — Les moutons de M. Brissot sont, comme toujours, parfaitement bien dessinés.

M^{lle} Madeleine Fleury expose un pastel, *plein air*, d'une exécution fort habile et d'une tonalité charmante ; dans cette même section, il faut citer d'elle encore un excellent portrait d'homme. — Les aquarelles de M. Forges sont vigoureusement enlevées sans faiblesse, sans retouches. — Les œuvres de M. Ridet présentent les mêmes qualités. — Deux cadres contiennent une série d'études à l'aquarelle, par M. Roy, coloris puissant qui n'exclue pas une grande finesse de tons.

Un beau portrait, par M. Even, fait centre de panneau, c'est

l'une des œuvres les plus remarquées de cette salle. Par le même auteur, un délicieux pastel d'une jolie femme blonde et plusieurs aquarelles qui dénotent un véritable tempérament artistique. — A voir encore un charmant dessin de M. Junet; des miniatures de M^{lle} Manchon-Duchesne, Méha-Garaud et de Merbitz et aussi quelques bonnes études signées de Brem, Defaux, Chavagnat, Faux, Dulout, Fournier, Hoffman, Léofanti, Piette, Raymond, Vauthier, Le Jaouan, Léonce Petit, Boisson et Deneux. Enfin de fort belles gravures de MM. Briend et Dubouchet.

Passons aux salles de peinture. Beaucoup de noms célèbres, nous n'en ferons pas la critique, ils sont les premiers de l'art français et depuis longtemps au-dessus de tout éloge. Qu'il nous suffise donc de nommer MM. Français, Raphaël Collin, Bernier, Busson, Yon, Vollon, Doucet, Guillemet, Harpignies, Henner, Pelouze, Tattegrain, Bonvin, Cicéri, Feyen-Perrin, Th. Rousseau, Courbet, Corot, Stevens, Durst, Claude, Brouillet, Bramtot, Garaud, Boudin, Flandrin, de Fontenay, Maillart, Moreau de Tours, Nozal, Perrault, Sain, Vayson, Barau, Damoye, Pinchart, Adrien Moreau. — Quatre grandes toiles ont été prêtées par l'Etat. Elles portent aussi des signatures connues : Julien Dupré, Sauzai, Mengin, Saint-Germier.

Une superbe composition de M. Luminais nous impressionne. Elle est intitulée *A plus pauvre que soi*. Une femme du peuple prend en pitié une pauvre veuve qui lui tend la main et partage avec elle le pain si rudement gagné. C'est aussi l'œuvre d'un maître. Un grand tableau de M. Le Sénéchal de Kerdréoret occupe un panneau presque entier; il vous saisit par sa vérité. De M. Hippolyte Berteaux, une scène grandiose, *Les derniers fuyards*, clair de lune. De frais paysages d'Iwill, et deux autres de M. Jean-Edouard Glaize, dont l'un surtout, *Derniers beaux jours*, est d'une couleur charmante. *La suivante de Diane*, par M^{lle} Houssay présente de sérieuses qualités.

M^{lle} Madeleine Fleury fait ici preuve d'un grand savoir, son *Portrait de M^{me} F.*, d'un faire si large, est peint avec une solidité et une vigueur de touche qu'il est rare de rencontrer chez une main féminine. On peut le dire, c'est enlevé de main de maître. — Dans ses *Raccommodeuses de filets*, M. Guillou a mis la note d'un talent bien personnel et bien breton. Une

charmante harmonie se dégage de ce tableau. — Un jeune peintre orientaliste, d'un grand avenir, M. Maurice Chabas, nous transporte à Tunis. Dans cette rue ensoleillée, des personnages marchent vers le premier plan. Effet de lumière scrupuleusement observé, hardiment rendu. — *Les natures mortes*, de M. Corbineau, sont très étudiées de détails. — Dans ses *Vues de Dinan*, M. Gombault se distingue par la correction du dessin.

Que de poésie dans cette petite toile de M. Lerolle ! Les *Ramasseuses de pommes de terre* avec cette tonalité grise du crépuscule, donnent si bien l'impression vraie de la nature ! Comme toujours M. Dagnan-Bouveret nous captive par la grande harmonie des tons, leur finesse, leur distinction même. — Les œuvres de M. Biva ont le grand mérite d'une touche ferme donnée dans le sens des formes. — A voir encore les landes du cap Breton, par M. Auguin, aspect local sincèrement exprimé. — *Midi à la ferme*, par M. Cazin, rend à merveille cette atmosphère lourde et chaude du milieu du jour. — M. Bourgogne a sûrement la palette la plus riche qu'on puisse imaginer, ses fleurs et ses fruits sont éclatants de couleur. — Nous nous plaisons à constater les mêmes qualités dans les fleurs de M. Bidau. — M. Rouard peint avec beaucoup de talent le ciel éblouissant de lumière et ardent de chaleur sous un soleil de plomb.

Une fort belle *femme de Trébizonde*, type bien choisi, nous est présentée par M. Landelle, avec toute l'habileté souvent constatée d'un pinceau toujours délicat. Dans le *curé espagnol*, de M. Carolus Duran, nous retrouvons cette puissance de touche qui est la caractéristique de son art si particulier. Je me garderai bien d'oublier une toile très admirée de M. Barillot, intitulée *sur la lande*, c'est une des meilleures. M. Oudinot de La Faverie, qui fut l'ami du vieux Corot, a envoyé deux œuvres remarquables, elles rappellent de près le talent aimé du maître paysagiste. Les *natures mortes*, de M. Fouace, sont d'une vérité qui produit l'illusion. Beaucoup de qualités aussi dans celles de M. Chaillou. — Le paysage de M. A. Demont, si juste dans sa gamme, sombre, est peint d'une main ferme. — Parmi les meilleures toiles, je dois aussi mentionner celles de M^{lle} Greenouth. — M. de Penguern a deux très bonnes études. *Le vieux*

moulin, de M. Loic Petit, est d'une excellente interprétation.

— M. E. de la Villéon, très original dans sa facture si franche, comprend bien le côté intéressant de la nature et l'exécute avec une certaine crânerie qui n'est point du tout banale. Ses lointains surtout sont d'un gris très fin. — On apprécie justement les œuvres de M. de La Rochette. Bonne peinture ; quoi que très finie, elle semble traitée avec une grande vigueur.

La place nous manque pour rendre ici justice à chacun ; qu'on nous permette toutefois de nommer encore M^{lles} Poynot, Arosa, Landré, Vincent et de Lajallet, MM. Abélard, Thibaudau, Saunier, Pecrus, Petitjean, Gagliardini, Blanchet, Jouatte, Arondel, David de Sauzéa, Attendu, Ogier, Luzeau, Leroy, Fournier, Dezaunay, Berthelemy, Brunet, Chartrie, Timmermans, Beauvais, Gomot, Bourel, Jousset, Leleux, Guignard, Guillou, Moizan, Magne, Petillion, Claude Monet, Pissaro, de Plument, Rider, Schultz, Schutgemberger, Darien, Sinibaldi, Dubouchet, Grivolaz, Pigeard, Plessis, Rathouis, Véron, Elodie Lavillette. Quelques tableaux anciens étaient signés Greuze, Largillière, Stuart, Diaz, Decamps, Van Dyck, Veronèze, etc.

Beaucoup de bonnes œuvres en sculpture, *l'Etoile du Berger*, de M. Quinton. — *Badinage*, bronze superbe par M. Dolivet. — *Captive de l'amour*, très beau marbre de M. Garnier. — *Duguesclin*, statue d'une grande allure, par M. Caravanniez. D'autres ouvrages enfin avaient été envoyés par M^{elles} Casini, MM. Guilbaut, Gourdel, Loiseau Rousseau, Pécou, Robuchon, Léofanti.

L'architecture elle-même était représentée par MM. Josso et Guépin.

Le sympathique président de l'Association, M. Lionel Bonnemère, joint à sa grande érudition et à son talent d'homme de lettres un mérite artistique incontestable. Cette jolie coupe de bronze argenté modelée de sa main et si regardée par les visiteurs, en est la preuve indéniable.

Une partie de l'Exposition, réservée aux dinannais, avait été fort bien aménagée par eux : des meubles, objets d'art et de curiosité, tapis, tentures, etc., empruntés aux collections particulières, étaient comme une annexe aux salles de peinture et les terminaient de la façon la plus heureuse.

Sur un chevalet avaient été disposés quelques dessins d'un grand prix, délicieux régal pour les plus fins connaisseurs. Tous des noms de marque : Emile Adam, Courtois, Cornillier, Lefort, Jeannot, Troyon, Charles Jacque, Beauvais, Mélingue, Corot, Toudouze, Cabanel, Millet, Detaille.

Pour laisser nos lecteurs sur une excellente impression, arrêtons-les devant les dessins de M. Luc-Olivier Merson, *Jésus enfant* et *les bas enchantés*. Demandons à tous s'il est possible d'y mettre un plus parfait cachet d'élégance et de distinction. Cette fine interprétation si véritablement exquise de sentiment, ces compositions d'un trait si pur et si délicat ne sont-elles pas l'œuvre d'un poète ?

Le père de ce charmant artiste, M. Olivier Merson, qui fut le fondateur de la Société et son premier président, a bien voulu prendre en mains la direction de l'entreprise. Avec la compétence qu'on lui connaît, il a su l'organiser dans ses moindres détails et la mener à bonne fin. Sa position dès longtemps conquise dans le monde des lettres et des arts, ses brillantes relations aplanissant toute difficulté, lui seul pouvait réunir une si belle collection d'œuvres d'art. Grâce à lui, cette tentative d'une première exposition a pleinement réussi. Tous remerciements et tous éloges lui reviennent donc de droit.

Tout aussi littéraire qu'artistique, la Société de l'Ouest avait voulu donner satisfaction, dans la mesure du possible, à tous ses membres. Une table occupait le milieu de la plus grande salle ; sur cette table, des livres et des publications de tous genres, de la musique même, et à côté, un piano pour l'interpréter.

N'avais-je pas raison de dire que rarement petite ville de province fut favorisée par une plus complète manifestation artistique ? Avec de telles promesses, une société naissante n'est-elle pas en droit de rêver un brillant avenir ?

ALBERT DURAND.

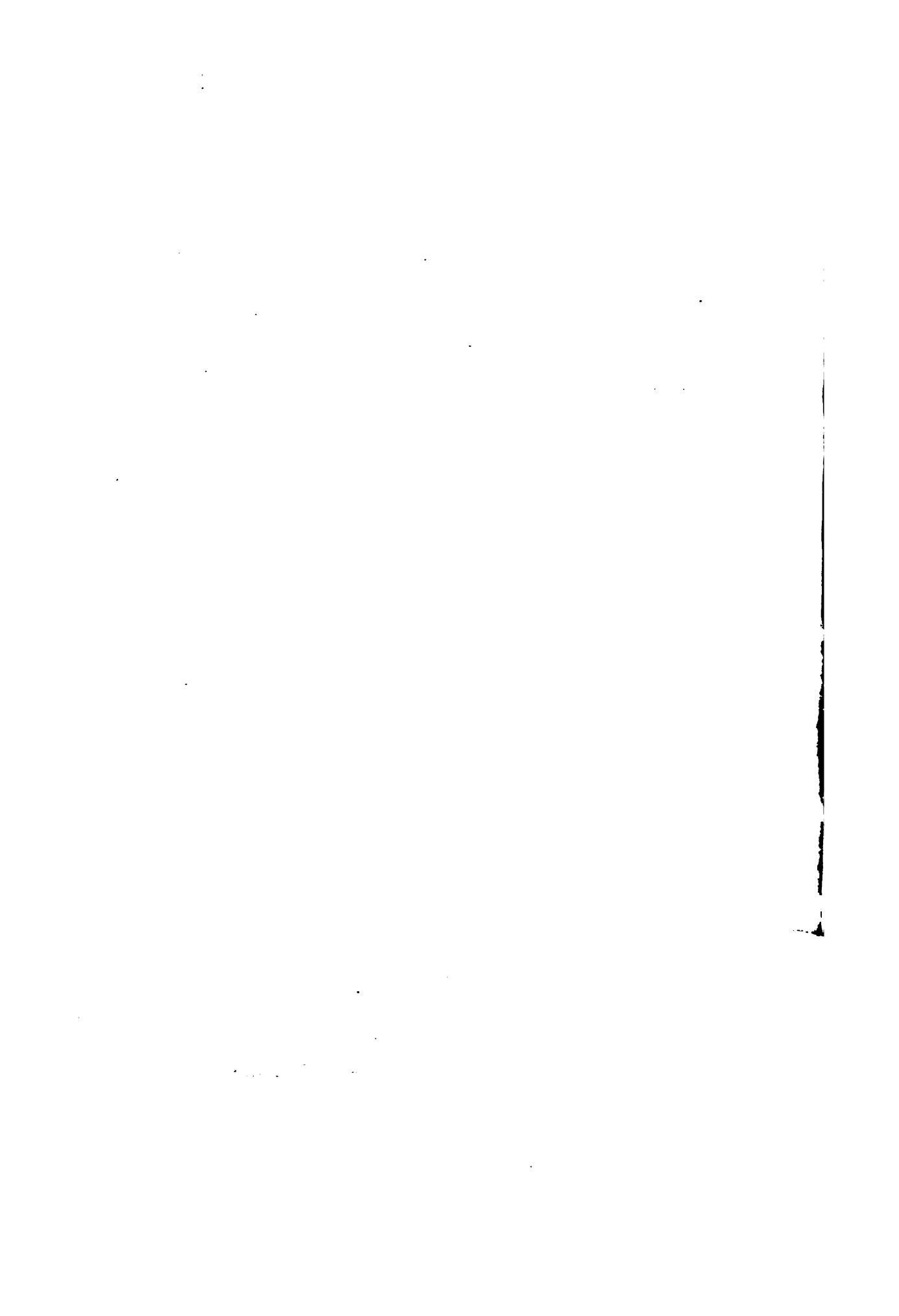


TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

COMPTES-RENDUS DES SÉANCES

	Pages.
Ouverture du 32 ^e Congrès de l'Association Bretonne.....	VII
Discours prononcé par M. Arthur de la Borderie.....	VII
Bureau du Congrès.....	XII
Première séance (lundi 1 ^{er} septembre 1890, 3 heures et demie après midi).....	XIV
Deuxième séance (lundi 1 ^{er} septembre 1890, 8 heures du soir).....	XVII
Troisième séance (mardi 2 septembre 1890, 8 heures du matin).....	XXI
Quatrième séance (mardi 2 septembre 1890, 8 heures du soir).....	XXV
Cinquième séance (mercredi 3 septembre 1890, 8 heures du matin).....	XXVIII
Rapport sur l'excursion du mercredi 3 septembre 1890, à Corseul.....	XXXI
Sixième séance (jeudi 4 septembre 1890, 8 heures du matin).	XXXIII
Septième séance (jeudi 4 septembre 1890, 8 heures du soir).	XXXVII
Huitième séance (vendredi 5 septembre 1890, 8 heures du soir).....	XLII
Neuvième séance (samedi 6 septembre 1890, 8 heures du matin).....	XLVII
Projet de vœu déposé par M. le comte de Châteaubriand, et M. P. Houitte de la Chesnaye.....	L
Séance de clôture du Congrès de Dinan (samedi 6 septembre 1890, 2 heures après midi).....	LIII

